# La vie d'une impératrice, Eugénie de Montijo, d'après des mémoires de cour inédits... / Frédéric Loliée



LA

# VIE D'UNE IMPÉRATRICE

## EUGÉNIE DE MONTIJO

## DU MÊME AUTEUR

---

**Les Femmes du Second Empire :**

I. — *Le Monde*, 1 vol. in-8° carré (25e édition).
II. — *La Fête impériale*, 1 vol. in-8° carré (18e édition).

Chaque volume orné de nombreuses illustrations : **7 fr. 50**

---

FRÉDÉRIC LOLIÉE

# LA
# VIE D'UNE IMPÉRATRICE
## EUGÉNIE DE MONTIJO

D'APRÈS DES MÉMOIRES DE COUR INÉDITS

**Ouvrage orné de nombreuses illustrations**



PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITION ET DE PUBLICATIONS

**Librairie FÉLIX JUVEN**

122, RUE RÉAUMUR, 122

# PRÉFACE

Ces pages finales étaient appelées à fermer, comme une conclusion nécessaire, la trilogie des *Femmes du Second Empire.*

Après des tableaux de cour et de mondanité effleurés d'une plume discrète, malgré qu'on lui ait reproché d'avoir été presque légère, il restait à préciser d'une manière plus large le sens historique d'une personnalité de premier plan, que les circonstances menèrent plus qu'elle ne les gouverna, mais que son rang souverain, son action personnelle, son influence utile ou contraire et les retours étonnants de sa destinée, rendirent la figure essentielle, entre les femmes, de cette cour et de ce monde.

Le moment d'y reporter l'attention est propice. Il est bon de s'en saisir, pendant qu'on n'en est pas encore — ce qui ne tardera guère — aux lieux communs et aux redites.

Assez d'éléments d'information exacte et de données authentiques fournissent à cette étude pour qu'on n'ait pas à craindre, en l'entreprenant, de la faire sans une préparation suffisante. Et, néanmoins,

le sujet en est si rapproché de nous, des raisons de convenance et de réserve, d'hésitation historique en quelque sorte, en ont si bien défendu les abords jusqu'à l'heure présente, qu'il a gardé une fleur de nouveauté. Pour très peu de temps, du reste, car l'envahissement est proche des récits, des mémoires, des publications similaires à éclore.

D'autres en ont jugé comme nous-même.

Coup sur coup ont paru, au courant des derniers mois de 1906, en Angleterre, deux monographies en volumes sur l'impératrice Eugénie, deux livres compacts, sans prétention morale ou littéraire, pensons-nous, d'ailleurs restreints aux généralités connues, et si visiblement inspirés d'une intention de complaisance parfaite envers celle dont on y célèbre les mérites, qu'ils sembleraient être la double épreuve d'un modèle unique.

N'y aurait-il vraiment à représenter de cette existence longue et pleine que les circonstances, — développées jusqu'à l'épuisement des moindres minuties, — de trois ou quatre points saillants : les origines, la venue à Paris, l'œuvre de conquête d'un époux et d'un trône, le mariage, la cour, la régence pendant la guerre, l'exil? Il y a, selon nous, des touches à ajouter au portrait, afin qu'il soit ressemblant et achevé.

Pour exposer le cours d'une vie rendue tout à fait exceptionnelle, moins par l'originalité de nature de celle qui la vécut réellement, que par l'extraordinaire des événements auxquels elle fut mêlée et par l'importance du cadre où elle se déroula, pour le retracer avec fidélité nous avons fait appel, autant qu'il nous

a été possible, à des témoignages directs. C'est ainsi que nous avons tenu d'Émile Ollivier même, de sa déposition verbale, pour ainsi dire, le secret du dernier acte, le mot de l'énigme douloureuse, dont les conséquences furent d'entraîner dans l'abîme l'empire et la France impériale.

En ce qui concerne les côtés intimes ou de représentation extérieure, la chronique des beaux jours de l'empire fut prodigue de menues révélations. Il nous a été permis d'en feuilleter des pages inconnues. Il nous a été précieux particulièrement de mettre à contribution les notes manuscrites que laissa derrière soi, sur son passage aux Tuileries, et d'après les observations qu'il y avait butinées, un ancien prédicateur de cour, très éloquent dans la chaire, très remuant dans les salons, Bernard Bauer.

Les physionomies singulières ne manquaient pas dans la société de création récente, qui s'était agglomérée sur les avenues du pouvoir, après la restauration bonapartiste. Il en fut peu d'aussi compliquées et j'ajouterai d'aussi déconcertantes que celle de l'abbé Bauer, appelé, jadis, monseigneur Bauer. Que d'évolutions et de transformations, dans l'espace d'une seule et même destinée ! Il était d'extraction allemande et de religion juive. Il se fit moine catho lique, allant à travers les villages bretons porter la parole du Christ. Il avait voulu s'ensevelir dans les austérités du cloître. Il en sortit, cependant. Le carme d'autrefois, aux yeux caves, aux joues creusées, on le revit entouré de la société féminine la plus brillante, paré de tous les agréments de la monda-

nité ecclésiastique, et qui jouait, à s'y méprendre, les prélats à talon rouge de l'ancienne monarchie.

Le mysticisme pur avait possédé toutes les facultés de son âme jusqu'à les immobiliser dans le rêve et l'extase. Puis, les flammes trop ardentes de sa foi de néophyte avaient vacillé au souffle des passions humaines, pour s'affaiblir, languir et presque entièrement s'éteindre. Sur la fin de ses jours, quand il croira n'avoir plus rien à apprendre de la religion ni du commerce des humains, désormais sceptique autant qu'il avait été dévoré d'enthousiasme, l'ancien aumônier impérial déposera ses habits sacerdotaux ; il ne sera plus qu'un ex-homme du monde, disert et bienveillant à son foyer, où il aura fait asseoir, par un mariage tardif, comme pour réchauffer son regard d'une suprême clarté, une femme jeune, belle et intelligente.

Lorsqu'il avait passé le seuil des Tuileries, pour la première fois, il arrivait de Rome, portant les plus hautes recommandations de la cour pontificale. Ces lettres et sa réputation d'éloquence n'étaient pas les seuls titres de Bernard Bauer auprès de la pieuse Eugénie de Montijo. Personnellement, il n'était pas inconnu de l'impératrice, qui se souvenait de son frère, l'un des rois de la finance en Espagne, le Rothschild de Madrid. Il fut choisi pour prêcher devant Leurs Majestés le carême de 1866. La curiosité de l'entendre fut grande aussitôt. Il avait laissé, disait-on, à Vienne, à Madrid, où il avait débuté dans la chaire, des souvenirs qui, joints à la légende encore mystérieuse de sa conversion au catholicisme, relevaient d'originalité son nom et sa personne. Il eut

un moment d'exceptionnelle faveur. L'impératrice ne lui ménageait pas les témoignages de sa sympathie. L'empereur, bien que de convictions religieuses plutôt tièdes, ne se défendait point d'éprouver la puissance et le charme de ses accents. Napoléon III appréciait en lui, surtout, le zèle d'intercession charitable, qui le portait à multiplier ses démarches pour les affligés pauvres. Il avait conçu un plan d'assistance publique en tête de laquelle il avait songé à placer Mgr Bauer.

Comblé par Rome, qui l'avait revêtu des insignes de la prélature, très en cour à Paris, prédicateur écouté, prôné, admiré, il y avait dans ces dons redoublés de la fortune de quoi troubler une imagination moins inflammable que la sienne. Une impératrice, dans tout le rayonnement de la jeunesse et de la gloire, se courbait sous cette main sacerdotale, versait à l'oreille de ce prêtre le secret de ses craintes, de ses minutes de défaillance ou de ses tristesses intimes, et lui demandait la lumière et la paix. Les plus nobles, les plus belles l'avaient choisi pour directeur de conscience. Il était le confident élu des cœurs faibles. Comme elles pèlerinèrent, d'abord, dans le petit appartement qu'il occupait aux Carmes, elles venaient toutes en la maison qu'il habita, rue Saint-Florentin, auprès de l'hôtel de Rothschild, et l'on appelait cette demeure, où se portaient en procession les femmes à la mode, « la petite église ». Comment respirer et vivre dans cette atmosphère grisante, sans y éprouver le vertige ? Il gâta sa fortune. Des imprudences lui furent reprochées, comme des indiscrétions. Il se prodi-

guait trop. Il avait perdu sa simplicité. On critiquait ses manières où l'empressement excessif des femmes avait fait passer de l'affectation, et jusqu à ses soutanes de coupe trop élégante et qu'on disait trop parfumées.

L'impératrice Eugénie avait rendu plus larges les distances entre elle et l'aumônier. Elle ne l'éloigna jamais complètement. N'avait-il pas été le confesseur écouté en des heures de mélancolie ? Elle n'avait pas oublié le jour où il l'avait retrouvée, voyageant en Écosse, sous un prétexe officiel, ou pour une raison de deuil privé, mais, en réalité, cherchant le repos d'une âme blessée par les épines de son foyer trahi. Plus et mieux que personne, l'abbé Bauer put connaître, pendant un court moment, les moindres impressions ayant traversé l'âme fière d'Eugénie. Aussi, longtemps après, durant les années de silence et d'oubli, voulut-il évoquer, en ses notes éparses, les minutes historiques dont il avait été le témoin.

A défaut de l'enchaînement des idées profitable aux considérations d'ensemble, nous avons trouvé là des échos de conversations entendues, des anecdotes restées neuves, des réminiscences originales, et nous les avons cueillies au fil du récit, de manière qu'ils pussent en être, de place en place, l'ornement et la récréation. Est-il besoin d'ajouter que pour les parties vives, essentielles du sujet, nous avons dû remonter à des sources plus profondes et plus autorisées ?

Depuis un certain nombre d'années qu'on se reprend en détail, et à distance des anciennes passions politiques, à l'étude des personnalités du second empire,

il est sensible qu'on tend à y faire ressortir les erreurs, les imprudences de l'impératrice plus rigoureusement que les lourdes fautes de Napoléon III lui-même, dans la balance des responsabilités. Des âmes dévouées, des plumes fidèles se sont élevées avec force contre ces imputations, elles ont plaidé toutes les circonstances capables d'amoindrir la portée de ces blâmes, sans parvenir à l'en absoudre complètement. A la seule lumière des faits exacts, interrogés sans prévention d'aucune sorte, sera dosée la juste part de son intervention directe ou dérobée dans les conflits armés de l'époque.

En cette *Vie d'une Impératrice*, abordée par curiosité pure, et où le récit des événements se ramène d'un bout à l'autre à un intérêt personnel unique, nous avons pris à tâche de préparer les éléments d'une saine appréciation, simplement en racontant les choses, comme elles vinrent et comme elles se sont passées, brillantes ou décevantes, fortunées ou tragiques.

FRÉDÉRIC LOLIÉE.

# LA VIE D'UNE IMPÉRATRICE

## EUGÉNIE DE MONTIJO

---

### CHAPITRE PREMIER

En Espagne. — Ce que disait et conjecturait un célèbre écrivain français, aux environs de 1834, dans le salon de la comtesse de Montijo. — Les filles de don Cipriano de Montijo, Eugenia et Francesca. — Leur mère ; son portrait, au physique et au moral. — Détails de leur enfance et de leur éducation. — De Madrid à Paris ; fréquents voyages. — Mort du comte de Montijo. — Retour en France. — Un séjour aux Eaux-Bonnes ; quelques anecdotes non connues. — La préoccupation naissante des grandeurs dans l'âme d'Eugénie. — Premières vues jetées sur un avenir glorieux.

Vers 1834, dans un salon madrilène, où l'avait introduit l'amitié de Mérimée et dont il était devenu le fidèle visiteur, Stendhal faisait sauter sur ses genoux une enfant fort jolie, née sous le ciel de Grenade et dont la grâce espiègle plaisait à son regard. Et, avec ce pli d'amertume, qui tourmentait son sourire, le sceptique penseur lui disait, comme se parlant à lui-même (le mot fut plus d'une fois cité) :

« Vous, quand vous serez grande, vous épouserez M. le marquis de Santa-Cruz, et moi je ne me soucierai plus de vous. »

Certainement, elle pouvait prétendre à ce marquisat éloigné, Eugenia de Guzman, comtesse de Teba. Des

souvenirs illustres glorifiaient la maison, d'où elle était issue ; on lui avait appris, avec l'alphabet, que, parmi ses ancêtres, portèrent le front haut Alphonse Perez de Guzman, un héros dont les paysans d'Andalousie redisent encore les exploits; et Gonzalès de Cordoue, surnommé le grand capitaine, et Antoine de Leve, le plus habile des généraux de Charles-Quint.

Cependant, la senorita ne devait pas s'appeler de Santa-Cruz. Des destinées plus étonnantes lui étaient réservées. Le jour où elle entrait dans l'humaine existence (1), mêlant son faible cri au tonnerre d'un cataclysme, qui soulevait le sol de Grenade et faisait trembler, au loin, la terre, un mystérieux signe avait annoncé au-dessus de sa tête qu'il n'était pas besoin d'être née princesse pour devenir plus que reine.

L'illustre écrivain, qui envisageait sous de tels présages l'avenir de la plus jeune des filles de la comtesse de Teba et de Montijo, venait souvent dans la maison ; il s'y rendait exact, à de certains jours, s'installait au salon et, attirant vers lui les deux enfants : Eugenia et Francesca, familièrement appelée Pacca, puisait dans leurs regards limpides, dans la charmante expression de leurs physionomies intéressées et curieuses la verve qu'il dépensait à leur conter des histoires de l'Empire. Avec une chaleur d'improvisation, qui les tenait en éveil, il reprenait, au point où il les avait laissés, la

(1) Une inscription fut placée, en 1867, à Grenade sur la maison où elle naquit, 12, rue de Gracia. Elle est ainsi conçue :

En esta casa nacio la ilustre
Senora doña Eugenia de Guzman
Y Porto-carrero
Actual emperatriz de los Franceses
El Ayuntamiento de Granada
Al colocar esta lapida se Homa con
El reguerdo de sa noble compatricia,
Ano de 1867.

dernière fois, ces tableaux de conquêtes, ces épisodes de légende et de vérité, et continuait à dérouler devant elles les feuillets de l'épopée napoléonienne. Laissant à dessein dans l'ombre les côtés de triste réalité : l'épuisement des peuples et l'horreur des champs de bataille, il leur dépeignait les aspects glorieux et flambants des guerres, dont il avait été mieux que le témoin. Elles buvaient ses paroles ; elles auraient voulu l'écouter sans fin. Mais la pendule trahissait l'heure tardive ; il fallait clore l'entretien, sur la promesse qu'on le recommencerait bientôt et que de toutes ces belles choses on aurait à l'entendre deviser longtemps.

Pour leur rendre plus sensibles les spectacles que son imagination évoquait sous leurs yeux, il avait pris l'habitude d'apporter aux jeunes filles des images coloriées du poème héroïque, dont il avait nourri leur mémoire, enthousiasmé leur âme. Soixante-dix ans plus tard, Eugénie de Montijo pourra encore montrer une estampe du combat d'Austerlitz, qu'elle avait reçue de *Monsieur Beyle*. Car, bien après son adolescence, bien après son mariage et les années de splendeur, elle voudra conserver un souvenir profond et presque attendri de Stendhal, qu'elle ne cessera jamais d'appeler *M. Beyle* (1), comme en sa petite enfance.

« Les soirs où il était attendu chez notre mère, disait-elle au comte Primoli, étaient salués par nous avec une sorte de joie triomphante. Nous savions qu'il nous charmerait de ses récits colorés et nous savions aussi que, ces soirs-là, on nous coucherait plus tard. »

Ainsi, remarquait un des serviteurs zélés de la dynastie napoléonienne, la religion de l'empire se glissait

(1) C'est sous ce nom, son nom véritable, que Mérimée avait présenté Stendhal à Mme de Montijo et que les deux sœurs Eugénia et Pacca avaient appris à le connaître.

dans ces jeunes intelligences, déjà préparées par les souvenirs paternels; elle devenait le fond même de leur esprit.

Or, Stendhal avait les goûts voyageurs. Il allait et pérégrinait, moissonnant, sur les chemins d'Italie et de France, des impressions d'art et de littérature. Ses petites amies, cependant, ne l'oubliaient pas et, par de gracieuses lettres enfantines, lui rappelaient qu'elles ne le laisseraient pas non plus les oublier. Et déjà, dans cette correspondance écolière, se découvraient les dissemblances de nature des deux sœurs. L'une révélait, sans s'en douter, une propension particulière vers les idées politiques (1), dont elle voudra, quelque jour, en vertu de sa condition souveraine, s'occuper et se préoccuper jusqu'à l'excès. La seconde simplement épanchait des impressions de jeunesse, en concordance avec son

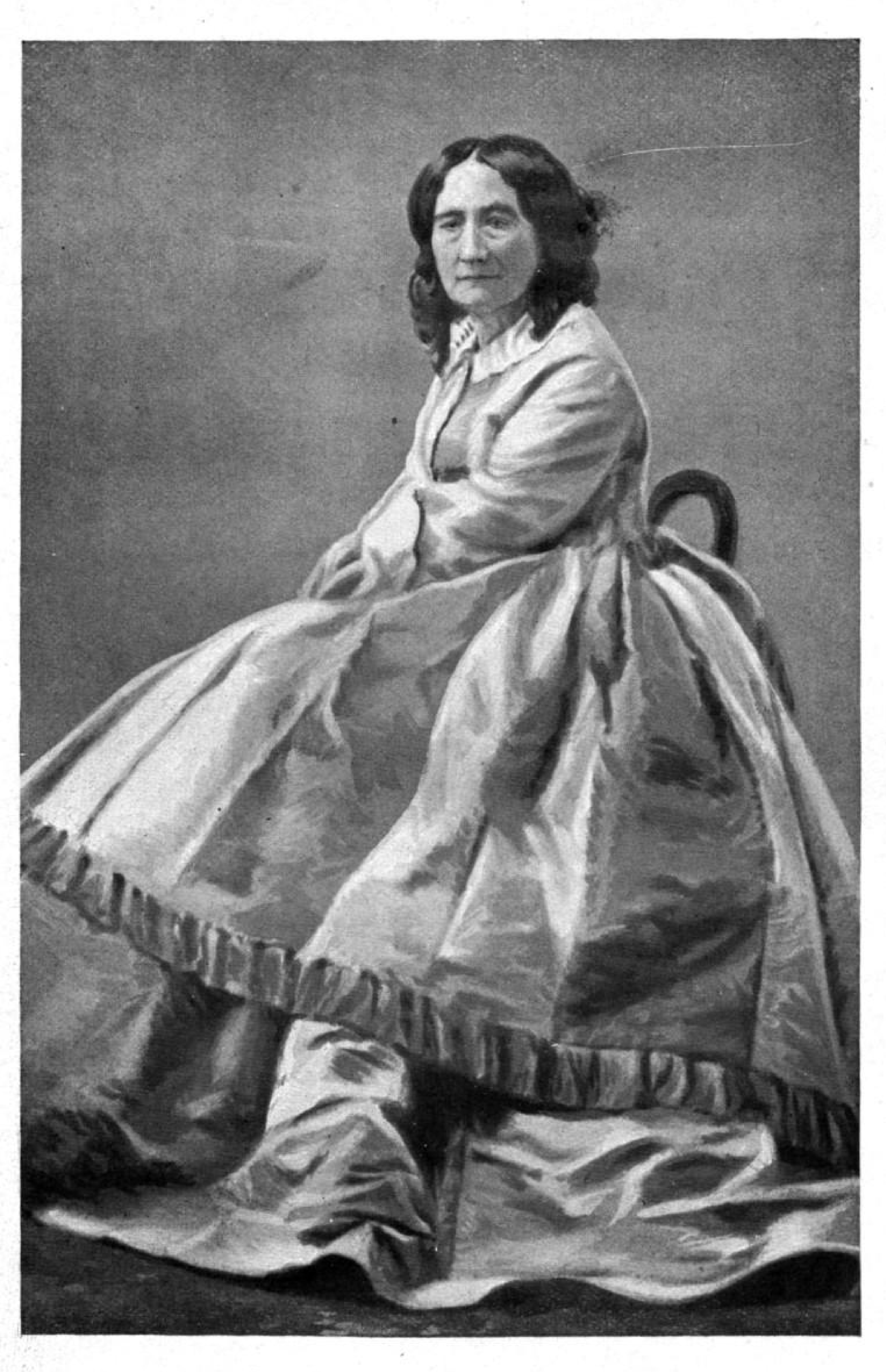
(1) J'en trouve des traces dans cette lettre d'Eugénie de Guzman, adressée de Madrid à Henry Beyle, en décembre 1839 :

« MONSIEUR,

J'ai reçu votre lettre avec un grand plaisir. J'attends avec impatience l'année 1840, puisque vous nous faites espérer de vous revoir. Vous me demandez ce que je fais, à présent. J'apprends à peindre un peu ; nous rions, travaillons comme par le passé. Maman trouve encore le temps de nous donner quelques leçons et nous tâchons de ne pas oublier tout ce que nous avons appris, à Paris.

« A présent, l'Espagne est dans une grande agitation ; tout le monde désire la paix, et Maroto, général carliste, est passé au camp de Christine, moyennant une forte somme d'argent, ce qui n'est pas beau, et tous les autres petits officiers ont suivi son exemple. La Navarre, Alava, Guipuzcoa et Biscaye, ont reconnu la Reine légitime. On assure que Don Carlos et la duchesse de Bura ont passé en France. Cabrera s'est dirigé vers Jaramon et 200 cavaliers sont sortis pour voir le mouvement de l'ennemi. A Madrid, il y a eu de grandes fêtes en l'honneur de la proclamation de la paix, mais on la proclame tant de fois que je ne le crois plus. Cependant tout le monde désire la paix. Maman, ma sœur et miss Flower vous présentent leurs respects, et moi, je suis, Monsieur, avec dévouement votre affectionnée amie.

« E. GUZMAN Y PALAFOX. »



La Comtesse de Montijo
Mère de l'Impératrice Eugénie

âge et sa situation, parlant des autres et de soi sur un ton de franchise, où se montraient à plein ses sentiments ; et, à son insu, donnant des indications, que l'histoire aurait à recueillir, sur le genre d'existence, que menaient, au logis maternel, une future impératrice et sa sœur aînée, sur l'éducation qu'on leur y donnait et la manière dont elles passaient le temps, en vacances. Elle ajoutait combien leur manquait à toutes deux leur grand ami, dans la maison de campagne, où elles se promenaient angéliquement; car elles n'y avaient pas de compagnes et ne désiraient point en avoir :

« Les jeunes filles, que nous connaissons, ne parlent que de toilette ou, pour changer, ne font que médire de celle-ci ou de celle-là. Et moi, je ne goûte pas des amies de ce genre. Quand je suis forcée de leur rendre une visite, je n'ouvre la bouche, en leur salon, que pour leur dire adieu. »

Et Pacca et Eugenia le pressaient de revenir à Madrid. L'attention européenne était, à ce moment-là, retenue par un événement considérable : le retour, à Paris, des cendres de Napoléon I^er^. Comme elles auraient aimé se voir elles-mêmes dans la ville où se passaient de si grandes choses ! Elles y étaient venues, pourtant; et des détails familiers sur le passage d'Eugénie, alors bien enfant, se retrouveraient dans la correspondance de Prosper Mérimée — un autre ami signalé de la comtesse de Montijo. Le spirituel correspondant de Panizzi avait envoyé, de Paris à Londres, de menues confidences sur ce sujet aimable et puéril : il avait fait savoir au docte conservateur du British Museum qu'il s'était promené sur les boulevards tenant par la main une ravissante petite Espagnole de cinq à six ans; qu'il avait goûté un vrai plaisir à considérer ses fines dents blanches croquant des gâteaux et qu'il l'avait regardée

ainsi, gourmande et ingénue, en se demandant ce que pourrait bien être, représenter, un jour, étant femme, l'espiègle créaturette, qu'il avait conduite chez un confiseur et qu'il amusait de ses badinages.

Eugénie et Francesca étaient les filles de don Cipriano de Portocarrero, qui servit dans les armées de Napoléon, fut décoré en 1814, sous le nom de comte de Teba, reçut de grièves blessures, à la bataille de Salamanque ou des Arapiles, et devint sénateur du royaume d'Espagne, à la fin du règne de Ferdinand VII. Il était marquis d'Ardalès et avait rang de grand d'Espagne.

Leur mère, Marie-Manuela de Kirkpatrick y Grivegnée, comtesse de Teba et plus tard de Montijo, occupait une situation mondaine environnée d'un certain éclat.

Elle était l'une des trois filles, et non la moins brillante par l'éclat de ses yeux, la vivacité de sa personne, la gaieté de ses mouvements, d'un marchand écossais, William Kirkpatrick, établi à Malaga, et que son commerce de fruits, de vins fins, n'empêchait pas de se souvenir avec orgueil qu'il était un descendant des anciens barons de Closeburn. Que dis-je! une tradition dans la famille revendiquait pour ancêtre lointain le géant Finn Mac-Cual, roi des Fénians. De sorte que, lorsque le négociant de Malaga donnera sa fille Manuela à l'un de ces gentilshommes espagnols ordinairement plus rehaussés de titres que de ducats, il pourra lui tenir ce langage : « Vous remontez jusqu'à Alphonse XI ; et moi jusqu'à Robert Bruce ; je suppose que Sa Majesté sera satisfaite. » Le propos fut rapporté à Ferdinand VII ; des pièces généalogiques, tirées des archives d'Edimbourg, furent étalées sous les yeux du prince, tout à l'honneur des Kirkpatrick. « Laissons, s'écria Ferdinand VII, laissons cet honnête homme marier la fille

de Fingal! » Le frère de Cyprien, qui ne partageait ni son attachement pour la France, fort au contraire, ni ses idées politiques, ni ses sentiments en général, le comte de Montijo — que son humeur indisciplinable, pendant sa jeunesse, avait fait surnommer un Mirabeau espagnol, — ne délivra pas les mêmes approbations. Il se plaignit de mésalliance pour la famille des Guzman! On compta l'apaiser dans l'avenir. En attendant, et malgré ses remontrances, Maria Manuela de Kirkpatrick devint l'épouse du comte de Teba; vers le même temps, sa sœur Henriquita était appelée à porter le nom de comtesse de Cabarrus.

La cérémonie nuptiale avait eu lieu, le 15 décembre 1817. Dès l'année suivante, un écrivain américain d'un réel mérite, George Ticknor, qui préparait en voyageant les notes de sa grande histoire de la littérature espagnole, disait, au retour d'une visite, chez la jeune comtesse de Teba: « Je ne doute pas qu'elle ne soit la femme la plus cultivée et la plus intelligente de toute l'Espagne. »

Des raisons domestiques, ou, pour le dire avec exactitude, des troubles de ménage, décidèrent le départ de Malaga pour Grenade, où les époux arrêtèrent leur résidence dans un des quartiers aristocratiques de la ville. On ne tarda pas à y rechercher, pour l'agrément et l'animation qu'elle y apportait, la sémillante Malagaise.

Elle avait une beauté régulière. On la disait attirante et possédant au naturel l'aménité, qui sied aux femmes de son pays. Elle ne traversa point l'âge des passions sans y produire quelque tumulte. Indiscrètement, à Madrid, les curiosités enquêtèrent sur le choix et la nature de ses sentiments; on tira des inductions hasardées, on épilogua témérairement sur le degré d'in-

timité plus ou moins étroite, que dénotaient ses personnelles préférences, et celles, en particulier, qu'elle témoigna en faveur du duc d'Ossuna, futur prétendant à la main de sa fille cadette, ou à l'avantage du comte de Lagrené, ancien ambassadeur français en Chine, ou encore pour le bien de Louis de Viel-Castel. Et, pendant qu'on était sur ce chapitre, on avançait qu'elle avait eu des attaches sérieuses en Angleterre, et la chronique disait le nom tout haut. En réalité, elle aimait trop l'expansion au dehors et ses amis dans l'intimité, pour ne point prêter aux propos médisants. Son honneur d'épouse et de mère en reçut quelques égratignures. Des dénicheurs de pièces secrètes, des compulseurs d'archives trop diligents furent amenés à mettre en doute l'exactitude de la date et la légitimité de la naissance de sa fille Eugénie (1), comme si, d'autre part, la

(1) Mais, voici le texte original de cet acte de naissance.

N° 4. 622.757.

El infrascripto Cura propio de la Iglesia parroquial de Santa-Maria-Magdalena de estad ciudad: Certifico que, en el libro veinte-y-uno de Bactismos de este archivo, y al f° ciento noventa, se halla la siguiente :

PARTIDA. — En la ciudad de Grenada, en seis de mayo de mil octocientos veinte y seis; Io el Docteur Rafael Soldado Almera, dignidad de Capellan Mayor de Honor de S. M. en la Real Capilla de esta Ciudad, con las licencias necessarias del Ordinario, y el consentimiento del Sa Cura de la Iglesia parroquial de Santa-Mario-Magdalena de esta ciudad : Bàctize solennemente en alla a MARIA EUGENIA IGNACIA AGUSTINA ; que nacio el cinco de mayo de este presente año, hija, legitima de los Exmos Pres. D. Cipriano Guzman, Palafox y Portocarrero, y de Dª Maria-Manuela Kirckpatrick y Grivegnée, Condes de Teba, Marqueses de Ardales y Grandes de España; el primero, natural de la villa y corte de Madrid, hijo segundo de los Exmos Pres. D. Felipe Palafox Croy de Habre, y de Dª Maria-Francisca-de-Sales Porto carrero y Zuñiga, Condes de Montijo, naturales de Madrid, y la segunda natural de Malaga, è hija de D. Guillermo Kirckpatrick y Willon, natural de Dumfrite, en el reino vindo de la Gran-Bretana, y de Dª Francisca Grivegnee y Gallegos, natural de Malaga. Fué en padrino en tio Paterno el Exemo Sr. D. Eugenio Eulalio

famille des Bonaparte avec laquelle les Montijo devaient contracter alliance n'était pas assez riche déjà, pour son propre compte, de ces cas de paternité équivoque.

On pensa établir (1) que les pièces livrées à la connaissance publique, concernant cette double naissance de la future impératrice des Français et de la future duchesse d'Albe, n'étaient point des actes véridiques, mais qu'elles se rapportaient à deux filles de Mme de Montijo, mortes en bas âge. Il fut avancé qu'on les avait intentionnellement postdatées, et qu'Eugénie, au

Portocarrero, Conde del Montijo, y a su nombre le Exema Sra Condesa del Montijo, su muger. Siendos testigos D. José-Maria-Fernander Compañi, del Consejo de S. M., oidor de esta Real Chanzilleria, Don Francisco Vaades y D. Juan de Sevilia, ambos alcados del Criméro de la misma. Ipara que conste la firmamos. — Dr José Jacintos Ros. — Hay una rubrica. — Dr D. Rafael S. do Almera — Hogima rubrica.

El copia fiel de su original : Grenada, a veinte-y-uno de deciembre de mil octocientos octienta-y-nueve.

Manuel Arcoya.

Io, el infrascripto notario del Ilustre Colegio de esta ciudad.

Doyfé : que conosco la firma y rubrica del presbitero D. Manuel Arcoya y Bleda, cura proprio de la parroquia Santa-Maria Magdalena de esta ciudad, y tengo por legitimas la que autoriza lo anterior certificacion, el cual se halla actualmente *en el egercico de sa ministerio*, sin que me conste nada en contrario I instancio de parte signo y firmo el presente en Grenada a veinte-y-uno de diciembre de mil octocientos octienta-y-nueva.

Manuel Amoro.
P. dos ptas, nº 15.

Los infrascriptos, notarios de Ilustre Colegio y su Distrito, legalizamos el signo firma y rubrica que anteceden de notario Don Manuel Amaro y Monte.

Granada, veinte-y-uno de diciembre de mil octocientos octienta-y-nueva.

Francisco de Paula. Mentem. — Joaquim Martin. Blanco.

(1) CHARLES NAUROY, *le Secret des Bonaparte*, 1899, Cf. Cte d'Hérisson, *Napoléon IV*.

moment de son mariage, avait non vingt-sept, mais vingt-neuf ans.

On produisit des allégations osées du duc d'Ossuna, qui aurait été l'ami trop favorisé de Mme de Montijo et pas seulement de celle-ci. On alla jusqu'à dire que la comtesse de Montijo n'était pas la mère d'Eugénie et de Pacca, et qu'elles étaient issues toutes deux de la reine Christine d'Espagne, sœur consanguine de la duchesse de Berry, petite-nièce de Marie-Antoinette, avant son mariage avec Ferdinand VII.

Les preuves manquèrent pour donner à ces assertions un air de véracité (1). Il en demeura, du moins, cette opinion dans les esprits que Mme de Montijo n'eut pas une réputation de vertu inattaquable.

Après les événements accomplis en 1830, à Paris, le comte et la comtesse de Montijo avaient pris le parti d'établir leur résidence habituelle dans la capitale française, où l'entremise amicale de Mérimée (2) leur valut des relations suivies avec plusieurs familles, appartenant à l'élite mondaine, telles que les familles de Laborde et Delessert.

Leur état de maison, qui n'était pas, à vrai dire, très considérable, s'accrut notablement, lorsque, à la mort du chef de la famille, don Eugenio, en 1834, don Cypriano son frère eut hérité des biens et des grandesses des Montijo.

Un tel changement de fortune n'avait pas modifié la ligne de conduite que ce gentilhomme imprimait à l'éducation de ses filles.

(1) V. la brochure anonyme l'*Impératrice*, qui les réfute vigoureusement.

(2) Mérimée avait été reçu dans sa société, en 1830, lorsqu'elle portait le nom de comtesse de Téba. Elle fut l'une des meilleures et la plus constante de ses amies. Dans les lettres de ce froid penseur éclate une sympathie passionnée pour Mme de Montijo.

Obéissant aux conseils d'une prévoyante sagesse, il voulait qu'elles fussent élevées sans faste, dignement mais simplement, et qu'on ne leur laissât pas ignorer qu'elles avaient à craindre les retours cruels du sort et qu'elles pourraient bien se réveiller, un jour, pauvres et isolées.

Mme de Montijo avait moins de philosophie et plus d'ambition. Très allante, très agissante, capable d'une grande énergie pour la réussite de ses desseins, elle s'était bien promis d'empêcher que Pacca et Eugenia connussent jamais par elles-mêmes cet isolement ou cette pauvreté. Celle qui, dans toute occasion, déployait tant de zèle et de pertinace volonté à pousser en avant ses amis et à leur procurer, en dépit des obstacles, les satisfactions dont elle les savait convoiteux, n'était pas femme à négliger les moyens qu'il faudrait mettre en œuvre pour élever au plus haut de l'estrade ses propres enfants. Elle n'avait pas que la fièvre du mouvement, qui emporte l'imagination et secoue les nerfs ; elle avait de la tête et du courage, sans lesquels se consument en vain les appétits et les désirs.

« Vous m'avez habitué, lui écrivait Mérimée, à croire que tout ce que vous vouliez s'accomplissait. »

Elle avait la foi optimiste, qui conduit à leur but les natures entreprenantes. L'avenir surtout en donnerait des preuves, lorsque la mort de son mari laisserait le champ libre à ses goûts d'activité. On la verra alors se porter au premier rang de la société madrilène, entremêlant la politique et les plaisirs, s'efforçant de jouer un rôle à travers les divisions des partis ou multipliant, en sa maison de Carabanchel, les réceptions et les spectacles. Et il ne cessera plus d'en être ainsi de la comtesse de Montijo, qui, lorsqu'elle aura pourvu ses filles (et de quelle manière !) n'aura pas d'occupation plus

douce à son âme que d'assortir des couples heureux (1).

Pour le moment, elle n'exerçait pas l'autorité princière, qu'elle aurait à tenir, un jour, dans son palais de Liria ou dans sa résidence de Carabanchel. Elle vivait sur un pied assez modeste dans son appartement parisien, où l'épanouissement gracieux de ses filles lui donnait à penser.

En cet appartement se rendait, maintes fois, Mérimée. Par attachement pour la mère, qu'il avait connue tout d'abord à Grenade, et par douce affection pour Eugénie, il aimait à s'occuper de celle-ci de mille manières; il se plaisait à suivre et à favoriser l'éveil de son esprit, condescendait à lui donner des leçons d'écriture, corrigeant ses thèmes français, l'instruisant par ses leçons ou l'égayant avec ses contes. Il intervenait d'une curiosité intéressée d'homme et de penseur dans les premiers débats de son âme et il y faisait passer une sorte de sollicitude paternelle.

Eugénie et Pacca étaient devenues nécessaires à l'attention de son esprit; quand il eut à se séparer d'elles, passagèrement, il ne s'y résigna point sans quelque peine. Elles avaient treize et quatorze ans; elles étaient, dit Augustin Filon, à ce joli âge indécis, où la femme commence à regarder par les yeux de l'enfant. Il les vit partir avec chagrin et le disait, l'écrivait, au moment où, le comte de Montijo étant tombé malade, à Madrid, du mal qui l'emporta, elles avaient suivi de près leur mère, partie en toute hâte. C'était en 1839, une date qui s'inscrivit dans sa mémoire pour ne plus en sortir. Dans la cour des Messageries, il avait vu s'ébranler la diligence, qui lui ravissait Pacca et Eugenia. De l'attendrissement

(1) « Elle maria et remaria les gens jusqu'à son dernier jour. » (AUGUSTIN FILON, *Mérimée*, III.)



LA MAISON NATALE DE L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE

12, CALLE DE LA GRACIA, A GRENADE

avait gagné son cœur, peu sensible à l'émotion. Il avait dû se défendre d'un premier mouvement pour ne pas les accompagner jusqu'à Madrid. Du moins, en leur adressant ses souhaits, ses recommandations, il avait fait promettre à chacune de lui écrire, et, pour en avoir un peu plus de certitude, il en avait prié aussi la bonne miss Flowers. « De tout cela, écrivait-il à la comtesse de Montijo, il sortira bien une lettre. » Et cette lettre lui vint, en effet, sur papier réglé, et ce fut Eugenia, qui l'écrivit, à Oléron, avant de passer les Pyrénées.

Des années s'écoulèrent. La société parisienne avait repris possession de Mme de Montijo et de ses filles, qui n'étaient plus des enfants.

La comtesse de Montijo se déplaçait volontiers et courait le continent, tantôt à Londres, où Eugénie avait étudié, tantôt à Paris, et, en été, villégiaturant aux endroits où la conduisaient sa fantaisie ou des raisons de santé.

En juillet 1852, la petite ville des Eaux-Bonnes, nichée coquettement dans un repli des Pyrénées, était en émoi : des étrangères, arrivées du pays voisin, y faisaient sensation. Eugénie de Montijo s'y était arrêtée, pour un séjour de saison, en compagnie de sa mère, et il n'était bruit que de son charme triomphant. Les hommes se disaient subjugués, éblouis. Les femmes, avec une communauté d'opinion, qui est la chose la plus rare du monde, quand elles ont à juger l'une d'entre elles, assuraient que vraiment elles ne se souvenaient point d'avoir vu un sourire comparable au sien, si doux et si fier en même temps.

Le nom de Mlle de Montijo voltigeait sur toutes les lèvres. L'originalité de ses façons, un peu hardies, un peu singulières, à certain égard, et se ressentant de son éducation cosmopolite ; puis, ses inclinations chari-

tables, l'entraînement de cœur, qui la portait à répandre autour de soi tout le bien qu'il lui était possible de faire, redoublaient encore les curiosités et les sympathies, qu'elle avait excitées.

C'était pendant l'été, qui précéda la proclamation de l'Empire. Aux Eaux-Bonnes se trouvait, en même temps, Bernard Bauer, destiné à devenir le prédicateur des Tuileries. Le souvenir qu'il garda de cette apparition et qu'il voulut fixer dans ses notes manuscrites — passées, après sa mort, entre nos mains — fut si vif, que la suite des années n'en avait pas amorti l'enthousiasme. Il la vit radieusement belle.

La jeune Espagnole se dépensait là, au physique et au moral, jusqu'à la limite des facultés de son être, excursionnant, parcourant à cheval les routes pittoresques de ce versant des Pyrénées, s'adonnant avec l'ardeur de son âge aux plaisirs du bal; et, dans les intervalles de ses joies, s'enquérant, de tout son zèle, des souffrances d'alentour, auxquelles il lui serait possible d'apporter une aide, un soulagement.

Chaque matin, on assistait à un spectacle touchant, devant la porte de l'hôtel, où étaient descendues la comtesse et sa fille. Les pauvres du pays s'y tenaient rassemblés, attendant que la blonde fée se montrât à eux; et leur nombre s'accroissait sans cesse par la réputation d'une générosité, que d'autres ne demandaient qu'à éprouver à leur tour. Du fond des villages avoisinants accouraient les déshérités pour recevoir leur part de la quotidienne distribution d'aumônes. Seul, un vieillard aveugle et rivé dans sa masure par l'impotence de ses jambes, se lamentait d'en être exclu. Mlle de Montijo connut cette détresse. Le jour de son départ des Eaux-Bonnes, sa voiture s'arrêta devant la cabane du paysan infirme; elle en descendit et glissa deux louis dans sa

main tremblante. Transporté de reconnaissance, cet homme simple s'écria : « Que Dieu vous récompense comme vous le méritez ! Que Dieu vous fasse reine ! » Il est habituel que de telles légendes se forment autour du berceau des grandes fortunes historiques. Comme on le raconta de Joséphine, ce vœu prophétique — s'il est vrai qu'il fut prononcé — devait se réaliser pleinement, et dans le pays que traversait l'étrangère.

Mais, pour le moment, elle ne s'attendait guère à voir s'accomplir, en France, et au moyen d'une alliance française, les desseins ambitieux, qui, de bonne heure, avaient germé dans son cerveau.

Très Espagnole, comme elle ne cessa jamais de l'être par le caractère, Eugénie ne ressentait alors pour la France que de vagues sympathies, où dominait une tendance à se rapprocher des goûts et du monde légitimistes. Ses sentiments, à cet égard, ne s'enveloppaient pas de dissimulation, mais se rendaient visibles jusque dans les moindres circonstances, comme l'atteste une anecdote, qui me fut révélée par Bernard Bauer. Un matin, elle assistait à un concours de vitesse entre des coureurs basques, français et espagnols. Les coureurs français, sous ses yeux d'Andalouse, avaient atteint le but les premiers et gagné le prix. Elle parut irritée de cette défaite du champion espagnol et l'interpella avec un accent de dépit, qui ressemblait à de la colère. Puis, de la pointe de son ombrelle, elle fit rouler sur le sol quelques pierres amassées en tas par le cantonnier.

« Que faites-vous ? » lui demanda Bauer en riant.

Et avec une moue demi-fâchée, la jeune fille répondit textuellement :

« Je démolis la France pour venger l'Espagne vaincue. »

Cependant, la famille de Montijo, dont la généalogie (1) se compliquait d'un triple blason entremêlé sur terre d'Espagne, d'Angleterre et de France, conservait, à Paris, des souvenirs et des liens. Un degré de cousinage l'alliait à la famille de Lesseps (2). On ne l'ignorait point dans les salons royalistes, quand elles se furent installées en plein cœur de la cité. Les habitués du duc de La Rochefoucauld devaient se rappeler longuement qu'ils avaient vu la fringante Espagnole, Eugénie, comtesse de Téba, aux fêtes champêtres, que donnait ce grand seigneur, en son domaine de la Vallée-aux-Loups.

Mmes de Montijo n'eurent pas besoin de beaucoup de temps ni d'efforts pour marquer dans un monde, où leur qualité d'étrangères et leur manière d'être un peu voyante ajoutaient une attraction de singularité au désir de les connaître. Un agrément très personnel avait distingué, de prime abord, partout où on l'accueillait et la nommait, Eugénie de Montijo. Le timbre de sa

(1) L'impératrice Eugénie fit toujours très grand cas de ses généalogies espagnoles. On l'y aidait complaisamment, et Napoléon III tout le premier, qui n'était pas fâché d'établir cette opinion que sa compagne, choisie par amour, petite fille de William Kirkpatrick et fille de Cipriano de Portocarrero, n'était pas de moins noble essence qu'une princesse royale.

La sœur de l'impératrice, la duchesse d'Albe, était Espagnole autant qu'elle sur ce point. Lors de la visite de la reine d'Angleterre, on voudra lui assigner ainsi qu'à sa mère, la comtesse de Montijo, une place dans le cortège, mais elle répondra : « Plutôt faire de la charpie pour les blessés de Crimée, je suis la duchesse d'Albe, cela suffit ! »

(2) Un Henri de Grivignée, venu de Hollande en Espagne très jeune et résidant à Malaga, y avait épousé une doña Antonia de Gallegos, et il en eut deux filles. L'une, Françoise, épousa William Kirkpatrick, le grand-père de la future impératrice, et l'autre, Catherine, Mathieu de Lesseps, qui fut le père de Ferdinand. La mère de Ferdinand de Lesseps mourut, rue Joubert, le 27 janvier 1853, trois jours avant le mariage d'Eugénie de Montijo avec Napoléon III.

voix, ses façons, son allure particulière où passait un grain d'étrangeté, tout la désignait aux regards.

La préoccupation des grandeurs s'était logée dans sa tête aussitôt qu'elle avait pu se croire une destinée à remplir. Malgré des intermittences de séjour en France, à Paris, elle avait conçu l'idée que son règne de femme serait à Madrid. Le premier de ses désirs fut de s'appeler duchesse d'Albe. Elle en avait trahi le vœu passionné (1). Mais sa sœur s'était trouvée devant elle et le duc avait préféré Pacca. Alors, elle avait quitté Madrid, trop fière pour y laisser voir des regrets, des traces de larmes peut-être. Elle s'arrêta, quelque temps, à Bordeaux. Ce ne fut point à dessein d'y languir dans la tristesse. Elle trouva dans la belle cité d'Aquitaine assez d'églises pour y prier, assez de fêtes pour y briller, et son chagrin de jeune fille s'envola. Des gentilshommes de grand apanage, le marquis de Dampierre et le comte de Bryas organisèrent des chasses en son honneur ; elle accomplissait mille prouesses, en ces parties mouvementées, et courait les campagnes bordelaises, en tête des équipages. On proclamait merveilles de cette amazone de vingt ans, qui, au retour d'une chasse, à ce qu'on prétendait, avait fait monter son cheval jusqu'au premier étage du grand escalier.

Un soir, dans un dîner de cérémonie, qui se donnait à Cognac, elle avait eu le voisinage d'un abbé très mondain, très courtisan, malgré son nom privé de noblesse, l'abbé Boudinet, et qui, disait-on, aimait mieux les salons que les églises. Il n'avait pas ménagé, cet assidu du coin des femmes, les madrigaux adulateurs à la gracieuse étrangère ; et, pour avoir occasion de redou-

(1) Il fut parlé aussi d'un penchant prononcé pour le marquis d'Alcanizes, plus tard duc de Sesto, et qui devint, sous ce dernier titre, l'époux de la duchesse de Morny.

bler ses encensements, il lui avait demandé, comme une faveur ineffable, la permission de lire dans sa main :

« O mon Dieu ! » s'écria l'abbé, à qui le hasard, un hasard miraculeux, permit d'être prophète. « O mon Dieu ! répéta-t-il, je vois dans votre main une couronne.

— De duchesse ?

— Non, j'en vois une plus belle et plus resplendissante.

— Parlez, monsieur l'abbé, parlez vite !

— Je vois dans votre main une couronne impériale. »

On écoutait, on souriait. Des compliments furent adressés par jeu à la future impératrice. Eugénie de Montijo, avec sa nature romanesque et ses inclinations superstitieuses, prit-elle au sérieux la prédiction de l'abbé ? Elle s'en souvint, du moins, à Paris, lorsqu'elle mit tant de résolution et de coquetterie à se trouver sur le chemin de l'empereur.

## CHAPITRE II

Les premières aspirations d'Eugénie de Montijo. — Des projets antérieurs à la rencontre de Louis-Napoléon et de la comtesse de Téba. — Aux chasses de Compiègne. — Dans le monde. — Traits et anecdotes. — Les hésitations de l'empereur avant de prononcer le mot décisif. — Les vicissitudes et péripéties, jusqu'au dénouement de ce combat de l'ambition et de l'amour. — Déclaration officielle. — Les préliminaires et les cérémonies du mariage.

Eugénie de Montijo avait fait l'épreuve, sur divers points, de ses armes de conquête. Allait-elle en fixer, dans Paris, le résultat décisif ?

Il convenait d'arrêter dans les liens d'un mariage digne d'elle les aspirations incertaines de la jeune fille. Je dirais même que les raisons de cet établissement se rendaient pressantes avec les semaines et les mois ; car elle avait doublé le cap de la vingt-cinquième année, cette phase critique de l'existence des femmes, où ne se retardent plus sans un péril croissant les conclusions matrimoniales.

Tandis qu'elle interrogeait l'horizon, plusieurs partis s'étaient présentés, offerts, où l'on avait supposé, tour à tour, qu'elle s'engagerait.

On s'était beaucoup attendu, un moment, dans son monde, à la voir s'unir avec le fils d'un riche banquier, d'origine espagnole. Elle était reçue dans la maison, ainsi que sa mère, sur un grand pied d'intimité. Les

sentiments du comte Aguado pour sa blonde compatriote n'étaient point un mystère. Déjà l'on entrevoyait l'heure de la consécration nuptiale. Mais ces projets de mariage, qu'on croyait si assurés, s'étaient évanouis subitement. Aguado allait voir ses vues les plus chères réduites à néant par une puissante rivalité. Le jour n'était pas éloigné où l'un de ses amis le trouverait pleurant à chaudes larmes, parce qu'il avait appris que le prince-président, étant passé sur le chemin, s'apprêtait à lui souffler son rêve.

Il avait été question sérieusement aussi des intentions du duc d'Ossuna, ambassadeur de Madrid à Paris, et qui, reportant sur la fille l'amour dont il avait été possédé pour la mère, se montrait impatient d'allumer les flambeaux de l'hyménée. Eugénie de Montijo jouait de coquetterie avec cet ami de la maison, tantôt encourageant, tantôt refroidissant sa flamme, et laissant chacun de ceux qu'intéressait son sort dans le doute du oui ou du non. Elle hésitait à se prononcer, comme si une sorte d'avertissement mystérieux l'eût tenue dans l'attente d'une surprise extraordinaire de la destinée.

Déjà fière, hautaine, traversant les salons avec des airs de reine, elle suivait attentivement, de son regard couvert, la marche des événements et la montée des ambitieux.

Dans la société aristocratique, où elle avait pris goût à pénétrer, les faits et gestes du prince-président Louis-Napoléon Bonaparte étaient le sujet fréquent des conversations. Il n'est pas besoin de dire qu'on ne l'y mettait pas au rang des saints, qu'on prône avec dévotion. C'était le ton, en ces clans monarchiques, de cribler son effigie de traits dédaigneux ; sans cesse revenaient, à son sujet, les qualifications de métis, de créole, de



EUGÉNIE DE MONTIJO

AVANT SON MARIAGE. — PHOT. PIERSON



PACCA DE MONTIJO

SŒUR AINÉE DE L'IMPÉRATRICE

Hollandais, par des allusions trop claires aux côtés équivoques de sa naissance.

Mlle de Montijo, plus d'une fois, avait souri de ces propos, et si elle-même s'était abstenue d'y prendre part, elle ne témoignait aucun déplaisir à les entendre. Son ami Mérimée ne contribuait point à rehausser l'idée, qu'elle cherchait à se former du nouveau chef d'État, en France, lorsque, parlant à elle de lui, il se servait d'expressions apitoyées, comme celles-ci : *notre pauvre président*. Tout attentif et si perspicace qu'il fût, il n'avait pas soupçonné les chances dernières de cet homme d'aventure, que les orléanistes persistaient, en leur myopie, à considérer comme un simple figurant politique, derrière lequel surgirait, à l'heure historique, le révélateur et le maître véritable. Cependant, elle n'avait pas été élevée, elle n'avait pas grandi en vain dans l'admiration de la légende impériale. Bien qu'elle fît montre, en ses discours, d'attachement aux idées légitimistes, ses éducateurs Stendhal et Mérimée avaient entretenu trop souvent son oreille enfantine des hauts faits du premier des Bonaparte pour qu'elle restât indifférente aux entreprises et aux succès de l'héritier du nom. En pleine bataille de décembre, tandis que la fortune ne s'était pas encore prononcée, elle avait écrit, d'enthousiasme, une lettre au prétendant, mettant, en cas d'échec, tout ce qu'elle possédait à sa disposition. Comment n'en eût-il pas été touché, quand son cœur avait déjà parlé pour elle?

Les yeux connaisseurs de Louis-Napoléon avaient été frappés, pour la première fois, de sa vue, dans une réunion chez sa belle cousine :

« Mathilde, qu'est-ce donc ? avait-il demandé, en apercevant cette jeune personne si causante, et qu'entourait un cercle si animé.

— Une nouvelle venue, une étrangère de famille andalouse, Mlle de Montijo.

— Ah ! vraiment ! Mais, il faut me la présenter. »

Au dîner, il s'occupa beaucoup d'elle, et la chronique insinue qu'il ne s'écoula pas un long temps avant qu'il n'allât lui rendre visite, en l'appartement rien moins que luxueux, qu'elle habitait avec sa mère, au numéro 12 de la place Vendôme ; que, lors, il fut jeune et pressant, et qu'on lui répondit : « Prince, après le mariage. » Mais, que valent ces racontars ? Le seul fait positif, c'est que Napoléon, dans les débuts de son amour, n'entrevoyait point en Mlle de Montijo une fiancée prédestinée, mais une favorite possible, et qu'il se trompa dans son calcul. La nature de son premier sentiment se découvrait sans réticence dans une lettre au prince Jérôme-Napoléon ; celui-ci avait eu aussi des velléités de tendresse envers Eugénie, qu'il devait presque détester, un jour, et s'en était ouvert à son cousin, qui lui fit cette réponse nette :

« On aime, on n'épouse pas Mlle de Montijo. »

Louis-Napoléon se flatta-t-il de justifier par une expérience personnelle l'opinion qu'il venait d'émettre si hasardément ? De ce jour il n'omit aucun soin pour y conformer la suite des événements. Invitée aux chasses de Fontainebleau, la nouvelle élue de son cœur fut l'objet visible de ses empressements, au point que les signes n'en échappèrent à personne. L'imagination de Louis-Napoléon s'enflammait vite, à l'attrait du charme féminin. Il cédait à son inclination avec la ferveur à demi romanesque, qui le prédisposait toujours à considérer les femmes comme des anges descendus du ciel. Il devint éperdument amoureux de la belle étrangère, lorsqu'il la vit monter à cheval avec toute la grâce qu'elle y apportait et qu'une secrète intention de plaire ren-

dait encore plus sensible. Les indiscrétions de l'histoire nous ont appris que bien des favorites et reines de la main gauche furent plus d'une fois redevables de leur élévation aux circonstances propices des parties de chasse, qui les avaient portées, amazones légères et provocantes, tout à leur avantage sous les yeux du seigneur. Gracieuses apparitions, chevauchées hardies, allées et venues sous la feuillée... ne sont-ce pas là autant de concours merveilleux à l'impression de la grâce et de la beauté, qui subjuguent ?

Ainsi Mme de Pompadour s'était jetée victorieuse à la rencontre du roi, dans la forêt de Sénart, rendez-vous des chasses royales, s'exposant à sa curiosité, la tentant à l'aide du plus coquet costume, agitant à ses yeux cet éventail sur lequel, dit-on, un émule de Massé avait peint Henri IV aux pieds de Gabrielle. Elle passait et repassait au milieu des chevaux, des chiens de l'escorte du roi, comme une Diane charmeresse, tantôt vêtue d'azur dans un phaéton couleur de roses, tantôt vêtue de rose dans un phaéton couleur d'azur. Et, comme elle le prémédita, le roi l'avait aperçue, remarquée, puis choisie.

Pour une victoire plus légitime et plus complète, avec moins d'artifices, Eugénie de Montijo tira prompt avantage de la mise en scène très favorable à sa beauté des grandes chasses de Fontainebleau et de Compiègne.

Les propos s'éveillèrent. Des présomptions indiscrètes furent avancées sur la durée de la résistance et le prix qu'on attacherait à une douce victoire. Et le terrible annaliste Viel-Castel, qui n'avait pas non plus les yeux fermés, s'était hâté de coucher par écrit sur une page de ses « livres noirs » cette réflexion doublement méchante :

« Mlle de Montijo, jeune, blonde, Espagnole de la plus grande naissance, est, depuis le voyage de Fontainebleau, le but des intentions du prince... Qu'en dira mon frère Louis, qui a été l'amant de sa mère, et qui est resté son ami ? »

Elle était au premier plan du théâtre mondain. On s'appliquait de plus en plus à l'observer, à la juger. Une culture intellectuelle peu développée, mais qu'on aurait pu croire suffisante, à condition de n'en creuser point la surface, des inclinations d'âme plus positives que sentimentales, malgré qu'elle se montrât enthousiaste d'un certain idéal religieux et chevaleresque... l'essentiel de sa nature morale paraissait se renfermer en cela. Les habituées des salons, où elle fréquentait, se refusaient à admettre qu'elle possédât des facultés d'esprit sensiblement au-dessus de la moyenne ; ils ne lui accordaient ni une grande instruction ni beaucoup d'intelligence. Tout au moins, dans le moment, dénonçait-elle des qualités de finesse et de prudence dignes de remarque, ne fût-ce qu'à la manière dont elle conduisait ses espérances et ses desseins, ne livrant rien d'elle-même à l'aventure et sachant retenir sur le bord des lèvres, en dépit d'un caractère vif et impétueux, les mots périlleux, qui compromettent les meilleures causes.

En la phase initiale de la rencontre, alors que les prévenances et les démonstrations du prince-président à son égard n'en étaient qu'aux préliminaires, elle assistait à un raout, qui avait pour théâtre les salons d'une ambassade. On commençait à parler de la cour, que lui faisait Napoléon, et de l'avènement imminent de l'empire. L'un des invités, assis à côté d'elle, voulut lui glisser quelques mots de ce qui serait bientôt l'objet de tous les entretiens. Elle haussa ses jolies épaules, en disant : « Tout cela, ce sont des *tonteria* », c'est-à-

dire, au sens du mot espagnol, des bêtises, des fadaises.

Mais les choses, au dehors, avaient suivi leur cours. Les derniers arbres de la liberté, qui restaient encore debout, avaient été coupés. Le peuple, avide d'autorité, s'était donné un maître. Louis-Napoéon était empereur et continuait à courtiser la brillante amazone. Autour de lui, parmi les gens de sa suite et à travers les caquetages de salons, la question brûlante était de savoir si Mlle de Montijo céderait à un caprice amoureux ou si, mieux avertie de ses intérêts à venir, plus adroitement stylée ou simplement honnête, elle saurait opposer une belle défense vertueuse et politique. Rarement espionnage de cour et jalousie de femmes eurent une telle ocasion de s'exercer.

Prompt à se monter la tête, aussitôt que le piquait l'aiguillon d'une aventure sentimentale, Napoléon éprouvait au degré le plus intense les mouvements de la passion. Il ne s'était pas encore dit, cependant, qu'il dût aller jusqu'au mariage pour en cueillir l'heureux dénouement. Entre ce dénouement et la récompense, entre une éphémère couronne d'oranger et une couronne d'impératrice donnée de retour, trop inégales lui semblaient encore les proportions. De prime abord il n'avait aspiré qu'au couronnement de son propre désir, sans fixer les limites de sa gratitude. Avec une connaissance du cœur de l'homme, dont les jeunes filles les plus pures ou les plus simples d'esprit ont l'avertissement et l'instinct, avec une adresse et un courage dont une direction intelligente lui faisait comprendre le prix, elle souriait et se dérobait, elle encourageait et posait des conditions. Et les initiés ne perdaient pas de vue les conjonctures de cet intéressant combat de l'amour et de l'ambition. Les plus adroits commençaient à faire leur cour. On s'empressait autour de Mlle de Montijo.

On se recommandait à elle ; on la priait d'intervenir auprès de l'empereur, comme si l'on ne doutait déjà plus de son pouvoir. Elle était le soleil levant du jour.

Les événements travaillèrent pour Mlle de Montijo.

Chacun, à la cour, souhaitait que l'empereur se mariât ; et des avertissements lui parvenaient, comme par des voies détournées, du désir qu'en éprouvait, assurait-on, le pays entier. Troplong, président du Sénat, fut le premier à exprimer publiquement le vœu que formait la nation — c'est-à-dire, en pareil cas, les serviteurs intéressés du régime — de voir Napoléon III se choisir une compagne, qui s'associât aux grandeurs de son règne et fît luire les promesses de la stabilité dynastique.

On lui tenait ces discours avec d'autant plus de confiance qu'on n'était pas sans savoir qu'il y songeait fortement de son côté. Moins réservé sur le chapitre des sentiments que sur le terrain des idées politiques, il s'était ouvert de ses intentions, plusieurs fois, à quelques-uns de ceux qui pouvaient les servir. Il s'était bien gardé de prendre pour confident, en la cause, son ambitieux cousin, Jérôme-Napoléon, dont les chances d'hérédité se sentaient continuellement menacées d'être mises en déroute. Mais il entretenait de ses visées matrimoniales Morny, Persigny, ou son parent et grand dignitaire le comte Tascher de la Pagerie, anciennement accrédité auprès de certaines cours étrangères, et qui mieux que pas un était instruit des difficultés que rencontreraient les vues de Napoléon III, à l'extérieur, et surtout de la part des princesses allemandes, telles que la reine Elisabeth de Prusse, l'archiduchesse Sophie d'Autriche ou la reine Marie de Saxe.

Pour avoir longuement attendu, — avec une patience que lui rendaient supportable de nombreuses liaisons,

— Louis-Napoléon n'en avait pas moins caressé de très bonne heure des projets d'hyménée. Mathilde, sa cousine et son amie d'enfance, elle-même n'avait pas eu les prémices de son cœur. Dès le mois de juin 1834, ses vœux s'étaient tournés vers la duchesse de Padoue :

« Vous me feriez grand plaisir, écrivait-il, le 5 juin de cette année-là, à son père le comte de Saint-Leu, l'ex-roi de Hollande, de me donner votre avis sur cette alliance, quoique je ne sois pas très pressé de me marier. »

L'année suivante, on revint sur une idée de mariage, à propos du prince ; il avait alors vingt-sept ans et habitait Arenenberg. Le bruit s'était répandu sans grand fondement qu'il allait épouser la reine dona Maria de Portugal. En troisième lieu naquit le projet d'alliance avec Mathilde, que les circonstances renversèrent.

A la suite de l'affaire de Boulogne, s'étant évadé et résidant en pays britannique, il était tombé amoureux d'une jeune et charmante Anglaise, miss Emmy Rowles, qui demeurait avec son beau-frère — conjoncture étrange et empreinte de fatalité — à Chislehurst, à Camden-House, c'est-à-dire dans la propre maison, où devait mourir, vingt-six ans après, Napoléon III. Le mariage allait se faire ; il fut rompu, parce que miss Rowles avait appris la liaison, qui existait entre le prétendant et miss Howard.

Du jour où les suffrages illusionnés du peuple français l'eurent porté à la présidence de la République, des desseins agrandis visitèrent sa pensée. En attendant qu'ils eussent chance de se réaliser, il avait mis en pratique la recommandation, que le premier Napoléon, après la prise d'Amiens, avait faite à l'abbé de Pradt, archevêque de Malines, lorsqu'il l'envoyait comme

ambassadeur à Londres : « Surtout, lui disait-il, donnez des dîners et soignez les femmes. » Imbu des principes de cette politique facile et agréable, il les avait appliqués largement, multipliant, aux frais du Trésor national, les dîners et les réceptions, dont sa cousine Mathilde, assistée de quelques dames en faveur, conduisait le cérémonial avec une grâce, qu'on jugeait parfaite. L'élite des corps constitués, la magistrature, l'Institut, l'armée, la haute finance et un peu le monde des arts y étaient conviés; et les plus belles en agrémentaient le spectacle divers. Au dehors, des voix ironiques et prophétiques disaient, à propos de ces fêtes et de celui qui les donnait :

« Il fait danser la République en attendant qu'il la fasse sauter. »

Ce fut le temps de sa vie où s'amusa davantage ce flegmatique. Dégagé de représentation et d'étiquette, au palais de l'Elysée, où il s'était établi comme dans le vestibule des Tuileries, il jouissait d'une liberté entière et en usait amplement. A travers le bruit, le plaisir, il n'avait point perdu de vue ses espérances d'une union digne de sa fortune. Parvenu au faîte de la puissance, il n'en avait que plus fermement envisagé l'idée flatteuse à son amour-propre d'une alliance illustre. N'étant encore que le prince-président, sa diplomatie secrète avait tourné les regards vers l'Espagne (1). Après le coup d'État, elle s'était fort agitée auprès des chancelleries de Munich

(1) Le duc de Rianzès, qui entretenait des relations suivies avec le futur hôte des Tuileries, entreprit de négocier le mariage de Louis-Napoléon avec l'infante Marie-Christine, sixième enfant et quatrième fille de don François de Paule et conséquemment la sœur du mari de la reine Isabelle II. A peine âgée de dix-sept ans, on la disait peu jolie et médiocrement riche. Aucune demande officielle ne fut faite, et l'Espagne n'eut pas à se prononcer pour ou contre.



Eugénie de Montijo
a cheval, en Costume Espagnol

de Madrid, de Londres (1) et autres lieux, en quête d'une princesse du sang. On avait accueilli ses ouvertures froidement, alors même qu'en dernière ressource on se fut rabattu sur un projet d'union avec la fille d'un prince sans couronne et sans sujets, le prince Wasa, c'est-à-dire l'héritier dépossédé du trône de Suède, sorte de monarque en exil, errant par les chemins et les hôtelleries de l'Europe. On ne croyait, nulle part, à la durée d'un pouvoir conquis sur la Révolution, par surprise et par violence. De toutes les campagnes mystérieuses où l'on s'était aventuré il n'était revenu que des excuses polies. Les familles régnantes semblaient s'être accordées à jeter sur le nouvel empereur une sorte d'interdit matrimonial.

Irrité de ces dédains vaguement enveloppés de formules de cour et de ces hostilités déguisées, déçu dans ses calculs et d'ailleurs amoureux, Napoléon se décida selon son cœur. Un nom avait soudainement été prononcé, qui provoqua force commentaires. Un mariage d'amour à cet étage d'autorité souveraine ! Cela pouvait donc se voir ailleurs que dans les féeries et les contes bleus !

Les gloses reprenaient leur train avec une ardeur nouvelle. Des racontars, de menus traits anecdotiques, avaient fait leur chemin, de bouche en bouche : le mot tant répété d'Eugénie sur la chapelle sainte par laquelle il faudrait passer avant d'arriver à sa chambre ; le mot aussi qu'on avait dit, à Compiègne, autour d'une table de jeu, et la réponse de Mlle de Montijo ; son sourire vainqueur, lorsqu'elle releva l'atout sous les yeux du prince attentif, et qui fut interprété

(1) Du côté de Londres, il avait fait un pas plus ou moins diplomatique vers une nièce de la reine d'Angleterre, la princesse Adelaïde de Hohenlohe, qui n'avait dit ni oui ni non.

comme le triomphe de la volonté sur les caprices du sort: puis, la réplique du lendemain donnée de si haut aux paroles impudentes et blessantes de Mme Fortoul, lorsque, au moment de prendre place à un dîner de cour, elle s'était indignée qu'une étrangère équivoque eût pris le pas sur elle, femme du ministre de l'intérieur; ou l'incident gracieux fort remarqué des invités de la chasse en forêt, l'incident de la couronne en feuillage, qu'avait tressée pour elle l'empereur et dont il avait ceint son front, en même temps qu'il prononçait cette parole et faisait luire cette espérance : *En attendant l'autre.* On racontait enfin qu'un soir, contemplant les joyaux de la Couronne dont les éclairs reflétaient plusieurs siècles de monarchie, il avait pris le diadème entre ses mains et l'avait placé sur la tête de celle qu'il aimait. L'histoire n'oublierait plus la scène de roman, qui se passa aux Tuileries, dans la salle des Maréchaux, le 31 décembre 1852.

Ainsi, le mot sacramentel était tombé des lèvres de Napoléon III. Il l'avait bien adressé à elle Eugénie de Montijo, comtesse de Téba. En l'entendant, elle avait paru comme étourdie de l'excès de son bonheur. Une sorte d'éblouissement avait passé sur ses yeux, à la perspective des splendeurs qu'on pensait lui destiner, et qui n'étaient pas faites pour elle. Les intérêts de l'empereur et de la France parlaient plus haut que ceux d'une jeune étrangère. Y avait-il assez songé? Elle l'invitait à réfléchir, à consulter encore les raisons supérieures de la politique, à peser les jugements contradictoires de son peuple et du monde. Mais, s'il devait persévérer dans son généreux dessein, elle l'adjurait de calmer aussi les scrupules de sa mère, toute pleine de zèle et de dévouement pour la gloire de l'empereur. Doucement, ingénieusement, elle l'exhortait à écrire lui-même à la

comtesse de Montijo, à la convaincre que la distance si grande séparant le trône de celle que son cœur avait élue, ne devait pas être considérée par elle comme un obstacle insurmontable, qu'elle pouvait bannir toute alarme et consentir à leur union.

Le bandeau de l'amour couvrait ses yeux. Il se laissa guider la main, écrivit la lettre désirée, et la mère d'Eugénie ne tarda pas à être en possession du document précieux (1) et décisif. Le 1er janvier 1853, un courrier de la maison de l'empereur apportait la demande officielle à Mme de Montijo. Ce fut un contentement superbe, au logis. Il s'y mêlait, néanmoins, cette pointe d'inquiétude, qu'apporte avec elle l'acuité d'impression d'une félicité trop complète et cette appréhension instinctive, qu'on ressent, dans la douceur d'un rêve, d'un trop brusque réveil. Sous la double émotion de la joie et de la crainte, la comtesse de Montijo épanchait ainsi son cœur dans une lettre au marquis de La Rochelambert, ancien ministre de France à Berlin.

« Je ne sais si je dois être heureuse ou pleurer. Combien de mères m'envient actuellement, qui, voyant les larmes qui emplissent mes yeux, ne comprendraient pas. Eugénie va être reine, dans votre pays de France, et malgré moi, je songe que les reines ont peu de bonheur. Malgré moi, le souvenir de Marie-Antoinette m'obsède, et je me demande avec épouvante si ma fille n'aura point le même sort. »

La royale martyre à laquelle faisait allusion Mme de Montijo, la Dauphine tant heureuse et tant aimée, dont les malheurs avaient commencé le jour « où le bandeau des rois avait touché son front », était justement la per-

(1) « L'hôtel de Montijo, assurait Sylvanecte en 1884, possède une salle dite des Archives ; la lettre de Napoléon III y est classée parmi les *curiosités* et les *pièces rares*. ».

sonnification historique idéale dont s'était passionnée l'imagination d'Eugénie, qui ne cessa de vouer une sorte de culte religieux à la mémoire de Marie-Antoinette. Mais, en ce moment, sa pensée trop pleine n'avait pas de place pour y loger des images de tristesse; ses yeux rayonnants d'une gaie lumière n'entrevoyaient pas l'étrange fatalité attachée à ce palais des Tuileries, où elle allait entrer, et qui fut néfaste à la plupart des princesses et des reines, qui l'habitèrent. Elle ne songeait qu'au lendemain le plus proche de ses désirs et se donnait la vive satisfaction de l'annoncer à ses compagnes, à ses amies. Quelque temps avant l'annonce de ses fiançailles, elle avait juré et fait jurer à des jeunes filles de sa société que la première d'entre elles qui arriverait à une grande situation mondaine soutiendrait les autres dans la vie. C'était à elle, aujourd'hui, de leur apprendre qu'elle allait être impératrice.

La famille de Laborde eut la primeur de la grande nouvelle, huit jours avant qu'elle fût publique. Eugénie de Montijo l'avait apportée, toute frémissante de joie, en la maison de Passy où elle avait contracté des affections chères, comme celle qui l'attachait, dès lors, et qui ne se démentit plus en son âme, à Mme de Nadaillac, fille de la comtesse de Laborde. L'un des hôtes accoutumés de ce salon, où se groupaient les personnalités les plus hautes de la naissance, de la fortune et de la politique (1), Charles Bocher, s'était hâté, le soir du même jour, étant à l'Opéra, dans la loge de Mme Aguado, de se faire l'annonciateur de l'événement considérable et

(1) C'étaient : la princesse Mathilde, le vicomte de Noailles, la duchesse de Galliera, le comte et la comtesse Philippe de Ségur, la maréchale de Castellane, le duc et la duchesse de Broglie, Mérimée, Thiers, Xavier Doudan, le duc de Richelieu, le général de Girardin, Emile de Girardin, Viollet-Leduc, le maréchal Suchet, Madame de la Redorte, et le monde diplomatique.

surprenant, qui allait s'accomplir. Des doutes, presque des protestations indignées avaient accueilli sa révélation. Était-ce admissible, en vérité? L'empereur ne commettrait pas cette folie, cette lourde faute! Ceux qui lui en imputaient l'idée ne pouvaient être que des ennemis du gouvernement, des orléanistes invétérés, pour ne pas dire des calomniateurs.

Donc, tout était décidé, des signes évidents s'en imposaient au regard ; et la supposition d'un flirt sans conséquence définitive persistait au fond de quelques cerveaux obstinés. Ils avaient trop de peine à en prendre leur parti ! Une anecdote curieuse, qui me fut contée par un des témoins de la scène, éclairerait curieusement cet état d'opinion.

Peu de jours restaient à courir jusqu'à la proclamation des desseins de l'empereur. On avait préparé, sur son ordre, au palais de l'Élysée, un appartement pour y recevoir les dames de Montijo (1). Les causeries se donnèrent champ là-dessus, comme on le pense; mais on restait dans le vague, et l'on n'avait que des conjectures, où mordaient à faux les médisants discours. Morny, qui connaissait les intentions formelles de son frère et maître, et qui savait très bien, d'expérience, qu'il était aussi difficile de déloger de sa tête une idée fixe que de lui imprimer une volonté ferme, voulut devancer les événements et fêter, chez lui, dans un dîner qu'il donna, en son honneur, la future souveraine.

Toutes les femmes du monde, ayant des maris en faveur et en place, étaient là. Mme Walewska, dont l'époux, ambassadeur à Londres, avait été chargé de pressentir, au dehors, une alliance princière, que paraissaient désigner des circonstances diplomatiques, se

(1) Cf. *Femmes du Second Empire.*

trouvait parmi les invités, mais instruite, renseignée des premières du prochain coup de théâtre. On n'en savait pas tant, chez la plupart des belles personnes, qui prenaient des airs pincés en apprenant qu'on n'attendait plus, pour se mettre à table, que l'arrivée de Mlle de Montijo et de sa mère. En effet, celles-ci ne tardèrent point à pénétrer dans le salon. Morny s'était porté à leur rencontre avec un empressement dont on rougissait pour lui, sous l'éventail. Mme de Fortoul encore en paraissait toute choquée, auprès de Mme Ducos, la femme du ministre de la Marine, — Mme Ducos, qui devait solliciter si instamment plus tard d'être la nourrice du prince Impérial. Mais Eugénie avait fait son apparition sous une toilette charmante et avec une grâce, un naturel, une aisance irréprochables. Pendant que Mme Walewska, qui n'était pas en vain la femme d'un diplomate, allait à son approche, lui glissant ces mots à l'oreille : « Je vous félicite, Madame, de la destinée qui vous attend », d'autres restaient immobiles, dévisageant l'étrangère avec un air de surprise offusquée. C'était une jolie comédie pour ceux qui en avaient le secret, — un secret qui, tantôt, n'en serait plus un pour personne.

Deux sortes d'opinions se partageaient la cour sur le projet du chef de l'État, en attendant qu'on eût la preuve qu'il était inébranlable. Les ardents, les aventureux, les partisans à force de la jeunesse et de l'amour donnaient gain de cause au charme triomphant de Mlle de Montijo. Ils voyaient mal ce qu'aurait procuré de si avantageux pour l'empereur et la France, au lieu d'un choix spontané des yeux et du cœur, la venue d'une princesse très noble, peut-être laide et rechigneuse, parce qu'elle aurait apporté dans sa corbeille de mariage « des alliances fragiles et des préjugés in-

vincibles ». Les raisonneurs, les politiques, considéraient d'une tout autre manière les suites possibles de ce pas dangereux. Drouyn de Lhuys, qui gouvernait aux Affaires étrangères, et d'autres membres du Conseil hasardèrent des objections lorsque, les ayant réunis, Napoléon eut jugé opportun de leur en faire part. Ils allaient exposer leurs raisons, et disserter, avec abondance de preuves, sur les inconvénients et les périls de cette alliance inégale. L'empereur arrêta les discours.

« Messieurs, déclara-t-il d'un ton calme, mais ferme, et qui n'admettait point de réplique, il n'y a pas d'observations à faire, de discussions à entamer ; ce mariage est chose arrêtée, et j'y suis résolu. »

Il n'y avait, après cela, qu'à s'incliner et à retenir sa place dans le cortège. Les partis opposés, les clans légitimiste et orléaniste, ne se tenaient pas obligés aux mêmes lois de silence et de soumission. Ils saisirent l'occasion toute chaude, au contraire, pour se répandre en des brocards et des railleries, qui soulageaient leur ressentiment. On colportait de salon en salon le mot terriblement ironique de Thiers, donnant à entendre que le séjour du couple impérial serait d'un temps limité, dans le palais des Tuileries :

« L'empereur m'a paru toujours un homme d'esprit, disait-il ; aujourd'hui, je le reconnais un homme prévoyant ; par son mariage il se réserve la grandesse espagnole. »

Dans la famille de Louis-Napoléon, c'étaient aussi des airs scandalisés, avec plus d'irritation personnelle. Au Palais-Royal, où logeaient les ambitions chagrines du roi Jérôme et de son fils, les cerveaux étaient dans une étrange ébullition. On n'avait pas de termes assez violents pour qualifier le mariage excentrique dont ils auraient à parafer le contrat, ni d'expressions assez na-

vrées pour dire la consternation, où se prétendait plongé ce monde d'Altesses, gorgé de biens par celui qu'il chargeait de blâmes et de sarcasmes. Sans prendre attention aux critiques de partis, ni se soucier des clabauderies familiales, Napoléon III marchait à l'accomplissement de sa volonté. Le 22 janvier 1853, il convoqua les grands corps de l'État, pour leur déclarer que se rendant au vœu si souvent manifesté par le pays (et sans doute, aussi au désir qu'il en éprouvait, lui-même) il avait décidé de faire élection d'une compagne gracieuse et bonne, et que l'objet de sa préférence était Eugénie de Montijo, comtesse de Téba, Espagnole de naissance, Française par le cœur, par l'éducation et par le souvenir du sang, qu'avait versé son père pour la cause de l'Empire.

Trois ou quatre semaines auparavant, l'avant-veille de Noël, l'heureuse fiancée impériale s'en allait en compagnie, par les boulevards, joyeuse, exubérante, courant les petites boutiques du Jour de l'An et paraissant bien éloignée, ce soir-là, de penser aux Tuileries, au trône, au manteau de pourpre.

Le temps passa vite dans les préparatifs du jour nuptial. D'un beau zèle, Mérimée s'employait à la rédaction du contrat, où l'essentiel de ses soins était de veiller à l'énumération correcte des titres de la mariée, titres héraldiques et généalogiques remplissant de leur étendue une page longue à lire. Et, dans leurs ateliers, les grandes couturières travaillaient fermement. Palmyre surtout, la grande faiseuse du moment, était en fièvre. Mais aussi quels costumes ! Quelles toilettes ! Quel génie de création avait présidé à l'enfantement de ces chefs-d'œuvre ! Dans les cercles féminins une frénésie de curiosité agitait les esprits. On recherchait avec un empressement inouï la révélation des trésors



L'IMPÉRATRICE DANS SA TOILETTE DE MARIÉE
D'APRÈS Mme LEFÈVRE-DEUMIER

de goût et d'élégance renfermés dans les salons de Palmyre. On était avide à l'extrême d'être informé, dans les moindres détails, des robes et des manteaux, qui allaient sortir de cette élaboration artistique et savante, et qui fixerait la mode de la cour. Toutes les ruses étaient employées pour appréhender au vol les plus menues indiscrétions sur ces sujets importants. Heureuses celles qui connurent, avant les autres, que, parmi les toilettes de jour, se trouvait une robe de moire antique rose avec franges, dentelles et garnitures de plumes ; qu'il en était une autre de taffetas vert, avec des volants tout de plumes frisées et qu'on disait beaucoup de bien d'une troisième en moire mauve, relevée des plus fines dentelles ! Et leur allégresse et leur admiration redoublaient, parce qu'elles avaient eu, en outre, la description anticipée des toilettes de bal. Là se verrait une robe de brocard blanc parsemée de fleurs d'or et d'argent, puis, dans la note sérieuse, une de velours noir, à volants de guipures d'or, et une encore plus éclatante de velours rouge brodé d'abeilles, et, toute légère, celle en tulle bleu, soutenue de satin, ornée de plumes et de roses. Mais chacun bientôt en pourrait juger de ses yeux. Palmyre a daigné faire savoir que les toilettes de la future impératrice seront exposées, sous des vitrines, où l'on aura le loisir de venir les admirer.

Les intimes avaient eu de bonne heure la révélation que la robe destinée à la cérémonie religieuse serait l'œuvre de Mme Vignon, et qu'elle serait ainsi composée : étoffe de velours blanc, traîne de cour recouverte de dentelles anglaises, corsage à petit frac parsemé de brillants. Ils n'ignoraient pas non plus que Félix avait été choisi, entre les maîtres de la coiffure parisienne, pour édifier sur les bandeaux ondulés le diadème de

la couronne en diamants et en saphirs et pour ajuster au milieu du bouquet de fleurs d'oranger le voile, un rêve de légèreté, une vapeur.

Sur la question des toilettes du mariage civil, on était demeuré dans l'incertitude ; on ne put être fixé qu'au dernier moment, malgré que la curiosité des oisives se fût donné beaucoup de peine, à dessein de l'apprendre. La fiancée avait hésité entre les deux costumes qu'avait soumis à son approbation la diligente Palmyre : l'un de satin rose ajouré de dentelles anglaises ; l'autre de satin blanc avec châle de point d'Alençon et motifs de bijoux en brillants. Le dernier l'emporta, étant d'apparences plus virginales et plus simples.

C'était pour le 29 janvier, avant 9 heures du soir. Et, dès le commencement de l'après-midi, fourmillaient les gens de la rue, débordant de toutes parts par les chemins avoisinant le palais de l'Élysée. Pour la satisfaction d'entr'apercevoir, une minute, le cortège espéré, ils stationnaient inlassables, sans souci du froid ni de la longueur de l'attente. Enfin s'était annoncée, à grand fracas, l'escorte des carabiniers à cheval et le carrosse de gala où avaient pris place, en face de la fiancée et de sa mère, le marquis de Valdegomas, ambassadeur d'Espagne, et le duc de Cambacérès. Ils virent passer, dans un éclair rapide, la transfiguration de la jeunesse et du bonheur, et, comme si des rayons de cette joie, de cette fortune avaient rejailli sur chacun d'eux, ils applaudissaient, poussaient des cris, avec l'enthousiasme ingénu des foules.

On s'arrêta au pavillon de Flore. Là, sur le perron, se tenaient le grand chambellan et les officiers de service prêts à recevoir Mlle de Montijo ; ils avaient à la mener jusqu'au salon de famille, où attendait l'empe-

reur. A l'entrée de la première salle se trouvaient le prince Napoléon, fort ennuyé d'être là, et la princesse Mathilde. Sur ce point se forma le cortège. Les officiers d'ordonnance, un chambellan, deux maîtres de cérémonie, le premier écuyer et le grand écuyer marchaient en avant, précédant Leurs Altesses Impériales, et enfin venaient la comtesse de Téba et sa mère. Le grand chambellan occupait leur droite ; le grand-maître des cérémonies avait pris place à leur gauche ; les dames d'honneur suivaient. Solennellement avançait cette procession nuptiale. D'un pas plus rapide, un maître des cérémonies s'en est détaché allant annoncer à Napoléon l'approche de sa fiancée.

L'étiquette le retient sur le trône, où il siège, ayant à son côté le roi Jérôme et, autour de lui, les maréchaux, les amiraux, le corps diplomatique, les ministres. On remarque la pâleur plus accusée de ses traits. Ils descend les marches du trône et se porte au devant de celle qui vient vers lui. Elle a les bras nus, le corsage décolleté sous une berthe de dentelles ; son visage ne décèle ni trop de surprise ni trop d'émotion. Napoléon lui tend la main ; elle monte sur l'estrade, s'asseoit à sa gauche, entre lui et la princesse Mathilde ; un peu en arrière se mettra la comtesse de Montijo.

D'une voix haute, le maître de cérémonie proclame : L'Empereur ! Toute l'assistance est debout, les « augustes fiancés » sont assis. Quand le ministre a prononcé la formule : Au nom de l'Empereur, à leur tour ils se lèvent.

« Sire, énonce le secrétaire d'État ayant en face de lui sur la table le registre de la famille impériale (1),

(1) Les feuillets en étaient restés blancs depuis l'inscription de la naissance du roi de Rome, le 20 mars 1811.

Sire, Votre Majesté déclare-t-elle prendre en mariage Son Excellence Mademoiselle Eugénie de Montijo, comtesse de Téba, ici présente ? »

La voix de Napoléon en répétant et confirmant ces mots semble moins assurée que lorsqu'elle fait entendre devant les corps de l'État réunis un discours politique, un message pour la nation.

Le ministre s'est tourné maintenant vers la descendante des Guzman (1) :

« Mademoiselle Eugénie de Montijo, comtesse de Téba, Votre Excellence déclare-t-elle prendre en mariage Sa Majesté Napoléon III, ici présent ? »

La réponse ne tarde pas. Le « oui » est articulé nettement, avec une sorte d'empressement heureux. Alors, sur un ton solennel et grave, tombent les paroles consécratoires de l'acte civil :

« Au nom de l'Empereur, de la Constitution et de la Loi je déclare que Sa Majesté Napoléon III, empereur des Français par la grâce de Dieu et la volonté nationale, et Son Excellence Eugénie de Montijo, comtesse de Téba, sont unis en mariage. »

On apporte devant les conjoints la table et le registre. Ils signent assis. La comtesse de Montijo appose ensuite le paraphe maternel, puis, les parents de Napoléon nouvellement qualifiés princes et princesses du sang, l'ambassadeur d'Espagne, les hauts dignitaires et, en dernier lieu, le ministre d'État Achille Fould, secrétaire et notaire impérial.

La cérémonie officielle est close. On s'est répandu

(1) Voici l'énumération des titres que lui donnait l'almanach royal d'Espagne (*Guia de Forasteros*) : Doña Maria Eugenia de Guzman Portocarrero y Palafox, comtesse de Téba, marquise de Ardalès, de Osera, de Moya, comtesse de Ablitas, de Baños (avec grandesse de 1re classe), de Santa-Cruz de la Sierra, vicomtesse de la Calzada...

dans la salle de spectacle pour y goûter la douce influence de la musique. A l'issue du concert, la solennelle voiture, qui mena Eugénie de Montijo et sa mère au pavillon de Flore, les remporte au palais de l'Élysée.

Le lendemain, à midi, un carrosse ruisselant d'or, le même qui avait servi pour le couronnement de Napoléon Ier et de Joséphine à Notre-Dame, conduit Napoléon III et Eugénie à la cathédrale, où la solennité doit s'accomplir avec une pompe inouïe. Traîné par huit chevaux de robe pareille et qui sont tenus en main, devancé de trente en trente pas d'intervalle par trois autres carrosses à six chevaux, où se montrent les Altesses impériales, la comtesse de Montijo et les titulaires des grandes charges, il est escorté aux portières de gauche et de droite par le grand veneur, le général commandant la garde nationale de Paris et le premier écuyer. Pour voir ce beau spectacle la foule est énorme.

Le canon tonne. Les cloches sont lancées à la volée. Des régiments nombreux forment une double haie sur le passage du cortège, précédé et suivi de huit escadrons galopant. Mais, on est au but. La vaste basilique dresse sa masse imposante. Les souverains ont mis pied à terre, elle en sa robe de soie blanche recouverte de dentelles, serrée à la taille d'une ceinture de pierres rares et de perles, la queue de velours épinglée sur point d'Angleterre ; lui en costume de lieutenant-général, culotte blanche, bottes vernies, collier de la Toison d'or venant de Charles-Quint et collier de la Légion d'honneur de Napoléon Ier. Ils passent le seuil de l'église et se dirigent vers le trône, que Lassus et Viollet-Leduc ont fait ériger au milieu du transept, sous un dais de velours d'hermine, que supporte un aigle colossal aux ailes déployées. A l'autel officie Mgr Sibour, archevêque de Paris, entouré de cardinaux et de prélats, dans tout

l'éclat du luxe sacerdotal. Une musique divine ravit les sens... Mais, que sert de décrire, une fois de plus, ces magnificences religieuses et ce déploiement de bannières, et toutes ces splendeurs, qui sont l'habituelle mise en scène du faste monarchique ?

Tout à l'heure Eugénie de Montijo était entrée dans la cathédrale d'un pas hésitant, le front baissé, le corps un peu incliné et comme si elle n'eût pas eu la force de supporter le poids de sa prodigieuse fortune. Au retour, quelle métamorphose ! Quel prompt changement dans son attitude et sa personne entière ! La main posée sur le bras de l'homme, qui, pendant près de vingt ans, sera presque l'arbitre de l'Europe, elle marchait déjà comme dans une gloire d'apothéose, et répondait, saluait en souveraine.

La cérémonie terminée, Napoléon et Eugénie rentrèrent officiellement aux Tuileries, portés en quelque sorte par les vivats du peuple, si prompt à acclamer tout ce qui frappe son imagination et éblouit ses yeux. Ils en ressortirent, à peu d'intervalle, en de superbes daumonts à quatre chevaux, conduites par des jockeys aux livrées impériales, et qui s'élancèrent sur la route de Paris à Saint-Cloud. Le terme du voyage était proche; on se rendait au petit château de Villeneuve-l'Étang, situé dans le parc (1), et qui avait été préparé pour les recevoir. Désireux de calme et de quiétude, ils n'emmenaient que trois ou quatre personnes, entre autres Adrienne de Montebello, créée, de la veille, dame du pa-

(1) C'était une propriété charmante, qu'un mur séparait de Saint-Cloud. Le prince-président l'ayant achetée, dans l'été de 1852, avait jugé bon de faire démolir ce mur. Et comme Bacciochi lui exposait que la disparition de la limite pourrait, plus tard, donner lieu à des contestations : « Pour moi, avait-il répondu, comme s'il eût disposé du présent et de l'avenir, pour moi, il n'y a pas de plus tard : je vivrai ou je mourrai ici. »

lais. Dans l'étourdissement de leur bonheur, ils avaient oublié même la comtesse de Montijo (1). Le lendemain, par un tiède soleil d'hiver, n'étant que seul à seul, dans un phaéton, que Napoléon conduisait lui-même, ils traversaient les bois poudrés à frimas de la Celle-Saint-Cloud et de Ville-d'Avray, pour accomplir une sorte de pieux pèlerinage au Trianon et y revivre en imagination la douce légende de Marie-Antoinette, au meilleur de ses jours. Durant une semaine, ils dérobèrent à l'indiscrétion des regards les impressions communes à tous les couples humains, à leur premier bonheur, et qu'on renferme dans un cercle étroitement intime.

(1) Nous lisons dans les *Mémoires* de la marquise de la Ferronays : « Le soir du mariage, une déconvenue attendait la pauvre Mme de Montijo, comme il en arrive aux mères de débutante. Sa fille partie pour Saint-Cloud, il n'y avait plus de service, à l'Elysée, et elle s'estima fort heureuse de trouver une bonne femme, Mme Gould, un peu juive, un peu portugaise, son amie, qui lui donna à dîner. »

# CHAPITRE III

Comment fut accueilli tout d'abord, dans l'opinion publique, le mariage de Louis-Napoléon et d'Eugénie de Montijo. — Critiques ouvertes et secrètes résistances. — Après une courte opposition. — Les premiers actes du nouveau règne. — Questions d'étiquette. — Organisation minutieuse du cérémonial de la Cour. — Répartition des titres et des dignités, dans le cortège. — La maison de l'empereur et de l'impératrice. — Services d'honneur; dames du palais. — Apparente omission de la comtesse de Montijo, dans le partage des hautes faveurs. — Le rang fait aux Altesses impériales, à la suite des souverains. — Par contraste, le réel des sentiments intimes. — Jalousies, rivalités de famille. — Le prince Jérôme, la princesse Mathilde et la princesse Clotilde, dans leurs rapports avec l'impératrice. — Aspect général de la Cour. — Les splendeurs officielles des Tuileries.

Cet extraordinaire mariage, fruit du hasard, de l'intrigue et de l'amour, était chose accomplie.

Habile à mettre d'accord l'obligation des circonstances et les raisons dont il lui convenait de colorer ses actes, Louis-Napoléon venait de justifier son choix devant le pays par une déclaration solennelle.

Avant de s'y résoudre, et avec une insistance aussi tenace que mal récompensée, il avait fait mouvoir les ressorts les plus actifs de sa diplomatie secrète, afin de se lier conjugalement à quelqu'une des vieilles maisons de l'Europe monarchique.

Il s'était heurté à des défiances invincibles. Les bases du trône, qu'il offrait en partage, avaient paru d'une

LE MARIAGE IMPÉRIAL

CÉLÉBRÉ A NOTRE-DAME, LE 30 JANVIER 1853



assiette trop peu solide. On ne croyait point à la durée de ce pouvoir, issu d'un coup de force et saisi d'une main violente, au tournant d'une révolution. Volontiers on se fût entre-dit le mot de lady Blessington renvoyant à Napoléon III, qui lui demandait si elle était pour longtemps à Paris, cette autre question : « Et vous, Sire? » A la place de l'infante ou de l'archiduchesse qu'on ne lui avait pas donnée, il avait pris par la main la fille d'un grand d'Espagne et l'avait conduite aux Tuileries impérialement.

Malgré qu'il eût fait de nécessité vertu, il n'en annonça pas avec moins de hauteur ni d'assurance qu'il avait dédaigné ce qui n'était pas venu à lui. La raison forcée fut convertie en principe de gouvernement :

« Quand, en face de la vieille Europe, on est porté par la force d'un nouveau principe à la hauteur des anciennes dynasties, ce n'est point en vieillissant son blason et en cherchant à s'introduire à tout prix dans la famille des rois qu'on se fait accepter. »

La politique avait échoué où triomphait l'amour : ingénieusement il tourna l'obstacle en prononçant, au bon moment, les mots opportuns. De son côté, la nouvelle impératrice n'avait pas voulu se montrer en reste de générosité. Elle témoigna par des paroles bien senties de ces nobles dispositions d'âme, qui viennent aux lèvres de tous les princes et de toutes les princesses, en montant sur le trône :

« Je désire, disait-elle, que mon mariage ne soit l'occasion d'aucune charge nouvelle pour le pays auquel j'appartiens désormais, et la seule chose que j'ambitionne c'est de partager avec l'empereur l'amour et l'estime du peuple français. »

Paroles sincères, sans doute. comme le sentiment qui les dicta, à l'heure où elles se firent entendre, mais qui

n'empêcheront pas de constater ensuite et bientôt que le luxe par-dessus tout plaisait à sa jeunesse.

L'approbation nationale ne s'était pas traduite immédiate et chaleureuse. Il y avait eu dans l'opinion générale moins de sympathie que de surprise. Cet amour, qui remplissait le cœur de Napoléon III, ne s'était pas communiqué, ainsi qu'un fluide magnétique, au cœur des citoyens français qu'il avait conviés en masse à prendre leur part de sa joie. Avant les cérémonies officielles circulèrent dans le public des allusions désobligeantes, des équivoques malintentionnées au nom et à la personne de Mlle de Montijo. Les échos s'en étaient multipliés. A ce point que la police avait eu à s'en mêler. Prompts à saisir ce qui se murmurait d'offensant, soit dans les cafés du Boulevard, soit dans le plein air du Quartier-Latin, les agents arrêtèrent un grand nombre de personnes, suspectes d'insinuations irrespectueuses à l'égard de la fiancée de l'empereur. Dans un estaminet du boulevard Beaumarchais furent cueillis d'une poigne rude deux personnages de mince acabit, qui échangeaient des propos malsonnants au sujet du prochain mariage. Certain auteur dramatique s'était flatté d'avoir eu l'occasion, dans une réunion dansante, de glisser un tendre aveu à l'oreille de la comtesse de Téba ; on l'envoya réfléchir entre quatre murs sur le mauvais goût de ce genre de réminiscences. Des journalistes, des gens de finances, des ouvriers eurent pareil sort pour avoir tenu des discours frivoles, où ils eussent mieux fait d'approuver ou de se taire. Il y eut des mécontentements partiels à cause de cela. La Bourse elle-même eut un accès de mauvaise humeur, dont les effets éclatèrent aussitôt qu'eut été proclamé le vœu matrimonial de Napoléon. La rente baissa de plusieurs points. Mais ce grain passa vite. Les oppositions, les secrètes résistances s'évanoui-

rent du jour au lendemain. On accepta le fait accompli comme si on l'eût désiré. Et le sentiment populaire vint à s'y intéresser ainsi qu'au dénouement d'une histoire romanesque ou d'une belle pièce de théâtre. Des poètes lyriques chantèrent les bienfaits de la Providence qui, sur la tête la plus charmante, avait posé la plus enviable des couronnes. Les flatteurs à gages, les aspirants à toutes les fonctions brodées de la cour, les quêteurs de brillants emplois sans responsabilité ni peine, accoururent, pressés de connaître la nature et le prix de leurs services, — ce qu'on ne tarda pas à leur faire connaître.

En effet, dès l'instant où Eugénie s'était installée au palais de l'Élysée avec sa mère, on ne s'était occupé d'aucune question d'état ni de gouvernement avec autant de sollicitude que du soin de former la nouvelle cour. Et, comme base fondamentale de cette organisation de faste et de parade, Napoléon III, qui tenait à l'effet, avait décidé qu'on suivrait exactement les traditions à grand fracas du premier Empire. Des esprits mesurés auraient souhaité qu'on n'allât ni si haut ni si loin, qu'on se bornât à un entourage de service pour l'impératrice et que lui-même se contentât d'une importante maison militaire. Mais ces prudentes personnes ne furent pas appelées au Conseil. Par-dessus leur tête il avait été convenu qu'on ferait les choses grandement. On le pouvait d'autant plus à l'aise que les dépenses personnelles de l'empereur et toutes celles qu'il jugerait opportunes n'étaient pas soumises au contrôle des finances publiques.

Napoléon avait assez médité l'histoire des grands ambitieux pour n'ignorer point de quelle force d'illusion agissant sur l'esprit des foules s'accompagne le déploiement des pompes souveraines. Par principe et par orgueil, par calcul et pour sa propre satisfaction, il s'était

donc fixé à cette résolution qu'on approprierait à la seconde période napoléonienne la hiérarchie compliquée de la première, sa noblesse improvisée, ses titres ronflants et son fonctionnement solennel. Il en avait arrêté le dessein aussitôt qu'il eût fait son lit dans le palais des rois. N'y avait-il pas été préparé, dès l'enfance? Ses sept premières années s'étaient vues environnées des privilèges d'une éducation princière. Au château d'Arenenberg, chez la reine Hortense sa mère, fort entichée des airs de représentation et dont c'était le besoin, l'excessive habitude de copier, fût-ce dans un cadre réduit, les gestes de la royauté, on avait conservé les derniers fastes d'une étiquette de cour, autant, du moins, que le permettait le budget d'une souveraine découronnée relisant les souvenirs de son ancienne splendeur sur les bords d'un lac helvétique.

« A mesure que les pays sont barbares et que les cœurs sont faibles, a dit Voltaire, le cérémonial est plus en vigueur. »

Napoléon III ne se rangeait pas à cette opinion du grand philosophe, lorsqu'il hâtait de ses désirs le rétablissement de formalités monarchiques, qu'on aurait crues mortes à tout jamais. en France, depuis que la Révolution les avait balayées de son souffle comme une vaine poussière. On en réveilla l'esprit et la lettre ; on en reprit l'accoutumance ; on se refit à des usages cérémoniels, comme celui-ci, ordonnant que, lorsqu'on était autorisé à pénétrer chez le souverain, on devait faire trois révérences égales, lui parler à la troisième personne et ôter ses gants des deux mains. Pendant des semaines et des mois fut dépensée une ardeur d'étude extraordinaire en ces questions d'apparat, qui sont l'occupation préférée des âmes oisives. On y comptait pour rien tout ce qui n'était pas détail de préséance et d'habil-

lage, passementeries d'or ou d'argent, dessins de costumes, services d'honneur, distinctions et privilèges. Des théoriciens experts à classer, distribuer, dogmatiser toutes les futilités courtisanesques du protocole, s'employèrent, avec un merveilleux zèle, à compulser les textes du cérémonial en vigueur sous l'ancien régime, puis sous Napoléon Ier, qui s'en inspira. Ils en formèrent un véritable code par titres et par chapitres, dont les ordonnances nous semblent, en ces temps de républicanisme, étrangement surannées. L'application suivit de près les règlements.

On avait commencé par abroger le décret égalitaire, aux termes duquel le gouvernement provisoire avait déclaré nuls et abolis (1) les titres de noblesse. Le 23 février 1852, se donna aux Tuileries une soirée dansante où passèrent une foule de gens recréés comtes, barons, marquis ou ducs. Déjà les intéressés avaient eu la satisfaction d'apprendre qu'il y aurait, désormais, un grand chambellan (2), un grand maître du palais (3), un grand maître de cérémonies (4), un grand veneur (5) et un grand écuyer (6). Il fut dit à tous et à toutes qu'on tiendrait la main strictement à l'observance des rites nouveaux ou rajeunis. On en put juger à l'expérience... Considérez les formalités de mariage de l'empereur, du prochain voyage de Leurs Majestés en Angleterre et plus tard de la reine d'Angleterre en France : c'est l'étiquette en action.

Sur les égards dus à l'impératrice, sur les démons-

(1) 24 janvier 1852.
(2) Le duc de Bassano.
(3) Le maréchal Vaillant.
(4) Le duc de Cambacérès.
(5) Le maréchal Magnan.
(6) Le général Fleury.

trations de respect et de cérémonie, qui revenaient à son rang, sur le nombre et la qualité des personnes, qui étaient admises à accompagner ses pas, en ses appartements, en la chapelle des Tuileries, hors du palais, le règlement suprême institué à l'usage de la famille impériale dénonçait dans tous les détails une attention aussi méticuleuse qu'explicite. Ainsi les présentations, qui lui étaient réservées, suivaient-elles le même ordre que pour l'empereur. Elles devaient avoir lieu pareillement à son lever et après les grandes entrées. Hormis les réceptions des levers et sauf le droit acquis aux Altesses Impériales, personne ne pouvait être introduit auprès d'elle sans avoir sollicité une audience, dont avaient charge de s'entremettre des dignitaires de sa Maison. Aux jours et aux heures de cérémonies religieuses, le cortège de l'impératrice se rendait, le premier, à la chapelle, Sa Majesté étant précédée par ses pages, les écuyers et chambellans des princesses, et suivie par les princesses, les dames d'honneur, les dames du palais et les dames des princesses. Le grand maître devait marcher à trois pas en arrière, à sa droite, et la grande-maîtresse à sa gauche. Nous laisserons de côté la fastidieuse énumération des honneurs qu'on avait à lui rendre, aux circonstances diverses de ses journées, où des prescriptions spéciales qui étaient affectées à son cercle, à ses réceptions officielles du soir, comme aux concerts et spectacles donnés en sa présence.

Espagnole et fille de grand d'Espagne, ayant l'inclination tout aussi forte que Napoléon III pour les titres, personnellement éprise des signes apparents de la noblesse du nom, des armoiries qualifiées, des fiers écussons et du lustre attaché aux antiques généalogies — plus ou moins troublées en cours de route — Eugé-

nie avait manifesté un intérêt extrême à voir figurer, dans le cortège de sa jeune gloire, non pas seulement des barons, des comtes ou des ducs de l'empire, anoblis de la veille pour les besoins de la cause, mais aussi des représentants véritables, des titulaires authentiques de l'aristocratie française. Lorsque l'entreprenant Fialin, créé comte de Persigny, en attendant qu'il fût duc, par le bon plaisir de l'empereur, s'écriait dans un mouvement d'orgueil ingénu : « Nous autres des grandes maisons... », elle ne s'abusait pas sur la qualité de cette noblesse artificielle, et ne cachait pas la satisfaction qu'elle aurait eue à voir se rapprocher du trône des blasons moins frais de peinture. Tenant à faire reluire son entourage du double éclat qu'y pouvait ajouter la fusion du présent avec le passé, elle avait mis en évidence tout le prix qu'elle y attachait.

Les premières charges de sa maison, quand on commençait seulement à l'instituer, furent offertes aux duchesses de Lesparre et de Vicence. Celles-ci déclinèrent d'un peu haut l'intérêt qu'on prenait à leur compagnie, et il avait fallu songer à d'autres choix. La duchesse de Bassano n'opposa point de ces façons ni de ces résistances, bien que le duc, son mari, peu de jours avant la cérémonie nuptiale à Notre-Dame, eût paru ne pas tenir extrêmement à la charge de grande-maîtresse pour elle ni de grand chambellan pour lui-même. Ils se firent légèrement prier, puis se rendirent à des intentions, qui les flattaient, et enfin se portèrent à l'accomplissement de leurs charges avec un zèle, un empressement, une sincérité d'attachement, qui ne devait plus se démentir ni un jour ni une heure.

L'aristocratique faubourg ne se laissa pas charmer si aisément. On y affichait une intransigeance irréductible. De ces familles si orgueilleuses des mérites passés

ou de la fortune acquise de leurs ancêtres il aurait semblé que pas une n'eût consenti à se mêler à une cour de parvenus et d'exotiques.... Ces fières attitudes, cependant, étaient condamnées à mollir. L'appât des honneurs faciles et des larges traitements allait provoquer bien des défections dans les rangs légitimistes, et aussi le désir de briller, de s'amuser, de vivre et d'aimer en belle compagnie, au lieu de se morfondre dans l'ennui d'un isolement boudeur et stérile. Tout doucement se détachèrent du clan des opiniâtres : le prince Charles de Beauveau, séduit aux promesses d'un siège de sénateur, et le duc de Crillon, le prince de Beauveau-Craon, le comte de Montalembert, gagnés à l'amorce d'une égale faveur. L'année suivante, les « purs » criaient au scandale et qualifiaient de véritable désertion le passage à l'ennemi du duc de Mouchy, des marquis de Pastoret et de la Rochejacquelain, du prince de Beauffremont; mais leur indignation n'avait pas connu de bornes en apprenant que le duc de Guiche avait cédé, à son tour, aux avances de l'empereur et de l'impératrice, lui, l'héritier favorisé de la duchesse d'Angoulême, et qu'auraient dû mettre à l'abri de la tentation les neuf cent mille livres de rente, qu'il devait à la munificence de celle-ci. Le comte de Chambord et ses fidèles s'en affectèrent profondément, pendant qu'on en témoignait une chaude allégresse à la Cour. Non sans raison : car ces éléments d'aristocratie relevaient de distinction et d'élégance bien française ce qu'avait d'un peu trouble et de disparate la société cosmopolite, qui s'était poussée sur les pas de la comtesse de Téba, au lendemain de son couronnement.

Dans l'entrefaite, on continuait à composer son service d'honneur. Sans porter en ces questions l'absolutisme ombrageux, ni l'esprit de surveillance tyran-



L'Impératrice Eugénie après son Mariage
d'après une Lithographie de C. Barque

nique du premier des Bonaparte, qui s'était arrogé le droit personnel de nommer, déplacer, morigéner, au besoin, les dames attachées à la personne de Joséphine ou de Marie-Louise, Napoléon III avait exprimé sa volonté qu'on formât promptement et diligemment la maison de l'impératrice. La duchesse de Bassano avait reçu le titre de dame d'honneur. La princesse d'Essling, belle-fille de Maret, duc de Bassano et fille du général Dobelle, fut créée grande maîtresse. Cette dernière était une personne un peu froide, tenant d'autant plus à avoir grand air qu'elle était de petite taille, très stricte sur les détails d'étiquette, n'y manquant pas elle-même, mais s'y conformant avec cette ponctualité qui faisait qu'on ne l'aurait jamais vue sortir autrement qu'en une solennelle berline, donnant l'exemple d'une correction impeccable, d'ailleurs ayant de l'intelligence et de la bonté, sauf une certaine roideur, qui ne séduisait pas au premier abord, ni peut-être au second. La princesse d'Essling et la duchesse de Bassano avaient à s'occuper des présentations, des audiences, et ne paraissaient pas dans les cérémonies : de plus, la première, comme grande maîtresse, réglait le service des dames du Palais, pour chaque semaine.

Celles-ci furent, d'abord, au nombre de six, puis de douze.

Des premières nommées se trouva la vicomtesse Aguado, marquise de Las Marismas. Elle avait épousé l'aîné de trois frères espagnols, connus à Paris par le luxe et l'élégance dont s'entourait leur personnalité mondaine. Elle avait l'une des maisons les plus appréciées de Paris (1) pour le charme et la qualité des réceptions. Son hôtel de la rue de l'Élysée devait être, pen-

(1) V. *Les Femmes du Second Empire et la Fête impériale.*

dant de longues années, le rendez-vous choisi de l'aristocratie étrangère et des habitués de la cour des Tuileries.

Sur la liste se succédaient les noms de la comtesse Adrienne de Montebello, née de Villeneuve-Bargemont et petite-fille par sa mère de la duchese de Vicence; la comtesse de Lezay-Marnésia ; la baronne de Malaret, la marquise de Latour-Maubourg et la baronne de Pierre, chez qui l'on remarquait cette particularité contrastante qu'étant la femme de France peut-être qui montait le mieux à cheval, elle était en même temps la plus timide personne qu'on pût voir, se troublant pour un mot, un rien, et se déconcertant pour très peu de chose.

Un peu plus tard, une deuxième liste viendra doubler celle-ci, élevant à douze, au lieu de six, le nombre des dames du palais. On y verra porter: Mme de Sancy-Parabère, née Lefèvre-Desnouettes, dont le marquis de Charnacé traça un si délicieux portrait sous le nom figuré d'Herminie; — la comtesse de La Bédoyère, plus tard princesse de la Moskowa, spirituelle avec mesure, mais ayant de l'éclat et de la beauté ; — sa sœur, la comtesse de la Poëze, très attachée à son titre, à ses fonctions, et dont l'enjouement naturel, l'esprit vif apportaient de l'animation dans cet entourage féminin ; — Mme de Saulcy, sévère et mystérieuse avec ses grands yeux noirs, assez belle, quoique l'expression du visage fût un peu dure, intéressante par la sûreté de son jugement, en un mot la digne compagne du membre de l'Institut, Louis de Saulcy, un fin causeur qui dépensait chez les princes et dans le monde le temps qu'il n'employait pas à la classification des monnaies byzantines ; — la comtesse de Lourmel, dont l'intelligence n'était pas très lumineuse ni la raison très solide ; — la baronne de Viry-Cohendier, à laquelle ne se rattache

aucun souvenir précis, sinon qu'elle avait de beaux yeux bruns, qu'elle aimait jalousement son mari et qu'elle se montrait fanatique pour tout ce qui intéressait la Savoie, son pays d'origine ; — Mme Feray d'Isly, fille du maréchal Bugeaud, qui ne demeura guère en la place, ne la trouvant pas digne d'elle autant qu'il aurait fallu, — surtout quand elle se rappelait qu'au temps où son père était gouverneur de l'Algérie, c'était pour sa voiture que les tambours battaient aux champs ; — enfin, pour remplacer Mme Lezay-Marnésia, Mme Carette, petite-fille de l'amiral Bouvet. et qui avait été attachée d'abord, comme seconde lectrice, à la personne de l'Impératrice.

Toutes les dames du palais prenaient le service par deux à la fois. Elles n'habitaient point les Tuileries. Chaque jour, à tour de rôle, une grande berline aux armes de l'Empire venait les cueillir à domicile et les conduisait d'une allure tranquille à leur douce occupation. Elles arrivaient généralement vers 2 heures et s'installaient dans le salon, qui leur était réservé. L'une d'entre elles en a retracé de mémoire, et non sans regret, les agréables détails : il était peint à fresques en camaïeu sur fond vert d'eau, rehaussé de fines arabesques de différents verts ; au plafond s'épanouissait une luxuriante corbeille de fleurs. Sur les panneaux des portes reparaissaient des fleurs et voletaient des oiseaux. D'une extrême élégance, les meubles, les bronzes, les tapisseries révélaient le plus pur Louis XVI. C'est là que se tenaient, lisant, brodant ou tapissant, les dames du palais toujours prêtes à communiquer à l'impératrice directement, ou par l'intermédiaire du chef des huissiers, les incidents, les questions dont il paraissait convenable qu'elle fût promptement avertie. A la suite de ce salon, il s'en voyait un autre de décoration rose,

qui menait au salon bleu de l'impératrice, une merveille d'ornementation délicate, et où elle donnait audience. C'est là qu'Eugénie s'était plu à réunir en médaillons les portraits des beautés les plus rayonnantes de sa Cour, chacune personnifiant en son costume telle ou telle des nations de l'Europe.

Deux chambellans : le marquis de Piennes et le comte de Cossé-Brissac, et deux écuyers : le baron de Pierre et le marquis de Legrange, jouissant l'un et l'autre d'une réputation de sportsmen émérites, complétaient la Maison de l'impératrice, moins surchargée de hauts dignitaires que celle de l'empereur, parce qu'on aurait eu peine à y trouver autant d'attributions justifiables, mais aussi très brillante.

Lorsqu'il eut à répartir les honneurs et les places dont il avait la main pleine, Napoléon III avait satisfait largement les vœux d'anciens serviteurs de sa cause et, par obligation de famille, comblé sans l'assouvir toute la lignée avide des Bonaparte. A son exemple, Eugénie avait regardé autour de soi, désirant que son élévation se déversât en grâces sur les amis de son enfance et de sa jeunesse.

L'un des premiers personnages auxquels songèrent à se manifester ses sympathies fut naturellement Mérimée, qui l'avait suivie, d'heure en heure, dans l'éclosion de sa jeunesse, jusqu'à la réalisation féerique de ses rêves. De sorte que lorsqu'il s'était surpris appelant : Votre Majesté, l'enfant d'autrefois, celle qu'il avait conduite par la main à travers les foules parisiennes, il s'était demandé si lui-même n'était pas le jouet de son imagination de conteur ou s'il ne donnait pas la comédie comme jadis, chez la comtesse de Montijo.... Mais, quelles honorifiques attributions, qui ne lui eussent pas été à charge, offrir à cette nature d'hom-

me de lettres nerveux, pessimiste, trop subtile ou trop indolent pour se plier à un joug régulier (1), pour s'appliquer à une toute continuité d'efforts fastidieuse? Mérimée ne demandait rien et paraissait ne rien désirer que d'être assis en bonne place pour bien voir et bien juger. On avait eu l'idée de le faire secrétaire des commandements. Il fut là-dessus pressenti ; et, sans doute, avait-il trahi peu d'empressement pour l'obtention d'un titre, qui entraînait après soi un assujettissement de chaque jour ; car, on voulut trouver mieux. Le 23 juin 1853, il apprit sa nomination de sénateur, une situation facile, peu encombrante, qu'il remplirait à sa guise, absent ou présent, et qui lui permettrait d'être le spectateur favorisé à trente mille francs par an de la comédie politique de son temps. L'impératrice s'en montra plus réjouie que Mérimée lui-même. Lorsque Napoléon fit connaître à Eugénie la nouvelle de cette nomination, qui satisfaisait son désir amical, elle en avait marqué son contentement d'une façon toute spontanée en embrassant son mari avec effusion.

Elle s'était rappelé d'autres noms, d'autres figures, d'importance moindre. Tel l'abbé Boudinet, l'insinuant abbé, qui, par une sorte d'illumination heureuse, à Cognac, dans un dîner, lui avait prédit qu'elle serait l'élue d'un trône. Il fut mandé par télégramme aux Tuileries. On le nomma évêque au siège d'Amiens. Elle se souvint aussi d'un fervent ami des lettres espagnoles, né à Madrid ; elle s'attacha Damas-Hinard comme secrétaire de ses commandements. Un homme très circonspect, ce Damas-Hinard, très officiel, très révérencieux, et qui, bien qu'il fût amené à voir l'impératrice quotidiennement et que l'habitude eût dû simpli-

(1) A. Filon.

fier ses attitudes, se tenait devant elle, toujours, plié en deux.

L'élément hispanique, comme il était aisé de le prévoir, fut abondamment représenté dans le cercle de la nouvelle souveraine. Elle eut, du moins, le bon goût de ne pas souligner outre-mesure sa qualité d'étrangère en prétendant imposer, avec les personnes, les modes et les habitudes espagnoles. Elle se garda, par exemple, d'écouter l'avis de ceux qui pensaient lui plaire, lorsqu'ils lui conseillaient d'introduire en France tout le fracas de couleurs, de cris et de sang des courses de taureaux. Napoléon inclinait à préconiser cette idée ; très enfoncé dans les études d'histoire romaine, le futur historien de César aurait vu là comme un réveil des jeux de gladiateurs. « Les Français, avançait-il, aiment des jeux émouvants », et, en parlant ainsi, il confondait des jeux de vaillance avec les spectacles inutilement cruels, qui ne purent jamais se faire accepter dans la France du Nord et du Centre. Il ajoutait que ce serait là une excitation salutaire aux actes de hardiesse, de courage. Eugénie, qui s'égara souvent à suivre les impulsions de sa nature ardente, ne se laissa pas leurrer, cette fois, par de fausses imaginations, Elle comprit et fit comprendre que le projet n'avait aucune chance de réussir à Paris. Il ne fut plus question, dans son salon bleu, de courses de taureaux.

Quand fut close la distribution des titres et des distinctions, quelques-uns remarquèrent qu'on n'avait rien trouvé pour la mère de l'impératrice. Elle ne fut pas Altesse, à la Cour de sa fille. Mme de Montijo préférait-elle aux honneurs étrangers sa propre indépendance et les habitudes de la mondanité espagnole ? Ou fallait-il chercher au fait, qui la tenait à l'écart, de plus secrètes explications ? On ne se priva pas d'insinuer, à

ce propos, que Mme de Montijo avait toujours laissé voir une prédilection marquée pour sa fille aînée la duchesse d'Albe, d'une nature plus douce et plus tendre, et que de fréquentes discordes avaient éclaté entre elle et Eugénie, même après la conclusion d'un fortuné mariage, dont le succès, pour une bonne part, revenait à l'habileté de sa diplomatie.

A très faible distance du jour de la cérémonie nuptiale, la comtesse de Montijo était repartie pour l'Espagne. Son fidèle correspondant et son ami Prosper Mérimée l'escorta jusqu'à Poitiers ; et, quelques semaines plus tard, cet homme d'esprit lui écrivait, au souvenir des événements, qui venaient de se passer :

« C'est une terrible chose que d'avoir des filles et de les marier. Que voulez-vous ? L'Écriture dit que la femme doit quitter ses parents pour suivre son mari. Maintenant que vos devoirs de mère sont accomplis (et, en vérité, personne ne vous contestera d'avoir fort bien marié vos filles), il faut songer à vivre pour vous-même et à vous donner du bon temps. Tâchez de devenir un peu égoïste. »

Le conseil n'était pas mauvais à méditer. Il répondait trop bien aux goûts de personnalité franche et libre de la comtesse de Montijo pour qu'elle n'en appliquât point la leçon dans la mesure du possible. Elle se reprit à vivre sa propre existence, à Madrid, suivant de loin les débuts de la jeune impératrice, s'abstenant d'y faire sentir aucune intervention, qu'on eût pu juger importune et demeurant, en sa patrie, fidèle à son état et à ses aspirations de grande dame espagnole.

Le rang souverain auquel la plus merveilleuse des aventures venait de hausser sa fille n'avait apporté aucun changement en ses manières ; elle ne s'en montrait ni plus infatuée de soi ni plus hautaine. Qu'elle le préfé-

rât de la sorte ou que l'empereur sciemment et à dessein eût écarté d'elle les occasions d'étendre son influence ou de grandir son rôle, la comtesse de Montijo ne devait jamais occuper, à la Cour impériale, la situation à laquelle les liens du sang la mettaient en droit de prétendre. On y vit presque de l'éloignement voulu.

Plus rapprochés des yeux d'Eugénie, mais non de son cœur, étaient les membres de la famille napoléonienne. qui avaient participé aux avantages de son élévation, mais la subissaient jalousement. D'après le protocole faisant loi dans les us monarchiques, le rang suprême de Majesté veut après soi la suite des Altesses impériales ou royales, branches plus ou moins ramifiées d'une même souche. Napoléon III qu'enserraient âprement les exigences des Bonaparte, devait entretenir la tradition, ne fût-ce que pour relever de plus d'éclat extérieur l'importance de sa maison. Il en usa d'une façon tout arbitraire. On créa deux espèces d'Altesses. Il y eut, comme chez les grands d'Espagne, la première et la deuxième classe : la famille impériale et la famille civile, Jérôme et sa descendance européenne, à l'exclusion de l'américaine, c'est-à-dire des Paterson, furent seuls admis aux honneurs et aux émoluments de l'impérialat, tandis que les autres parents, au même degré, ne reçurent de ce plantureux gâteau de la « liste civile » que des tranches très amincies (1). Comblés de titres et de dotations, de faveurs et d'argent, portés à un état de fortune, dont la possession dépassait toutes les espérances qu'ils auraient pu concevoir, le roi Jérôme et les siens, peu sensibles aux mouvements de la reconnaissance, ne s'étaient jamais attachés franchement et complètement à la personne de Napoléon III. Volontiers

(1) Papiers manuscrits de Bauer.



L'Empereur et l'Impératrice en 1853

Collection A. L.

le considéraient-ils comme un usurpateur, qui occupait la place où ils auraient dû être ; et leur flamme était moindre encore à l'égard de l'impératrice, dont ils avaient combattu l'avènement avec la dernière vivacité.

C'était, avons-nous dit, chez la princesse Mathilde que Louis-Napoléon, son cousin, avait rencontré, pour la première fois, Mlle de Montijo. Ce fut elle, qui, la première, reçut confidence d'un projet d'union auquel, par des raisons qu'elle ne disait pas toutes, elle avait opposé une désapprobation absolue. Comme les paroles étaient restées impuissantes à le faire revenir sur son dessein, elle y avait joint les démonstrations les plus capables d'émouvoir une âme, qu'elle supposait partagée entre le sentiment et l'ambition, se jetant à ses genoux, le conjurant de renoncer à un mariage, qui ne pouvait que l'amoindrir. Mais que sont les mots, que peuvent être les raisons tirées des mots contre les puissants effets de l'amour ?... La princesse Mathilde non seulement ne fut pas écoutée, mais elle fut contrainte à prendre, en sa qualité d'Altesse impériale, une part essentielle au cérémonial du grand jour, et dut vaincre, sous un sourire de commande, ses répugnances intimes. Des premières elle se vit invitée aux Tuileries, après la solennité, dînant en face de celle dont elle aurait pu tenir la place si, dans le passé, elle eût accepté, ou plutôt si son père l'eût laissée libre d'accepter la main du prétendant encore obscur.

En réalité, l'antithèse était trop absolue entre les deux femmes, tant par le caractère que par les idées, pour qu'une harmonie parfaite régnât jamais dans leurs échanges d'âmes. Elles s'aimèrent faiblement, au début des jours de prospérité, risquèrent même, parfois, de se brouiller et ne furent amenées à se rapprocher étroitement

que dans l'adversité. Telles étaient les dispositions réciproques d'Eugénie et de Mathilde. Une certaine contrainte accompagnait les rapports, qui les tenaient vis-à-vis l'une de l'autre sur un ton d'étiquette et de cérémonie (1).

Il n'en allait pas mieux du côté du prince Jérôme-Napoléon. Très au contraire. C'était presque une inimitié déclarée et qui avait été sensible tout aussitôt. Elle réprouvait en lui le libertin sans scrupules, le démocrate turbulent, le libre-penseur osé, et redoutait aussi, sans doute, les visées du politique ambitieux. De retour, il condamnait en elle l'ultramontaine tenace, dévouée corps et âme aux intérêts de la papauté ; il la disait étourdie, dépensière, inconséquente, grossissait les imperfections qu'elle était susceptible d'avoir et réduisait à rien ses qualités. Il avait pu rechercher l'approche de sa beauté quand elle n'était qu'une élégante étrangère, des mieux accueillies dans les salons parisiens. Lorsqu'elle eut fait le pas décisif, qui la porta si haut, il ne vit plus en elle que l'Espagnole, l'ennemie dont le mariage, envisagé dans ses suites présumables, avait élargi la distance, qui le séparait du pouvoir, objet de ses ardentes convoitises ; et, cédant à la franchise hardie, brutale, cynique même, dont les écarts en paroles furent si préjudiciables à son intelligence supérieure, il jetait au vent ses colères, ses impatiences, ses rancunes, sans se soucier de ce que les échos en rapporteraient de fâcheux aux oreilles de l'impératrice. C'était trop pour qu'elle penchât à beaucoup de complaisance envers le prince Jérôme-Napoléon. Il était à prévoir déjà que les efforts des coteries ne seraient pas trop désavoués par elle lorsqu'ils travailleraient à amoindrir la situation du cousin de l'empereur.

(1) Voy. *Les Femmes du Second Empire.*

Quelques années plus tard, la venue de la princesse Clotilde, fille de Victor-Emmanuel et mariée par raison d'État au fils de l'ancien roi de Westphalie, pourra tempérer de sagesse, de convenance, le caractère de ces relations sans aménité entre les Tuileries et le Palais-Royal, mais en réchauffer les échanges ne sera pas en la mesure d'une aussi froide et cérémonieuse princesse. Et l'impératrice aura lieu de s'en apercevoir avec déplaisir, dès le début des fêtes données en l'honneur de Jérôme et de Clotilde, nouvellement unis. C'était le 3 février 1859. On n'avait rien ménagé pour donner tout l'éclat possible à la cérémonie de présentation. La princesse Mathilde était allée recevoir « Leurs Altesses » à la gare de Fontainebleau ; et à la descente du wagon les attendaient un maréchal de France, le maréchal Magnan, commandant en chef de l'armée de Paris, le général de Löwœstein, le préfet de police, la légation de Sardaigne, maints et maints fonctionnaires d'un rang élevé. Un régiment de ligne avait été placé en ligne de bataille à la sortie de la gare de Lyon. Et lorsqu'une voiture de la Cour eut conduit les nouveaux époux aux Tuileries, l'empereur était prêt à les accueillir, debout au bas du grand escalier, et entouré des dignitaires du palais. L'impératrice, suivie de ses dames d'honneur, s'était avancée au-devant de la princesse Clotilde jusqu'à l'entrée de la galerie, et l'avait embrassée avec la cordialité la plus gracieuse. Mais la reconnaissance de Clotilde fut courte. A la soirée, prenant pour de la timidité chez cette dernière la réserve excessive qui lui était naturelle, Eugénie voudra lui donner des conseils, encourager son inexpérience, lui prêter la main, en bonne parente; alors, elle recevra d'elle, en guise de remercîment, une sèche réponse qu'on ne devait pas oublier : « *Madame, vous oubliez que je suis née à la cour.* »

Cérémonieuse, nulle ne l'était foncièrement comme cette austère princesse de la maison de Savoie. Il faut avoir entendu dire comment se passait, au Palais-Royal, l'embarrassante obligation de lui être présenté en audience pour s'en faire une juste idée. Elle était froide, de contenance embarrassée, et sans effusion. On en ressentait l'impression glaçante tout aussitôt. Une audience chez la princesse Clotilde (nous en parlons ici par anticipation de date) : c'était court et peu réjouissant. A l'heure fixée, la personne attendue devait se trouver dans un des salons du palais, où la recevaient Mme Barbier et le chevalier d'honneur. Après quelques mots échangés à voix basse, comme dans un temple, on conduisait ladite personne jusqu'à la porte du salon de Son Altesse. Une pièce immense en longueur, en largeur, en hauteur, somptueuse et réfrigérante. Tout à l'extrémité, devant la cheminée et près d'un guéridon surmonté d'un double flambeau à abat-jour, à la mode du premier Empire, se tenait Clotilde. Elle se levait à l'entrée de la personne introduite. Celle-ci, dès le seuil, devait s'incliner dans une révérence profonde, que la princesse rendait d'une inclinaison de tête, en gardant les bras croisés sur la poitrine. On avançait, à pas comptés, et au milieu du salon, nouvel arrêt, nouvelle révérence et nouveau salut de la princesse. Enfin, on l'a rejointe : troisième révérence, baise-main respectueux et désignation par Clotilde d'un fauteuil où l'on peut s'asseoir, de l'autre côté du guéridon. L'entretien, en de pareilles conditions, ne s'engageait pas sans peine ; mais il allait être fini presque aussitôt que commencé. Sans regarder son interlocuteur ou son interlocutrice, elle débitait sur un ton assez rapide et monotone une suite de phrases répondant à la situation ou à l'objet de la visite, écoutait la réponse, puis, après dix

minutes, rarement un quart d'heure, se levait pour indiquer que la conversation touchait à son terme, et, d'une même voix basse, donnait l'adieu ; on reprenait le même chemin en se retournant pour les deux révérences de rigueur. La porte s'ouvrait ; et, avant qu'elle se refermât sur vous, on avait eu le temps d'apercevoir, dans une dernière vision, la royale Clotilde debout, les bras croisés, comme figée ; c'était l'impression finale qu'on emportait d'une audience privée chez cette princesse de Savoie.

Aucun lien de véritable amitié n'était destiné à s'établir entre celle-ci et sa cousine, pendant toute la durée de l'empire. Elle connaissait ses devoirs envers l'impératrice, mais les accomplissait sans élan, sans chaleur comme tous les actes qui émanaient de sa nature fuyante et voilée autant que le regard de ses yeux pâles. Ses apparitions, du reste, se rendaient aussi rares que possible, à la Cour.

Comme nous l'avons pu constater suffisamment, les rapports entre les membres de la famille impériale, si bien réglés qu'ils fussent aux yeux du monde par une étiquette irréprochable, restaient, au fond, dépourvus de cordialité. Il était réservé à des temps prochains de voir se former, à la Cour, deux partis rivaux, dont Napoléon III aurait à subir, tour à tour, l'influence contradictoire et entre lesquels il oscillerait pendant toute la suite de son règne. Pour le moment, il n'était pas encore question de ces rivalités, d'une manière ouverte. La politique n'occupait que la moindre part des pensées de la gracieuse souveraine, toute à son rêve accompli, à ses étonnements charmés, à ses succès du jour, à ses triomphes du soir.

Les effets du retour aux conventions monarchiques, sous un ordre nouveau, avaient dépassé les promesses

d'un état de représentation constant et magnifique. Les femmes, qui entouraient l'impératrice, rivalisaient de luxe et d'imagination pour en embellir le cadre, tandis que les bénéficiaires des grandes charges de cour, restaurées de la veille, les écuyers, les chambellans, les préfets du palais, rivalisaient de zèle à en remplir les attributions vaines et brillantes. Les Tuileries ne virent jamais tant de lustres allumés. Sous Napoléon Ier, il n'y avait rien de plus éclatant que la Cour, quand on avait le loisir de s'y rassembler ; mais, en dépit d'un cérémonial pompeux, les événements extraordinaires, qui se succédaient sans interruption, ne permettaient d'y fixer aucun usage. Sous la Restauration, une influence essentielle manquait au salon du Roi : la femme, la reine en était comme absente. Enfin, on avait encore la mémoire toute fraîche des goûts simples et épargnants de Louis-Philippe. Avec Napoléon III et Eugénie, pendant les années de prospérité, la mise en scène fut sans pareille pour la richesse et l'agrément du spectacle,

# CHAPITRE IV

Commencements de règne. — Le premier contact des grandeurs. — Prompte accoutumance à des satisfactions continuellement offertes. — L'ordre des grandes réceptions. — La présentation des « dames ». — Les bals officiels et leurs aspects brillants. — Quelques portraits des personnages en vue assistant à ces soirées de gala. — Après Pâques : la série des « lundis de l'impératrice ». — Détails curieux sur le caractère de ces réceptions plus intimes. — Dans les intermèdes du spectacle ; emploi des journées de l'impératrice. — Ses goûts, ses occupations. — Un moment d'extrême ferveur pour les mystères du spiritisme. — Ce que dura l'influence de l'Écossais Hume et la mode du *table moving*. — Reprise des divertissements. — Leur prolongation pendant les années 1853 et 1854, et à travers les événements de la guerre de Crimée. — Histoires de bals, de représentations et d'étiquette. — Comment se montrait l'impératrice, en ses soirées, selon que prédominaient chez elle deux influences contraires : trop de fierté ou trop de laisser-aller insouciant. — De premières tendances politiques, dans les conversations de l'impératrice, mais surbordonnées encore à son rôle de grande dame, la plus grande dame de sa cour. — La place qu'y tenait l'élément aristocratique. — Des alliages trop sensibles dans la composition de la société féminine. — En dépit de l'étiquette. — Il faut fermer les yeux. — Période d'entraînement mondain. — Les plus belles heures du règne.

Des galas, des concerts, des festins, des réjouissances à toute occasion, entremêlés de voyages à grand apparat ou de fondations charitables opportunément signalées ; c'est en peu de mots l'histoire de ces heureux commencements.

Le soir où, pour la première fois, Eugénie ouvrit les bals de la cour, en qualité d'impératrice, fut une date

mondaine inoubliable. Tous les regards étaient fixés sur elle, l'interrogeant trait par trait, cherchant le point critiquable et s'étonnant de ne le trouver en nulle place.

Le contentement des yeux était général. Tout au plus remarquait-on un semblant de mauvaise humeur, causée par l'excès de ses avantages, en de certains groupes féminins, dont les airs dédaigneux et le sourire contracté dénonçaient des transfuges mal convertis du noble faubourg. Là, des voix chuchotantes échangeaient leurs réflexions comme des murmures sur ce qu'elle avait osé un décolletage trop... espagnol. Il était de fait que le buste, la gorge et les épaules généreusement mis à découvert et d'autant plus apparents que la jeune impératrice était assise sur un siège très bas, avaient quelque chose de troublant pour les hommes debout en vis-à-vis ou qui passaient devant elle en s'inclinant. On constata, en particulier, que le nonce du pape avait bien complaisamment prolongé sa révérence et son attitude penchée, ce qui poussa l'ambassadeur d'une puissance protestante à dire que le doyen du corps diplomatique lui faisait l'effet d'un *cardinal plongeur* (1). Quel irrespect! Quel abus de comparaison! Mais le mot provenait d'un hérétique, et celui-ci n'avait pas appris des leçons de l'Église romaine que *tout est saint pour un saint!*

Sans être en la fleur première de la jeunesse, — vingt-sept à vingt-huit ans d'âge sont un chiffre dans la vie d'une femme, — Eugénie avait l'éclat et la fraîcheur du printemps de la vie. Il fallait admirer : la finesse d'expression de son profil de camée — que n'altérait pas encore légèrement une rondeur un peu trop accusée du

(1) Par allusion à l'oiseau d'Amérique appelé cardinal et dont le plumage, telle la pourpre cardinalice, est d'un rouge magnifique.



La Princesse Clotilde



Le Prince Jérome

bas du visage (1) —; des détails exquis dans l'ensemble des traits; des yeux bleus pleins de lumière et qui ne laissaient pas imaginer tout d'abord qu'ils pussent avoir aussi l'expression dure; une bouche charmante et très petite avec des contours enveloppés de grâce (2); un épiderme délicat jusqu'à la transparence; un teint brillant, des cheveux ni blonds ni roux, ni auburn (3), mais dont la teinte — aidée d'un secret artifice — n'était qu'à elle; tout ce qu'on voyait enfin. A peine insinuait-on — l'éloge n'allant jamais sans accompagnement de critique — que la beauté de son buste paraîssait diminuée par le raccourci de la taille, comme chez la plupart des Espagnoles. Mais on ne faisait que glisser là-dessus pour considérer davantage la perfection des bras et des épaules.

Quelles que fussent sa fierté originelle et sa prompte inclination à estimer comme justes seulement les plus hautes avances de la fortune, elle n'avait pu se défendre, à la première approche des grandeurs, au premier contact du diadème, d'une intimidation causée par la soudaineté de la métamorphose.

Transportée sur ces hauteurs, elle sentit le besoin qu'on aidât ses pas, afin de la préserver du vertige. L'expression de ses yeux d'habitude baignés de langueur avait pris un caractère de joie simple, de douceur étonnée qui plaisait. Doutant un peu de soi et de ses forces, elle triomphait avec modestie. Ce fut une hésitation charmante, mais de courte durée. Les gens de

(1) L'ovale de la figure n'était pas absolument parfait et n'allait pas en s'adoucissant vers la partie inférieure du visage d'une façon aussi pure qu'on l'aurait désiré; le profil était irréprochable.

(2) Cf. Loliée, *Women of the Second Empire*, The Empress's Circle.

(3) En 1856, le baron de Moltke remarquait, dans le détail d'une lettre à sa femme, que l'impératrice des Français était plutôt « brunette ».

Cour n'eurent pas beaucoup à attendre pour se convaincre qu'elle entrerait vite dans son rôle et que, tout en y étant si neuve, elle remplissait déjà bien son métier de reine. L'observance des règles de l'étiquette lui avait été presque pénible, au début. Elle les imposait maintenant comme une nécessité, sans laquelle elle n'aurait pu respirer et marcher. Il semblait, au bout de cinq à six semaines d'expérience de son état de Majesté, qu'elle n'eût jamais été Mlle de Montijo. Que dis-je? il lui fut secrètement reproché, soit par jalousie, soit par d'autres motifs, de ne pas s'en souvenir assez. Ce n'était plus, disait-on, la jeune mariée, la souveraine improvisée, dont la timidité s'ajoutait à la grâce naturelle, mais, désormais, la maîtresse de maison qui se sent et s'affirme par ses manières, par son geste, par les ordres donnés de haut, par la nouvelle expression du regard s'essayant à paraître blasé, sans être indifférent à rien de ce qui se passait sous sa surveillance.

Comment ne se serait-elle pas laissée gagner à cette sensation d'enivrement mêlé d'orgueil, lorsque se répétaient devant elle des démonstrations à grands falbalas du genre de celle qui s'accomplissait, le 2 janvier, régulièrement, et qu'on appelait la présentation des dames?

A 9 heures du matin, le corps diplomatique se réunissait dans la salle de Louis XIV attenante à celle du Trône, où la cour avait à se rendre, sous les yeux des chefs de missions. L'empereur et l'impératrice se tenaient debout sur l'estrade surmontée d'un dais, ayant à leur droite les ministres, les maréchaux, les amiraux, les dignitaires des grandes charges, et, à leur gauche, l'essaim des dames du palais, tandis que, juste en face, était massé le corps diplomatique. Chacun étant en place et le cadre au complet, un cadre pompeux, solennel et de tous points conforme au cérémonial importé de la cour

de Bavière par le comte Tascher de la Pagerie, alors commençait le défilé des femmes. Au nombre de quatre à cinq cents, ayant à leur tête Mme Fould, elles passaient, une par une, devant l'impératrice. La grande-maîtresse, princesse d'Essling, les nommait à l'épouse du chef de l'État, à mesure qu'elles se succédaient, tirant derrière elles des queues énormes et s'abîmant en des révérences profondes (1). Toutes n'étaient pas irréprochables de distinction ; mais la magnificence de la salle, l'éclat dont l'imagination environnait les dépositaires du trône, le brillant des uniformes, la richesse des parures et des toilettes composaient un ensemble éblouissant.

C'étaient pour l'empire ses jours de triomphe, très pénibles à envisager de loin par ceux ou celles, que retenaient au logis les devoirs monotones de leur fidélité à la cause des princes en exil (2). Les belles assem-

(1) « Dans cet exercice presque gymnastique se distinguait la comtesse Charles Tascher de la Pagerie par la majesté de son port, la lenteur de ses mouvements et la profondeur de ses inclinaisons. Son mari nous disait que cela se passait ainsi à la cour de Bavière.» (Hübner, *loc. cit.*)

(2) Les réceptions à Frohsdorf, chez le comte de Chambord, sous l'œil pur et calme de Madame, n'avaient rien de folâtre. En voici, par comparaison, une légère esquisse, représentant l'emploi des journées, en la maison du « Roi ». « Le repas avait été conduit rapidement. En rentrant dans le salon, Madame travaillait à un ouvrage de broderie, de tapisserie, et les autres femmes assises autour d'elle se livraient à quelque travail à l'aiguille, en général insignifiant. On apportait le courrier ; vous étiez autorisé à lire vos lettres. Monseigneur et les messieurs de service jetaient un coup d'œil sur les gazettes ; puis, quand 11 heures sonnaient, les princes se levaient, faisaient un signe de côté, auquel on répondait par des saluts, et rentraient chez eux. »

« La soirée était dure ; elle se traînait péniblement jusqu'à neuf heures précises ; cependant, quand il n'y avait pas d'étrangers et qu'il était sûr que ses paroles ne seraient pas l'occasion d'un article de journal, Monseigneur égayait les après-dîner par les saillies de son esprit si éminemment français et souvent nous finissions par rire de bon cœur.

« La séance au salon terminée, les hommes quittaient leur habit,

blées du soir revenaient à tout moment. offrant, chaque fois, un coup d'œil aussi divers et animé. L'or des aiguillettes et des galons se mêlait à la fraîcheur exquise des toilettes. De tous côtés passaient des habits chamarrés. Se réglant sur la tenue du maître, les généraux et les officiers de la maison de l'empereur portaient la culotte (1) de casimir blanc, les bas de soie de même couleur avec les escarpins à boucles. Et les fonctionnaires civils, qui circulaient constellés d'ordres et de décorations, peuvent n'avoir que peu de chose à envier aux chefs militaires, sous l'habit de cour, avec les collets et parements brodés, l'épée au côté, le claque sous le bras, et l'air si satisfait d'être là (2) !

Eugénie se plaisait à présider les grands bals, qui déployaient leurs élégances, depuis les premiers jours de janvier jusqu'au temps du Carême, réservé aux cérémonies d'église et aux concerts spirituels (3). Napoléon, tout en y prêtant la main et les encourageant, n'en goûtait de bon cœur que les commencements ou les préparatifs. N'a-t-on pas dit de lui qu'il se levait ennuyé,

endossaient leurs vêtements de fumoir, et les femmes avaient la triste ressource, si elles ne voulaient pas rentrer chez elles, de se rendre dans le salon de la très excellente comtesse de Chabannes, où l'on prenait une tasse de thé insipide, au milieu d'une conversation, qui ne l'était pas moins. »

(1) La culotte, un costume qu'on n'avait pas revu depuis la Restauration.

(2) Seul s'en différenciait l'écuyer de service, avec la culotte de peau de daim et les bottes à l'écuyère en cuir verni.

(3) Durant cette période pénitentielle, l'empereur et l'impératrice considéraient comme un devoir de leur état de ne manquer pas un des concerts spirituels ; ils les subissaient tous et jusqu'au terme avec une dignité stoïque. Elle bâillait derrière son éventail ; lui, par des mouvements de tête qui semblaient accompagner les mesures, se défendait contre les atteintes du sommeil. Mais, toutes choses finies, l'un et l'autre comblaient d'éloges les artistes, choisis entre les meilleurs, qui venaient de jouer sous la direction d'Auber.

qu'il passait sa journée ennuyé et qu'il se couchait ennuyé? Il suivait d'un regard un peu plus vif les préludes de la fête; puis, ce regard s'éteignait, le rêveur couronné reparaissait en lui, et s'il soutenait jusqu'au bout son rôle avec conscience, c'était sans contentement véritable. Par bonne intention, il secouait son apathie et songeait à se mettre en frais d'amabilité pour ses hôtes. Il allait à travers les groupes, tortillant les extrémités cirées de sa moustache, s'arrêtait de préférence, en maître de maison attentif, auprès des nouveaux venus, leur adressant la parole pour les mettre à leur aise, et trouvait le mot opportun sur un sujet susceptible de les intéresser. Malheureusement cette attention ne se fixait pas, et son éternelle distraction reprenait le dessus, qui gâtait les choses. Ou bien il brouillait les noms et confondait les personnes, ou bien il posait des questions dont il n'attendait pas la réponse. L'interlocuteur, quel qu'il fût, a raconté la marquise de Taisey-Chastenoy, était immanquablement quitté, si une jolie femme « passant (1) à la portée de Sa Majesté » réveillait son regard endormi.

L'impératrice quittait ces bals, d'ordinaire assez lasse. Souvent elle ne prenait pas le temps d'appeler ses femmes. Désireuse de soulager son front et ses épaules, elle détachait de ses mains le diadème et les colliers; l'une de ses dames lui tendait le devant d'une robe de velours ou de satin; et elle y laissait tomber pêle-mêle

(1) Toutes celles qui connaissaient ce faible du souverain — et bien peu l'ignoraient — mettaient en œuvre les moyens les plus osés pour l'obliger à s'approcher. C'était chose amusante que les évolutions faites, en pareil cas, par les grandes coquettes. Ce soir-là, Mmes de Neuwied et de Saint-Brieuc changèrent de place plus de dix fois sans raison, sans prétexte, traversant un salon, en long, en large, en biais, pour passer devant l'empereur et recevoir de lui quelques compliments. » (Marquise de Taisey-Chatenoy, *A la Cour de Napoléon III.*)

ces diamants, ces pierreries, avant d'entrer dans un cabinet de toilette et de se préparer au repos de la nuit. Mais, promptement se réveillait la musique de danse. Dona Eugenia, comme toutes les femmes du Midi, aimait beaucoup à veiller.

Les soirées de gala avaient pour théâtre la galerie de la Paix et celle des Maréchaux. Deux orchestres s'y faisaient face. Tous les appartements du premier étage ruisselaient de lumière. Les invités entraient par le vestibule du pavillon de l'Horloge. Lentement ils gravissaient l'escalier d'honneur, où, des deux côtés de chaque marche se tenait fixe et droit un cent-garde, superbe à voir sous la tunique bleue, les bottes vernies, la cuirasse et le casque. Dans le salon Louis XIV avaient lieu les présentations. L'empereur et l'impératrice y recevaient les hommages du corps diplomatique. Lui portait l'uniforme de général de division avec le grand-cordon et la plaque de la Légion d'honneur. Elle, on la voyait parée d'un diadème et des plus riches joyaux de la Couronne. Ces présentations finies, le cortège se formait. Précédés des grands officiers de leurs maisons, des dames d'honneur, des chambellans au frac écarlate, des préfets du palais avec l'habit amaranthe et or, des officiers d'ordonnance en tenue bleu pâle brodée d'argent et des maîtres de cérémonie en violet et or, Napoléon et Eugénie quittaient le salon Louis XIV, traversaient la salle du Trône, le salon d'Apollon, le salon du Premier Consul ; et, au moment précis où le chef de l'État franchissait la limite de ce dernier salon à celui des Maréchaux, un huissier s'écriait : L'Empereur! L'orchestre jouait l'air de *la Reine Hortense*. Les souverains allaient s'asseoir sur les fauteuils préparés pour eux, au fond de la salle; et le bal ensuite commençait. Ils en suivaient les évolutions brillantes. Au cours de la

soirée, ils se levaient, sortaient de la galerie des Maréchaux, distribuaient aux alentours quelques paroles aimables, et enfin se rendaient dans la galerie de Diane, où l'on servait le souper. Il se prenait debout. Quatre à cinq mille invités causant, riant, consommant, trouvaient place aux buffets hospitalièrement chargés.

Dans les intervalles des autres danses et des quadrilles, c'était l'intérêt des assistants de se nommer les personnages en vue, parmi l'affluence de ceux qu'avaient introduits là soit le privilège du nom, soit les droits d'une condition officielle ou les honneurs attachés à des titres flambants neufs, soit la faveur d'invitations particulières s'adressant, pour une bonne part, à la beauté de leurs femmes. Les curiosités se plaisaient à tirer de la foule brillante les maîtres du jour, et surtout les Élyséens purs, ceux dont l'entreprenante ambition avait assuré le rétablissement de l'empire.

C'était en première ligne Morny, la tête la plus sensée, l'intelligence la plus souple et en même temps la plus nette du groupe des gouvernants. Comment il confisqua les libertés républicaines au profit d'un régime césarien, dont la jouissance sans limitation de ses droits et l'exercice sans contrôle de ses actes auraient pour conséquence de rendre aussi large, aussi aisée que possible la distribution des places et des bénéfices : on n'a point à en rappeler l'histoire. Il avait eu la vision rapide et sûre du choix des hommes capables d'être les instruments d'une politique hardie, légère de scrupules, allant au but, sans s'embarrasser de la légitimité des moyens, mais flexible et ne demandant, après le succès, qu'à se montrer accessible et tolérante. C'est lui qui disait avant le coup d'État, en parlant des orléanistes doublement timorés : « Ils n'osent mettre l'épée à la main, ni la main à la poche ; nous nous passerons de ces gens-là !«

De tels mots (le général Estancelin, qui les entendit, chez la comtesse Le Hon, me les rappelait, cinquante années plus tard) classent les hommes et jugent les situations. A le voir, maintenant, traverser les salons, la figure placide, le sourire retenu au bord des lèvres, un peu fier, un peu infatué de sa chance, mais non pas au point de paraître présomptueux, d'ailleurs si courtois avec les hommes, tout en les méprisant au fond, si sûr de son ascendant auprès des femmes, si engageant enfin lorsque le désir de plaire remplace chez lui l'ambition de dominer ; à le voir ainsi, qui voudrait se souvenir qu'il fut le conseiller d'un parjure et la main qui guida les fusillades du boulevard ? Homme d'État, homme de salon, spéculateur effréné, jouisseur imperturbable, il aura rempli et au delà sa devise, qui était de faire rendre à la vie tout ce qu'elle peut contenir, pour un seul homme, de sensations obtenues par la puissance, par l'argent (1) et par le plaisir.

Si Morny détient ici le sceptre de l'élégance, du bon ton et des grandes manières, Fialin de Persigny, qu'on reconnaît à son port de tête, à ses favoris courts, à sa moustache effilée en pointe, à l'air ouvert et résolu à la fois de sa physionomie, s'impose, d'autre façon, par le relief de sa personnalité tranchante. Avec ses agitations, ses inquiétudes, ses excès d'ardeur poussés jusqu'à rendre son zèle incommode et son ingérence importune, il incarne le fanatisme de l'idée napoléonienne ; il est bien le Loyola de l'Empire. Sa parole pleine de fougue, ses traits lancés sans ménagement, — dirai-je aussi ses sorties extravagantes ? — lui ont valu des inimitiés vives, n'attendant que l'heure opportune pour

(1) Le pouvoir de l'argent en politique, nul n'en comprit mieux la force et l'opportunité que cet homme d'État, qui eut toujours l'œil fixé sur la Bourse.



LA PRINCESSE MATHILDE
D'APRÈS GAVARNI

le desservir et précipiter sa chute. N'importe: il commande l'attention par ses singularités mêmes. Tour à tour, il captive l'intelligence et déconcerte la raison. Tantôt distrait jusqu'à l'égarement, tantôt capable de s'emparer avec une véritable éloquence des sujets les plus élevés, on l'écoute toujours avec confiance et intérêt.

Le prince Napoléon, lui, se laisse admirer en son coin et se réserve. Pâle, boudeur, la pensée absente, on sent qu'il voudrait tenir aux Tuileries, non pas le rôle d'une Altesse en visite, mais du maître qui reçoit. Détaché du présent, il semble poursuivre quelque visée lointaine ; il songe peut-être que la France, un jour, sera trop heureuse de se réfugier en ses bras.

Dans le cercle des hommes graves, dans le clan des diplomates, comment resteraient inaperçus un Drouyn de Lhuys, un Walewski? Esprit clairvoyant et sagace, celui-là jouit de la considération d'un honnête et grand caractère. Avec la rare beauté de sa physionomie, dont le masque napoléonien trahirait aussitôt le secret de sa naissance, si c'en était un pour personne, celui-ci frappe et attire les yeux ; il les captiverait davantage s'il exprimait en son maintien moins de froideur et d'apparente sécheresse. Du reste, il passe pour avoir des qualités solides: de la ténacité dans les idées et une vraie connaissance des ressorts de la politique étrangère. Il a l'esprit des affaires et l'esprit de sa situation. Ministre de Napoléon III, qui volontiers ferait tenir toute la diplomatie dans l'art de désavouer et de se désavouer, trop souvent devra-t-il éprouver à ses dépens qu'en ces matières captieuses et sous l'œil fuyant d'un tel maître, c'est chimère de vouloir appliquer des principes et maintenir une ligne de conduite.

Des hommes de gouvernement comme Baroche, Bil-

lault, Fould, appellent encore le regard et la pensée. Mais l'attention des femmes recherche de préférence, parmi les représentants de la colonie étrangère, les d'Ottenfels, les Blomer, les Reuss, qui sont la jeunesse dorée de la diplomatie, et distingue, au passage, quelques grands d'Espagne, fort petits de taille : Medina-Cœli, Ossuna y Infantado, Alba. Enfin, du côté des uniformes, ce sont entre mille : le fantasque maréchal Vaillant, l'élégant Fleury, et, comme par une opposition malicieuse, à côté de lui, le valeureux Canrobert, — qui ne l'est pas, élégant — avec sa taille courte et trapue, mais qui n'aspire à rien autant qu'à le paraître. Car, en cela, le héros a des prétentions sur lesquelles ne permettent point de douter sa démarche, sa toilette, la frisure de ses longs cheveux, mais que gênent fort, à son grand désespoir, les inconvénients d'une stature dénuée d'élévation et de souplesse.

Mais combien de figures originales seraient à détacher de cette profusion de personnages chamarrés et galonnés ! Puis, dans la corbeille fleurie des jeunes femmes, que de charmeuses seraient à décrire, une à une, avec une complaisance qui ne voudrait pas finir !

Il y a bien, dans le nombre, des physionomies dénuées de grâce, des prudes, des jansénistes d'une nouvelle espèce boudant au plaisir, produits ambigus de fausse aristocratie, de bourgeoisie et de finance. On en reconnaît, dont on s'éloigne, qui éventent avec un geste maussade un banal et lourd visage. Des figures sévères sont égarées là, qui déconcertent la gaîté. Si, par exemple, entre les dames de l'impératrice, la princesse de la Moskowa et d'autres aimables personnes incarnent fort agréablement l'élément mondain, d'autres, comme Mme de Rayneval et la comtesse de Latour-Maubourg, les pénitentes de l'abbé Deguerry,

curé de la Madeleine, portent avec elles, partout où elles se montrent, les traits austères de la dévotion. Mais à part celles-ci, celles-là, que le coup d'œil d'ensemble, jeté de la porte du grand salon sur cette houle de hauts chignons, étoilés de diamants, de blanches épaules, de chairs satinées, a de séduction et d'éclat !

Des circonstances tout exceptionnelles ont produit cette éclosion spontanée de papillons brillants !

Parce qu'une telle Cour fut improvisée, parce que celles qui vinrent en embellir le cadre, chrysalides de la veille impatientes de prendre des ailes, n'avaient pas eu le temps d'y languir, il en était résulté, à la fois, des éléments de jeunesse et d'imprévu, comme il ne s'en trouva nulle autre part. A la suite de la brusque irruption au pouvoir des ambitieux et des courtisans qu'attira derrière lui le coup d'État, large avait été la distribution des places et des honneurs. Les maisons s'étaient remontées sur un pied de fortune et d'élégance, que n'espéraient point connaître tant de chambellans, de sénateurs, de parvenus du jour. Beaucoup d'entre eux étaient libres de leur personne. Ils avaient pu contracter, à leur choix, des alliances heureuses. Les plus belles, les plus charmantes furent appelées au partage de ces faveurs. Elles étaient venues très parées à la fête, très en humeur d'y prendre part et de mordre au plaisir avec tout l'appétit de leurs dents fines et neuves. Elles se lancèrent dans le tourbillon, d'où se détachaient, en noblesse, en esprit, en distinction, des figures de grandes dames, appartenant au monde diplomatique ou sortant des rangs d'une aristocratie ralliée à la fortune du second Empire. Ce fut, pendant quelques années, comme nous l'avons ailleurs représenté, une réunion incomparable.

En ses heures les plus radieuses, Eugénie aimait à

s'entourer de jolis visages comme d'une fraîche parure seyant à ses toilettes. L'indéfinissable de sa grâce personnelle gagnait aux contrastes de cet assemblage harmonisé, reflet multiple de son élégance, de sa jeunesse épanouie, de son prestige.

Beaucoup de ces éminentes ou attrayantes personnes se retrouvaient aux petits bals ou lundis de l'impératrice. Ceux-ci ne se rehaussaient point d'autant de solennité. Ils offraient plus de charme et comportaient plus de sélection. Ils se donnaient après Pâques, et par séries d'invitations, où se trouvaient compris, à tour de role: les titulaires d'un emploi à la cour, des diplomates, des écrivains en renom, enfin ceux que recommandait une sympathie directe de Napoléon ou d'Eugénie. Très recherchées, ces invitations n'excédaient pas les chiffres de cinq à six cents. L'empereur et les officiers de sa Maison portaient l'habit de drap bleu foncé à collet de velours avec pans doublés de satin blanc, boutons dorés et frappés d'un aigle. Pour les hommes en général simplement étaient de mise l'habit noir et la culotte courte ou collante. Les femmes, en revanche, pour n'en perdre point la douce habitude, rivalisaient entre elles de coquetterie et d'élégance raffinées.

Chacun de ces bals, que précédait un dîner exclusivement réservé à la famille de l'empereur, avait lieu dans le salon du Premier Consul. On s'y rendait des appartements de l'impératrice par le salon d'Apollon. En attendant que se montrât la divinité du palais, les femmes se serraient en ligne, de l'un et de l'autre côté de la salle, comme pour former une double haie toute pimpante, de sorte que l'impératrice, lorsqu'elle apparaissait et traversait, saluant de droite et de gauche, souriant à celles qu'elle ne faisait qu'entrevoir, semblait

passer en revue cet escadron volant de gracieuses mondaines.

Pendant que s'enlaçaient les figures variées de la danse, elle s'installait, portes ouvertes, dans un salon voisin, et s'entretenait avec ceux qu'il lui avait plu de distinguer ou qu'une certaine intimité avait autorisé à l'y suivre (1).

Volontiers recherchait-elle, entre autres, et d'une prédilection visible, la compagnie des gentilshommes étrangers, qui représentaient, en France, les intérêts des diverses puissances. Jusqu'à ce que l'atmosphère de la cour se rendît décidément anti-autrichienne, c'est-à-dire jusque vers les approches de la guerre d'Italie, elle avait montré de particulières dispositions à s'entretenir, et sur mille propos, avec le comte de Hübner.

Ce premier ambassadeur de Vienne à Paris suivait régulièrement les soirées officielles et les lundis. Il était souvent prié aux déplacements de Fontainebleau, de Compiègne ou de Saint-Cloud. Le 13 octobre 1853, il faisait partie d'un dîner-party, à Saint-Cloud, qu'il avait jugé très *select*, bien qu'il se plaignît, par instants, du manque d'aristocratie de cette cour française. Il avait rencontré la princesse Mathilde, la grande-maîtresse princesse d'Essling, la vicomtesse Aguado, le maréchal Vaillant, grand-maître du palais, Fleury, et l'indispensable Bacciochi. Un peu maigre, un peu hâlée, grâce aux bains de mer de Dieppe, dont elle était fraîchement revenue, Eugénie se montrait fort causante. Elle glissait de sujets en sujets avec une vivacité toute méridionale. Étant venue à rappeler l'attentat de l'Opéra-

(1) Un mémorialiste du second Empire nomme quelques-uns de ces privilégiés. C'étaient, parmi les diplomates : lord Cowley, Hübner, puis Metternich, Nigra ; et parmi les familiers : Mérimée, Edouard Delessert, Onésyme Aguado, Hidalgo, Guël y Rente.

Comique : « La police, disait-elle, est là pour découvrir les complots. Contre des fanatiques comme les derniers régicides de Madrid et de Vienne, il n'y a pas de ressources, ni de remèdes. Ainsi, au petit bonheur ! » Dans une autre occasion, le 25 mai 1854, un dîner de soixante-quatre couverts avait été servi dans la grande galerie de cette dernière résidence. L'impératrice avait désiré que le représentant d'Autriche-Hongrie fût placé à sa droite. On la vit rarement d'humeur si expansive et si gaie. Par aventure, elle avait porté la conversation sur le sens d'une légende espagnole, qui parlait à son goût romanesque : *Todos me miran y yo miro a uno ;* et elle s'était mise à l'interpréter avec la turbulence d'imagination, l'entrain et le sans-gêne, qui font le charme et l'inconvénient des femmes de Madrid ou de Grenade. « Elle était redevenue Mlle de Montijo. »

Vers le même temps, elle le prenait à part, ayant à lui demander des explications d'une tout autre sorte :

« Mon culte pour vous, Madame, avait commencé par dire le galant diplomate, augmente chaque jour.

— Mais, à votre cour, il diminue, répliqua-t-elle. Vous êtes trop aigre. A l'occasion de cette affaire du service funèbre de la princesse Théodolinde, à Stuttgart, M. de Buol a dit : « Il est temps de mettre un terme aux envahissements de la France. » Vous êtes trop aigre dans les petites choses et nous ne nous entendons pas assez dans les grandes. »

Elle paraissait, dès lors, porter beaucoup d'intérêt aux questions de paix ou de guerre, d'alliances ou de rivalités internationales ; elle en abordait le sujet hardiment, en ses conversations novices ; c'était un terrain d'escarmouches, où elle commençait à se faire la main. Or, les relations entre les deux empereurs Napoléon et François-Joseph se tendaient de plus en plus. La crise,

un moment conjurée, menaçait de se rouvrir, à chaque occasion, jusqu'à ce qu'elle éclatât fatalement. Maintes fois, à ses dîners, en ses réceptions, Eugénie avait assailli le comte de Hübner de ses questions pressantes, de ses apostrophes soudaines et vives comme des attaques. C'est ainsi qu'elle entreprendra plus tard — et avec quelle ardeur! — le chevalier Nigra sur le compte de l'Italie et pour les intérêts du pape.

A ces lundis de l'impératrice, ceux qui n'étaient pas admis dans son cercle intime, ceux qui non plus ne dansaient ou n'intriguaient, mais seulement observaient et suivaient de leurs yeux bien ouverts le tourbillon environnant, avaient assez à faire de promener leur attention sur les jolies personnes, qui circulaient de toutes parts. Ils admiraient la variété des costumes, que les exagérations de la mode n'empêchaient point d'avoir été choisis avec goût ; à loisir, ils pouvaient apprécier tant de décolletages généreusement épanouis. Et tout cela finissait par le cotillon, après lequel on servait à souper dans le salon Louis XIV.

En temps ordinaire, l'empereur et l'impératrice faisaient danser, parfois, après le dîner. On n'y mettait pas de cérémonie. Il en résultait une particularité assez plaisante. Les femmes et les filles des hauts fonctionnaires étant seules invitées pour ces sauteries intimes, les danseurs : généraux, magistrats, académiciens étaient un peu mûrs. La plupart n'avaient ni le cœur ni les jambes à la danse, mais s'y dépensaient comme ils pouvaient. Eugénie s'amusait beaucoup des partis pris désespérés où s'échauffaient tous ces cavaliers grisonnants. Pour simplifier les choses, il était convenu qu'on s'en tiendrait à la simple et classique contre-danse, seule figure qui leur fût encore connue. On n'aurait pas eu la cruauté de leur imposer la mazurka, la redowa, les

valses tourbillonnantes... Mais comme le spectacle, à la fin, se faisait monotone, elle n'y prenait plus plaisir et voulut qu'on lui redonnât du ton, de la chaleur, en introduisant, peu à peu, dans ces petites réunions, l'élément jeune.

Pendant les heures qui restaient libres, entre les grandes réceptions, les bals de printemps, les concerts spirituels, les apparitions en public ou les audiences privées, Eugénie se retirait en ses appartements et s'y tenait assez solitaire. Quand elle ne sortait pas matinalement en un landau de couleur sombre pour des visites charitables, visites qu'elle accomplissait avec mystère dans les quartiers pauvres de Paris ; ou que, l'après-midi, en plus brillant équipage, elle ne révélait point sa présence au défilé du Bois de Boulogne, alors elle se plaisait en son cabinet de travail, dessinant, lisant ou écrivant, parcourant les journaux et se faisant un aperçu des œuvres les plus signalées du jour. Déjà s'était manifesté chez elle le goût de recueillir et de disposer avec méthode des autographes, des notes, des lettres, des papiers d'État, qu'elle savait devoir prendre, à la suite des ans, une valeur historique. Elle avait commencé par rassembler amoureusement une foule de pièces relatives à la famille des Bonaparte ; et plusieurs volumes reliés de cette collection allaient s'aligner en bel ordre au-dessus de sa tête.

Incidemment, elle cédait à des curiosités d'esprit et d'imagination, qui n'étaient pas toujours si raisonnables. De nature mystique, pour ne pas dire superstitieuse, elle fut des premières à faire école de spiritisme. Grâce à ses encouragements, les tables tournantes eurent leur période de grand succès mondain. Elle-même en avait donné le signal et consacré la mode par la faveur qu'elle accordait aux expériences du fameux médium



UNIQUE PORTRAIT DE L'IMPÉRATRICE
COIFFÉE A L'ESPAGNOLE

COLLECTION A. L.

Hume, un Écossais devenu citoyen américain qui subitement se révéla dans Paris, fit merveille à la cour et non moins vite disparut.

L'impératrice, Mme Kaledgi et, en particulier, les « dames de la haute Pologne », faciles à s'exalter, raffolaient de cet habile faiseur. Très sincèrement, d'une voix encore frémissante, Eugénie racontait, au sortir d'une des séances de Hume, qu'elle avait senti, tantôt chaude, tantôt froide, une main qui saisissait la sienne sous la table et que même, cette main fantômale, elle l'avait vue ! L'empereur aussi s'en montrait fort impressionné. Elle s'était passionnée d'une singulière ferveur pour ce genre d'évocations. Aussitôt qu'elle croyait percevoir, autour d'elle, la présence d'une ou plusieurs âmes communicatives, sa résolution était prise : il fallait tenter quelque épreuve nouvelle sur la sensibilité d'un guéridon. Il arrivait assez souvent qu'on se montrait distrait, inappliqué, malgré qu'elle eût fait la recommandation expresse de s'y comporter sérieusement. Quand il était visible que la foi manquait dans l'assistance, elle s'impatientait et rompait le jeu ; on remettait l'expérience à une meilleure occasion.

Des courtisans industrieux se prêtaient à la comédie plus adroitement pour lui complaire. Un soir qu'il y avait petit cercle, chez elle, la conversation se porta sur le magnétisme. Le chambellan Bacciochi parut être le sujet désigné, il se laissa magnétiser par le docteur Hume. S'il ne dormit pas réellement, il joua très bien son rôle, transpira et pleura.

« Vous souffrez ? lui demanda l'opérateur.

— Oh ! oui, beaucoup.

— Où donc ?

— Au cœur.

— Vous ne dormez pas bien ici ?

— Non.

— Où voudriez-vous être ? »

Ici, l'impératrice interrompit vivement : « Ne lui posez pas cette question-là. Il dit parfois des bêtises. »

Dans tous les salons, on s'amusait à faire tourner et parler les tables. Cette épidémie spirite et la *table-moving* n'eurent qu'un temps. Pour le bonheur des gens de la Cour, il était, aux Tuileries et autres lieux, des distractions plus durables.

L'hiver et le printemps de 1853 s'étaient envolés dans l'étourdissement des fêtes. Les salons du vieux palais des rois avaient revêtu leurs plus neuves parures en l'honneur de la jeune épousée. La série des divertissements, organisés pour mettre en tout leur lustre ces heureuses circonstances, fut complète par l'abondance et l'éclat. On la croyait épuisée, au moins pour quelque temps. Cependant, vers l'automne, malgré qu'une succession de calamités, épidémies, inondations, eût désolé le pays, les réceptions impériales avaient repris leur train, pour se prolonger pendant tout l'hiver de 1854 et recommencer, dès la première chute des feuilles, de sorte qu'on eût dit, selon le mot de Pierre de la Gorce, un carnaval perpétuel. Aussi bien ces aimables turbulences de la cour n'avaient-elles pas les meilleures raisons de se justifier ? Toutes ces pompes, toutes ces élégances officielles ne tournaient-elles pas finalement à l'avantage du commerce de la nation, de l'industrie, du travail, lorsque même elles ne se réclamaient point d'un dessein de bienfaisance ou de charité publique ?

La guerre et ses ombres tragiques dérangèrent à peine cet enchaînement de plaisirs. Tandis que les ambassades de Paris, de Londres, de Vienne, de Saint-Pétersbourg, précipitaient l'échange des dépêches fiévreuses

et que se rapprochait de minute en minute l'orage d'où sortirait la foudre, il y avait bal, grand bal aux Tuileries. L'impératrice était fort en train; elle causait et riait beaucoup en agitant son éventail, ce soir-là. Elle avait dansé la première contre-danse avec l'ambassadeur d'Autriche et jugé bon de le retenir pour converser: l'important personnage put savoir de sa bouche quelles raisons lui avaient fait renoncer à l'idée de paraître dans une toilette, que la reine Marie-Antoinette avait portée en pareille occasion. La déclaration de guerre était imminente. Nicolas, dans sa lettre du 29 janvier, n'avait pas ménagé les termes de sa réponse, déclarant qu'il ne lui convenait point de prendre en considération les propositions de Napoléon III. Les arsenaux étaient en fièvre. Les flottes armaient activement. Fallait-il, cependant, changer l'ordonnance du bal costumé, qui devait avoir lieu, à la cour, le 18 février? Celui-ci fut superbe, comme d'habitude. L'impératrice, à nouveau, pria le ministre d'Autriche-Hongrie de s'asseoir, à côté d'elle, sur l'estrade, et de se prêter aux détails d'une longue, mais insignifiante causerie. Elle était costumée en grecque: perles et bijoux surchargeaient sa tête blonde, son cou, sa poitrine. Une apparence de mélancolie flottait gracieusement sur ses traits, sans qu'on pût assurer si cette tristesse, qui convenait si bien à l'air de son visage, était autre que superficielle et si la véritable cause en était une pensée profonde sur le sang et les larmes, qui allaient couler. Le comte de Hübner remarqua seulement, non sans malice, qu'après le cotillon final, les danses étant achevées, les tables mises, l'impératrice avait soupé de bon appétit.

En vérité, cette brusque levée d'armes de la France contre la Russie, avec l'aide de l'Angleterre et de la Turquie, avait été pour elle, comme elle le fut pour l'opi-

nion publique, une surprise. Elle n'avait pas vu venir, du milieu de son tourbillon mondain, les menaces de cette campagne longue et rude entamée sans motifs graves, et pour ne servir, tous comptes faits, qu'à l'accroissement de l'influence anglaise. Quoi qu'elle se préparât déjà par ses conversations, entre deux contredanses, avec les représentants des puissances étrangères, à pénétrer les oracles de la diplomatie, elle n'intervenait que discrètement en ces choses ; elle n'aspirait point à être écoutée, comme elle y tiendra tant, tout à l'heure, dans les conseils de l'État. Elle n'était, pour le moment, que la plus grande dame de la cour, et il ne paraissait point qu'elle eût une autre ambition définie. Les secrètes combinaisons de l'échiquier européen ne lui étaient pas indifférentes. Elle s'en informait, elle en parlait et en jugeait ; car, elle eût été trop fâchée qu'on lui refusât une intelligence et des capacités politiques ; mais elle n'était pas appelée à s'en occuper encore d'une façon directe et personnelle. En cette phase de sa domination mondaine, de telles questions s'imposaient moins à son esprit que l'importance des soins à donner pour une grande soirée dansante, aux Tuileries.

On s'était lancé à pleines voiles sur les ondes du plaisir. Il se produisait, de temps en temps, quelques écarts de route. De grandes libertés furent prises dans les bals costumés et les tableaux vivants. Ces libertés, néanmoins, étaient tenues en bride par l'obligation d'observer les règles du cérémonial, dont il n'était permis à personne de se croire exempté. L'étiquette, on la voulait d'autant plus stricte qu'elle était de date récente. L'impératrice y veillait plus jalousement que l'empereur. Napoléon, avec son air habituel d'indifférence, aurait fermé les yeux sur une infraction au res-

pect de la formule, ou peut-être ne l'aurait-il pas seulement aperçue. Eugénie n'admettait pas d'omission, en un chapitre, qui lui tenait essentiellement à cœur par la triple raison qu'elle était femme, espagnole et princesse de fortune.

Il ne manquerait pas d'exemples pour mettre en plein jour l'excessive importance qu'elle y attacherait. Nous nous contenterons d'une historiette bien saillante classée par Ludovic Halévy, en ses notes, et que nous relèverons, à cette place, bien qu'elle soit de plusieurs années postérieure au commencement du règne, dont nous esquissons le tableau.

Une représentation extraordinaire était offerte dans la salle de spectacle du château de Versailles, en l'honneur du roi d'Espagne (1), où l'on n'apercevait qu'uniformes reluisants d'or, habits brodés sur toutes les coutures, toilettes éblouissantes : que de promesses pour l'esprit, que d'attraits pour les yeux ! Dans le dessein de faire resplendir avec tout l'éclat imaginable la *Psyché* de Corneille et de Molière, on avait appelé à Versailles la Comédie-Française, les chœurs du Conservatoire et le corps de ballet de l'Opéra. Les invitations avaient été sollicitées avec un empressement inouï... Le spectacle commença. Les regards allaient de la scène, où les plus belles personnes de la Comédie jouaient les rôles principaux, au fond de la salle magnifiquement décorée, où l'empereur et l'impératrice apparaissaient daus une grande loge construite de face. L'impératrice laissait voir sur ses traits un rayonnement de triomphe, qui n'échappait point à l'attention. Il était visible qu'elle éprouvait une joie sans seconde à faire, en souveraine, les honneurs de Ver-

(1) 20 août 1864.

sailles à celui qui avait été son roi, lorsqu'elle était Mlle de Montijo, et qui n'était, ce soir-là, que son invité, son hôte. Ludovic Halévy, qui était entré avec Auber et Émile Perrin, alors directeur de l'Opéra, dans une baignoire, à gauche de la scène, n'en perdait pas un signe. Il avait les yeux tournés vers les trois grands fauteuils, presque trois trônes, qu'on avait installés sur le devant de la loge, lorsqu'il crut s'apercevoir que, tout à coup, l'impératrice n'avait pu réprimer un mouvement d'impatience contre quelqu'un du service d'honneur, et pour une faute qui, sans doute, l'avait choquée. En effet, elle a voulu qu'on appelle le chambellan de service. Et celui-ci s'est présenté révérencieux, courbé, plié en deux sous son habit rouge, la croix d'or au côté, et portant le cordon espagnol bleu de ciel autour du cou. Sur quelle pointe d'aiguille a vacillé l'étiquette sacro-sainte ? Quel oubli de détail ridicule et grave a pu commettre l'infortuné chambellan ? Il rougit, balbutie ; mais sa contenance basse et humiliée n'arrête pas le flux de paroles sévères qui lui tombe sur la tête comme une averse. Enfin l'empereur intervient doucement pour apaiser l'agitation de l'impératrice ; le roi d'Espagne, avec des mouvements embarrassés, des gestes un peu gauches, indique qu'il n'attache à la chose aucune importance ; et la salle fort intriguée a oublié Corneille et Molière pour suivre ce qui se passe de mystérieux dans le groupe des trois Majestés. Enfin, le calme est revenu sur les traits de la souveraine offensée ; on s'est repris à sourire, l'incident n'a pas d'autres conséquences ; l'attention générale n'est plus qu'à la représentation, qui fera concevoir l'idée de la perfection même dans l'art dramatique.

C'est une observation à établir en passant : il y eut toujours, aux Tuileries, tant qu'y dura la présence de

ses hôtes improvisés du second Empire, il y eut toujours là, sous des dehors pleins de magnificence, un mélange de raideur gourmée et de laisser-aller insouciant, dont les signes se retrouvaient chez les courtisans comme chez les maîtres. Ce rôle souverain, à travers ces splendeurs inattendues, les avaient surpris par sa nouveauté de miracle. Et la crainte d'en déroger, de s'y perdre, de s'y oublier, les portait à en exagérer les attitudes par trop de formalisme après trop de familière étourderie. « C'est ainsi, a remarqué Pierre de la Gorce en parlant de l'impératrice, que, par une imparfaite possession de son personnage, il lui arriva — surtout plus tard — de donner deux exemples également mauvais : celui d'une condescendance, qui autorisait presque l'oubli de toutes les règles, et celui d'une sévérité, qui inopportunément les rappelait. » Tantôt elle cédait au plaisir environnant avec une bonté gracieuse et avec un ravissement de son être qui, tout en essayant de se couvrir de gravité, avait des échappées presque enfantines ; tantôt, sous l'effet d'un revirement soudain, dont le motif était la crainte que cet abandon même nuisît à l'étiquette, elle en resserrait les liens d'un mouvement brusque, presque dur, et qui souvent froissait.

D'autres fois, des airs de singularité, des caprices de maîtresse despotique, traversaient son cerveau, qui, dans le moment de sa toute-puissance, trouvaient grâce devant la troupe prosternée de ses adorateurs, mais qu'une opinion moins servile eût plus sévèrement jugés. Je n'en citerai qu'un trait. Il fut représenté sous l'aspect d'un enfantillage de femme et de souveraine, aussitôt suivi d'un beau geste de générosité. L'impulsion n'en avait pas été des plus nobles, cependant.

Un jour donc, accompagnée du colonel Verly, elle traversait ses appartements ; et, par hasard, jetant les

yeux sur l'un des cent-gardes, qui montaient régulièrement la faction au logis impérial, elle se mit à sourire de son immobilité de statue (c'était une des premières conditions de leur service).

— Avouez, colonel, que cette fixité imperturbable de vos hommes est un trompe-l'œil, et qu'il ne faudrait pas grand'chose pour les en faire se départir.

— Que Votre Majesté s'en assure, répondit le colonel.

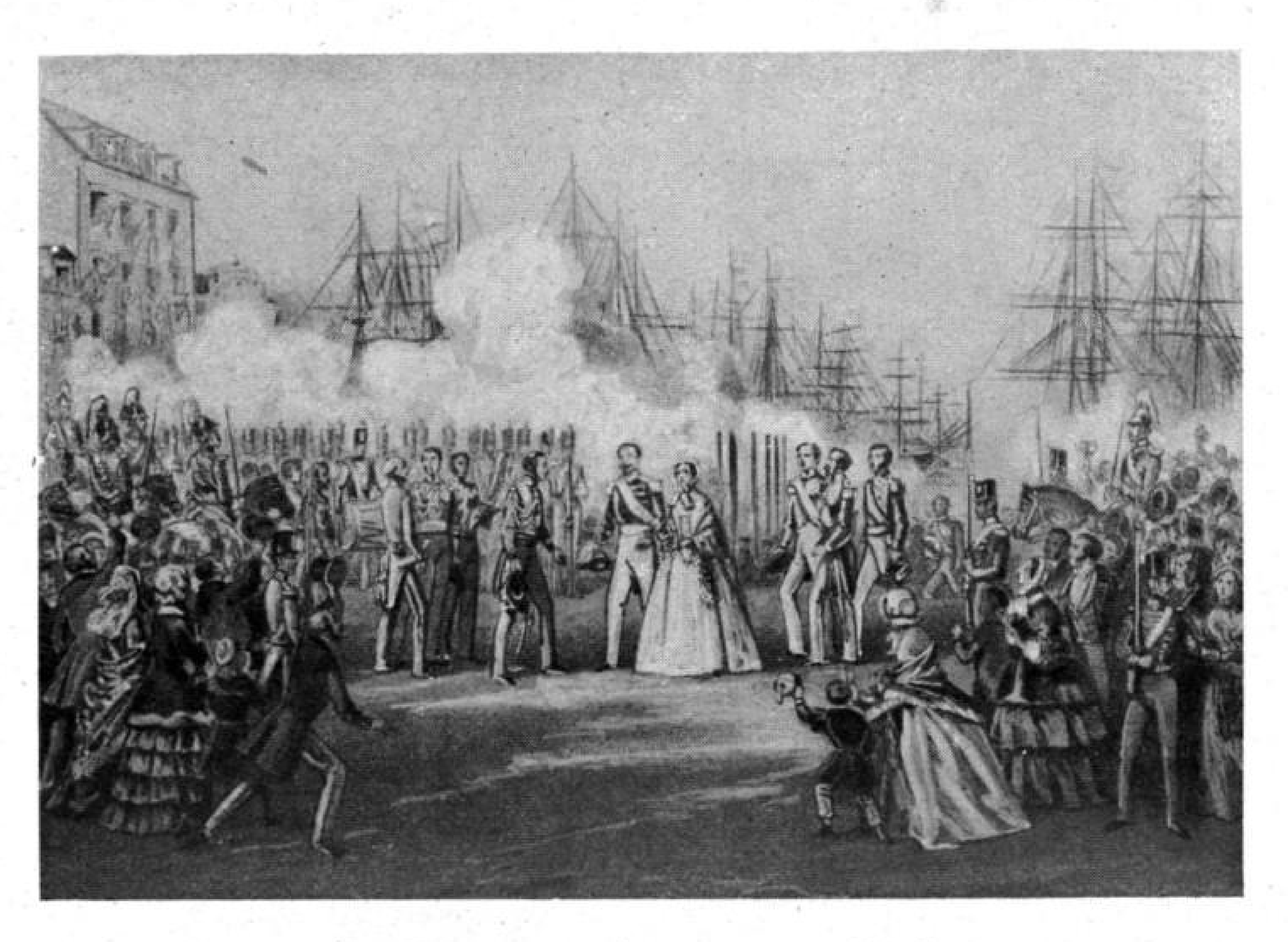
— Et si je lui adressais un outrage?

— Un outrage? Votre Majesté en est la maîtresse. Qu'elle agisse à sa convenance; mais je réponds de cet homme.

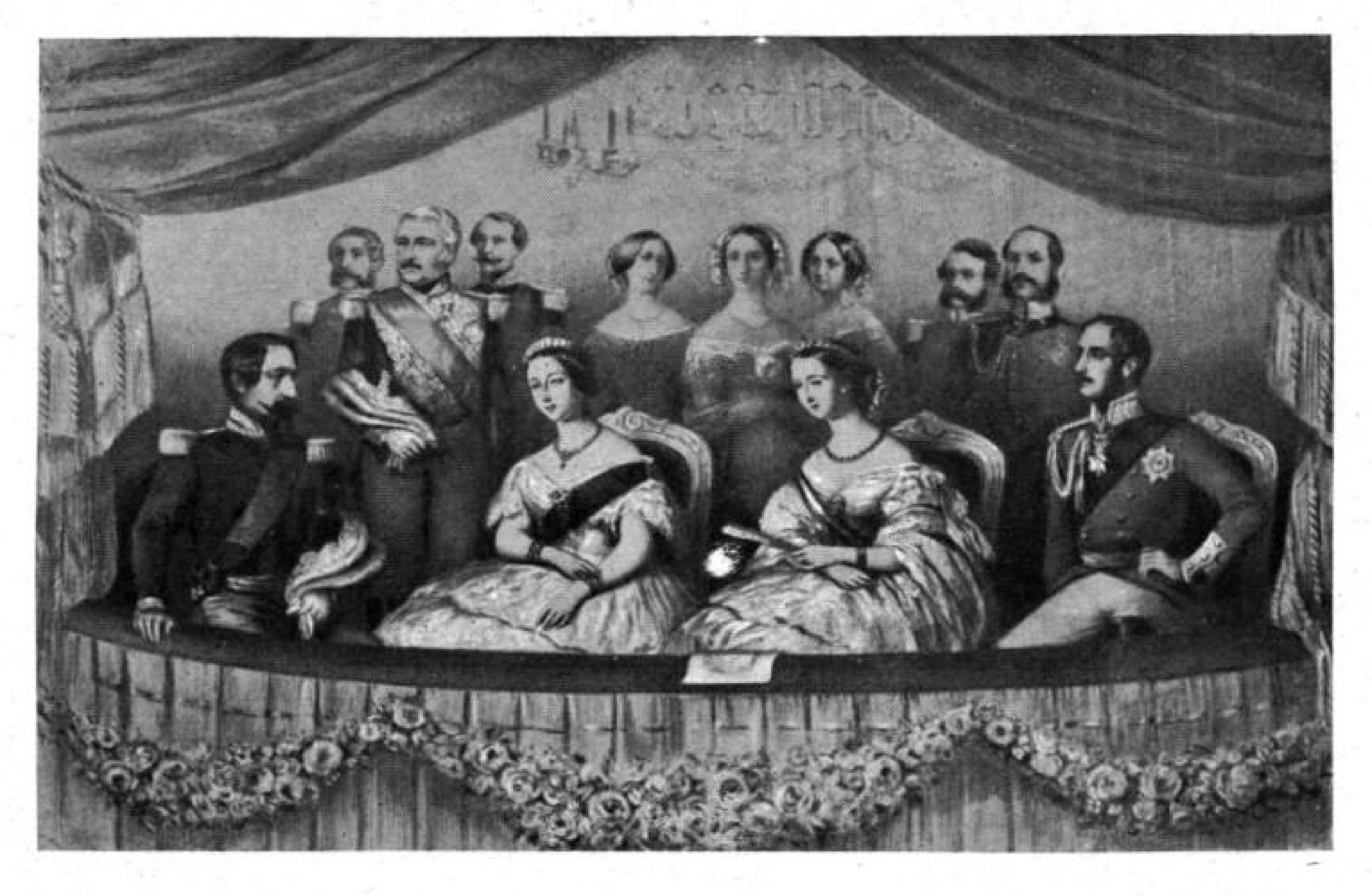
Instantanément, elle veut en tirer expérience; fronçant les sourcils, durcissant l'expression de ses yeux, elle avance d'un pas et s'arrête devant la sentinelle pour lui adresser un blâme très vif sur une question de discipline. Elle pouvait être surprise par la soudaineté de l'averse : elle n'en témoigna pas le moindre signe. Ces reproches immérités avaient glissé sur sa tunique. Elle demeurait l'arme en position, droite et immobile comme une figure de pierre. Ne parviendra-t-elle pas à l'émouvoir? Piquée au jeu, et semblant offensée de son silence même, elle la soufflette, et passe.

Le lendemain, désireuse de faire oublier au cent-garde l'injure toute gratuite qu'elle lui avait infligée, elle s'enquit de son nom, et donna l'ordre de lui envoyer une gratification de cinq cents francs. Mais elle avait eu affaire, décidément, à un soldat modèle; il exprima le désir que l'argent fût retourné à l'impératrice, trop heureux, disait-il, d'avoir eu sur le visage la main de sa bien-aimée souveraine.

Sous l'uniforme du cent-garde se nichait une âme de courtisan. Avec moins d'adulation et plus de dignité



LE VOYAGE EN ANGLETERRE (1856)
ARRIVÉE A DOUVRES DU COUPLE IMPÉRIAL



LA LOGE DE COVENT-GARDEN
L'EMPEREUR, LA REINE, L'IMPÉRATRICE ET LE PRINCE CONSORT

humaine, il eût refusé l'argent pour des raisons meilleures. Il préféra remercier et garder l'impression du soufflet comme un souvenir plein de douceur pour le restant de son existence.

Des incartades passagères, des éclats de voix ou de rire, qui passaient tout à coup, chez elle, ne l'empêchaient pas de reparaître, devant sa cour, volontairement digne et cérémonieuse.

Pour se rendre bien compte des barrières qu'elle opposait à des familiarités possibles d'entourage, on n'avait qu'à considérer le cercle de froideur, où il semblait qu'elle s'enfermât et se gardât, d'ordinaire, à ses réceptions du lundi. Dès que le dîner de famille était achevé, vers 10 heures, elle faisait son entrée au salon et allait se placer dans un fauteuil (1), qui était une sorte d'épouvantail pour les gens de sa suite, nulle personne n'ayant le droit d'en approcher au delà d'une certaine limite permise sans une invitation directe transmise par le chambellan. Pendant que le reste du salon était le foyer d'une animation franche et gaie, autour du fauteuil de l'impératrice le froid de l'étiquette glaçait et paralysait les esprits. Par bonheur elle ne s'y confinait pas chaque fois. Comme l'empereur savait être charmant, lorsqu'il voulait bien sortir de sa taciturnité habituelle, de même, quand elle en avait la dis-

(1) De cette place d'observation, la maîtresse du château s'attachait à suivre la physionomie et le mouvement de la réunion. On raconte, là-dessus, que lorsque la princesse Mathilde cédait à la nécessité de se montrer là, de temps en temps, on ne voyait pas toujours d'un bon œil qu'elle se prodiguât avec tant d'aisance et d'enjouement, causant à qui lui plaisait, riant quand elle en avait envie et ne se demandant pas si, en cédant à son naturel, elle ne sortait pas des convenances imposées à la tenue d'une Altesse Impériale. Aussi, arrivait-il que, deux ou trois fois dans la soirée, Eugénie lui fit dire de venir prendre place à ses côtés, ce qui mettait un frein aussitôt à son humeur expansive.

position, elle savait être avenante à l'égard de ceux qu'il lui convenait d'attirer vers elle. Pour ceux-là elle élargissait le cercle de la causerie : elle s'y portait à son tour, intéressée, séduite. Un Mérimée jetait-il dans l'entretien une note vive et une chaleur de ton, qui le ravivaient aussitôt, elle ne s'en refusait pas le plaisir. Son naturel revenait promptement et l'entraînait. Elle prenait la parole, rappelant des souvenirs de sa patrie, de son éducation de jeunesse, de ses voyages à travers l'Estramadure, ou se lançait, à l'aventure, dans le feu d'une discussion. Alors, elle était Eugénie de Montijo, comme nous le disions précédemment, et laissait reparaître une vivacité d'allures, qui était sienne, avec toute la turbulence de son imagination méridionale. Elle se révélait ainsi, de préférence, soit en la compagnie des personnes amies, qui l'avaient connue avant qu'elle montât sur le trône, ou, selon son expression, *quand elle était dans le monde*, soit en un groupe choisi d'envoyés d'ambassade, dont la présence aux Tuileries était fort appréciée. A défaut de l'ancienne noblesse, qui, par amour des vieilles institutions, tenait rigueur aux mœurs nouvelles, ces derniers n'étaient-ils pas l'élément aristocratique de la cour ? Elle le sentait et l'appréciait, non sans raison.

En réalité, l'élite du faubourg Saint-Germain, malgré des adhésions précieuses, demeurait à l'écart du monde officiel. Des La Rochefoucauld se fussent étonnés de s'y voir en personne ou de s'y rencontrer avec des La Trémoïlle, bien qu'on dût y annoncer prochainement un Montmorency. On ne disait point que, pour s'y rendre, la duchesse de Polignac, eût quitté son admirable hôtel de la place Louis XV. On y eût cherché, en pure perte de temps, la duchesse de la Ferté ou la comtesse Pozzo di Borgo, ou Mme de Beaufort, née de Châ-

teaubriand, ou les comtesses de Blacas et de Navailles. Ni les sentiments presque religieux, que reportait ostensiblement à la mémoire de la reine Marie-Antoinette l'impératrice Eugénie, ni les aimables reproches que lui adressait à haute voix l'empereur d'être moins bonapartiste que légitimiste, ni des promesses faites du plus séduisant accueil n'étaient parvenues à détacher de leur obstination les royalistes de vieille essence vivant sur l'héritage du passé et bâillant à l'avenir, dans l'espoir de réparations, qui ne se réaliseraient jamais. On remarquera vers le même temps, à l'une des réceptions de Fontainebleau, que, dans le grand nombre des invités, il n'y aura, pour représenter la noblesse du pays, que le seul prince de Bauffremont. Par compensation le monde diplomatique, recherché des cours et des aristocraties, élégant, spirituel, distingué, était là pour maintenir, à propos, le lien international de la bonne compagnie.

De ces assemblées de fête, est-il besoin de le dire ? l'élément démocratique avait été pourchassé avec une extrême rigueur, quoiqu'il n'en fût pas complètement absent, si l'on entend par là ce qui reste d'inélégant dans l'esprit et les manières, chez les parvenus de la politique. Elles comportaient surtout, dans la composition de la société féminine, des alliages dont le spectacle choquait certaines délicatesses. Beaucoup d'entre les femmes invitées à la cour, et non les moins belles ni les moins spirituelles, provenaient de la colonie étrangère particulièrement accréditée chez la princesse Mathilde, ou qui, par d'autres intermédiaires, avaient trouvé le chemin des Tuileries. En leurs rangs s'était glissée plus d'une princesse douteuse. Telles beautés arrivaient des pays du Nord, dont l'aspect hardi, les goûts singuliers, le ton et les façons infligeaient de

vives atteintes au décorum. Qu'elles eussent puisé à bonne école les règles de leur conduite et les principes de leur éducation : c'est ce qu'on n'aurait osé garantir. Il en était plus d'une, des étrangères ou des Françaises, qui se fussent trouvées fort mal que des informations trop précises eussent porté d'indiscrètes lueurs sur les origines de leur condition, de leur fortune. L'en-dehors, chez d'autres, trahissait un manque de correction, qui n'échappait point à des regards minutieux et sensibles. Ainsi, lord Malmesbury, l'ambassadeur d'Angleterre, n'en parlait pas avec une extrême faveur, lorsqu'il écrivait d'elles, le 1er octobre 1862 : « Toutes les femmes, qui entourent l'impératrice, excepté Mme Walewska, ont bien mauvais ton. Elles ont leurs cheveux relevés à la chinoise et si bien tirés qu'elles peuvent à peine fermer les yeux, et portent des jaquettes et des manteaux écarlates qui leur vont très mal, étant toutes (naturellement ou non) très blondes (1). » Maintes fois, le laisser-aller cosmopolite de cette cour, que ne suffisaient pas à maîtriser les barrages du protocole, incommoda l'impératrice. Elle tenta, à plusieurs reprises, d'épurer la liste des invitations ; mais trop de recommandations, trop d'influences indirectes entraient en jeu, pour qu'elle pût maintenir un rigorisme, que l'exemple de l'empereur et de ses liaisons faciles n'était pas de nature à fortifier.

Il fallait bien se résigner à souffrir ce qui ne pouvait pas être évité. On se résigna à élargir de plus en plus les mailles du filet, par où se glissaient bien des personna-

(1) Le même jour, il notait cette remarque sur son memento : « Je suis retourné à Paris, dans la voiture impériale, avec M. et Mme de Morny, M. Valewski et sa femme et les deux dames d'honneur de service, dont l'une Mme de Pierre, née Thorne, une Américaine, n'a cessé, pendant tout le trajet, ainsi que Mme de Morny, qui est Russe, de fumer au nez de l'impératrice. Celle-ci est beaucoup trop indulgente pour son entourage. »

lités équivoques, sous les apparences flatteuses du titre, de l'élégance extérieure et de la beauté. Le pli en était pris. Les éléments de jeunesse dominaient autour de l'impératrice; elle se laissa emporter par le flot. A tout prendre, en cette période de sa vie, elle n'était d'âge ni de caractère à haïr d'une haine vigoureuse les plaisirs mondains. Elle s'en fit un entraînement d'habitude. Tout allait au mieux, en ces heures fortunées. Elle n'avait pas blessé ses mains aux épines de la politique. La dévotion ne lui était pas encore devenue cette conseillère importune, dont elle voudra faire intervenir les inspirations périlleuses dans le champ des réalités humaines. Elle avait su se faire accepter des foules. On disait ses générosités. On rappelait le beau sacrifice dont elle avait donné l'exemple, dès le lendemain de son mariage, lorsque la ville de Paris lui ayant offert un merveilleux collier, elle en avait abandonné la valeur à la population pauvre de la capitale. Sacrifice méritoire opportunément consenti, qui ne l'empêcha pas de recevoir de l'empereur, un peu plus tard, l'analogue bijou estimé un million de francs. La presse officielle et la voix de l'opinion réunissaient leurs éloges sur l'active sollicitude avec laquelle on la voyait s'appliquer sans cesse à la création de nouvelles œuvres philanthropiques, sur le zèle que déployait « l'auguste souveraine » à multiplier les crèches, les ouvroirs, les sociétés d'assistance, les maisons de convalescence, les asiles de tous genres, dirigeant, inspectant elle-même toute cette grande organisation de charité sociale et poussant chacun à l'imiter autour d'elle.

C'était la rançon populaire de son luxe d'impératrice, des bals et réjouissances qu'elle donnait à ses yeux, presque l'année entière.

## CHAPITRE V

Des jours filés d'or et d'azur. — Quelques nuages dans un beau ciel. — Un retour de mémoire sur la guerre de Crimée. — Les lendemains pacifiques. — De 1855 à 1858. — L'impératrice Eugénie et la reine Victoria ; celle-là au château de Windsor ; celle-ci au château de Saint-Cloud. — Réceptions royales et princières aux Tuileries. — Sur la fin de 1856 : Frédéric-Guillaume et le baron de Moltke, au pavillon de Marsan. — Un événement plus considérable, au cours de la même année. — Naissance du prince Louis-Napoléon. — Les Tuileries en fête ; réjouissances officielles et populaires. — La meilleure année du règne. — Une rencontre manquée : la tsarine Marie et Eugénie. — Dans la nuit du 14 janvier 1858 ; les bombes d'Orsini et leur répercussion multiple sur les événements intérieurs et extérieurs. — Exaltation passagère dans le monde politique, de la personnalité d'Eugénie, à la suite de ces tragiques circonstances. — Perspectives de régence éventuelle ; et la régence effective. — Situation faite à l'impératrice, jusqu'au retour de l'empereur. — Au sujet de la guerre d'Italie. — Comment Eugénie put en abréger les maux et la durée. — Un témoignage inconnu : l'impératrice Élisabeth, l'abbé Bauer et l'impératrice des Français. — Après le traité de Villafranca ; heures de repos et de félicités intimes : Napoléon, Eugénie et le prince impérial, de nouveau réunis au château de Saint-Cloud.

Elle eut à vivre une période incomparable. Tout était occasion, prétexte dans la sphère d'éblouissement où scintillait son étoile, de se réjouir avec bruit et magnificence. Il se trouvait bien, parmi ceux qui regardaient le spectacle du dehors, plus d'un médisant pour glisser des réflexions désobligeantes sur cette manière de gouverner une cour inconsidérément et légèrement. Elle en était instruite ; mais étant moins sensible alors aux

piqûres de la critique qu'elle le devint dans la suite(1), elle haussait les épaules, et répondait à l'étourdi :

« Vraiment? On trouve mal que l'on s'amuse aux Tuileries? C'est le moins, pourtant, que je procure de la distraction à ce pauvre empereur. qui est ennuyé, tout le jour, par les tracas de la politique, et que je lui montre quelques jolies femmes. »

La compensation était généreuse. De toutes parts abondaient les belles et les spirituelles, avec cet entrain, cet élan qu'inspire une juvénile confiance.

Tant de joies n'allèrent pas sans des heures ennuagées d'un voile de tristesse et d'inquiétude.

Lorsqu'on eut vu la nouvelle dictature impériale, dont les paroles d'avènement furent des promesses pacifiques pour la France, pour l'Europe, pour le monde, invoquer déjà le dieu des batailles et précipiter à la légère le drame de Crimée, une impression de stupeur avait frappé les âmes. Cependant, le succès final avait illuminé d'un reflet d'héroïsme et de poésie les sombres images de la guerre : champs de bataille jonchés de morts et de mourants, ambulances regorgeant de blessés et de malades ; et cette guerre elle-même couronnée par la victoire était apparue, selon le mot d'un historien,

(1) Après les jours d'enivrement, lorsqu'elle eut appris à connaître aussi les désabusements de la fortune et du pouvoir, elle s'attristait des malveillances, qui n'avaient même pas la haine pour mobile ; elle se plaignait, dans une lettre du 13 juillet 1866, de ces esprits dangereux, qui cherchaient le mal où il n'existait pas et déchiraient leur prochain en amateurs sans but et sans cause :

« On veut nous priver du peu de temps que nous jouissons d'air et de liberté ; s'ils savaient combien ce temps est précieux pour ceux qui sont condamnés aux préoccupations du présent et aux inquiétudes de l'avenir, ils nous laisseraient cette oasis, où nous tâchons d'oublier qu'il faut marcher, marcher toujours, avec les passions des uns... et les craintes des autres ! »

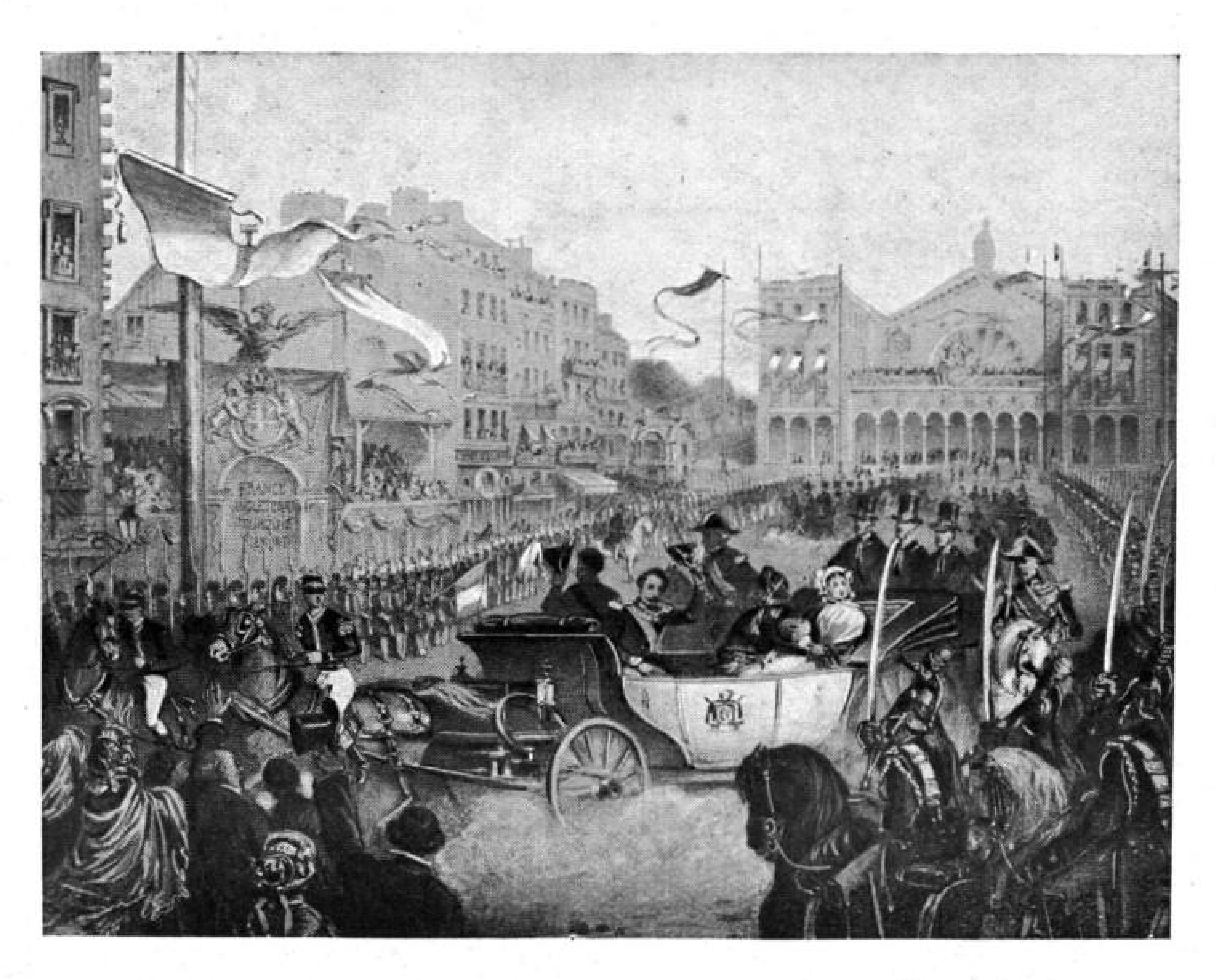
V. *Les Femmes du Second Empire.*

comme la magnifique préface du règne de Napoléon III. Les souffrances publiques, elles aussi, s'étaient effacées dans ce rayonnement des beaux jours. L'épidémie cholérique, si funeste en ses ravages, de 1853 à 1855, avait disparu. Les inondations terribles, qui ravagèrent les vallées du Rhône et de la Loire, allaient se détourner au profit du maître et de sa popularité en mettant dans une plus belle évidence son empressement à voler au-devant des misères présentes et son zèle industrieux à inspirer des travaux de protection capables d'en empêcher le retour. Il n'était pas jusqu'à la cherté des subsistances, dont on n'eût à dire qu'elle avait sa contrepartie favorable, puisqu'elle était compensée dans une large mesure par la hausse progressive des salaires. Ainsi chaque opinion, chaque jugement se rapportant à l'ordre établi et à l'empire prenait couleur de louange ou d'apologie. De tous lieux sortaient et sur tous les points se poussaient les affaires productives, les spéculations heureuses. Et la vieille cité parisienne se rendait si jeune, si attirante, si belle, en ses toilettes de pierres neuves, sous la baguette magique du préfet Haussmann!

On n'était nulle part plus satisfait de ces choses qu'à la cour; et, nulle part, une telle satisfaction n'éclatait aussi démonstrative; car, elle n'arrêtait point de s'y manifester par le nombre et la splendeur des fêtes.

Eugénie se prêtait complaisamment aux raisons dont on faisait étalage pour justifier tant d'aimables entraînements. Tout en s'appliquant à garder des dehors de haute dévotion et de dignité, elle entendait bien ne bouder à aucune des conditions agréables de son rôle.

Aux soirs de réception, la charmante mobilité de ses yeux allongés, la beauté de ses épaules se dégageant des flots de dentelles ou de mousseline comme d'une nuée et la souplesse de ses mouvements réunissaient tous les



Le Voyage de la Reine Victoria. — L'Arrivée a Paris



L'Arrivée a Saint-Cloud de la Reine Victoria

suffrages. Aux heures ensoleillées de l'après-midi, la foule parisienne accourue sur le passage de sa daumont, l'admirait descendant, piqueurs en tête, écuyers à droite et à gauche de sa voiture, escorte galopant en arrière, les larges avenues, qui menaient au Bois de Boulogne. Ou, c'était aux abords du lac, lorsque, en décembre ou janvier, la froidure avait transformé l'eau frissonnante en une surface unie et solide. Sur l'épaisseur de la glace on patinait avec allégresse. Et l'impératrice donnait l'élan à ces plaisirs d'hiver. Le front serré par une petite toque, ayant sur ses traits délicats un voile de laine et la taille prise dans une fourrure de loutre, elle glissait avec la rapidité de la flèche et avec les ondulations gracieuses de l'oiseau dans l'air. Vers elle se dirigeaient tous les yeux. Enfin, au renouveau des saisons, elle changeait de résidence ou voyageait, et la curiosité publique la suivait en ses déplacements.

Vers le commencement de 1855, Napoléon s'était décidé à mettre à exécution le projet qu'il avait conçu, depuis un laps de temps, de se rendre en Angleterre, pour inviter la reine Victoria à favoriser de sa visite l'Exposition universelle, qui s'organisait à Paris. Désireux de voir l'impératrice prendre sa part des contentements, qu'il espérait recueillir de cette démarche officielle, il avait voulu qu'elle traversât aussi le détroit. Napoléon et Eugénie quittèrent la France, dès les premiers jours d'avril. Leur débarquement s'accomplit en des conditions superbes d'éclat et de cérémonie. Les souverains, au devant desquels s'était porté le prince Albert, se savaient attendus à Windsor ; la reine, entourée de ses enfants, leur y ménageait l'accueil le plus flatteur, dans un cadre à la fois intime et grandiose. Ce fut une succession de journées inoubliables. L'entrée à Londres, au milieu d'un immense concours de peuple, fut

comme un soulèvement d'enthousiasme. Le temps était radieux. Les rues regorgeaient de monde. Des milliers de personnes faisaient la haie sur le passage du cortège, qui se composait de six voitures découvertes, escortées par un escadron de gardes du corps et par de nombreux piqueurs en livrée écarlate. Ces voitures allaient au pas. On remonta Saint-James Street : l'empereur se pencha vers l'impératrice et fit un signe : il lui montrait la maison qu'il y avait habitée, autrefois. La foule comprit le geste et acclama. Le lord-maire, au nom de la Cité, pria les voyageurs impériaux à un grand dîner, au Guide-Hall, pendant que le comte Walewski, à l'ambassade française, ordonnait les préparatifs d'une fête brillante.

Peu de temps après leur retour, la reine Victoria annonçait son arrivée prochaine à Paris. Cette arrivée, en effet, ne tarda point. La présence de Victoria au château de Saint-Cloud, comme invitée du chef de l'État, scella l'alliance anglo-française, resserra les liens d'amitié qui l'unissaient déjà à l'impératrice Eugénie, et rendit décisive l'admission de Napoléon III au comité des souverains.

Le 15 mai, était solennisée l'ouverture officielle de l'Exposition. Ces fêtes de la paix, commencées et poursuivies en pleine guerre, avaient inauguré la phase de splendeur, qui allait faire de Paris le centre de réunion du monde civilisé. Pour la comtesse de Téba d'il y a seulement trois années, quelle suprême satisfaction ! Celui qu'on avait appelé à présider ces assises du commerce et de l'industrie, le prince Jérôme-Napoléon, suivi de son cortège, s'était porté au devant d'elle et de l'empereur jusqu'au portail de la vaste salle ; puis, l'avait conduite, ainsi que Napoléon III, vers un trône élevé sur une estrade et dont le fond était un immense

voile de velours cramoisi brodé d'or. De cette place, elle s'imposait à tous les regards, dans l'éclat de sa prodigieuse fortune.

Les déplacements des rois et des princes de famille régnante s'environnaient alors de plus d'apparat. Ils se rattachaient à des circonstances plus rares. L'étiquette s'appliquait davantage à sauvegarder, jusqu'en ses moindres expressions, le prestige monarchique. Une importance sensationnelle accompagnait encore, dans l'esprit des peuples, les pérégrinations des porte-couronnes. Aux Tuileries, ce fut un empressement extraordinaire à multiplier les cérémonies pour fêter dignement, en 1855, la venue de la reine d'Angleterre, du roi Victor-Emmanuel et du duc de Brabant. L'impératrice se dépensait avec beaucoup d'ardeur à remplir les devoirs d'une hospitalité fastueuse.

Il y eut, l'année suivante, beaucoup d'allées et venues au palais des Tuileries. Les hôtes princiers s'y succédaient à l'envi. Une impatiente curiosité les ramenait dans les murs de la capitale française, que la promptitude féérique de ses métamorphoses rendait, chaque fois, différente à leurs yeux.

L'une des visites étrangères, qui, sans être alors des plus remarquées, fut de celles qui emportèrent avec elles les conséquences les plus sérieuses, a été le passage, au pavillon de Marsan, dans les dernières semaines de 1856, du baron de Moltke, le futur chef d'état-major des armées allemandes. Au retour d'un voyage qu'il avait fait à Londres pour accompagner le prince Frédéric-Guillaume, allant en visite de présentation auprès de sa fiancée la princesse Augusta, il s'était arrêté avec lui, à Paris, pendant une quinzaine de jours, notant ses impressions et se réservant de les utiliser peut-être. L'empereur avait reçu Frédéric-Guillaume et l'officier prus-

sien attaché à sa personne, au bas du grand escalier des Tuileries et les avait conduits aussitôt dans le salon bleu de l'impératrice. Le prince-héritier et le baron de Moltke, qui n'auraient pas eu le loisir de changer de costume en cours de route, avaient eu la précaution de revêtir, dès le matin, leurs habits brodés et les insignes de leurs ordres. Napoléon portait l'uniforme de maréchal de France et le cordon de l'Aigle-Noir de Prusse. L'impératrice était habillée modestement et avec goût d'une robe montante vert foncé et noir. A la réception du soir, ses hôtes la revirent sous des apparences moins simples. Une robe de satin blanc laissait à découvert son cou et ses bras, que Moltke trouva d'une beauté incomparable. Elle avait une coiffure rouge cramoisi, et autour du cou un double collier de perles magnifiques.

Elle prodigua les paroles aimables à ses invités. Il parut même qu'elle se mit en frais avec trop de spontanéité généreuse. Une certaine exubérance lui était restée de son éducation de jeunesse, à Carabanchel. « Elle a la parole vive et abondante, remarqua de Moltke, et des allures qu'on ne s'attend pas à trouver en si haut lieu. » Par la même occasion, il enveloppait d'un jugement peu admiratif la personne de Napoléon, dont la contenance grave lui paraissait mêlée d'embarras. « Chez lui, au salon, déclarait-il, il ne fait pas montre d'une attitude imposante, et, quand on converse avec lui on constate en son maintien de la gêne. C'est un empereur, mais ce n'est pas un roi. »

Frédéric-Guillaume logeait au château. On avait mis à la disposition du baron de Moltke toute une suite de pièces du pavillon de Marsan, qu'avaient occupées, autrefois, les princes d'Orléans. Tous deux ne résidaient guère en leurs appartements, mais employaient leurs

heures à sortir, à observer, à bien connaître la ville. Le futur maréchal tour à tour admirait et critiquait. Homme de guerre avant tout, il nota spécialement — pour en écrire à sa femme (!) — que les casernes extérieurement élégantes étaient sans hygiène et sans propreté à l'intérieur ou que, dans le défilé des troupes, à la revue, les soldats n'observaient point tous les pas et portaient le fusil négligemment (1). C'était à la fin de décembre 1856, avons-nous dit. On eut à revoir deux fois en France M. de Moltke ; ce fut en 1867, et plus malheureusement en 1870.

L'année s'était achevée sous les auspices de la paix, — la paix soumise à laquelle avait dû se plier le gouvernement russe. Et un autre grand événement s'était accompli, dans le courant de 1856, portant au comble les prospérités de la famille napoléonienne. Nous voulons parler de la naissance du prince Impérial.

Déjà, en avril 1853, des espérances s'étaient formées dans l'entourage intime. Des indiscrétions voilées avaient inspiré des pronostics. Subitement l'impératrice était tombée malade. Elle avait eu l'imprudence de prendre un bain chaud qui avait eu, pour suites, des douleurs aiguës et l'accident fréquent en pareil cas s'était produit. Elle avait dû garder le lit, pendant plusieurs semaines. D'occurrence, on fut conduit à faire cette remarque qu'il n'avait jamais été tant parlé, dans les salons de Paris, de femmes en espérance de maternité et d'accouchements. A entendre bruire partout ce genre de propos, on eût cru relire les lettres de Mme de Maintenon à la princesse des Ursins, où reviennent, à chaque instant, des détails circonstanciés sur les gros-

(1) « On n'attache ici aucune importance à ce détail. Chez nous on aurait imposé à tout le monde des exercices supplémentaires. » (DE MOLTKE, *Lett. à la baronne de Moltke.*)

sesses des dames de la cour de Louis XIV. Il fut constaté qu'en pareilles matières entrait peu de sympathie pour l'impératrice et la dynastie, la société parisienne ne s'étant pas encore accommodée tout à fait au régime du coup d'État. La morgue aristocratique surtout n'avait pas encore pardonné à l'impératrice d'être montée sur le trône sans avoir l'excuse d'être pour le moins une princesse de race.

Au mois de mai, elle put se promener en voiture. Elle se disait, toutefois, que sa santé restait compromise. A la grande réception de cour du 1er janvier 1854 elle avait paru fatiguée, souffrante. Enfin, elle s'était rétablie. Il y eut d'autres velléités de même nature, — on le supposa, du moins, d'autres pâleurs dénonciatrices. Cependant, elle tardait à entrer dans les voies de la maternité. On s'en désolait, aux Tuileries. On s'en réjouissait, au Palais-Royal. Le 16 mai 1856, une nouvelle jetée à tous les échos et répercutée, dans les airs, par une salve de cent et un coups de canon, troubla cette joie secrète de Jérôme-Napoléon, et dérangea brusquement ses calculs d'héritier présomptif. Elle annonçait la venue au monde, dans les Tuileries en fête, de Louis-Eugène Napoléon (1).

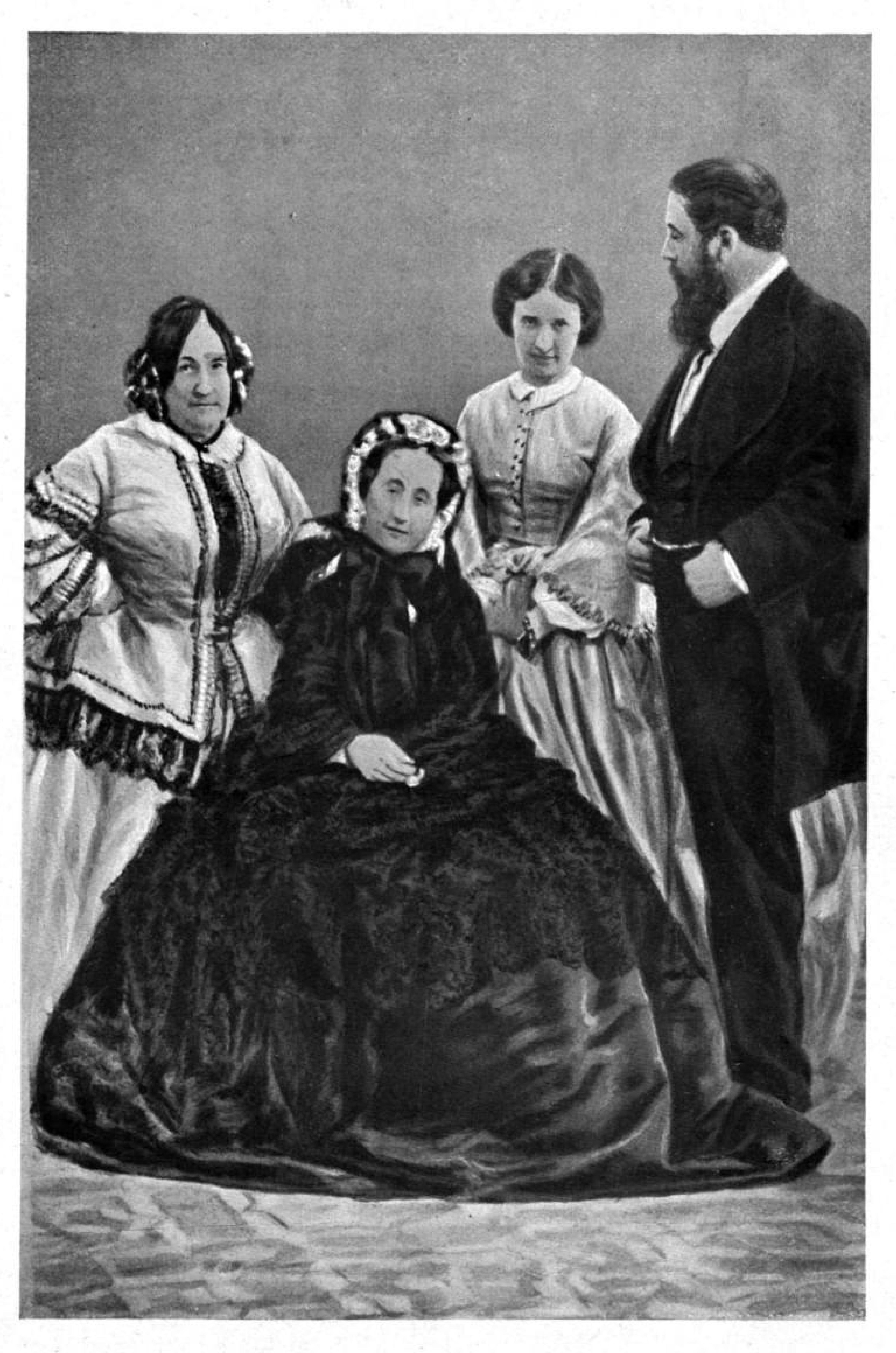
Des illusions sans bornes remplissaient le cœur et l'imagination de ceux qui avaient l'intérêt le plus direct à en prolonger le rêve. Des fenêtres du palais ils entendaient monter les rumeurs joyeuses de la ville, comme

(1) « 19 mars 1856. — Une lettre de Persigny m'annonce que l'impératrice des Français est heureusement accouchée d'un fils. L'empereur, qui n'a pas quitté une minute la chambre de sa femme, était dans un état nerveux indescriptible ; il a sangloté sans interruption, pendant quinze heures. Quand l'enfant est né, il a, dans le transport de sa joie, embrassé d'affilée les cinq premières personnes qu'il a trouvées dans la pièce voisine ; puis, s'apercevant qu'il oubliait sa dignité, il a dit : » Je ne peux pas vous embrasser tous. » (*Mémoires d'un ancien ministre*, par lord MALMESBURY, p. 230.)

si chacun de ses habitants eût été par le hasard de cette naissance gratifié de biens personnels et durables. Les poètes du trône, un Théophile Gautier, un Barthélemy, avaient accordé leur lyre pour célébrer, dans la langue des dieux, la venue de l'enfant providentiel. Trois jours après la délivrance de l'impératrice, les députations des corps de l'État, une à une, en longue cérémonie, défilèrent devant le berceau où il dormait ses premiers sommeils. On les avait conduites de la salle du Trône aux appartements du prince à peine né, bien insensible à tant d'honneurs. Trois mois s'écoulèrent. On savait que le pape Pie IX (l'armée, l'opinion publique eussent préféré un parrainage militaire) et la reine de Suède avait accepté de tenir sur les fonts du baptême, par l'entremise du cardinal-légat Patrizzi et de la princesse Stéphanie de Bade, le poupon impérial... Quelle journée fut celle du 14 juin ! Des alignements de troupes interminables, partout des uniformes, des reflets d'or, d'argent et d'acier, un défilé sans fin d'équipages amenant à l'église métropolitaine les corps constitués, les ambassadeurs, les invités illustres, puis les voitures aux armes des Napoléon et le carrosse à huit chevaux où, dans les bras de sa nourrice, une jeune Bourguignonne en habits de fête, arrivait le prince-infant, objet de tant de démonstrations et d'espérances. Les musiques militaires faisaient retentir l'hymne national, jusqu'à ce que cette foule empanachée eût disparu dans les profondeurs de la basilique. L'archevêque de Paris, entouré de son clergé, avait reçu l'empereur et l'impératrice sur le seuil des portes grandes ouvertes. Les orgues jouèrent une entrée triomphale. Notre-Dame déploya ses pompes religieuses avec un éclat inouï. Le protocole impérialiste s'était surpassé dans le grandiose de cette solennité baptismale.

Le parvenu du 2 décembre put se dire, ce jour-là, qu'il touchait au summum des félicités humaines, au moins de celles qu'il était en mesure d'atteindre, n'ayant plus en sa possession les dons par excellence de la jeunesse. Le Ciel, la Providence ou le hasard, comme il plaira d'appeler cette puissance inconnue, qui dispose de l'enchaînement des circonstances, l'avait comblé de bienfaits insignes. Il régnait dans le calme sur l'un des empires les plus florissants du monde. Un enfant au berceau, une compagne embellie des charmes nouveaux de la maternité souriaient à sa vue. D'autres femmes jolies et attrayantes, comme pour varier ses impressions, s'empressaient autour de lui et prévenaient ses attentions, sinon même son caprice et ses désirs. Si les marques de la prospérité publique contribuaient à réjouir son âme, il devait reconnaître que lui-même avait eu sa part très large de joies intimes et personnelles. Et le sort de l'épouse n'avait rien à envier au sort de l'époux, avec des libertés moins étendues.

Les semaines et les mois de l'année 1857 se succédaient dans l'abondance et la sécurité. Napoléon et sa compagne, saisissant à propos les avantages de concessions importantes accordées à l'Église et à la société chrétienne, venaient de se montrer à la Bretagne catholique, en des conditions de succès, qui confinaient au triomphe. Quel itinéraire et quel pèlerinage, à Brest, à Notre-Dame-d'Auray, à Saint-Servan, à Saint-Malo! Partout des députations conduites par des prêtres et précédées de leurs bannières s'étaient portées sur leur passage avec une sorte de religieux enthousiasme. Et le soir, dépaysés et charmés, ils n'avaient entendu, autour d'eux, que des sons de hautbois et de binious accompagnant les danses du pays. Ce n'était qu'amour, extase, dans les regards des enfants de l'Armorique, pour la



L'Impératrice Eugénie et la Famille Aguado

blonde souveraine (1), si belle à voir dans sa robe de tulle bleu pâle semé de longs fils d'argent, et si généreuse de sourires, de saluts circulaires à cette foule respectueuse et attentive! Eugénie se rappellera, longtemps après, les ovations sincères qu'elle avait reçues des populations bretonnes, en des jours qui n'eurent plus de lendemains aussi purs, aussi complets.

Cette année 1857 fut peut-être la meilleure du règne de Napoléon III. Nul, au dehors, ne songeait à l'attaquer. A l'intérieur le silence des opinions ne permettait à aucune critique, à aucun sentiment hostile de se trahir. Il jouissait tranquille de ses biens, en y associant la compagne qu'il avait choisie. Et sous ses yeux paternels grandissait l'héritier du trône.

Des entrevues pacifiques variaient le cours de ces enchantements. Après une visite de Napoléon et d'Eugénie, à Osborne, en l'île de Wight, Osborn-House, la résidence favorite de Victoria, où s'étaient resserrés des liens qui se relâchaient, depuis quelque temps, entre l'Angleterre et la France, il fut beaucoup parlé de la rencontre, à Stuttgart, de Napoléon III avec l'empereur de Russie, son ennemi de l'avant-veille. Pendant que cette entrevue suivait son cours, du 25 au 28 septembre, il fut remarqué que l'impératrice des Français n'avait pas été appelée aux honneurs de la conversation et qu'il y avait eu comme une entente secrète à l'en écarter. Des circonstances furent rapprochées dont la signification laissa peu de doutes sur cela. L'impératrice de Russie, qui se trouvait à Darmstadt, avait annoncé son intention de ne point se rendre à Stuttgart. Sans doute craignait-elle une lutte d'élégance et d'esprit, qui n'eût pas été à son avantage, si la rencontre se fût produite.

(1) Ou paraissant telle. Voir la note de la page 99.

Au dire de Rothan, le fin diplomate, qui la vit à Stuttgart, l'impératrice Marie, dont l'origine n'était pas bien claire (1), n'avait rien d'impérial en son port, ni ses manières; elle sentait la petite cour d'Allemagne, en d'autres termes la province. Eugénie avait dû, non sans regret, renoncer au voyage. Mais, au dernier moment, la tsarine s'était ravisée, et on l'avait vu prendre une tierce place au rendez-vous des deux empereurs. Eugénie en conçut un dépit assez légitime, qui n'était point pour augmenter la chaleur des relations existantes entre Paris et Saint-Pétersbourg. On venait de lui rappeler d'une façon indirecte, mais sensible, le préjugé, qui rendait la haute société d'Autriche et d'Allemagne moins exclusive pour les hommes que pour les femmes, lorsque celles-ci ne semblaient pas lui appartenir complètement. Mais, cette impression de froissement fut passagère sur son humeur changeante. Quelques soirées de bal suffirent à la lui faire oublier. Aussi bien Napoléon avait obtenu à Stuttgart, où la grande et impassible figure d'Alexandre était passée presque inaperçue, un succès si franc, si général, qu'elle put en prendre sa part pour se consoler.

L'impératrice continuait donc de se laisser bercer aux douceurs des longs espoirs. Les journaux, comme à l'accoutumée, célébraient sur tous les tons son empressement à soulager les misères sociales par une foule de créations hospitalières, où éclatait son esprit de bienfaisance. Une occasion manquait encore à leur zèle, — celle d'attester publiquement qu'elle avait l'âme aussi capable de vaillance que d'humanité. Un événement tragique vint la leur offrir. Ce fut l'attentat d'Orsini et de ses trois complices, Gomez, Pietri et de Rudio.

(1) Elle passait pour être la fille d'un M. de Grancy.

Le jeudi 14 janvier 1858, il avait été porté à la connaissance de tous que Leurs Majestés impériales assisteraient à la représentation de l'Opéra. Les préparatifs dont il était fait montre aux abords du monument proclamaient qu'elles y étaient attendues. Vers huit heures et demie du soir s'annonça le cortège. La première voiture occupée par des officiers de la maison de l'Empereur avait déjà dépassé le péristyle du théâtre. Un peloton de lanciers de la Garde la suivait; et enfin venait un autre carrosse, où se trouvaient l'empereur, l'impératrice et, sur la banquette de devant, le général Roguet. Celle-ci s'était engagée d'une allure ralentie dans le passage réservé aux souverains, à l'extrémité de ce péristyle, lorsque de formidables détonations ébranlèrent les airs. Trois bombes chargées de balles avaient éclaté entre les roues, projetant, au hasard, leurs engins de destruction et de mort, couvrant le sol de victimes et n'ayant épargné que par miracle celui qui était l'unique objet, l'unique but de l'attentat. Un projectile avait traversé le chapeau de Napoléon; une brisure de vitre avait effleuré légèrement, près de l'œil, le visage de l'impératrice. Le bas de sa robe blanche était taché du sang d'un des chevaux de l'escorte. Elle n'avait pas poussé un cri. A peine la pâleur de son visage trahissait-elle son émotion. Des témoins, qui suivaient des yeux Napoléon et Eugénie, depuis leur descente de voiture jusqu'à leur entrée dans la loge de l'Opéra, avaient constaté que l'empereur paraissait, à ce moment, complètement démoralisé, tandis que l'impératrice était parfaite de calme intrépide. Pendant le spectacle, qu'on ne regardait ni n'écoutait guère, une foule de personnages, accourus en hâte, se pressaient dans le salon de la loge impériale. Eugénie leur montrait le manteau du général Roguet criblé de projectiles ou bien leur désignait l'em-

pereur en disant avec un sourire : *C'est pourtant lui qui nous vaut cela !*

On avait oublié, depuis plusieurs années, les complots de l'Hippodrome et de l'Opéra-Comique. D'autres tentatives dirigées contre la vie de Napoléon III avaient été déjouées sans peine. Les circonstances de cette nuit terrible eurent une répercussion beaucoup plus profonde et plus prolongée. Elles avaient remué et impressionné tout Paris. De même le procès des révolutionnaires italiens, sous la conduite de Chaix-d'Est-Ange, procureur général de la cour de Paris, et dans lequel Jules Favre prenait la défense des accusés, excita une émotion extraordinaire. L'impératrice, dont l'âme s'était soulevée d'un premier mouvement d'indignation, à l'idée d'un crime dont les effets meurtriers avaient frappé tant d'innocents (1). s'était laissée peu à peu amollir sous l'influence d'un sentiment de pitié pour les coupables, pour Orsini surtout. Les traverses étranges de sa jeunesse, les côtés romanesques d'une période de sa vie pleine de turbulence, ses actes de courage, son évasion de la citadelle de Mantoue, grâce à la complicité d'une femme et ses égarements mêmes, dus à l'impulsion d'une doctrine farouche, avaient impressionné l'imagination d'Eugénie. La logique sinistre et violente d'Orsini, qui lui faisait croire que le plus sûr moyen d'amener une révolution en Italie serait d'en provoquer une en France, et, pour cela, de tuer d'abord l'empereur, la révoltait et l'intéressait à la fois. C'était du patriotisme aveugle, sans doute, mais c'était encore du patriotisme. Et elle avait trouvé juste, humain, de solliciter sa grâce.

« Ce qui a poussé Orsini à l'assassinat, assurait-elle,

(1) Il y eut cent cinquante-six personnes atteintes, dont huit succombèrent.

c'est l'exaltation d'un sentiment généreux. Il aime la liberté avec passion et il déteste non moins énergiquement les oppresseurs de son pays. Je me souviens très bien de la haine que nous avions en Espagne contre les Français, après les guerres du premier Empire. »

Elle ajoutait qu'il n'avait pas voulu tuer l'empereur des Français, mais l'ami de l'empereur d'Autriche. Peu de jours auparavant, il était question, devant elle, du conspirateur italien et elle plaidait l'atténuation de son acte homicide.

« Ce n'est pas un assassin vulgaire, disait-elle, ce n'est pas un misérable comme Pianori ; c'est un homme hardi, fier, qui a mon estime. »

Partout, elle insistait avec force, en sa faveur. Elle n'avait rien moins que l'âme républicaine. L'esprit de représailles qui sévissait sous ses yeux, les mesures exceptionnelles et la loi de sûreté générale, que venait de décréter le gouvernement pour s'assurer le droit de proscrire sans jugement et d'emprisonner sans explication de motifs tous ceux qui seraient considérés comme suspects, n'avaient excité en son âme et conscience aucune idée de protestation. Mais le cas personnel d'Orsini avait touché les fibres de son cœur. Un élan de générosité sincère la poussait, lorsqu'elle faisait à l'empereur des scènes de sanglots pour obtenir cette grâce, qui, selon elle, eût porté bonheur à leur fils. Les *ultima verba* du condamné, son adjuration patriotique à Napoléon III, au nom de l'Italie, l'avaient émue jusqu'aux larmes. Elle ne put le dérober aux effets d'un jugement capital ; la grandeur du crime dépassait les bornes de la clémence. Mais l'une des conséquences indirectes du drame et de la perturbation qu'il avait produite fut de lui procurer à elle-même une sorte de grandissement moral et politique inattendu.

On avait admiré d'abord son courage dans le péril. Des réflexions étaient venues à la suite; on avait, médité sur des lendemains possibles. Des serviteurs fidèles entrevirent les hasards d'une succession au trône brusquement ouverte : l'empereur emporté par une balle révolutionnaire et la belle impératrice, avec son jeune enfant sur les bras, demandant à l'armée de la protéger et de sauver la France. On s'était exalté sur ce thème, au point de croire la chose presque accomplie, d'oublier momentanément l'empereur et de considérer comme une quantité négligeable celui qui, de fait, donnait des ordres et régnait. Napoléon. à qui les bombes d'Orsini avaient rappelé, par une secousse si forte, des engagements anciennement pris. et qu'il oubliait de tenir, auprès des libéraux italiens, semblait triste, accablé, pendant qu'Eugénie jouissait avec une sorte de contentement ingénu de son triomphe d'héroïne. Parmi les adresses militaires envoyées, à la suite de l'attentat, et qui, signées par des généraux, des colonels, des officiers de tous grades, protestaient de leur dévouement pour l'enfant impérial et la régente éventuelle, deux de celles-là avaient eu des auteurs, qui ne craignaient point de la comparer à la grande impératrice Marie-Thérèse. Cette préoccupation de l'héritage dynastique, en cas d'assassinat de l'empereur. était la note dominante des pensées et des propos du jour.

Le soir du 19 février, une singulière conversation s'était déroulée en présence de l'impératrice. Le général Espinasse, avec sa brutalité soldatesque, exposait ses projets, en des circonstances aussi graves, s'il se trouvait chargé de réprimer des entreprises républicaines. Il ferait main basse sur ceux-ci, emprisonnerait ou expulserait ceux-là et saurait bien étouffer le mal dans ses racines. Emporté par la chaleur de son débit, il ne mé-

nageait pas les termes d'une franchise toute militaire et ne retenait qu'avec peine les jurons, les sacrements trop énergiques. Enfin, il s'était aperçu qu'il parlait à une femme et dans le salon d'une femme. Il se confondit en excuses. Mais l'impératrice, à qui les intentions d'Espinasse rendaient excusables ses écarts de langage, lui répondit, comme si elle y eût pris plaisir : « Mais non, mais non. Répétez ! »

Cette régence, dont ses conseillers évoquaient les hasards traversés d'inquiétudes, allait passer en ses mains, dans des circonstances moins redoutables.

La bombe d'Orsini avait explosé ainsi qu'une sommation brutale à Napoléon III d'entamer enfin la grande affaire de son règne, c'est-à-dire la reconstitution de la nationalité italienne. Il s'y sentait poussé fatalement. Des motifs de guerre à l'Autriche ne furent pas longs à découvrir. Impatient de marcher sur les traces de son oncle et de révéler au monde les aptitudes militaires, qu'il croyait posséder comme un legs de famille, l'empereur annonça sa résolution de prendre le commandement des troupes. L'idée parut inopportune, sinon téméraire, en la nouveauté du règne. Quelques personnes de l'entourage du chef de l'État en rejetèrent les responsabilités sur les excitations de l'impératrice. Il fut reconnu qu'elle n'avait aucunement travaillé son esprit dans le sens de ces déterminations belliqueuses, mais qu'elle s'était, au contraire, pour une fois, rangé du côté de la prudence et du bon sens.

Cependant, Napoléon avait arrêté ses dispositions de départ. Comme il avait pu mesurer, en la soirée du 14 janvier 1858, les capacités de résistance morale de sa compagne sous des airs émancipés, comme il désirait rehausser le caractère de sa personne en augmentant son autorité, il lui conféra officiellement la regence.

Elle n'en manifesta aucune surprise, mais tâcha d'en remplir les fonctions, avec l'aide des ministres, sans embarras ni trouble. Il n'y avait pas d'alarmes pressantes. Les éventualités politiques ne comportaient point de périls graves. Le calme régnait à l'intérieur et la confiance était acquise. Eugénie n'avait qu'à se laisser conduire par ces courants favorables. Complaisamment on louait autour d'elle sa prudence et sa jeune maturité. Les gouvernants avaient un air de sincérité lorsqu'ils paraissaient tenir en considération très sérieuse l'attitude de l'impératrice et les effets heureux de sa présence sur leurs délibérations. Elle se mettait au métier de bon cœur, intimement flattée de découvrir en soi ces ressources inattendues, ces aptitudes insoupçonnées. Un matin, étant reçu chez elle, Mérimée avait eu la surprise de la trouver en train d'apprendre par cœur la constitution !

A vrai dire, il ne se passa point de circonstances bien extraordinaires, pendant la régence d'Eugénie, en 1859. Il fut parlé de quelques incidents, où la volonté de l'impératrice n'eut à intervenir que passagèrement et sans difficultés, des grèves, par exemple, comme celle des conducteurs de fiacres, qu'elle avait fait cesser en donnant l'ordre que des soldats du train des équipages prissent les rênes et le fouet, en leur place. Outre cela peu de chose ou presque rien. La machine gouvernementale allait de sa propre impulsion normalement et sans secousse.

Les nouvelles du dehors continuaient d'abonder dans le sens le plus satisfaisant. Le 13 juillet, l'impératrice et le prince impérial se rendaient du château des Tuileries à Notre-Dame, pour le *Te Deum* de Solferino. Leur voiture remplie de bouquets offerts par la garde nationale et par les troupes n'avançait que sur des fleurs.



La naissance du Prince Impérial
le 16 Mars 1856. — d'après une Lithographie de R. de Moraine

L'ovation du retour dépassa encore celle de l'arrivée. On reconnaissait à ces transports joyeux du peuple qu'on sentait approcher la fin de la guerre. Et ces présages réjouissaient aussi le cœur d'Eugénie.

La campagne d'Italie, comme nous le constations tout à l'heure, ne l'avait pas eue pour zélatrice. Tout au contraire. Avant que cette campagne fût décidée, sa foi ultramontaine s'était alarmée des périls qu'elle entraînait pour la souveraineté papale. D'autre part, quand Eugénie avait appris la volonté de l'empereur de se porter en personne sur le théâtre des opérations, elle avait ressenti des appréhensions vives. Elle frissonna de la crainte qu'en s'exposant aux hasards sanglants des batailles, il ne laissât dans les plaines de la Lombardie, avec sa vie même, sa couronne trop récente et encore trop instable pour se maintenir, lui disparu, sur la tête d'une femme ou d'un enfant. Au moment du départ de l'armée, tandis que les soldats défilaient, musique en tête, on l'avait vue, sur un balcon des Tuileries, suivre de ses yeux gonflés de larmes ce spectacle émouvant. Elle disait adieu en pleurant à ceux qui s'en allaient au feu, sans savoir pourquoi, et qui la saluaient, au passage, de leurs hourras frénétiques. Et peut-être songeait-elle que, dans ces rangs pressés, beaucoup d'hommes jeunes, alertes, seraient arrachés à la vie, à leurs espérances de joie, de bonheur et d'amour pour l'accomplissement des desseins d'un ministre piémontais.

Si elle eut un peu d'influence sur les événements de la guerre d'Italie, ce fut uniquement pour en rapprocher la solution pacifique. Or, on sait combien la soudaineté du dénouement jeta de surprise dans l'esprit des augures politiques les plus sagaces. Les armements de la Prusse, la concentration des troupes allemandes de l'autre côté du Rhin et d'autres raisons, telles que

les sentiments d'humanité de l'empereur, qu'impressionnaient douloureusement les horreurs d'un champ de bataille, purent bien être considérés comme les motifs divers d'un arrêt aussi subit sur le chemin de la vicoire. Mais les causes n'en furent pas toutes sur l'Adige, ni sur le Rhin. Des influences secrètes y contribuèrent, qui émanaient de l'intimité impériale.

La preuve nous en est fournie par le témoignage inédit et tout particulier de l'ancien aumônier de l'impératrice, Bernard Bauer. Bien longtemps après, alors que l'empire français ne représentait plus à l'imagination que le souvenir d'une grande puissance effondrée, il se trouvait à Genève, où était de passage Élisabeth, impératrice et reine d'Autriche-Hongrie. C'était pendant le mois, qui précéda l'attentat sans excuse parce qu'il fut sans raison, le crime inepte dont elle a été la victime. Quatre ou cinq fois, les existences voyageuses de cette souveraine et du prêtre volontairement exilé du sein de l'Église s'étaient croisées sur les chemins de l'Europe. Jamais leurs conversations n'avaient effleuré la politique et ses thèmes épineux qu'elle tenait en une profonde aversion. Il était plus doux à leurs intelligences de communier sous les espèces profanes d'un même culte pour le génie d'Henri Heine. Ce jour-là, comme il était venu lui rendre hommage dans sa villa merveilleuse du Léman, Élisabeth porta l'entretien, pour la première et hélas! pour la dernière fois, sur la visite que le couple impérial de France fit en 1867 — lors de l'entrevue de Salzbourg — au couple impérial d'Autriche-Hongrie. Ce fut, comme nous aurons occasion de le redire, un voyage de pénible condoléance, après la mort de Maximilien tombé sous les coups des juaristes. François-Joseph portait au cœur la douloureuse blessure, qu'y avait enfoncée l'assassinat juridique de son frère ; et, à cette

poignante impression s'ajoutait le ressentiment de s'être vu arracher de vive force deux joyaux précieux de sa couronne : la Lombardie et la Vénétie... Sous le cérémonial des politesses de cour, quelles paroles de sincérité purent échanger les deux monarques, hier en armes l'un contre l'autre, et maintenant rapprochés par les liens de l'hospitalité ? L'un quitta la terre sans avoir dit son secret, et le second peu loquace n'en a confié les détails à personne, dans son entourage.

Les deux impératrices furent plus expansives et un écho de leurs entretiens alla frapper l'oreille d'un visiteur de hasard, pendant une garden-party, qui fut, sans doute, la dernière réjouissance de celle que guettait déjà le poignard de Luccheni. La mélancolique voyageuse, dont les propos s'étaient jusque-là confinés dans les impressions vagues de l'art et de la poésie, s'était laissé prendre longuement au rappel des souvenirs de Salzbourg. Après avoir exprimé ses sympathies personnelles pour la veuve du dernier empereur des Français, elle ajouta : « Je sais qu'elle a été très opposée à la guerre d'Italie, dont la prompte terminaison fut en partie son œuvre. Elle s'est excusée auprès de nous-mêmes de n'avoir pu empêcher ces funestes combats ; elle s'en consolait à la pensée qu'elle en avait abrégé les maux et la durée. »

Que ne fut-elle toujours aussi sage en ses conseils !

Le 16 juillet avait été la dernière journée que l'empereur eût passée sur le territoire italien, d'où ses alliés avaient eu autant de satisfaction à le voir partir que lui à le quitter. Le roi Victor-Emmanuel, le prince de Carignan et une suite nombreuse l'avaient accompagné jusqu'à Suze, limite extrême de la voie ferrée. Les deux monarques s'étaient séparés, après une accolade dont les effusions servaient à cacher mal un certain malaise. Pen-

dant que le cortège de Napoléon s'éloignait dans les berlines de voyage, qui avaient à gravir le col du Mont-Cenis pour redescendre vers Saint-Jean-de-Maurienne, le roi était remonté dans son wagon, le ramenant à Turin. Il y avait pris place en poussant un soupir de soulagement où passait comme une bouffée d'ingratitude : « Enfin, il est parti ! » Les Italiens gardaient rancune à leur libérateur de s'être arrêté à mi-route, en ne les affranchissant pas complètement et d'un seul coup.

Mais Napoléon n'avait pas attardé longuement ses réflexions à supputer le plus ou moins de regrets qu'il laissait derrière lui. Le 17 juillet, il était de retour dans son château de Saint-Cloud, délicieux entre tous les châteaux de France et de Navarre. Il était sorti heureusement d'une aventure de guerre qui faillit, à deux fois, tourner très mal pour sa gloire. Il n'aspirait plus qu'à se remettre tranquillement d'une aussi chaude alerte. Après les discours officiels aux corps de l'État, après les mots qu'il fallait dire au pays d'une voix solennelle et de haut, il se reposait avec délices en la société d'Eugénie, du prince enfant et de ses familiers, que sa présence rassurait. Car, c'était l'époque de l'année où la Cour fuyait la chaleur et les poussières de Paris pour aller prendre ses plaisirs à l'ombre des parcs et des forêts. Temps d'arrêt plein de charmes, vacances prolongées, où notre récit va suspendre son cours pour laisser la place aux tableaux des changements de saisons, qui furent d'une si grosse importance dans leur vie privée. Fontainebleau, Saint-Cloud, Biarritz, Compiègne, combien abondante pourrait en être la chronique !

# CHAPITRE VI

Pendant la saison chaude. — Les déplacements de la Cour. — A Saint-Cloud ; sentiments particuliers de l'impératrice pour cette résidence. — Seule, au château ; comment Eugénie y coulait les heures. — Animation accrue des réceptions de Saint-Cloud, avec la venue de l'empereur et de son cortège. — Des passe-temps variés ; les joyeusetés de Villeneuve-l'Étang, en mai 1853. — De Saint-Cloud à Fontainebleau. — Dans ce cadre majestueux ; réminiscences monarchiques. — Chasses et promenades en forêt. — Des excursions mouvementées, sous la conduite de l'impératrice. — Traits et anecdotes. — Dernière étape, entre Paris et Versailles. — Retour à Paris, pour la fête du 15 août. — Départ pour Biarritz. — Les douceurs de septembre, sur la frontière d'Espagne. — Comment « Eugénie de Montijo » avait inventé Biarritz. — Le ton qui régnait en la villa Eugénie. — Des visiteurs étrangers ; entre autres M. de Bismarck. — Goûts voyageurs de la cour napoléonienne. — A Compiègne. — Les fameuses séries. — Chasses, réceptions, bals, spectacles ; jours de soleil et jours de pluies : tableau complet de la vie de la cour à Compiègne ; au centre, la figure et le rôle de l'impératrice. — Fin de vacances et recommencement des fêtes officielles.

Dès que souriait le mois des fleurs, les équipages se tenaient prêts à partir des Tuileries pour Saint-Cloud. On devait y passer plusieurs mois : l'été, avec un laps de séjour intermédiaire, en mi-juin et juillet, à Fontainebleau ; l'automne, au retour de Biarritz, et en attendant que fussent ouvertes les grandes chasses de Compiègne.

Une merveille de nature, entre Paris et Versailles, un site sans égal, qu'embellissaient, à chaque pas, les mille inventions de l'art des jardins ; la Seine, au pied

de cette verdoyante colline ; en face du château, les eaux jaillissant dans les airs ou se déversant en cascade sur les gradins incessamment lavés ; et, au loin, à perte de vue, le panorama de la ville énorme ; enfin, à l'intérieur, des appartements d'un luxe artistique et d'une élégance admirables, se reliant par une passerelle légère aux parterres fleuris, sur la partie haute du parc : tel on voyait, en son ensemble et ses perspectives, le domaine royal, dont le dernier des Bourbons, Charles X, avait dit, du fond de son exil, en Bohême :

« Je pleure deux choses : d'abord Saint-Cloud et puis mon royaume de France, mais Saint-Cloud avant tout. »

L'empereur s'y plaisait infiniment. Le petit prince, à mesure qu'il grandissait, manifestait de plus en plus la joie qu'il éprouvait à y retourner. Eugénie seule n'attachait à ce paisible séjour que des satisfactions relatives (1). Il semblait que se fussent réalisées pour elle, à Saint-Cloud, les splendeurs légendaires des terrasses de Babylone, qui furent créées pour l'orgueilleuse Sémiramis. Pourtant l'intérêt qu'elle y prenait n'était pas des plus vifs et devait aller en s'affaiblissant, après qu'elle eut inventé Biarritz. Elle n'y trouvait point, comme dans les appartements de Fontainebleau ou dans son merveilleux cabinet de Compiègne une installation aménagée selon ses goûts et par ses soins.

Le train d'existence n'en était pas moins agréable, en ce cadre de verdure, pour ceux qui étaient conviés à en partager les douceurs.

Il était admis qu'un certain laisser-aller donnerait le ton aux réunions de Saint-Cloud. Elles étaient plus ou moins animées, suivant que l'empereur y présidait

(1) « Vous savez que l'impératrice ne peut souffrir Saint-Cloud. » MÉRIMÉE, *Lettre à Panizzi*, 22 août 1864.)

ou qu'il en était absent. Quand il allait faire une cure d'eau, à Plombières ou à Vichy, le service était assez restreint, au château, le mouvement des réceptions très ralenti. Le nombre des convives, à table, ne dépassait guère une dizaine de personnes, bien insuffisantes à elles seules, tout le long du jour, pour emplir d'une circulation de vie l'atmosphère de ces vastes appartements.

Le matin, Eugénie sortait avec sa lectrice, dans une légère voiture attelée de deux poneys noirs, qu'elle conduisait elle-même. Dans l'après-midi, vers cinq heures, on entreprenait une promenade en daumont dont l'objet habituel était un tour de Bois. Après le dîner, par les beaux soirs, il n'était pas rare que l'impératrice prît une de ses dames du Palais avec elle, dans un vis-à-vis découvert pour le plaisir de traverser, sous la caresse d'un air pur, les allés de Meudon et de pousser même jusqu'à Versailles. Le temps de la journée qu'elle ne dépensait point en de charmantes et familières promenades, elle l'employait à lire, à dessiner ou à écrire, en ses appartements tempérés de fraîcheur par le voisinage du parc et des jardins.

La présence de l'empereur ramenait, à Saint-Cloud, l'entrain et la diversité, qu'y devait produire nécessairement l'afflux de son entourage. Les conseils des ministres y avaient lieu, deux fois la semaine. Ces membres du Gouvernement et ceux du Conseil privé prenaient part, en invités, au repas de midi. D'un commun accord, on oubliait là les soucis, les affaires. Les conversations revêtaient un tour aimable et facile ; ou, si quelqu'un dans l'assemblée dînatoire avait à se souvenir de ses hautes fonctions, c'était pour répondre, par un sourire encourageant, par une gracieuse promesse aux recommandations des dames de l'impératrice, toujours em-

pressées à s'entremettre utilement, pour un ami, auprès de ces importants personnages.

Les salons du château de Saint-Cloud s'ouvrirent à de magnifiques réceptions, et particulièrement pendant les premières années du règne. Tel, en 1853, le bal donné en l'honneur du duc de Gênes, où près de quinze cents personnes se serraient à étouffer, dans les galeries, par une chaleur suffocante. Sauf en des cas exceptionnels, comme celui-là, la manière de vivre y était simple et intime. On n'y lançait pas d'invitations par séries, ainsi qu'il en était d'usage à Fontainebleau ou à Compiègne. Dans les heures calmes, on goûtait le temps comme il venait. Les gênes de l'étiquette paraissaient abolies. Les hommes dînaient en redingote, et chacun faisait à peu près ce qu'il voulait. Quelquefois, on variait la forme des récréations. C'était alors, à Saint-Cloud, ou à Villeneuve-l'Étang, des déjeuners sous la tente, des courses sur l'eau et des garden-parties fort mouvementées. L'ardeur au plaisir s'y émancipait facilement en des espiègleries juvéniles. Il resta longue souvenance en l'esprit de ceux qui en furent les héros favorisés d'un semblant d'entreprise militaire, dont on s'était beaucoup égayé, le 7 mai 1853, à Villeneuve-l'Étang. La place forte était un mamelon tapissé d'herbe, qu'avaient l'air de défendre vigoureusement contre les attaques du dehors l'impératrice et ses dames. Les hommes, l'empereur à leur tête, montaient à l'assaut avec toute la bravoure imaginable, et naturellement se rendaient maîtres de la position. Un ambassadeur étranger, malgré qu'il s'y fût escrimé gaillardement, notait, à part soi, que c'était un peu trop gai et trop intime, pour la circonstance.

Dans les mois de l'année, où les jours sont les plus chauds et les plus longs, en juin, en juillet, on assistait



L'EMPEREUR, L'IMPÉRATRICE ET LE BABY IMPÉRIAL
COLLECTION A. L.

à un changement de décor. Fontainebleau, avec les galeries majestueuses de son palais, ses chefs-d'œuvre d'art, sa triple et verdoyante ceinture de parcs, ses berceaux de vignes et sa forêt profonde, Fontainebleau avait les honneurs du choix officiel.

Depuis les chevauchées galantes des Valois, que de souvenirs royaux avaient imprimé leurs traces dans les salles, les jardins et les bois de cette résidence fastueuse ! Avec quelle brillantise s'y étaient succédé, sous la monarchie des Bourbons, et quelle ardeur, chasses, festins, amours ! Lorsque Louis XV emmenait sa cour nombreuse, pour six semaines à Fontainebleau, il n'en coûtait pas moins de cinq à six millions aux finances publiques. Mais qui aurait osé mesurer la dépense aux plaisirs du roi ? Le « Bien-aimé » se faisait suivre élégamment par les comédiens français et italiens, par les acteurs et les actrices les mieux en réputation de talent ou de beauté ; et, pendant ces six semaines, rapportent les contemporains admis à en juger, Fontainebleau était plus brillant que Versailles. Il ne démérita point de son ancien lustre sous l'Empire second.

Le cérémonial était à peu près le même que pour Compiègne. Les invités arrivaient, au jour déterminé, par un train spécial. Des voitures les attendaient à la gare, rangées en bel ordre ; et le parcours des rues pavoisées et décorées était vite franchi jusqu'au palais. Parvenus à destination, breaks et calèches entraient dans la vaste cour du fer à cheval. Les voyageurs mettaient pied à terre, en face du grand escalier d'honneur. Ils pénétraient dans le premier vestibule, traversaient la galerie magnifiquement ornée de boiseries et peintures anciennes, et de là passaient dans les appartements de réception. On désignait aux visiteurs leurs

chambres et salons respectifs ; et la vie du château leur était offerte pour huit ou quinze journées de vingt-quatre heures.

Mais voulons-nous goûter un échantillon de l'emploi d'une de ces journées, à Fontainebleau ? On en trouverait des détails dans les notes du comte de Hübner. C'était, par hasard, en automne. L'empereur, l'impératrice, la princesse Mathilde et un grand nombre d'invités, hommes et femmes parurent au déjeuner en costumes de chasse. Le rendez-vous était fixé à la Croix-de-Toulouse, carrefour situé à une heure et demie du château. Au départ, Napoléon III montait un cheval anglais pur sang et Eugénie un cheval blanc d'Andalousie. Chasseurs et veneurs firent merveilles. Au retour, les autorités du département et les ministres venus pour le lendemain furent retenus au dîner, qui comprenait cent couverts. Le festin achevé, on sonna la curée dans le parc, à grand renfort de trompes. Les convives s'étaient précipités au dehors. Ils rentrèrent pour le bal, qui se mit en mouvement, au son d'un orgue de Barbarie, manié alternativement par le général Rollin et le cardinal Bacciochi. Pendant deux heures et demie les oreilles durent se contenter de cette musique élémentaire, dont toujours s'étonnaient les étrangers, la première fois qu'ils étaient admis à en savourer les ritournelles, et que l'empereur expliquait par cette raison qu'il n'aimait pas avoir des musiciens dans les appartements. Des intervalles de repos étaient accordés aux « organistes » et aux danseurs. On joua aux jeux innocents; on figura l'exécution d'une charade. Puis, on se remit à polker, valser, quadriller. L'empereur conduisit une « boulangère » finale ; et chacun ensuite s'en fut coucher, jusqu'à la prochaine occasion où Rollin et Bacciochi auraient encore à tourner l'instrument inharmonieux et barbare.

Eugénie, disions-nous tout à l'heure, se plaisait extrêmement à Fontainebleau. Elle en aimait le décor majestueux, les amples galeries, le salon chinois rempli des précieuses dépouilles du Palais d'été — une razzia de Palikao, en Chine — et jusqu'au fumoir où elle allait, parfois, brûler innocemment quelques cigarettes. Elle s'attachait à en rendre le séjour agréable aux autres, comme il l'était à elle-même. Le charme eût été plus complet, au gré de certains, des esprits tranquilles, des rêveurs, s'ils eussent eu l'entière liberté de conduire leurs promenades à leur fantaisie, seuls ou causant à leur aise dans un tête-à-tête de leur choix, et en s'inspirant des sites de la forêt. Mais tous avaient à reconnaître que le châtelain et la châtelaine se montraient prévenants, attentifs. Après le repas du milieu de la journée, les hôtes du palais portaient leurs pas le long de la pièce d'eau ou les égaraient parmi les sentiers bordés de fleurs, les massifs et les pelouses. Une à une les femmes descendaient les marches du perron, qui communiquaient avec les jardins, costumées à la ressemblance des figures du peintre Winterhalter, en jupe bouffante et courte, plusieurs portant en manière de corsage la chemisette rouge à la Garibaldi, et sur la tête des chapeaux de campagne amples et légers. Sous l'allée des platanes, disait en ses souvenirs l'un des jeunes familiers d'alors, sur le gazon contournant la rive, des hommes très élégants et des savants un peu dépaysés hors de leur cabinet d'études, des auteurs célèbres, les heureux et les vaillants du jour, mettaient autour de la souveraine un empressement de causeries spirituelles et parfumées des grâces du *Décaméron*.

Aussi, quel tableau charmeur en retraçait l'un de ceux-là, au long d'une causerie épistolaire ! « L'impératrice, conte-t-il, arrivait. On est allé dîner. La table

était dressée dans la galerie de Henri II, qui est la plus belle salle de fêtes qu'il y ait dans aucun palais du monde. La musique de la garde jouait pendant le dîner. On a pris le café à table. On est descendu ensuite dans le salon chinois, qui est au rez-de-chaussée, sur les bords de l'étang. Il y avait un vapeur qui fumait, sur l'étang, au milieu de petits navires à voiles. Quelques dames se sont embarquées. La nuit tombait, mais magnifique, et ces barques, ces toilettes, ces lumières dans l'eau, ces verdures sombres dans le fond, tout cela avait un véritable aspect de fête et de cour.

« L'impératrice, qui était restée dans le salon et qui causait avec l'archevêque de Sens, m'a fait signe de m'asseoir auprès d'elle. La conversation a duré plus d'une demi-heure ; après quoi, l'impératrice s'est levée et a disparu. Puis, elle est rentrée au bout d'un quart d'heure, pour présider son thé. Elle avait changé de toilette. Elle avait quitté sa grande traîne blanche et bleue et revêtu une robe courte et étroite, parfaitement décolletée, et chaussé des petites mules blanches comme celles du pape, brodées de paillettes d'argent. J'ose dire que jamais aucune Diane, aucune Corisandre, aucune Gabrielle, n'a fait dans ces salons une entrée plus gracieuse, plus triomphale, plus légère, plus aimable. Elle avait vingt ans. Elle s'est assise sur un grand canapé, tournant le dos à l'immense porte ouverte sur le lac. J'étais assis en face d'elle, je la voyais dans ce cadre de verdure lointaine, d'eaux lumineuses, d'azur sombre et d'étoiles. On a causé jusqu'à près de minuit, de toutes choses, du palais, des souvenirs qu'il rappelle, de Marie-Antoinette, de Monadelschi, de Mme de Motteville. Puis, on est passé dans le salon voisin où l'empereur faisait sa partie d'échecs. On était gai. »

De temps en temps, on avait à se rappeler qu'il y avait

des distractions collectives. Une longue file de chars à bancs, où l'on n'était jamais sûr d'être bien appareillé pour l'amusement réciproque, attendaient de se mettre en route vers un but prescrit d'avance. Il fallait s'y embarquer, ce qui faisait la désolation d'un Prosper Mérimée ou d'un Octave Feuillet.

Eugénie avait le goût un peu tyrannique de ce genre d'expéditions. En avait-elle décidé, la veille, on devait partir, quels que fussent les pronostics du temps. Dans la première des voitures montaient la famille impériale, les dames de service et les demoiselles d'honneur, et tel ou tel des personnages d'importance, qu'on voulait spécialement honorer. Dans la suivante se casaient pêle-mêle aides-de-camp, écuyers, chambellans, officiers d'ordonnance, compagnes séparées ou non de leurs compagnons légitimes ; et ainsi dans les autres, au hasard de la rencontre. Les chevaux prenaient aussitôt une allure rapide, emportant les voyageurs à travers les allées, les gorges, les carrefours jusqu'au terme convenu de l'excursion : les « Longs-Rochers », par exemple, une véritable montagne s'étendant à plus d'une demi-lieue, en pleine forêt. Comme toujours entreprenante, Eugénie décidait qu'on irait escalader ces hauteurs pierreuses. Aussitôt dit, elle prenait la tête de la colonne ; la jeunesse intrépide se lançait à sa suite, pendant que les retardataires traînaient le pas, soufflaient en essuyant leur front trempé de sueur, et murmurant que de telles parties avaient bien leurs inconvénients. Parfois, éclatait un orage ; une forte ondée s'abattait sur la tête des ascensionnistes. Alors les soupirs de redoubler. Ah ! si l'on eût écouté leurs sages avertissements, que bien vite on aurait tourné bride pour regagner le château ! Mais, l'impératrice continuait d'admirer le paysage, rendu plus émouvant par

les aspects assombris du ciel, avec ses nuages d'encre troués d'éclairs. On feignait de partager l'enthousiasme de la poétique châtelaine, tandis que commençaient à se déchaîner les éléments et que les regards inquiets cherchaient le plus proche refuge où s'abriter. Hélas ! il n'y avait que des pierres et seulement, de-ci, de-là, des arbres isolés dans ces arides parages. Les gouttes d'eau se précipitaient et crépitaient. Avec tranquillité l'impératrice ouvrait un élégant parapluie à manche de cornaline et à pomme d'or ciselé, et donnait le signal de la descente le long des roches humides. Et l'on regagnait tant bien que mal un abri quelconque, puis les voitures. Le lendemain, infailliblement, le bulletin médical du château spécifiait deux ou trois académiciens enrhumés et des conseillers d'État, qui se plaignaient du lumbago.

L'impératrice elle-même n'échappait pas toujours aux suites de ces échappées sur la terre et sur l'onde. Mérimée, dans une de ses nombreuses épîtres à Panizzy, signalait qu'elle avait attrapé un fâcheux coryza, pour être allée sur le lac, à contre-temps, essayer une gondole (1). Et il ajoutait en guise de post-scriptum, cette observation : « Je ne m'explique pas comment elle peut entrer sous la « felice » avec la crinoline, ni comment l'on manœuvre la gondole, si l'on n'a pas appelé des gondoliers vénitiens. »

Car, c'était un des passe-temps favoris du lieu. Sur le grand étang, qu'on décorait du nom si pompeux de lac, on voyait se balancer, au souffle de la brise, toutes sortes

(1) Octave Feuillet écrivait de son côté :
« Point d'impératrice au dîner d'hier. Elle souffre d'un gros rhume. Je me suis trouvé en face de l'empereur qui était en belle humeur ; il nous a conté un menu de dîner fait par Alexandre Dumas, et dans lequel figure une pieuvre rôtie. »

de petites embarcations : des périssoires, dont l'une, un beau matin, se renversa sous le pagayement inexpérimenté de Napoléon et jeta l'empereur à l'eau, des barques, un caïque de Constantinople avec son caïkdji et une gondole de Venise avec le gondolier désiré.

On canotait, on chassait, on jouait des charades, on dînait et soupait fort agréablement. Comme à Compiègne, comme aux Tuileries et partout où se font vis-à-vis des hommes et des femmes jeunes, oisifs, curieux d'aventures ; on y concertait aussi d'aimables intrigues. Il y avait sur place une série de chambellans, d'aides-de-camp, d'officiers d'ordonnance, d'écuyers, de veneurs, qu'on appelait « le clan des viveurs » et qui ne négligeaient rien pour justifier cette appellation. Dès qu'ils pouvaient s'échapper du cénacle des gens graves, ils se retrouvaient dans un salon du rez-de-chaussée, près de la terrasse donnant sur l'étang aux carpes et où ils tenaient pour eux, comme pour les dames de leur connaissance, une sorte de club. Ils y disaient et y commettaient mille folies, dont s'offusquait la pruderie des femmes posées et de raison austère. L'impératrice les tolérait ; on lui reprochait presque de les encourager de son silence, comme d'une muette approbation. En vérité, les personnes les plus sérieuses étaient loin de se déplaire au train d'existence qu'on menait à Fontainebleau. Entre les promenades dans la forêt, les navigations sur le lac et tant de festivals, au château, ils ne trouvaient que juste le temps d'écrire de courts billets à leur famille, à leurs amis.

Au sortir de ces heureuses quinzaines passées à Fontainebleau, on s'accordait encore quelques journées de vacances estivales, à Saint-Cloud, avant de s'envoler à Biarritz.

Les préparatifs du départ de Saint-Cloud étaient dis-

posés, habituellement, de manière qu'on se trouvât à Paris, le 15 août. N'était-ce pas le jour consacré où toutes les cloches sonnaient, où tous les tambours battaient, où toutes les rues se pavoisaient d'oriflammes et de drapeaux pour célébrer la fête du chef de l'État ? N'était-ce pas la Saint-Napoléon, un saint nouveau en faveur duquel s'était élargi complaisamment le calendrier de l'Église apostolique et romaine ? Par le ministère du duc de Cambacérès avaient été lancées mille invitations aux membres de la famille impériale, aux personnes attachées à la cour, aux dignitaires ; les conviant aux Tuileries, pour la réception officielle. Avant la messe en musique, solennisée en la chapelle avec le concours des premiers artistes de l'Opéra et l'accompagnement des chœurs du Conservatoire, ceux et celles qu'avait désignés le protocole se rassemblaient dans le salon d'Apollon, et y formaient le cortège, sur les pas des souverains se rendant à la cérémonie tout à la fois religieuse par son objet et profane par les séductions réunies du chant, des mélodies et des parfums. La messe terminée, on se rejoignait dans le salon de la Paix, où l'empereur recevait les félicitations de ses courtisans et des premiers de ses sujets. Le soir appartenait aux démonstrations populaires, aux fêtes de la rue. Paris avait illuminé les façades de ses monuments. Des cordons de lumière couraient entre les arbres, le long des principales avenues. Un cercle de feu tempéré par des globes opaques enserrait comme d'une ceinture d'étoiles la place de la Concorde. Sur plusieurs points de la ville les feux d'artifices prodiguaient leurs soleils de nuit. Une foule enthousiaste saluait de ses acclamations mille et mille fois répétées les insignes de la puissance.

Des échos de ces réjouissances retentissaient à Saint-Cloud. Aux anniversaires du 15 novembre on y célébra,



L'Impératrice et le Baby Impérial

maintes fois aussi, la fête d'Eugénie, mais en des réunions plus intimes et sous des formes plus discrètes. Les fleurs remplissaient les salons du château ; il en était arrivé de toutes parts en bouquets, en gerbes, en corbeilles. La réception se terminait par une soirée théâtrale, que couronnaient des jeux de lumières et des feux multicolores dans le parc.

Entre l'une et l'autre de ces dates officielles, entre le 15 août et le 15 novembre, Napoléon et Eugénie avaient eu le temps de changer, une nouvelle fois, de résidence. Les douceurs de septembre succédant aux accablantes températures de juillet et d'août n'avaient, nulle part, autant de charme, pour l'impératrice, qu'à Biarritz, en terre française mais à si proche distance du pays des boléros et des castagnettes ! N'avait-elle pas, en vertu de cette prédilection, créé Biarritz ? Avant qu'elle eût eu la fantaisie d'y fixer son séjour balnéaire, la grande plage, maintenant envahie par une colonie internationale si tapageuse, semblait oubliée, perdue sur la carte. Depuis les temps héroïques, où les pêcheurs de Biarritz harponnaient la baleine dans les eaux profondes du golfe de Biscaye, ce n'était plus qu'un hameau. Personne ne prononçait le nom de l'obscure bourgade, où de pauvres cabanes aspiraient seules à peupler l'horizon. N'étant encore que Mlle de Montijo, Eugénie l'avait, plusieurs fois, traversée dans ses itinéraires d'Espagne en France et de France en Espagne. Elle avait été frappée par l'aspect de la plage au sable fin, par ses rochers aux formes bizarres émergeant de distance en distance, par ses grottes poétiques et la majesté de ses montagnes. Il lui en était resté l'impression d'un site grandiose, sauvage et merveilleux.

Comment n'en aurait-elle pas été séduite, quand s'y ajoutait l'attirance d'un coin de nature tout voisin des

mœurs et du climat de sa patrie. Elle s'ouvrit à l'empereur de son désir de passer, désormais, le mois de septembre à Biarritz. On y bâtirait un nid de saison ; et les effets en seraient bienfaisants, aux alentours, et la prospérité se répandrait sur une belle région injustement délaissée. Eugénie se promit de faire pour Biarritz ce que la duchesse de Berry avait fait pour Dieppe. En 1854, Napoléon III s'y était rendu, pour la première fois, avec elle. Le couple impérial était descendu au château de Grammont, propriété de M. Labat, député des Basses-Pyrénées. L'empereur admira et fut conquis. L'année suivante, on posa les fondations de la villa Eugénie, avec le dessein ferme de s'y rendre, chaque année, pour y savourer l'impression du plein repos, tout à fait à l'abri des exigences du cérémoniel, dont il fallait encore quelque peu subir les lois, à Fontainebleau ou à Compiègne. Les intentions primitives étaient modestes. On s'était bien promis de n'y souffrir qu'un train de maison fort restreint. On devait vivre bourgeoisement de la vie de famille. Peu à peu le cercle intime s'était élargi. Les invitations se rendirent plus fréquentes : les courtisans s'y faufilèrent, et il devint très difficile à Eugénie de contenter le désir qu'elle avait eu de connaître les agréments d'existence d'une simple particulière, quitte à se reprendre lorsqu'il lui conviendait de redevenir reine, de remonter sur le trône.

Elle ne se révélait nulle part aussi elle-même, aussi expansive, qu'à sa table de Biarritz, quand y prenaient place en face d'elle des visiteurs de prédilection, tels que Mérimée et divers autres. Elle faisait de l'animation autour de soi, causait des choses les plus décousues, jetait les propos, comme ils lui venaient, avec plus de vivacité que d'esprit, mais d'une façon si naturelle qu'on lui en savait le meilleur gré. A ce jeu, sa langue

fourchait quelquefois, comme chez une simple mortelle. On mettait cela sur le compte de la distraction ou d'une certaine ingénuité et l'on s'en égayait entre soi. Je citerai une anecdote non connue. Leurs Majestés en vacances n'avaient qu'un petit nombre de convives. La conversation avait abordé, comme sujet, la vie et la nature d'âme de la séraphique sainte Thérèse, la patronne de l'Espagne, dont la fête était proche ou passée depuis peu. Eugénie de Montijo, très passionnée des traditions de sa patrie, parlait avec beaucoup de feu de la célèbre mystique à laquelle Dieu était, en toutes choses, présent et comme si elle le voyait, mais que ses extases, ses absorptions continuelles dans le rêve d'un idéal divin, n'empêchaient point d'allier largement la vie active à la vie contemplative, et de déployer, dans la réforme de son ordre comme dans ses fondations, les plus rares talents administratifs. L'empereur la laissait aller sur ce thème, et la cigarette, l'éternelle cigarette aux lèvres, l'approuvait en silence. Le baron Hausmann souriait, mais d'un sourire sceptique, où la souplesse de l'homme de cour déguisait l'ironie contenue du voltairien :

« Vous ne savez peut-être pas, baron, jeta-t-elle à l'étourdi, et avec cette fierté de ses ascendances qu'elle aimait tant à produire, vous ne savez peut-être pas, que sainte Thérèse fut une de mes ancêtres?

— Comment cela, Majesté?

— Mais, par suite de plusieurs alliances antérieures, au douzième et au quatorzième siècle, entre les Montijo et les Ahumeda.

— Alors! fit l'impérial fumeur, d'un ton mal convaincu, vous descendez vraiment de sainte Thérèse?

— Mais, certainement.

— En ligne directe?

— En ligne directe, sire.

Ces paroles furent prononcées d'un air si plein d'assurance qu'il fallut serrer fortement la bride du respect pour ne pas éclater de rire.

— Mais, objecta l'empereur, puisque votre sainte Thérèse est morte vierge.

— Tenez, sire, vous me faites dire des bêtises !

La moue dont elle accompagna son exclamation fut trouvée charmante et l'on causa d'autre matière.

Là, très particulièrement elle avait rempli son vœu de revoir sa chère société espagnole et de l'attirer près de soi. En peu d'années, cette société abondait à Biarritz, alors que Saint-Sébastien, sa voisine, n'était encore qu'une petite ville entourée de fortifications, mais bien déshéritée d'hôtels passables et de villas habitables. Des personnages du plus haut rang, princes, princesses et rois se succédèrent à Biarritz, qui n'était pas seulement un des séjours de prédilection de l'impératrice, parce qu'elle avait la sensation d'y respirer l'air natal, mais encore le terrain préféré de l'empereur parce qu'il avait le régal d'y cultiver à l'aise sa politique extra-officielle. Lorsqu'il y résidait, il n'y souhaitait que le moins possible la société de ses ministres. Les attachés de son cabinet lui apportaient de Paris, deux fois par semaine, le portefeuille, et repartaient aussitôt, munis de ses instructions.

C'est à Biarritz qu'avait eu lieu, pendant la saison de 1865, la fameuse entrevue de Napoléon avec le plus mortel ennemi de la France. Bismarck, de tout temps, grand amateur de diplomatie thermale, comme l'a dit finement Hanotaux, était venu reprendre la conversation interrompue de Plombières ; il avait, en outre, à réparer l'impression pénible qu'avait produite, en France, la convention de Gastein. « Les visées hardies

de la Prusse, la rivalité croissante des deux puissances allemandes, la personnalité de M. de Bismarck, grand homme aux yeux des uns, politique moquable aux yeux des autres, et d'autant plus curieux à observer qu'il était encore plus contesté, tout donnait à sa présence la portée d'un événement. » Jusqu'au moment de son arrivée, les conversations de la petite cour de Biarritz vaguaient à des sujets divers : la maladie du roi des Belges, la mort récente du général de Lamoricière, le mariage fort imprévu de la princesse Anna Murat avec le duc de Mouchy (1), dont la nouvelle avait scan-

(1) « Votre amie la princesse Anna Murat se marie. Elle épouse le duc de Mouchy, qui est des mieux parmi les jeunes gens de ce temps-ci. Il a quinze jours ou un mois de moins qu'elle, 200.000 livres de rente, et une assez jolie figure ; il est très poli, et plus naturel que ne le sont les cacodès, en général. Le drôle, c'est qu'il est allié et parent à tous les plus enragés légitimistes de ce pays. Le duc de Noailles est son oncle. » (Mérimée, *Lett. à Panizzi*, 2 nov. 1865.)

Le même chroniqueur épistolaire, auquel il faut toujours revenir sur les intimités de la cour impériale, se plaignit, à propos de « l'entrevue de Biarritz », de n'avoir pas été admis dans le secret de la confidence. Il s'en dédommageait en contant des anecdotes sur les uns et les autres. « Mme de ···, écrivait-il de Paris, le 13 octobre 1865, Mme de ···, en sa qualité d'Allemande, admire fort M. de Bismarck, et nous la tourmentions en la menaçant des hardiesses du grand homme, qu'elle semblait encourager. Il y a quelques jours, j'ai peint et découpé la tête de Bismarck, très ressemblante et, le soir, Leurs Majestés et moi, nous sommes entrés dans la chambre de Mme de ···. Nous avons mis la tête sur le lit, un traversin sous le drap pour représenter la bosse formée par un corps humain ; puis, l'impératrice a mis sur le front un mouchoir arrangé comme un bonnet de nuit. Dans le demi-jour de la chambre, l'illusion était complète. Quand Leurs Majestés se sont retirées, nous avons retenu, quelque temps encore, Mme de ···, pour que l'empereur et l'impératrice allassent se poster au bout du corridor ; puis, chacun a fait mine d'entrer dans sa chambre. Mme de ··· est entrée dans la sienne, y est restée, puis est sortie précipitamment et est venue frapper à la porte de Mme de Lourmel, en lui disant d'une voix lamentable. « Il y a un homme dans mon lit ! » Malheureusement, Mme de Lourmel n'a pas gardé son sérieux et, à l'autre bout du corridor, les rires de l'impératrice

dalisé les gens du faubourg héraldique. On commentait encore avec une admiration infinie le récent acte de courage de l'impératrice, qui était allée voir, à son chevet d'agonisante, une enfant atteinte d'un mal terriblement contagieux, la fille d'un adversaire politique, Émile de Girardin. Bismarck paraissant, tous ces propos cessèrent, toute chronique sembla fade, dit M. P. de la Gorce, hormis celle qui le concernait. Les pourparlers entre les deux principaux joûteurs (hélas ! de force trop inégale) de la politique européenne se succédaient et se prolongeaient, à la grande curiosité de ceux qui n'y étaient pas admis. Les gens du dehors ne se doutaient guère qu'on y traînait le temps en des digressions oiseuses ou sur des sujets secondaires, d'où l'essentiel était banni. Il n'y avait pas longtemps que l'homme d'État prussien, tentateur et dupeur, si prodigue de la menue monnaie des fausses promesses, rencontrant près de Vienne, dans la résidence d'été du comte de Rechberg, l'ambassadeur de Paris, M. le duc de Gramont, lui avait fait entrevoir le don des provinces rhénanes à la France, pour gage de son concours. L'heure était bonne de lui rappeler cette indiscrétion savante et de lui demander où elle visait. A peu de temps de là, Napoléon devait laisser échapper de ses lèvres les paroles suivantes, à l'adresse de M. de Goltz : « Les yeux de mon pays sont tournés vers les bords du

ont tout gâté. Le bon est ce que nous avons appris plus tard. Un des valets de pied de l'empereur était entré dans la chambre de Mme de ··· et, apercevant la tête, il s'était retiré avec de grandes excuses. Puis, il était allé dire qu'il y avait un homme dans le lit. Quelques-uns avaient émis l'opinion que c'était M. de ···, qui venait pour coucher avec sa femme, mais cette hypothèse avait été rejetée comme improbable. » Le trait est plaisant, en effet... Il fallait bien s'amuser à Biarritz, pendant que l'orage grondait au loin !

Rhin. » La question était mûre, et voulait être posée nettement. Mais, par la crainte de s'engager, Napoléon III oubliait toujours d'être clair. Quand il eût fallu traiter des affaires allemandes et aller droit au but, il bifurquait du côté de la Mecque et de Constantinople. Longuement il entretint M. de Bismarck, dont les moments étaient comptés, des précautions qu'il serait utile de prendre contre le retour du choléra. Il lui parla beaucoup aussi des provinces moldo-valaques... On redoutait encore, à Berlin, la puissance militaire de l'empire. Celle de la Prusse n'avait porté que de premiers coups contre une puissance faible. L'occasion était exceptionnellement favorable. Mais que pouvait-on conclure avec un homme comme Napoléon III, qui rêvait toujours de prendre et n'étendait jamais la main pour saisir ? Bismarck quitta son interlocuteur très satisfait. Il avait senti qu'il aurait les mains libres.

Et la vie habituelle reprit son cours à Biarritz, un peu dérangée, disait-on, par les intempéries inhabituelles de la saison.

Il plaisait aux hôtes souverains de Biarritz de s'abstenir, en ces lieux, de tout étalage cérémoniel. Leurs voitures étaient attelées en poste ; c'est en char à bancs qu'ils faisaient leurs excursions de terre ferme. Ils se rendaient fréquemment à Saint-Sébastien ; on voit, à la mairie de cette ville frontière, avec leurs deux portraits, de magnifiques vases de Sèvres qu'ils y laissèrent en souvenir de leur passage. Suivis de leurs invités, les hommes à cheval, les femmes en cacolets, souvent aussi recommençaient-ils la promenade classique à la Rune.

Les excursions en mer, autrement périlleuses à cause de l'agitation des eaux du golfe de Gascogne, excitaient de préférence à s'y porter l'âme aventureuse d'Eugénie. Il y eut plusieurs alertes graves. L'une d'elles faillit

avoir une issue fatale. L'impératrice, accompagnée du prince, son fils, avait projeté de descendre en canot à Saint-Jean-de-Luz, où se tenait quelquefois le yacht de « Leurs Majestés » impérialement dénommé l'*Aigle*. Il commençait à faire nuit. L'officier supérieur de marine, qui avait pris la barre, se trompa devant l'entrée exiguë du port et il dirigeait l'esquif droit sur un rocher, malgré les signes d'étonnement que manifestait un matelot de Ciboure. Le choc était inévitable. Alors, sans dire un mot, cet homme que poussait un mouvement d'abnégation sublime, se jeta à l'eau à l'avant du canot et s'interposa entre la proue de l'embarcation et le rocher. Dans le même instant se produisit le heurt funeste. Il eut la poitrine écrasée et mourut, le lendemain. Mais l'impératrice et le prince étaient sauvés.

Les maîtres de la villa Eugénie aimaient intimement « leur nid » de Biarritz. Ils s'y appartenaient. Ils avaient le sentiment d'y être bien chez eux. De leurs appartements ils pouvaient descendre jusqu'à leurs cabines de bain, au moyen d'un escalier bâti sur des tringles de fer, qu'on avait plantées à même dans le rocher. Au-dessus dominait un pavillon clos, d'où l'on pouvait respirer, comme d'une terrasse suspendue sur les flots, à marée haute, la brise salutaire de la mer sans être vu de personne. Il n'est resté que des débris de ces verges de fer rongées par la rouille et tordues par la tempête... L'impératrice avait révélé Biarritz. On s'aperçut, après coup, dans son cortège, des splendeurs naturelles du site ; et, de toutes parts, on pressa les constructions. Elles surgirent en foule, en bas, à mi-côte, et bientôt escaladèrent les hauteurs.

La cour napoléonienne avait les goûts voyageurs. En automne, l'empereur et l'impératrice s'installaient, avec leur Maison, au château de Compiègne, pour y demeu-



La Promenade quotidienne du Prince
dans le Jardin des Tuileries

rer jusqu'en décembre. Pendant les premières semaines, avant l'arrivée des invités, l'équipage de la vénerie impériale chassait. Très élégante en selle, escortée par une élite de veneurs de choix, Eugénie suivait volontiers ces chasses, dont l'appareil était des plus pittoresques à voir passer dans l'infini des verdures.

Cependant, s'annonçait la succession des séries, les trois fameuses séries, dont la durée était d'une semaine pour la majeure partie de ceux qu'on invitait au château et de deux semaines pour les grands officiers, les hauts dignitaires. Lorsqu'arrivait aux adresses personnelles le velin attendu marqué aux armes de l'Empire, et faisant connaître qu'on était prié d'assister aux chasses de Compiègne, c'était un vif émoi chez les personnes favorisées. Se trouvait-on hors de Paris, attardé dans la montagne ou à la mer, on se hâtait de clore une villégiature trop prolongée. Et l'on ne touchait barre au logis parisien que pour repartir en grande diligence. Quel sujet d'attraction ! On aurait là-bas son logement, sa place au spectacle, en la loge impériale, son rang dans l'équipage des veneurs et des chasseresses et la justification de sa présence parmi tant d'illustres personnages.

Des privilégiés, des habitants du palais des Tuileries étaient portés à leur destination de plaisance, dans les conditions les plus souhaitables. Une grande voiture de Cour était mise à leur disposition pour les conduire à la gare, où devaient se réunir l'ensemble des invités. Un train particulier attendait les hôtes de l'impératrice. On s'y installait, on partait, on arrivait. Le spectacle de la ville en fête, toute flambante de drapeaux tricolores, réjouissait d'abord les yeux. De grands breaks de poste superbement attelés et conduits par des postillons en perruques à marteau, poudrés et majestueux.

se tenaient prêts à recevoir l'élégante compagnie et à la mener à son but, pendant que suivaient à distance les voitures de service réservées aux gens et aux colis (1). Tout cela se mettait en branle à la fois. Quelques moments de tours de roues, et l'on était déjà dans la cour d'honneur. Devant le perron chacun et chacune mettaient pied à terre. On traversait la salle des gardes, et des officiers désignés pour ce soin conduisaient chaque personne à l'appartement, qui lui était destiné ; on s'y reposait un instant, puis on changeait de toilette pour le dîner, qui avait lieu après la présentation dans la salle des Cartes... Tout aussitôt, que de luxe déployé ! Quel fracas d'élégances ! Quelle ostentation dans les habits et les parures ! On en était ébloui, fasciné. En cette sorte d'émulation où les femmes ne visaient qu'à s'éclipser les unes les autres, les fortunes étaient loin de lutter à condition égale ; beaucoup risquaient d'y mettre en déroute le plus clair de leurs revenus (2). Pas une d'entre ces jeunes et jolies femmes n'aurait voulu rester en arrière, mais à quel prix souvent ! On savait, on se disait tout bas que les exigences de ce luxe raffiné avaient causé bien des faiblesses, et que ce n'étaient pas les maris toujours qui payaient les toilettes de leurs femmes.

Les déjeuners comportaient, d'habitude, quatre-vingts personnes ; les dîners étaient de cent couverts. Dans les intermèdes de ces festins (3), on occupait le

(1) Les femmes ne manquaient pas de prendre avec elles beaucoup de toilettes, c'est-à-dire beaucoup de caisses et de bagages. On assure qu'il ne fallait pas moins d'un fourgon pour la seule Mme de Metternich.

(2) L'un des habitués avait entendu une invitée de série dire devant lui : « Je suis invitée à Compiègne, j'ai vendu un moulin. » Il ajoutait qu'elle devait dire vrai, car il lui restait encore bien de la farine sur la figure.

(3) Emile Zola, dans *Son Excellence Eugène Rougon* a fait de ces dîners de Compiègne une description colorée, semi-romanesque

temps à des promenades, à des chasses, à des parties variées. On dansait, le soir, quand il n'y avait pas spectacle. Les premières années, à Compiègne, furent les plus gaies, les plus étourdissantes. C'était effrayant de plaisir! comme le murmurait la comtesse Stéphanie de la Pagerie, avec un soupir de lassitude.

Les gens de tempérament rassis, les modérés, les amis de leurs aises et de leur repos, qui ne se sentaient pas le cœur à la fête, en avaient assez au bout d'une semaine. Pour ceux-là les journées les meilleures étaient celles, trop rares, que les maîtres du logis abandonnaient à la fantaisie de chacun: ce qui arrivait, par exemple, lorsqu'il y avait Conseil de ministres au château, et qu'il prenait envie à l'impératrice d'aller s'enfermer, une heure ou deux, dans ce cénacle. Ils bénissaient leur chance si un événement de cour imprévu, une circonstance exceptionnelle, fût-ce un deuil, ralentissait la marche trop précipitée des plaisirs.

« Je reste encore une huitaine de jours, écrivait Mé-

et semi-historique, imaginaire en plus d'un détail, mais curieuse à relire en passant.

« La musique se jouait toujours, une musique lointaine, qui semblait venir du plafond. A certains éclats des cuivres, les convives levaient la tête, cherchaient l'air dont ils étaient poursuivis. Puis, ils n'entendaient plus; le chant léger des clarinettes, au fond de la galerie voisine, se confondait avec le bruit argentin de la vaisselle plate, qu'on apportait par piles énormes. Autour de la table, c'était un empressement silencieux ; tout un peuple de domestiques s'agitaient sans une parole ; les huissiers en habit et culotte bleu clair, avec l'épée et le tricorne, les valets de pied, cheveux poudrés portant l'habit vert de grande livrée galonnée d'or. Les mets arrivaient, les vins circulaient régulièrement, pendant que les chefs de service, les contrôleurs, le premier officier tranchant, le chef de l'argenterie, debout, surveillaient cette manœuvre compliquée, cette confusion où le rôle du dernier valet était réglé à l'avance. Derrière l'empereur et l'impératrice, les valets de chambre particuliers de Leurs Majestés servaient avec une dignité correcte. »

rimée. Aujourd'hui arrivent les Allemands, M. de Metternich, le comte de Goltz, tous peu amusants. Peut-être que la mort du roi de Danemark nous privera des belles toilettes et des valses de ces dames. »

Il le souhaitait presque, sans l'exprimer ouvertement.

Après le repas du milieu du jour, vers une heure et demie, suivant l'usage, les breaks à postillons poudrés, les piqueurs à grelots stationnaient sur la terrasse devant la porte du salon. On n'avait pas à s'y tromper: il y avait excursion. On montait en voiture pour la promenade en forêt, dirigée le plus souvent vers Pierrefonds, où l'on allait voir si les travaux avançaient. Car la chose n'était un secret pour personne : l'impératrice s'était passionnée d'un zèle merveilleux de reconstitution archéologique, en faveur de ce château fort du moyen âge. Elle en pressait la réfection entière, à coups de millions. Qu'elle s'y rendît ou en revînt, elle écoutait avec un intérêt très excité tout ce que voulait bien lui en dire Viollet-Leduc, qu'elle avait chargé de transformer en un manoir simili-féodal les ruines superbes de Pierrefonds. Sur le chemin, elle en reparlait, d'une manière enthousiaste. Quelles fêtes, dignes de la vieille chevalerie, on se promettait de donner, après 1868, dans la salle des preux et des preuses du Pierrefonds reconstruit ! Mais, le sort devait déranger terriblement ces beaux projets !

En cours de route, on faisait halte et descendait. A Compiègne, comme à Fontainebleau, l'impératrice aimait à désigner le but d'une promenade à pied, où brillait sa vaillantise, quel que fût le temps, soleil ou pluie. Elle y montrait un entrain, une ardeur, que sa suite admirait, mais que plus d'un, sans le dire, aurait bien voulu n'être pas obligé de suivre.

Une après-midi, malgré des giboulées et un vent glacial, elle avait décidé qu'on irait rejoindre l'empereur, qui était parti, trois heures auparavant, pour chasser à tir. On s'en alla donc, en des chars à bancs découverts, sous l'ondée. Quand on arriva au tiré de l'empereur, il pleuvait à torrents. Elle descendit, aussi résolue qu'au départ, et l'on dut aller sur ses pas, en piétinant dans l'herbe mouillée. Les dames déchargèrent quelques coups de fusil dans l'enceinte de la faisanderie, pendant que des veneurs, à leur intention, faisaient lever le gibier. Mme de Metternich, entre autres, déploya plus de zèle turbulent que d'adresse ; on tremblait, autour d'elle, sur la direction de ses coups de feu. Et ces exploits accomplis, on était revenu au château pour le thé de cinq heures. Il y eut plus d'un rhume, le lendemain, dans la compagnie ; et, le surlendemain, comme le temps était aussi détestable, on recommença une expédition du même genre. Après le déjeuner, on avait revu, non sans frayeur, les breaks alignés devant les fenêtres du salon. Ils furent renvoyés. Déjà les opposants à la promenade sous un ciel de tempête se félicitaient et formaient des projets pour l'emploi de l'après-midi. Heureux de s'appartenir, se croyant libres, Octave Feuillet, Gounod, Paul de Musset, Bida, avaient comploté de s'enfermer dans le salon du théâtre, où se trouvait un piano. Gounod avait promis de jouer et, qui mieux est, de chanter à ses amis tout Mozart et tout lui-même. On avait prévenu mystérieusement Mme de Montebello, qu'on savait très éprise de musique ; et mystérieusement aussi elle en avait averti la princesse Poniatowska. Le cercle intime s'était bien calfeutré dans son coin, narguant les froides averses du dehors, lorsque apparut l'impératrice en tenue d'expédition avec un paletot court à grands poils, un petit chapeau

campé en bataille, une grosse canne en bois de vigne dans une main et un parapluie dans l'autre. Derrière elle venaient quatre chefs écossais aux jambes nues; elle avait promis de leur montrer la vénerie, mais elle tenait à ce que chacun en eût le contentement comme eux, et il fallut l'en remercier, il fallut la suivre d'un air réjoui, traverser le parc, puis les faubourgs sous une pluie battante.

Espagnole au cœur affermi, dès son enfance, par les spectacles sanglants des corrida, Eugénie avait la passion des chasses à courre. Chaque fois qu'en étaient arrêtés les préparatifs, ce jour-là on avançait l'heure du déjeuner. Les voitures de cour partaient du château un peu avant midi. Le rendez-vous se prenait à l'un des ronds-points de la forêt. La vénerie impériale était sous les armes, pour ainsi dire, les piqueurs à cheval, en culotte de drap rouge et chapeau galonné, les valets de chiens chaussés de souliers noirs à boucle d'argent pour courir à l'aise dans les taillis; et « les voitures des invités, venues des châteaux voisins, alignées correctement, formaient un demi-cercle en face de la meute tenue par les valets, tandis que les groupes de dames et de chasseurs en uniforme faisaient, au centre, un sujet de tableau ancien, une chasse sous Louis XV ressuscitée dans l'air blond » (1).

Je ne décrirai pas, une fois de plus, la troupe des chasseurs et des chasseresses galopant, sous le costume traditionnel, ou l'amazone de couleur verte et le tricorne galonné d'or, et s'élançant avec une ardeur cruelle sur les traces du cerf aux abois. Spectacle pittoresque, sans doute, mais barbare, lorsque, à la tombée du jour, l'animal affolé se jetait dans l'étang de Saint-Pierre,

(1) E. Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*.

ayant à ses flancs agrippés tous ces chiens à la dent féroce, et que, pressés sur la rive, cavaliers, piétons, gens en voiture, se donnaient la joie d'assister à son agonie, — à ce qu'ils appelaient une curée chaude !

Aux jours ordinaires, où l'on ne courait pas les bois, au son du cor, c'était, à cinq heures, le thé chez l'impératrice. Toute la société du château n'était pas admise à en faire partie, mais seulement les personnes qu'il lui avait plu de distinguer et qui, si elles n'étaient pas, comme les amis personnels d'Eugénie, des invités de fondation partout où elle se trouvait, avaient été prévenues, dès le matin, soit par Mlle de Larminat, soit par la future comtesse Clary. On considérait la chose comme une faveur très recherchable ; il en naissait beaucoup de jalousie entre celles que différenciait par ses choix le caprice de la *maestra di casa*. C'était l'instant élu des conversations, où l'impératrice se prodiguait le plus volontiers. Selon ses dispositions du moment, elle en amenait le cours vers des sujets frivoles ou graves. Une après-midi, le célèbre avocat Lachaud concentrait l'attention : on parlait de causes célèbres. Intervenant dans la question, elle s'était mise à conter de curieux détails sur le duc et la duchesse de Praslin. Elle avait connu le couple tragique, chez les Delessert. Quelques semaines avant l'assassinat, au milieu de la nuit, la duchesse éveillée brusquement avait vu, près de son lit, un moine encapuchonné. Au moment où elle étendait le bras pour saisir la sonnette, le moine avait disparu. « C'était le duc, remarqua un auteur dramatique : il faisait une répétition avant la sanglante première. » Et quelqu'un d'autre rappela qu'au moment du crime toutes les sonnettes avaient été coupées.

De temps en temps, il plaisait à l'impératrice de « faire une patience » sur le coin de sa grande table

fleurie; et, en remuant ses petites cartes, elle causait à bâtons rompus. Une après-midi que le marquis de Toulongeon l'aidait à son jeu, et qu'un groupe de personnes semblait attentif à ses combinaisons, elle commença de raconter qu'elle recevait continuellement des lettres de fous, surtout en décembre et en mars. Persigny, qui était un homme informé en pareille matière, releva, à son tour, quelques traits d'expérience sur ce sujet. Comme il venait de remarquer qu'un des symptômes caractéristiques de l'idée fixe et, par conséquent, de la folie, était de souligner les mots d'une lettre, les moindres mots, avec insistance, l'impératrice prit un air d'inquiétude.

« Ah ! ne dites donc pas cela... Êtes-vous sûr ? C'est que je souligne beaucoup.

— Rassurez-vous, Madame, répondit le ministre étourdiment : ce n'est que le premier degré.

— Vous avez le second », répliqua-t-elle avec vivacité.

On ne savait plus quelle contenance tenir, et Persigny, que l'impératrice n'aimait guère, trahissait un extrême embarras.

Il y avait, à Compiègne, des heures qui semblaient décolorées, maussades, comme les brumes et les pluies de la saison automnale. L'après-midi se traînait dans le vague. On en était réduit, parfois, à des divertissements des plus puérils, comme celui qui consistait à répandre de l'encre sur une feuille de papier, à plier cette feuille et à s'extasier sur l'imprévu des dessins qui s'y formaient ainsi d'eux-mêmes. Pour remplir le vide de l'ennui, on se rejetait à des distractions simplettes, telles que le jeu du corbillon ou celui des petits papiers, ou bien les exercices innocents de la dictée. Telle personne, qui s'y était préparée d'avance, dictait à d'autres,



L'Empereur, l'Impératrice et le Prince Impérial (1858)

rassemblées comme des écoliers autour d'une table, des mots impossibles. Et chacun, selon le dire d'un témoin, homme de lettres, chacun écrivait ces vocables obscurs en se torturant la cervelle. L'empereur commettait beaucoup de fautes. L'impératrice ne s'y hasardait pas, étant brouillée de naissance avec l'orthographe française. Un jour, ce fut un étranger, Metternich, qui gagna le prix. Une autre fois, c'était une dame de l'impératrice, Mme de Sancy-Parabère, qui avait eu les honneurs de la victoire, dans ce concours enfantin.

Ainsi, quoique prétendît la légende, on ne s'amusait pas toujours follement à Compiègne, du moins les femmes et les hommes que le souci de leur réputation obligeait de se ranger à la succession un peu monotone des entrées et sorties réglementaires. Car le reste de la troupe : les viveurs, les coquettes, les insouciantes créatures, que n'embarrassaient point les préjugés, avaient en eux assez d'imagination pour varier les agréments de la villégiature officielle, le matin et la nuit, — voire même, dans la journée, à la faveur des rendez-vous, sous le couvert des grands arbres.

L'attraction la plus générale et la plus vive était, sans contredit, le spectacle, où se déployait, dans les loges, une si belle émulation de toilettes et d'éclat lapidaire.

Eugénie s'était montrée, pour la première fois, en invitée aux soirées théâtrales du château, pendant l'automne de 1852. L'année suivante, elle en faisait les honneurs en reine et maîtresse. On y joua, le 16 octobre, la *Philiberte*, d'Émile Augier. Elle suivit avec infiniment d'intérêt l'action de la pièce, que vivifiaient de leur talent des artistes comme Bressant, Lafontaine et Rose Chéri. Encore sous le charme de l'œuvre entendue, elle en avait complimenté l'auteur, après la chute du rideau, en lui demandant — si, nouvelle sur

le trône — ce qu'elle aurait à faire pour les lettres :

« Oh ! Majesté, avait-il répondu, c'est bien simple : il faut les aimer. »

Les représentations se donnaient dans une salle assez vaste, mais qu'on jugeait inférieure par l'aspect et la décoration à son objet princier, puisqu'on s'était décidé à en construire une autre, inutilement, d'ailleurs, pour ceux qui espéraient l'utiliser ; car elle ne fut terminée qu'après la fin de l'Empire.

Le programme des spectacles variait selon la vogue des pièces du moment, ou selon que prédominait le goût alterné de l'empereur ou de l'impératrice, lui, inclinant vers la comédie gaie, fût-elle un peu bouffonne, elle plus romanesque, préférant les émotions tourmentées du drame, fussent-elles poussées jusqu'aux noirceurs du mélodrane. C'étaient là les représentations régulières, pour lesquelles on déplaçait, à dates fixes, les troupes de la Comédie-Française ou du Gymnase. Il en était de plus intimes, réservées à des hôtes plus familiers et qu'avait mises en faveur la princesse de Metternich, grande dame et comédienne. Celles-ci s'ordonnaient un peu au caprice des circonstances. Pour en être les interprètes s'offraient les dilettantes de la cour, les enthousiastes de la scène, trop heureux de recueillir les applaudissements des mains et les vivats des bouches « les plus ravissantes de la création ». Ils se faisaient de leur plaisir un devoir et un travail ; et quand on était arrivé à parfaire le nombre des répétitions nécessaires, quand la troupe mondaine, endoctrinée, stimulée par Mme de Metternich, se sentait en état de jouer d'ensemble, hardiment ces acteurs et ces actrices improvisés bravaient le feu de la rampe, non dans la salle habituelle, mais dans un des grands salons, dont les fenêtres s'ouvraient sur la place. La scène y était

dressée avec des accessoires empruntés au garde-meuble. Le régisseur n'était autre que l'architecte Viollet-Leduc ; les artistes s'appelaient : Pauline de Metternich-Sandor, marquise de Galliffet, Laure de Rothschild, baronne de Poilly, comte Aguado, marquis de Caux, vicomte de Fitz-James, comte de Solms, enfin toute une élite seigneuriale. L'impératrice elle-même avait paru dans *les Portraits de la marquise*, d'Octave Feuillet, jouant de bonne grâce et donnant la réplique au comte d'Andlau, alors au comble de la faveur.

C'était la distraction par excellence. On imaginait des spectacles. On jouait des charades entre soi.

Octave Feuillet, Mérimée et Louis de Saulcy son aimable compère étaient les récréateurs accoutumés. Mérimée venait justement d'écrire pour « dona Eugenia » une nouvelle un peu vive : *la Chambre bleue*, et qu'il avait signée : Mérimée, bouffon de Sa Majesté. Étant à la cour sans être courtisan de nature, il se plaignait, sous le manteau, de la sujétion où on le tenait de parler et de jouer, quand il n'en avait pas envie. Il gémissait dans ses lettres d'avoir à porter plus qu'il ne l'aurait voulu la culotte courte ou le pantalon collant, ou bien d'être obligé, le dimanche, d'aller à la messe, lui qui n'aimait ni les prêtres, ni les jésuites, ni le pape. Mais il devait se résigner à ces menues servitudes. Mérimée avait pour l'impératrice un attachement sincère et puisqu'on le gardait à la cour, il tâchait de s'y amuser en amusant les autres. Il inventait des comédies de paravent, donnait la réplique au dilettantisme théâtral du duc de Morny et, au besoin, s'improvisait comédien de salon. Quant à Feuillet, on le mettait en réquisition d'esprit, à jet continu ; mais il n'était jamais pris au dépourvu, ayant fait provision, avant de se rendre à Fontainebleau ou à Compiègne, de saynètes, de charades, qu'il avait même

essayées en famille pour juger de l'effet qu'elles seraient susceptibles de produire devant Leurs Majestés. Comment n'y eût-il pas appliqué le meilleur de ses soins? L'impératrice multipliait les marques d'une sympathie si personnelle, à son égard, et si attentive! Elle veillait à ce qu'il fût bien logé et qu'il eût toute satisfaction de son séjour au château. On lui gardait avec sollicitude le genre de logement qu'il préférait; Eugénie voulait qu'on ne manquât jamais de lui réserver l'une des chambres ouvrant sur le parc, afin que, de ses fenêtres, il pût admirer en rêveur, en poète, les longues avenues se perdant, le matin, dans une brume dorée, et les dieux de marbre, les berceaux de vigne pamprés, enfin, au loin, les hauteurs de la forêt, du côté de Pierrefonds. Aussi ne tarissait-il point de zèle et d'empressement à son service. Lorsqu'il n'y avait pas spectacle ou tableaux vivants, la danse et la causerie entretenaient le courant de la belle humeur dans cette société désœuvrée. On avait recours aux jeux d'esprit. La « dame de la maison » se plaisait beaucoup à mettre à l'épreuve sur ce terrain les plus délicats et les plus raffinés. Elle tenait assemblée; et, sous sa présidence, un Sainte-Beuve, un Feuillet, un Mérimée, ne laissaient pas languir leur réputation de charmeurs. Eugénie les écoutait. Napoléon préférait des conversations moins soutenues, mais où il pouvait, à son gré, dépenser, de droite et de gauche, ses compliments aux plus jolies femmes de la cour. Il ne s'en privait point, allait successivement s'asseoir auprès de celle-ci ou de celle-là, et prodiguait à toutes les amabilités où se satisfaisaient, en même temps, ses inclinations galantes. Chacune brûlait que ce fût son tour de provoquer l'attention de l'empereur; les plus impatientes changeaient de place dix fois en cinq minutes, pour se trouver à propos sur son passage.

Les souverains se retiraient assez tôt, avant minuit, laissant à qui le voulait la liberté de suivre ou non leur exemple. Les veilleurs intrépides faisaient encore de longues séances au fumoir. La partie féminine de la réunion s'émiettait peu à peu, sauf à se retrouver, quelques-unes et quelques-uns, dans l'appartement privé d'une des princesses du logis; là, des coteries privilégiées avaient le régal d'une sorte d'arrière-soirée, d'où la contrainte était bannie. Je dirai même qu'on y poussa loin, très loin l'indulgence.

Et tout cela finissait en décembre. Tout ce monde rentrait à Paris. Napoléon et sa compagne reprenaient possession de leur palais des Tuileries. L'étiquette revendiquait ses prérogatives. Et l'impératrice, à peine réinstallée, devait songer aux préparatifs de ses grands bals d'hiver.

## CHAPITRE VII

Après dix années de règne et de prospérité. — Un changement de direction morale. — Les premières visées politiques d'Eugénie. — Comment elle s'était portée peu à peu sur ce terrain nouveau, pour s'y affermir définitivement. — Les raisons sérieuses ou non qu'on en donnait. — Coup d'œil jeté dans l'intimité. — Les circonstances qui provoquèrent le départ d'Eugénie pour l'Écosse, et, trois ans plus tard, pour la terre badoise. — Compensations d'amour-propre accordées à la souveraine en échange des dommages causés à l'épouse. — Pendant le voyage de l'empereur en Algérie. — Une seconde régence. — Eugénie prend l'habitude de gouverner. — Critiques soulevées par son rôle personnel et agissant. — L'impératrice et le prince Napoléon ; le discours d'Ajaccio ; opinions exprimées ; refus de porter un toast en l'honneur de l'impératrice. — D'autres protestations. — Une lettre du duc de Persigny à l'empereur ; comment elle tomba directement sous les yeux de l'impératrice, qui en était l'objet, et quelles en furent les suites. — Influence grandissante d'Eugénie dans les affaires. — Ses deux grandes passions politiques. — La question romaine. — Le cléricalisme aux Tuileries et dans les sphères gouvernementales. — Voyage manqué en Italie et les effets de la mauvaise humeur qu'on en garda. — Un nouveau colloque avec le prince Napoléon. — Le rêve mexicain ; période de ferveur et d'enthousiasme. — Des traits curieux de cet enthousiasme, que tous ne partageaient pas. — Une conversation significative chez l'amiral Jurien de la Gravière. — Après les bulletins de victoire, les mauvaises nouvelles; l'impression que celles-ci produisirent sur l'âme de l'impératrice. — Une période de retraite pieuse et d'oraisons ardentes. — Le dénouement. — Sentiment général du pays : excès de sincérité d'un fonctionnaire : « l'Autrichienne et l'Espagnole ». — Quelques anecdotes inconnues. — La leçon des événements.

Il y avait une dizaine d'années que brillait l'astre impérial, sans ombres apparentes. C'était l'âge d'or du

second Empire, au sommet de sa prospérité, la lune de miel de la spéculation financière, le temps fortuné par excellence pour tous ceux et pour toutes celles, qui pouvaient jouir de succès continus, vivre tranquillement et gaîment. Les étrangers affluaient, apportant leurs écus en échange des jouissances de la capitale française. Ils passaient éblouis au travers de cette belle existence parisienne, où tout paraissait n'être que féerie, décor, attirance des yeux et séduisants mensonges. Et l'impératrice, autant que jamais, était comblée d'hommages et d'adulation.

Cependant, elle ne s'en contentait plus uniquement. D'être une souveraine décorative, que la griffe des ans avait encore épargnée, cela plaisait à son miroir, mais ne remplissait pas tous les vœux de son amour-propre. Il lui tardait d'attester qu'elle avait d'autres dons et de plus sérieux, des dons de politicienne. Ses amis véritables eussent préféré qu'elle maintînt, au milieu d'une sphère calme, élevée, inaccessible aux contentions des partis, l'éclat et la dignité de sa situation hors cadre. Mais pouvait-elle s'y restreindre alors que tout en elle : le tempérament, l'imagination, un naturel orgueil la poussaient à transformer ses impulsions en des volontés agissantes ? Elle pensait justement le contraire.

On en eut l'expérience large et, en plus d'un cas, regrettable.

Les premiers contacts d'Eugénie avec la politique, de timides effleurements d'abord, en attendant qu'ils devinssent des prises de possession hardies, avaient suivi d'assez près le coup de chance miraculeuse, qui la fit reine. De temps en temps, à ses lundis, elle poussait une pointe de conversation sur ce terrain, elle avançait une réflexion, sous une forme nette et vive, et s'y sentait encouragée surtout, quand se trouvaient en sa

présence des représentants de la diplomatie étrangère. Vers 1853 et 1854, le prince Jablonovski, en qui se personnifiait le type par excellence du général autrichien grand seigneur, et son compatriote Hübner, le diplomate subtil, *virorum acutissimus* (en attendant que se montrassent Metternich et Nigra), eurent souvent à soutenir ses questions soudaines ou ses attaques imprévues. L'état respectif des puissances semblait l'intéresser fort, quoiqu'elle en discourût sans préparation ni suite, et qu'elle assaisonnât d'un grain d'étourderie ces sujets austères. L'Autriche, l'Italie, la Papauté, l'Espagne, lui inspiraient des brusqueries de jugements, qui partaient comme des fusées. Certaines fois, elle entretenait ses « lundistes » des destinées qu'elle augurait pour l'Espagne, à bref délai, y marquant les symptômes d'une révolution prochaine, prédisant la réunion, qui n'eut pas lieu, de la nation hispanique et du Portugal, sous le sceptre de la maison de Bragance (1). Dans une différente occasion, peu de semaines avant la rupture définitive des rapports entre Paris et Vienne, elle avait interpellé avec une vivacité singulière le comte de Hübner sur les visées de son Gouvernement. Elle avait déjà de ces mouvements d'esprit plus rapides que la réflexion, qui la faisaient intervenir tout à coup en un débat,

(1) « Ce soir-là écrivait, le 13 septembre 1853, le baron de Hübner, l'impératrice était fort causante. Elle l'était encore davantage lorsque l'empereur, qui souffrait d'une violente migraine, avait déjà, pendant le service, dû quitter la table. Je rappelai à ma gracieuse voisine notre dîner chez le peintre Gudin le jour même où son mariage avait été décidé, et elle parla de l'Espagne, me prédisant une révolution pour le mois d'octobre et la prochaine réunion de l'Espagne et du Portugal, sous le sceptre de la maison de Bragance. C'est le projet connu des *progressistes*. Seulement, ils se soucient fort peu des Bragance, mais visent à la République. Ce que me disait dona Eugenia est probablement l'écho du maréchal Narvaez, qui est fort de ses amis. Je disais en riant que l'impératrice n'est pas payée pour être progressiste. »



LE PRINCE IMPÉRIAL
D'APRÈS LE TABLEAU D'ADOLPHE YVON

qu'on allait clore, ou se jeter au beau milieu d'un plan, que d'autres avaient mûri avec lenteur et qu'elle renversait d'un seul coup. Ainsi, pendant la période électorale de 1863, se lançant à la traverse des dispositions arrêtées entre les journaux et le ministère afin d'orienter dans une direction voulue les articles de presse, elle déconcerta, sous le prétexte de favoriser des personnalités de son choix, les mesures qu'avait prises le Conseil et lui fit perdre les élections de Paris.

Elle ne s'en montra pas moins résolue à persévérer dans cette voie, s'y affirmant, au contraire, s'attachant de plus en plus à convertir aux idées sérieuses le goût qui diminuait en elle, avec les années, pour les frivolités coquettes et les dissipations de cour.

Aussi bien l'empereur lui laissait-il tout le temps d'y songer. Il se déshabituait de son intime compagnie. Il l'aimait et, néanmoins, la négligeait d'une certaine manière, au point que nul n'en ignorait. De cœur attaché à sa femme, à son enfant, il s'en fallait, malgré cela, que la constance des sentiments fût la plus sûre de ses qualités. Trop de tentations auxquelles tout homme, en sa place, aurait eu beaucoup de peine à ne point céder, s'offraient à ses instincts voyageurs. Était-ce de sa part intime faiblesse, sentimentalité tardive, curiosité trop prolongée? En réalité, il n'était pas seul responsable du nombre et de l'excès de ses courses galantes. Il dut, en plus d'un cas, céder presque malgré soi à de certains empressements dont il fut littéralement poursuivi. Quelqu'un de sa société le lui avait entendu dire un jour, en Bretagne, à la table de la princesse Bacciochi et nous en répétait le propos : « Ordinairement l'homme attaque ; moi, je me défends et, parfois, je capitule. » On n'attendait pas qu'il jetât le mouchoir, on le lui arrachait des mains. Les femmes les plus séduisantes

allaient au-devant de son caprice avec une impudeur provocante, à peine voilée d'un reste de délicatesse mondaine. On connaissait trop la pente de sa gourmandise naturelle (1). Il s'y laissait entraîner, bien qu'il eût dû s'en défendre, parce qu'il y épuisait ses forces physiques et son énergie morale. Il ne se disait point qu'il est un âge de la vie où il faut se défier des regains ; ou, s'il en était averti, il n'y prenait pas garde (2). Car il était faible auprès des femmes comme il fut ondoyant avec les hommes.

Sur ce chapitre-là des désaccords se répétaient souvent entre Leurs Majestés chrétiennes. Des nuages se formaient, dont la collision amenait des tempêtes. Avec le despotisme de son caractère un Napoléon Ier eût trouvé le moyen de forcer au silence ces jalouses inquiétudes. Il n'eût pas pris la peine d'exposer des raisons pour sa défense ; mais, simulant l'une de ces belles colères, dont la montée ne dépassait pas les limites de la gorge et n'arrivaient jamais à troubler sa tête, il aurait tenu à peu près le discours suivant à l'épouse délaissée : « Vous devez vous soumettre à mes actes et trouver simple que je prenne des distractions où il me plaît. Je suis à part de tout le monde, et n'accepte de conditions de personne. » Napoléon III n'avait pas cette intransigeance autoritaire et n'en accablait point ses proches. Il préfé-

(1) « On a représenté Napoléon III comme le libertin des *Liaisons dangereuses* ; c'était un Werther. » (Arsène Houssaye). Nous ne dirons pas, avec l'auteur des *Grandes Dames*, qu'il fût un Werther, mais seulement qu'une pointe de sensibilité se mêlait à ses intrigues changeantes ; il cherchait la femme à travers les femmes, avec obstination.

(2) « Je crois que les renseignements qu'on vous fournit sur la santé de *Monsieur* (l'empereur) ne sont pas exacts. Il est assez actif et, d'ailleurs, écoute ses médecins. Il a seulement le défaut d'aimer le cotillon plus qu'il ne convient à *un jeune homme* de son âge. » (MÉRIMÉE, *Lettre à Panizzi*, 27 octobre 1864.)

rait baisser la tête sous les reproches véhéments de la femme, qu'il trompait sans cesser de l'aimer. Revenaient ensuite des temps d'accalmie. La concorde avait reparu. Le calme régnait à nouveau, jusqu'à ce qu'une autre velléité d'embarquement pour Cythère ravivât ces agitations domestiques. Par honneur, par dignité, sinon par amour, elle supportait mal l'humeur volage de son époux et la dispersion de ses fantaisies. Son départ précipité pour l'Écosse, en automne 1860, sans guère d'autre compagnie que celle de la princesse d'Essling et de Mme de Saulcy, ce voyage, qui ressembla presque à une fuite, fut un des rares incidents, qui laissèrent transpirer dans le public le secret de ces orages conjugaux. Mais tous ceux qui pénétrèrent un tant soit peu de 1853 à 1867, les intimités des Tuileries, de Saint-Cloud, de Compiègne, de Fontainebleau, de Biarritz, étaient pleinement renseignés sur ce point délicat. L'opinion anglaise elle-même avait été fort surprise de l'arrivée bien soudaine de l'impératrice à Londres, en novembre 1860. On s'interrogeait avec curiosité sur le motif de ce déplacement, que rien n'annonçait. Certaines personnes prétendirent qu'elle était souffrante et qu'elle se rendait en Écosse pour changer d'air, après l'ébranlement que lui avait causé la mort récente de sa sœur, la duchesse d'Albe. Lorsque, en 1863, elle entreprenait son voyage de Schwalbach, elle n'y était pas conduite par une raison empruntée. Elle devait effectivement y suivre une cure; elle avait eu des maux de gorge et des vomissements, qui ne la quittèrent point, durant plusieurs semaines. Néanmoins, l'explication de son absence ne résidait pas tout entière en ces motifs de santé. Il courut mille sottises là-dessus, qui renchérissaient sur un côté de vérité. On parla d'une visite qu'aurait faite l'impératrice, avant son départ. à une

Marguerite Bellanger, trop audacieuse maîtresse du maître, pour la prier de ne plus demeurer à Montretout, attendu qu'on était affligé de voir sa maison des fenêtres de Saint-Cloud. Le certain est qu'il y avait eu des concordances entre ce que l'on disait et ce qui fut (1).

Des troubles moraux auxquels n'avaient pas été étrangères des légèretés de conduite trop proches de ses yeux d'épouse, avaient aggravé son malaise : des spasmes nerveux de l'estomac qui, en l'indisposant contre toute nourriture, l'avaient grandement affaiblie. On lui conseilla de se rendre aux eaux de Schwalbach, dans l'idyllique duché de Nassau, que n'avait pas englobé la conquête prussienne. C'était au meilleur temps de la vogue des villes d'eaux allemandes auprès des touristes ou baigneurs français. Le 5 septembre, à huit heures du soir, elle quittait Saint-Cloud, mollement bercée par le mouvement du train impérial qu'on avait amené, pour la recevoir, jusques au milieu du parc. Sans la sensation de la marche rapide, c'était à peine si elle aurait eu à s'apercevoir qu'elle venait de laisser ses appartements. Tout prêtait à l'illusion : les parois du wagon tapissées et les meubles recouverts de satin aux nuances diverses sous un plafond tendu de moire blanche. Ainsi volait au-delà des frontières de l'Est la comtesse de Pierrefonds. Il avait été convenu soigneusement, sous forme

(1) Lisons plutôt entre les lignes ce qu'écrivait, à peu de temps de là, Mérimée à Mme de Montijo.

Madrid, casa de la Exima. S^a contessa del Montijo.

11 octobre 1864.

En quittant Paris, vendredi dernier, j'ai vu notre amie de Biarritz. J'ai eu une petite conversation de quatre heures dont vous pouvez deviner le thème. Elle avait besoin de *sfogarsi*. Tout est fort triste, plus même que vous ne pouvez l'imaginer, mais n'en dites mot à personne. J'ai donné de bons conseils, je crois, tout en me rappelant le proverbe : « Ne pas mettre le doigt entre l'arbre et l'écorce », mais je ne sais trop si on les a suivis.

de préliminaires diplomatiques, qu'elle garderait un demi-incognito à l'abri de ce nom et qu'elle échapperait à toute fatigue de représentation. En effet, tant que durera sa résidence, à Schwalbach, elle se maintiendra dans le rôle prévu d'abstention officielle et d'effacement discret, autant qu'il lui sera possible.

Eugénie avait prolongé son séjour sur la terre badoise au delà des prescriptions de la Faculté. Elle s'était enfermée dans une quasi-solitude, boudant aux invitations étrangères, royales ou princières, comme aux rappels pressants des siens :

« On dit que tous les télégraphes sur terre et sur mer sont en train de supplier l'impératrice de revenir à Paris », notait Xavier Doudan, le 17 octobre 1863.

Elle revint, à son moment, et ayant bien réfléchi sur la conduite qu'elle aurait à tenir. Elle resterait la compagne fidèle et souveraine, mais *il n'y aurait plus d'Eugénie.* Il n'y aurait plus qu'une impératrice. Napoléon, qui chérissait sa femme, goûtait par-dessus tout la tranquillité et n'appréhendait rien tant que les accès de jalousie ou de dignité offensée auxquels il donnait si souvent prise. Un familier du château le disait à un conteur d'histoires :

« L'empereur, voyez-vous, a tellement peur du bruit dans sa maison qu'il serait capable de mettre le feu aux quatre coins de l'Europe pour se soustraire à l'une des scènes de ménage, dont ses infidélités provoquaient le retour. »

Un peu par contrition, un peu par lassitude et encore un peu par faiblesse, il concédait à l'impératrice des portions d'autorité, des droits d'ingérence dans les affaires publiques, comme des façons de dédommage-

ments, pour ce qu'il lui dérobait en attentions privées, sous le rapport de la constance conjugale. Eugénie en arriva à considérer et à mettre en usage d'une manière très sérieuse la part que lui faisaient les circonstances. Jalouse de mettre en évidence des qualités viriles, après avoir eu la réputation d'une aimable étourderie féminine, elle n'aspirait qu'à trouver l'occasion fréquente d'en donner des preuves. Les sceptiques émettaient des doutes, quant à l'efficacité de ces bonnes intentions. Volontiers eussent-ils répondu, si on les eût interrogés sur les aptitudes politiques de l'impératrice, ce que le comte Gortschakoff répondait à des gens de son entourage lui demandant ce qu'il pensait des qualités d'homme d'État d'une femme célèbre de la troisième république :

« Oh ! Mme Adam a de belles épaules. »

Mais Eugénie avait une estime moins sommaire de sa personne morale. Elle contracta l'habitude de parler, de conseiller, d'agir politiquement. Aux séances du Conseil, elle s'appliquait à garder un silence attentif et plein de réserve. Intervenait-elle dans une question, elle se commandait pour en parler avec calme, pour en donner son avis avec mesure. Mais elle ne se maintenait pas longtemps en cette tranquillité : presque aussitôt sa parole se rendait vive, imagée. L'exubérance, qui était en elle, rompait les digues. Elle n'allait pas toujours aux extrêmes, mais elle se passionnait pour tout ce qui l'intéressait, fussent des solutions moyennes, comme elle y tendit plusieurs fois.

Elle n'était plus la jeune femme des premiers temps, éprise seulement d'adulations mondaines et de satisfactions frivoles. On voyait en elle une femme expérimentée, ayant le goût des affaires, l'aptitude à se les assimiler sinon tout à fait à les comprendre, un air d'habileté à les exposer, à les débattre, et, tandis que l'empereur, mal-

gré ses efforts pour se ressaisir, était réduit par la maladie envahissante à n'avoir que des velléités d'action et des intermittences de volonté, elle redoublait de confiance en ses idées, mal orientées peut-être, mais soutenues de beaucoup de résolution. Tout en ne visant point à affaiblir l'autorité de l'empereur, elle s'estimait fondée par l'intelligence et le droit à coopérer utilement à son œuvre. Napoléon III n'était pas encore parvenu à ce degré d'aveulissement physique, dont l'évidence incitera plus tard Eugénie à vouloir régner sur son époux et par son époux sur la France. Seulement, il se formait peu à peu dans l'esprit de l'impératrice des personnalités d'opinions, impatientes d'être écoutées, applaudies et suivies, alors même qu'elles ne semblaient pas conformes aux vues du chef de l'État.

Deux courants se prononceront. On aura à s'apercevoir, avant longtemps, qu'il existe, à la Cour, un parti de l'empereur et un parti de l'impératrice, composé celui-ci d'une clientèle remuante, visant à constituer un second pouvoir en marge du premier.

Pour le moment, les signes n'en étaient pas encore flagrants. Napoléon venait de décerner à Eugénie la marque la plus haute, la plus éclatante qu'elle pût tenir de sa confiance. Avant de partir pour l'Algérie, où il allait en malade autant qu'en visiteur officiel, espérant trouver, sous un climat régénérateur, de l'adoucissement aux maux dont il commençait à souffrir, il lui avait mis aux mains, une deuxième fois, la régence pour tout le temps que durerait ce voyage d'inspection, d'agrément et de santé. Il ne s'était pas borné à lui transférer les prérogatives de ce pouvoir intérimaire. La veille du jour où il s'attendait à quitter Paris, il avait jugé sage et prudent, en des circonstances qui n'exigeaient point, à dire vrai, tant de précautions, de lui garantir, en cas

de catastrophe, une prépondérance certaine. Il rédigea ces lignes d'un testament, qui ne devait pas être renouvelé :

« Je recommande mon fils aux grands corps de l'État, au peuple et à l'armée. L'impératrice Eugénie a toutes les qualités nécessaires pour bien conduire la régence. »

Il partit. Elle ne le pressa point d'abréger son absence. Il poussa jusqu'au grand désert, recevant partout les marques de parfaite soumission des Arabes qui devant lui se courbaient comme devant un fils glorieux du Prophète, et cavalcadaient, fantasiaient en son honneur avec autant de bruit et d'enthousiasme que s'il n'eût pas été le chef de ces chrétiens, dont ils avaient eu, naguère, à subir la sanglante invasion. Donc, il se sentait fort bien en route et le donnait à connaître, apprenant à son épouse et à la France ravies comment on lui servait pour son dîner, sur les confins du Sahara, des autruches de belle grandeur et des bœufs entiers rôtis, ou comme il se plaisait au pittoresque des lieux, des êtres et des choses. Les caresses du soleil, qui répand sur tous les points son sourire éblouissant, la transparence, la profondeur du ciel algérien, ne laissaient pas refroidir ces agréables dispositions. Il avait l'impression neuve et puissante de deux civilisations vivant côte à côte sans se confondre, se pénétrant et s'enlaçant, mais gardant leur originalité propre, leurs caractères distincts, représentant l'une les traditions tenaces de l'Orient, l'autre le mouvement, l'expansion conquérante de la vie moderne. Il s'y oubliait volontiers, pendant qu'Eugénie, au comble de ses vœux, gouvernait.

Sauf de menus incidents de grève, dont elle était sortie sans difficultés, par exemple, lorsqu'elle prit l'initiative de remplacer par des soldats du train des équi-



L'IMPÉRATRICE ET LE PRINCE IMPÉRIAL (1859)

pages les conducteurs de fiacres descendus de leur siège ; rien de fâcheux ne s'était produit, au cours de cette régence paisible, lorsque la paix en fut troublée par un discours malencontreux du prince Napoléon, en mai 1865, à Ajaccio. L'enfant terrible de la maison des Bonaparte y avait prêché une politique absolument contraire à celle de l'empereur et de l'empire.

« On blâme beaucoup la régente, écrivait Mérimée, de ne lui avoir pas donné un vigoureux coup de caveçon. »

Elle avait manifesté, cependant, assez d'irritation. Aussitôt qu'elle avait eu connaissance de la séditieuse harangue elle en avait averti l'empereur et fait défendre au *Moniteur* de la reproduire. La dépêche fut remise à Napoléon, au milieu de ses Algériens. Il fronça le sourcil, froissa le papier et se retira. A minuit, il faisait appeler le colonel de Galliffet :

« Vous partirez sur-le-champ pour Paris. Voici deux lettres : l'une est pour l'impératrice, l'autre pour le prince Napoléon. Vous les remettrez en mains propres. Vous annoncerez à l'impératrice que le voyage a été superbe et que je partirai, la semaine prochaine.

— Si son Altesse Impériale, le prince Napoléon m'interroge, demanda Galliffet, que devrai-je répondre ?

— Vous lui direz qu'il aille se faire... pendre.

Aussitôt à Paris, Galliffet se met en tenue, court au château, demande à être reçu par l'impératrice, afin de lui remettre le message et la trouve encore toute bouleversée de l'incartade du prince. Elle avait appris que, pour mieux braver l'interdiction faite par elle au *Moniteur* d'insérer le factum, il venait de traiter avec un imprimeur et ne se proposait rien moins que de l'ébruiter à quatre cent mille exemplaires. Il fallait empêcher un tel scandale. Le colonel de Galliffet ne devait pas

perdre une minute. Il vole au Palais-Royal. L'aide de camp de service, un colonel du génie nommé Ragon, reçoit la lettre, prie Galliffet d'attendre, tandis qu'il la porterait au prince et recevrait ses instructions. Son Altesse était occupée. Le bouillant Galliffet dut pester, une heure durant. On l'introduisit enfin. L'air tranquille, le sourire aux lèvres et se dodelinant sur son fauteuil renversé, Jérôme-Napoléon l'accueille par ces mots :

« Je ne pensais pas que l'empereur eût pour moi une si grande affection. Comment ! Il vous envoie exprès d'Alger pour prendre de mes nouvelles. Cette attention délicate me touche infiniment.

— Votre Altesse Impériale, répond Galliffet, a reçu de Sa Majesté une lettre dont j'étais porteur. Que dois-je dire à l'empereur ?

— Vous lui direz qu'il aille se faire... pendre.

De retour à Alger, le colonel de Galliffet rendit compte de sa mission, à un détail près :

« Mon cousin ne vous a-t-il rien dit ?

— Non, Sire. »

Dans l'intervalle, le *Moniteur officiel* avait publié la lettre impériale apportée d'Alger aux Tuileries, et qui tançait vertement le coupable. Sous les lambris du Palais-Royal notre prince se fâcha, tempêta tout à l'aise, puis se consola vite.

Si l'impératrice ne pouvait se flatter d'exercer aucune autorité sur l'indisciplinable cousin, elle était mieux écoutée, mieux obéie par ailleurs. « Elle a la tête trop près de son bonnet, remarquait un persifleur, pour faire une régente à la façon de Blanche de Castille ! »

Quoi qu'il en fût et malgré que l'empereur continuât à suivre les affaires, de loin, chez les Kabyles, une juste déférence commandait à ses ministres d'en instruire

celle qu'il avait chargée d'y veiller en France. Ils s'accoutumèrent à se rendre chez elle, à la tenir au courant des questions essentielles, et à recevoir ses avis. On la traitait hautement en personnage d'État. Et l'habitude en fut gardée, après le retour de l'empereur.

Cela ne plaisait point à tout le monde. Des censeurs très rapprochés d'elle jugeaient le rôle trop lourd pour ses forces. Les membres de la famille, et spécialement le prince Napoléon, encore le prince Napoléon, dont on connaissait tôt les sentiments aux paroles, les Altesses du premier et du second degré continuaient à profiter des mille agréments de leur existence de cour, mais ils en usaient avec une sorte de gratitude maussade, où subsistait de l'éloignement à l'égard de l'impératrice. Pour n'en citer qu'un trait, on en avait eu la preuve flagrante, deux années auparavant, au cours d'une des séries automnales de Compiègne. Le 15 novembre, comme nous le savons, est le jour béni dans le calendrier des saints catholiques sous le nom d'Eugénie. Ce 15 novembre-là, vers la fin du dîner, l'empereur avait invité le prince Napoléon, qui tenait la droite de l'impératrice, comme le voulait son rang, à prononcer quelques paroles en l'honneur de la souveraine dont on célébrait la fête. A cette demande, qu'il aurait eu lieu de prévoir, il n'avait pu retenir une grimace, trop visible sur son masque imberbe ; et, comme Eugénie lui disait en souriant qu'elle appréciait et craignait à la fois son éloquence, il avait décliné, sous un prétexte, l'honneur qu'on lui faisait de le choisir comme interprète des sentiments de l'élégante réunion. Cependant, les assistants s'étaient levés ; et, debout, silencieux, en une attitude déférente, tous attendaient, sans bien comprendre ce qui se passait dans le groupe impérial. Jérôme-Napoléon avait objecté, lui dont l'élocution était

si prompte, si abondante, qu'il ne savait pas parler en public. L'empereur réitéra l'expression de son désir.

« Alors, vous ne voulez pas porter la santé de l'impératrice ?

— Si Votre Majesté veut bien m'excuser, je m'en dispenserai.

Intimement blessé, l'empereur se tourna vers Joachim Murat, et le pria de remplacer son cousin, qui se récusait. Le prince Joachim porta le toast ; et l'on quitta la table sous une impression de malaise, qu'on parvenait mal à cacher.

Il n'était pas surprenant qu'ayant cette tiédeur d'affection à l'égard de son auguste cousine, le prince Napoléon appréciât sans indulgence le zèle gouvernant dont il était témoin, de sa part. Il la rendait ouvertement responsable de l'avortement de la politique italienne (1). Et il ne bornait pas à cela ses reproches, ses griefs, ses dépréciations. Il en trouvait partout des sujets.

Des esprits moins hostiles, des partisans éprouvés de l'idée impérialiste s'alarmaient, à la supposition des dangers que faisaient courir au gouvernement, au caractère d'autorité calme et mesurée dont il devait demeurer investi, les nervosités et les agitations brouillonnes inséparables de toute action féminine. Le fidèle Persigny, qui, bien des fois, avait embarrassé la sympathie personnelle de Napoléon III par la franchise brusque de ses conseils, de ses admonestations même (2), n'avait pas craint d'adresser au chef de l'État un véritable rapport contre les inconvénients de ce partage du pouvoir.

(1) Après Villafranca, elle eût voulu une sorte de confédération laissant Victor-Emmanuel, au nord de l'Italie, le roi de Naples, au sud, le Souverain Pontife, au centre.

(2) Persigny avait eu le ministère de l'Intérieur, en 1861. C'était un personnage d'esprit fantasque, mais d'une probité d'opinion rare chez un courtisan, et capable de servir l'empereur sans le flatter.

Depuis des années, Persigny se lamentait des échecs successifs de la diplomatie française dans les affaires de Pologne, des États romains, du Danemark, et il croyait en découvrir la raison principale dans l'influence d'Eugénie. Il se gardait bien d'insinuer aucun blâme concernant sa personnalité souveraine, mais il désapprouvait sa présence au Conseil des ministres, qui, en créant une dualité apparente au sein de l'État, avait l'air d'opposer deux politiques l'une à l'autre, au risque de les annuler l'une par l'autre, et qui, de plus, encourageait les intrigues et conduisait aux pires incertitudes. N'était-il pas sage et prudent, sinon nécessaire de rétablir l'unité dans la direction? Et comment l'obtenir si le rôle agissant de l'impératrice, aux séances du Conseil, continuait à fournir des armes aux ennemis intérieurs comme à ceux de l'étranger? Persigny avait osé se dire à lui-même ces choses et les écrire. Le mémoire fut envoyé de son domaine de Chamarande aux Tuileries. Notre duc avait espéré que sa lettre parviendrait directement aux mains du destinataire, et qu'on se garderait bien d'en donner connaissance à celle qui était l'objet de cette note extraordinaire. Mais, par fatalité, la pièce dangereuse tomba d'abord sous les yeux de l'impératrice. L'empereur était souffrant et gardait le lit; ce fut elle qui, sur son invitation, avait ouvert le courrier du jour et l'avait lu, la première.

Quelle impression dut produire une telle requête sur le caractère impétueux d'Eugénie, nous vous le donnons à penser. Elle n'avait pas oublié que Fialin de Persigny fut, en première ligne, de ceux qui avaient élevé, jadis, les plus fortes objections contre le mariage de Napoléon III. Et voici que, par une nouvelle blessure, il ravivait son ancien ressentiment. Sous l'émoi du dépit ou de la colère, elle déclara que du moment où

l'on jugeait condamnables et nuisibles les marques de son amour pour le bien public, on ne la verrait plus aux conseils du Gouvernement; mais elle l'annonça de façon que l'empereur dut combattre, en bon époux, ces idées de retraite et d'effacement. Il la pressa de n'y point persévérer et laissa retomber tout le poids de son blâme sur le conseiller téméraire. Sans répondre au fond de l'argumentation, de sa propre main, il écrivit au duc que la présence de l'impératrice dans les délibérations du Conseil se justifiait par la nécessité d'initier la régente éventuelle à la connaissance des grandes affaires. Une seconde missive suivit bientôt, dont les huit pages d'écriture fine et nerveuse venaient en droite ligne de l'impératrice. Elle niait avec la dernière énergie toute intervention de sa part dans les événements du passé, quoiqu'elle se déclarât prête, du reste, à en assumer les responsabilités pour en dégager l'empereur. Quant à l'avenir, puisque ses meilleures intentions étaient si mal comprises, elle s'abstiendrait de mettre le pied en la salle du Conseil et l'on pourrait juger, dorénavant, si les choses en seraient meilleures ou pires. A combien de semaines ou de jours allait-elle limiter l'effort de son renoncement? Il dura le temps d'une généreuse intention. A bref délai, Napoléon III faisait savoir à son ancien compagnon d'aventures que décidément il ne pouvait consentir à ce qu'elle cessât de se montrer au Conseil, parce que cette brusque abstention servirait de prétexte à des commentaires malveillants. Il désirait donc qu'elle persévérât à y assister comme précédemment. En aucune occasion l'influence personnelle d'Eugénie sur l'esprit et la volonté de l'empereur ne s'affirma d'une manière aussi péremptoire que dans les détails de cet incident.

Par des moyens directs ou détournés elle fit sentir

son ingérence en des affaires d'importance variable. Mais il y eut, en sa vie, deux passions malheureuses et d'autant plus obstinées : la défense du pouvoir temporel du chef de la catholicité, à ses yeux l'image vivante du Christ-Dieu ; et l'expédition du Mexique, considérée comme une revanche lointaine de la patrie espagnole.

Les affaires extérieures ne retenaient que faiblement son intérêt, quand elles avaient, pour théâtre, des régions du monde sur lesquelles son éducation politique n'était point faite. Ce qui se passait en Égypte, en Roumanie, en Grèce, pendant que la Prusse édifiait progressivement sa domination en Allemagne, n'était pas l'objet des préoccupations familières d'Eugénie, aux alentours de 1866. Mais tout ce qui était de Rome et de l'Italie tenait son intelligence en éveil.

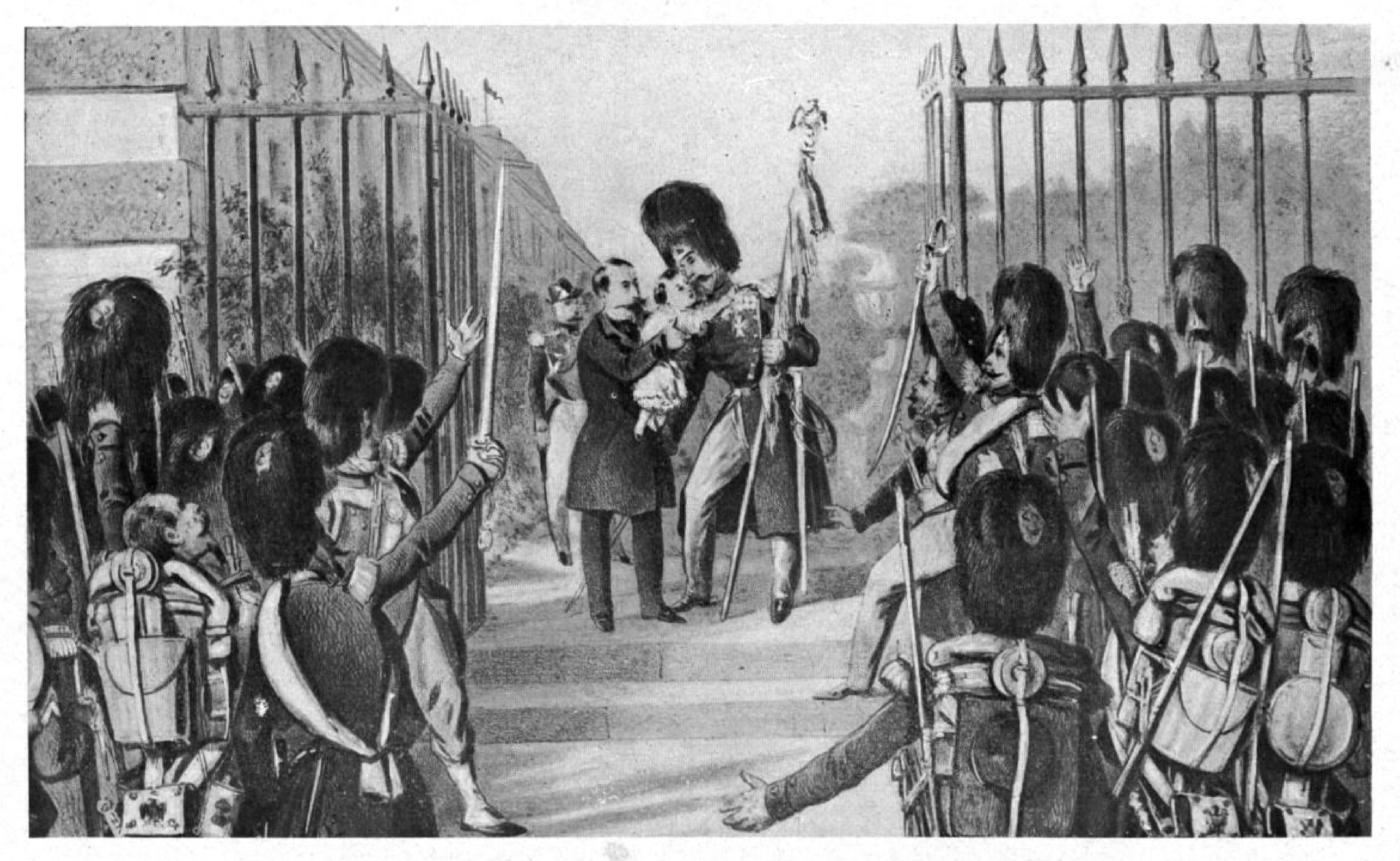
Tout au début, ses idées ultramontaines et la manière de voir de l'empereur avaient accusé de sérieuses divergences. Entre tous ses désirs il n'en avait pas eu de plus vif que de mettre fin à l'occupation française des États pontificaux. Par deux fois, en 1861 et en 1862, il avait songé à retirer ses troupes et l'eût fait sans les menaces de Garibaldi. Pendant l'été de 1863, il avait profité de l'absence d'Eugénie, qui était alors à Schwalbach, et avait appelé le général Menabrea à Vichy pour régler avec l'envoyé de Victor-Emmanuel les conditions de l'évacuation. Puis, ses habituelles fluctuations avaient recommencé. Le nonce de Pie IX et le parti clérical de la cour étaient rentrés en campagne. De sorte qu'il éprouvait un égal embarras à soutenir le pouvoir temporel et à l'abandonner. L'insistance d'Eugénie à contrebalancer ses sympathies personnelles expliquait le caractère vacillant de ses résolutions. Il invoquait la politique et ses raisons positives ; elle exaltait la religion et ses lois. Il se disait préoccupé surtout du succès de la

révolution italienne; elle portait en avant la cause de la catholicité.

Les interventions de l'impératrice, qui n'avaient été qu'intermittentes et rares, se rendaient de plus en plus fréquentes. Cette question de Rome tenait une place considérable dans ses préoccupations et ses suggestions de chaque jour. Des ultramontanistes enracinés applaudissaient à un si beau zèle pour le maintien de l'autorité intégrale du pape. Des hommes politiques, appréciés d'habitude comme des intelligences mesurées et sagaces, tels que Buffet, servaient d'échos aux sentiments connus de l'impératrice et s'en allaient répétant que toute diminution du territoire de Pie IX aurait les conséquences d'un malheur européen. Des diplomates étrangers entraient dans son jeu et l'exhortaient à ne point faiblir; ainsi ses amis l'ambassadeur et l'ambassadrice de la catholique Autriche-Hongrie. Si les motifs déterminants de la protection accordée au Saint-Siège n'étaient pas les mêmes dans l'esprit de Napoléon que dans l'âme de sa compagne, le résultat n'était qu'un et, l'effet identique. Pie IX demeurait pontife et roi (1); et pour un laps de temps, comme le remarque Bauer dans ses notes manuscrites, le ménage impérial se trouvait à l'abri des orages, qui les visitaient fréquemment, sur ce sujet, et dont les éclats, à travers les portes closes, avaient frappé tant de fois les oreilles des courtisans aux écoutes.

Étranges résultantes d'un protectorat coûteux, équivoque, mal assuré, et qui ne contentait personne, dans e pays où on prétendait l'exercer. D'une part, les ministres de Victor-Emmanuel s'irritaient de cette immix-

1) Mérimée prétendait qu'on aurait dû faire combattre en champ os Garibaldi et le Pape, parce qu'ils étaient aussi dangereux l'un ue l'autre, aussi fanatiques.



Le Départ de la Garde Impériale pour l'Italie (1859)
le Prince embrasse le Colonel du 1er Grenadiers, Ch. de Bretteville

tion étrangère continuelle dans les affaires de la Péninsule. D'autre part, les partisans à outrance de la souveraineté pontificale s'emportaient contre le manque d'énergie et de chaleur d'un appui, qui ne s'expliquait qu'en paroles et mesurait et peu à peu retirait ses moyens de défense. C'est de la Rome pontificale que s'exhalèrent, en 1866, ces paroles de colère prophétique contre Napoléon III:

« Napoléon abandonne Pie IX et sort de Rome, Dieu soit béni! Les funérailles du second Empire ne tarderont plus. Son oraison funèbre est préparée et pourra se diviser en trois points : Allemagne, Mexique, Rome. L'Allemagne et le Mexique indiquent l'éclipse de la gloire militaire de Bonaparte, Rome celle des traditions catholiques, que la France ne saura jamais oublier. La nuit arrive pour Napoléon ; elle arrive avant le soir. Comment la France pourra-t-elle voir de bon cœur ce magnanime, qui se retire toujours ? Il se retire de la Pologne, par crainte de la Russie; il se retire de l'Allemagne, par crainte des fusils à aiguille ; il se retire du Mexique par crainte des États-Unis ; il se retire de Rome, par crainte d'Orsini, de Mazzini et de la Révolution. Deux choses, dans les incertitudes présentes, nous paraissent très certaines : la victoire finale du pape-roi, et la chute finale du second Empire. Le 18 juin 1816, quelqu'un ayant rappelé à Bonaparte que, ce jour-là, était l'anniversaire de la bataille de Waterloo, tout ému il s'écria: « Bataille incompréhensible, concours de fata-
« lités sans exemple ! » Et se couvrant les yeux avec les mains, il ajouta: « Tout n'a manqué que quand tout avait réussi. » Que Napoléon III se prépare aux mêmes lamentations. Aussi pour lui viendra une grande journée, journée très incompréhensible. Il devra répéter, comme le fondateur de sa dynastie : « Tout n'a manqué que

« quand tout avait réussi. » Rome est fatale, et elle sera fatale au second Empire, comme elle a été très fatale au premier (1). »

L'impératrice, elle, n'hésitait pas ; elle s'était engagée à fond dans cette épineuse question romaine. Lorsque l'empereur mollissait et demandait à liquider une situation lourde et mal définie, dont le prix ne se trouvait même pas dans la reconnaissance de la papauté, — celle-ci ne se trouvant jamais assez défendue, — lorsqu'il cherchait un biais opportun, un chemin de traverse pour sortir d'embarras, Eugénie se remontrait, plaidait avec une chaleur irritée la cause de Pie IX, rappelait la parole donnée, les promesses faites, et ne se sentait apaisée que lorsqu'elle avait regagné le terrain perdu. Alors les instructions de Napoléon III à ses agents diplomatiques se raffermissaient ; et il leur déclarait que s'il avait à retirer ses troupes, conformément à la convention dite du 15 septembre, il n'en resterait pas moins sur le qui-vive et prêt à soutenir le pouvoir temporel par tous les moyens. C'est bien sous l'influence de l'impératrice et du ministre Drouyn de Lhuys qu'il avait refusé d'encourager, en octobre 1862, les espérances des Italiens en faveur de l'occupation de Rome. Si les gens pourvus de raison et les clairvoyants en reçurent une impression toute différente, la joie d'Eugénie dut être sans mélange, le jour où, sous les ombrages de Saint-Cloud, Napoléon se fit apporter la plume et l'écritoire pour adresser à son ami Arese, l'intermédiaire désigné entre Victor-Emmanuel et lui, les lignes suivantes :

« Il faut qu'on sache, pour l'affaire de Rome, que, de ce côté, je ne céderai rien et que je suis bien décidé, tout en exécutant la convention du 15 septembre, à ne

(1) MARGOTTI, dans l'*Unita catholica*, 23 novembre 1866.

laisser porter aucune atteinte au pouvoir temporel du pape. »

Tandis que, par conviction, elle tracassait l'empereur et inquiétait les esprits en France, au nom du Ciel et du pape, la troupe docile des fonctionnaires l'applaudissaient et la bénissaient. Tout le Sénat, comme le remarquait Mérimée, en fort peu de temps était devenu capucin. Toutes les femmes, et des moins retenues en leur conduite réelle, baignaient dans la dévotion extérieure. En tant que fervente catholique, Eugénie rayonnait. Cependant, des nuages de colère s'amassaient à la cour de Florence, sans que le vieillard obstiné du Vatican, que la diplomatie française harcelait de ses conseils, se montrât plus satisfait de ses protecteurs que de ses adversaires.

Nul n'était sensible autant qu'Eugénie aux plaintes ou aux appels de le papauté. Le jour où cessera l'occupation française, où Montebello et ses officiers prendront congé du Saint-Père, sera pour elle une journée de deuil.

Il avait été grandement question d'un voyage de l'impératrice en la Ville Éternelle. C'était un projet auquel s'étaient fortement attachées toutes les cordes de son âme. Le général Fleury, qu'on avait envoyé à Florence, en négociateur officieux, devait pressentir l'opinion du roi et des ministres italiens sur l'opportunité d'une visite à Rome, que les ministres de France sentaient impolitique. Elle voyait là une démonstration indirecte mais significative en sa personne de l'idée de haute sauvegarde, que continuerait à représenter le gouvernement impérial vis-à-vis du Saint-Père.

Les conseillers de Napoléon en contrecarraient le programme, de crainte qu'il n'apparût comme un désaveu de l'évacuation des troupes françaises. Eugénie atten-

dait impatiemment les premières lettres de Fleury devant éclaircir ses doutes sur la situation. Qu'en pensaient Victor-Emmanuel et le baron Ricasoli? Qu'en disait le pape? Les nouvelles ne furent pas des meilleures. Le roi, comme il y avait lieu de s'y attendre, avait accueilli tièdement l'idée de cette exploration dans les États romains. De son côté Pie IX, duquel on avait espéré des concessions libérales qui eussent servi de passe-port, en la circonstance, s'était enfermé dans une intransigeance presque farouche. Il désirait vivement, assurait-il, la visite de l'impératrice ; néanmoins, il se refusait à consacrer les réformes auxquelles ce voyage était subordonné. Elle dut ajourner définitivement le dessein, dont elle avait nourri son imagination, durant plusieurs mois.

Elle n'en demeura que plus opposée à l'influence italienne et la mauvaise humeur, qu'elle avait éprouvée de sa déception, en rejaillissait dans ses propos. Les yeux tournés constamment vers l'Italie, où se débattait l'antagonisme de la Rome capitale et de la Rome papale, elle n'en laissait rien passer sans être prête à édicter un jugement ou une critique. En des circonstances exceptionnelles, le roi de Piémont avait prononcé un discours, à la Chambre des députés, dont les paroles, allant au-dessus de son peuple, évoquaient l'attention européenne. Eugénie n'y avait pas trouvé les formules de complaisance, qu'elle y eût désirées envers le pape et l'empereur. Elle avait estimé cette harangue un peu fière et présomptueuse. Sans réfléchir que, depuis Solférino, la nature des relations entre l'Italie et la France s'était de beaucoup modifiée, que des amitiés étrangères s'étaient interposées, dans le but de rendre la première de moins en moins dépendante de la seconde, elle avait causé, raillé là-dessus, non sans imprudence. Inter-

pellant à brûle-pourpoint le prince Napoléon,gendre de Victor-Emmanuel, ce terrible cousin Napoléon, qui n'était pas le meilleur de ses amis, et à qui elle n'était pas fâchée, l'occasion venue, de détacher un mauvais compliment :

« Avez-vous lu, lui demanda-t-elle, le dernier discours de votre beau-père? Que veut-il dire avec ses hauts faits opérés en peu de temps? Seraient-ce les hauts faits de Custozza?

— Madame, je ne suis pas responsable des discours de mon beau-père. »

Jérôme-Napoléon s'en était tiré adroitement, et l'entretien aurait pu s'arrêter là. Mais elle était tenace et revint à la charge. Impatienté, le prince riposta :

« Je préfère une défaite comme Custozza, qui gagne une province,à des victoires comme celles du Mexique, qui coûtent un empire. »

Le trait était trop direct pour qu'on n'en sentît point la piqûre. Elle se mordit les lèvres, et tourna le dos.

L'aventure du Mexique? Hélas! elle s'y était lancée de toutes ses forces. Parfaitement détachée des mobiles, qui poussèrent à la guerre de Crimée, hostile à celle d'Italie, dont elle redouta les conséquences pour le pape, comment s'était-elle vouée avec tant de feu aux desseins de cette entreprise hasardeuse? Des notes manuscrites, qui nous sont venues d'un de ses anciens fidèles, nous en apportent des preuves surabondantes : elle y dépensa un enthousiasme fébrile : « Je lui ai entendu répéter souvent, dit-il : « Celle-là, c'est ma guerre. » Et il fut donné au même personnage d'assister à un incident, dont les détails ne permettaient aucun doute sur la force de l'intérêt qu'elle y prenait.

Entre l'impératrice et un diplomate de l'Amérique du Nord une discussion s'était élevée. Le flegme imperturbable du citoyen des États-Unis contrastait étrangement

avec la verve enfiévrée de celle qui, ce jour-là, avait plutôt l'air d'une patriote mexicaine que de la souveraine du pays de France. Le diapason de ces paroles contraires était monté presque jusqu'à la dispute :

« Madame, le Nord vaincra? La France sera obligée d'abandonner son projet, et cela finira mal pour l'Autrichien!

— Et moi, je vous affirme, répliquait Eugénie, que si le Mexique n'était pas si loin et si mon fils n'était pas un enfant, je voudrais que ce fils même se mît à la tête de l'armée française en train d'écrire avec l'épée une des plus belles pages de l'histoire du siècle.

— Madame, remerciez Dieu que le Mexique soit loin et que votre fils soit encore un enfant. »

Le diplomate américain avait tiré de l'avenir un pronostic saisissant de vérité; il venait de juger la situation avec une sagacité prophétique. Toute remplie de son ardeur, l'impératrice lui jeta un regard courroucé; des paroles d'irritation se pressaient sur ses lèvres... L'empereur intervint et, d'un sourire énigmatique, apaisa la querelle. Les belligérants se séparèrent; mais Eugénie emportait avec elle, en se retirant, de la colère et de la rancune contre son interlocuteur trop sincère : ni lui ni ses filles, qui étaient ravissantes, ne furent plus jamais invitées aux petits lundis de l'impératrice.

Il y avait eu, dans la poursuite du rêve mexicain, des influences mêlées, dont le fil échappa à l'esprit languissant de Napoléon. Cet homme croyait conduire les événements. En réalité, il était le jouet du parti ultramontain, qui excitait et dominait l'impératrice, et de quelques hommes d'argent, comme Morny, qui spéculaient pour leur propre compte sur la rentrée par la force de certaines créances véreuses. Car on avait en-

mé, sous le prétexte d'obtenir des réparations financières et commerciales,une expédition,dont le véritable objet était d'établir, dans cette partie de l'Amérique, en lieu et place de la république libérale, une monarchie autoritaire et catholique, vassale de la France. Des politiciens avaient fait passer cette conviction dans l'esprit de Napoléon que les États-Unis constituaient une menace pour l'Europe, et qu'il serait sage de leur opposer une puissance latine capable de servir de barrière contre leurs envahissements. Mais, en tout cela, la plus entraînée était certainement Eugénie. Il est indéniable qu'elle contribua de tout son pouvoir, de toutes ses impatiences, à précipiter l'accomplissement d'un projet téméraire, où, par la vertu de ses illusions, elle n'entrevoyait que gloire sans péril. Depuis que, dans une heure d'éblouissement, elle avait reçu la couronne impériale, jamais son âme ne s'était détachée du sol natal; elle était restée la fille passionnée du pays d'héroïsme, où toutes les expressions de la pensée,toutes les images de la poésie respirent l'exaltation. Comme au temps de sa jeunesse, vibraient en elle le sentiment et la flamme espagnols. En son imagination elle croyait revoir, à plusieurs siècles de distance, sous des couleurs romanesques, l'étonnante aventure, qui poussa vers les rivages du Mexique les caravelles bénies de Fernan Cortez; et, pour mieux rêver aux merveilles de cette expédition légendaire elle fermait les yeux sur les ruines et les dévastations, qui couvrirent comme une mer de feu,partout où avaient passé les conquistadores, des contrées heureuses et florissantes (1). Et, puisque

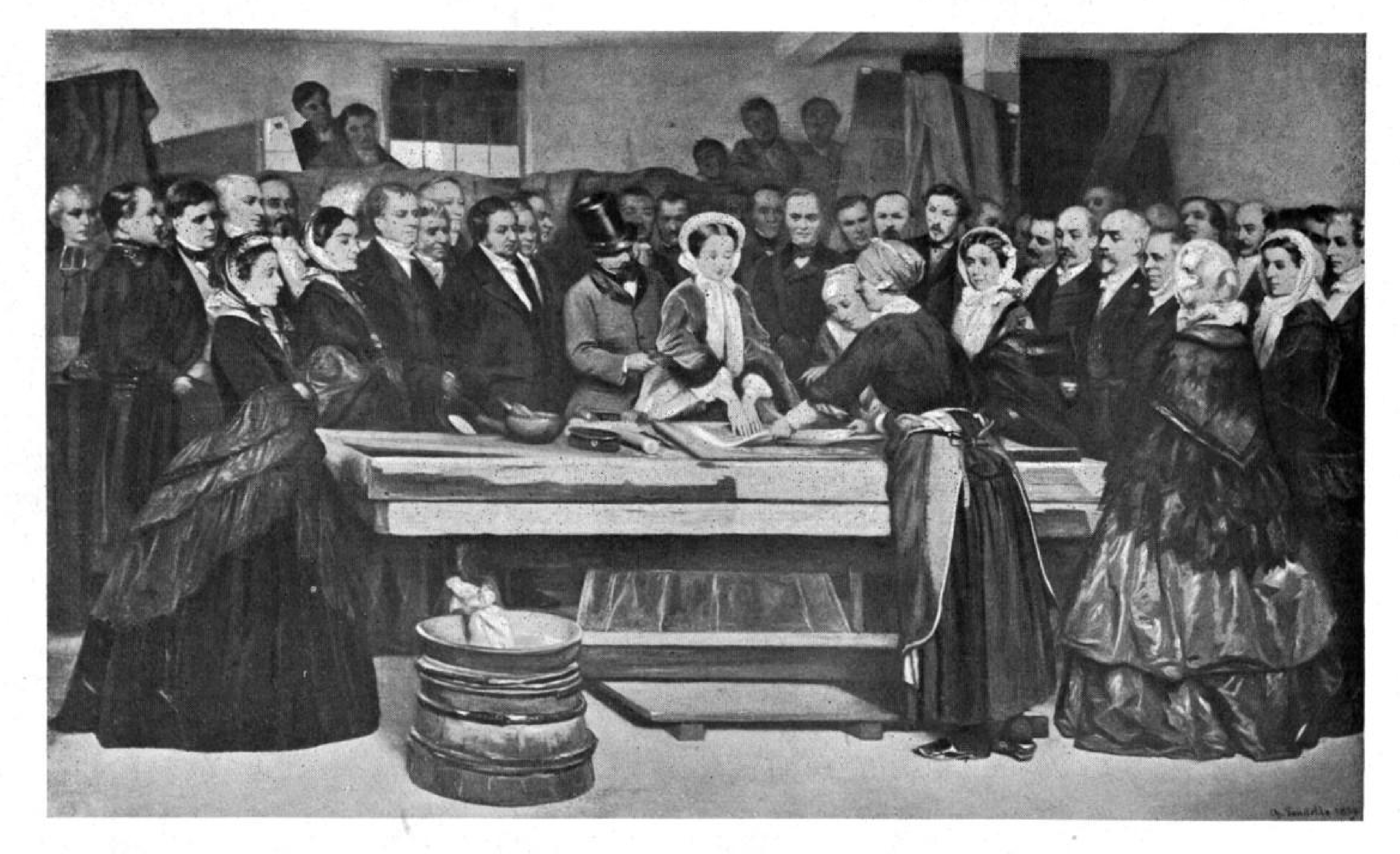
(1) «... Les choses en étaient là, quand les Espagnols apparurent. Ils se jetèrent sur ces belles régions, affamés de proie et de carnage. Au nom de l'Évangile, au nom d'un Dieu de mansuétude et de paix, ils n'arrêtèrent point, durant des jours et des mois, de

l'ancienne conquête, suivie d'une oppression intensive, s'était terminée par la perte de la superbe colonie, qui empêchait de reprendre, se disait-elle, l'œuvre interrompue, et de réaliser le songe de la résurrection de cette Espagne d'outre-mer, sous les couleurs unies de la France et de l'empire du Mexique? De semblables perspectives avaient de quoi séduire par des côtés de grandeur une nature primesautière comme la sienne, que les retours de la réflexion influençaient trop tard. On avait si commodément arrangé les choses, à Étioles, dans la propriété de la comtesse de Walewska (1), où l'on se réunissait pour en goûter et embellir la vision, entre soi (l'empereur et son ministre Walewski, l'impératrice et Mme de Metternich)! On avait d'une si aisée manière combiné les détails d'un débarquement à Vera-Cruz, les étapes d'une promenade militaire jusqu'aux portes de Mexico triomphalement ouvertes, et avec tant de justesse supputé les bénéfices à recueillir de l'affaire, dans un des États du Nouveau-Monde les plus remarquables par son climat, la richesse de son territoire, l'abondance de ses mines d'argent et sa situation magnifique entre les deux Océans!

Elle en était tout enivrée. Aussi convenait-il, autour d'elle, de professer ou de feindre les mêmes ardeurs. Dans les appartements intimes, aux Tuileries, sur les

tuer, de massacrer, de piller. Des races entières disparurent. En quelques années furent étouffées les vieilles civilisations mexicaine et péruvienne, qui avaient des origines aussi anciennes, dans un passé perdu, que celles de Babylone et de Ninive. » Frédéric LOLIÉE, *Histoire des littératures comparées*, p. 200, 201.

(1) Cette demeure historique, qui date de Mme de Pompadour, et que célébra Voltaire, en maints endroits de sa correspondance, avait été achetée par le ministre Walewski. Il y reçut brillamment l'impératrice. Un feu d'artifice fut tiré sur la grande pelouse du parc; et, à cette occasion, la souveraine avait présidé à l'inauguration du pont, qui mène à la gare d'Ivry-Petit-Bourg.



L'Impératrice visite les Ouvriers Lyonnais en 1859

tables, sur les guéridons, on ne voyait que livres et brochures traitant de l'Amérique centrale et du Mexique, et dans les idiomes les plus variés. Cette littérature mexicaine s'était rendue encombrante au point que tout s'en ressentait jusqu'aux bals costumés. Applaudir au généreux dessein qu'on appelait « la plus grande pensée du règne », n'était-ce pas alors la manière la plus sûre de faire sa cour ? C'était le moment, l'agréable moment où Mérimée, pourtant sceptique sur toutes choses, en devisait avec ses amis dans sa correspondance, et sur ce ton de badinage et avec ces façons dégagées qui s'ajustaient du mieux qu'il fût possible à l'air d'un sénateur homme d'esprit, tranquille à la maison, content de soi et des maîtres, et, pour le reste, ne voyant pas le moindre inconvénient à ce qu'on fusillât ou pendît, par ci par là, dans le monde, quelques pauvres diables bien inutiles au reste de la terre.

« L'archiduc Maximilien, racontait-il (1), a envoyé à l'empereur une lettre de huit pages pour lui faire ses remerciements. Il accepte, et on dit que ce n'est ni la reconnaissance, ni l'éloquence, qui manquent à cette épître. On assure que les affaires, au Mexique, vont bien. On a chargé un colonel Dupin de poursuivre les guérillas juaristes avec des spahis d'Afrique et des contre-guérillas mexicaines. Il a débuté, comme il faut débuter avec cette canaille, par pendre et fusiller tout ce qu'il attrapait. Les gens du pays ont trouvé cela très bon et nous servent d'espions avec empressement. On croit que quelques mois de chasse suffiront à rendre le pays complètement sûr. »

Raison de police, en effet, raison majeure. Si l'on faisait la guerre, annonçait le général Forey dans ses

(1) 21 août 1863.

proclamations, c'était pour que les rues de Mexico fussent éclairées, le soir.

Les commencements d'un règne, d'une alliance, d'un mariage, d'une entreprise hardie sont environnés de clartés engageantes, comme celles de l'aube matinale. On avait, alors, en France, la foi mexicaine. Quelques-uns néanmoins, gardaient une réserve prudente, n'osant point dire leur opinion tout entière, mais hochant la tête quand on se félicitait chaudement, auprès d'eux et n'augurant rien de bon du dénouement. L'amiral Jurien de la Gravière était de ces derniers. Et d'en juger il le pouvait, ayant eu le commandement de la flotte et des troupes, au début de la campagne. Dans un dîner, auquel prenaient part divers personnages officiels, l'honorable marin avait, à sa gauche, le Mexicain Hidalgo, fort en cour aux Tuileries et qui avait poussé fortement à l'intervention française. A l'heure expansive du cigare, Jurien de la Gravière eut cette pensée qu'il ne pouvait moins faire que d'adresser des paroles de sympathie à celui de ses invités, que les circonstances du jour désignaient le plus particulièrement à l'attention, à la curiosité des autres convives :

« Maintenant, lui dit-il, parlons un peu de votre pays.

— Mon pays? répondit Hidalgo. Je n'aurai besoin que d'un mot pour vous le qualifier. A l'instant actuel, ce n'est pas un pays : c'est un grand chaos. »

L'amiral en rentrant du fumoir au salon avait l'air consterné : l'aveu, qu'il venait d'entendre, ne répondait que trop fidèlement à ses propres alarmes. Il s'approcha d'une autre personne, l'abbé Bauer, lui confia ses appréhensions et l'engagea vivement, connaissant la faveur dont il jouissait auprès de l'impératrice, à

s'en rendre l'interprète et à mettre en mouvement tous les ressorts de son éloquence pour essayer d'arrêter la souveraine sur cette pente dangereuse, s'il n'était pas trop tard. Bauer s'en défendait, protestant qu'il se compromettrait inutilement par une telle démarche. L'amiral insista sur l'immense service qu'il rendrait peut-être à la France en se faisant écouter. La raison était puissante; il s'y décida. Dès le lendemain, notre protonotaire apostolique était en présence de l'impératrice. Il avait commencé à s'ouvrir à elle de ses inquiétudes patriotiques; il allait tirer du fond de son âme les adjurations les plus chaleureuses; il s'y préparait, lorsque, aux premiers mots, elle l'arrêta net en lui jetant au nez : « De quoi vous mêlez-vous ? » La conversation était finie du coup.

Les premières nouvelles parvenues du théâtre de la guerre avaient donné raison aux optimistes. Ce n'étaient qu'annonces de victoires et bulletins triomphants. On les avait accueillis de différentes manières, au château. L'empereur, fidèle à son jeu qui était de paraître toujours voilé, impénétrable, s'était enfermé dans un silence plein de pensées, à ce qu'on supposait, et qui n'était rien de plus, sans doute, qu'une envie de ne point parler. En revanche, l'impératrice avait clairement laissé voir qu'elle était au comble de la satisfaction. Quant au prince impérial, on lui avait conté que les aigles triomphaient à Puebla, et il en avait été très fier. Il avait dessiné des soldats, félicité par une lettre enfantine le général Forey. Que pouvait-il savoir et souhaiter de plus ? Il y avait peu de temps, sa mère voyageait en Espagne, le cœur ravi et l'imagination toute fleurie d'espérance. Au milieu d'excursions pleines de charmes, où se ranimaient les souvenirs de son adolescence, elle n'oubliait point la France au Mexique. Et elle avait fait passer

sous les yeux de l'enfant une image de joie en traçant pour lui ces premières lignes d'une lettre dont l'autographe est, par hasard, entre nos mains :

« Mon cher Louis, j'ai bien pensé à toi, depuis que je t'ai quitté, malgré le plaisir que j'ai de me trouver dans mon pays et d'entendre parler ma langue. En arrivant à Cadix, j'ai vu des troupes françaises qui allaient au Mexique ; les soldats ont l'air content. »

Ce voyage en Espagne avait été décidé tout d'un coup. A Biarritz, un beau matin d'automne de 1863, elle s'était senti sollicitée à l'entreprendre par le voisinage de sa chère patrie. Un programme de pérégrinations autour de la péninsule ibérique fut arrêté, que ne modifièrent point les représentations de ses serviteurs craintifs, d'amis pusillanimes, pour elle tremblant de risques inconnus. Il lui avait été dit que les agitations électorales ou les turbulences de l'armée pourraient être l'occasion de graves désordres, où elle serait exposée à compromettre son nom, son rang ou son pays. Des ovations aussi embarrassantes pour celle qui en serait l'objet que pour le gouvernement espagnol, avait-on objecté encore, viendraient à se produire dont les conséquences seraient des plus fâcheuses. Des conseillers circonspects allaient jusqu'à prendre en crainte et suspicion les libertés d'une presse rendue indépendante et qui serait tentée d'en abuser à l'encontre de l'auguste voyageuse. Tel de ses familiers avait ouvertement combattu le projet, le jugeant impolitique et malencontreux. Et, comme elle avait répondu sur le ton vif qui lui était habituel, qu'elle se croyait libre de faire ce qu'une particulière peut faire, on avait essayé de lui prouver qu'une grande souveraine comme elle était soumise à des raisons d'ordre supérieur, qu'un roi était moins libre que personne, et que la sagesse parlait par

la bouche de son serviteur lui déconseillant l'aventure. C'était lui marquer une sollicitude excessive. Elle ne se laissa pas influencer par des appréhensions chimériques, mais passa outre. Le voyage s'accomplit en des conditions tout heureuses et tranquilles. Elle n'avait fait que traverser le Portugal. Ses impressions furent vives et variées, à travers les provinces d'Espagne. On l'avait vu revêtir, en Andalousie, pour monter à cheval, le costume légendaire, le boléro garni de sequins et le chapeau à bords retroussés, et les chroniques de l'élégance ne se privèrent pas du plaisir de constater que c'était à partir de ce moment-là que s'introduisit, dans la mode féminine, l'usage du gracieux boléro.

Les réceptions furent belles. Tout se passa, pour le mieux du monde à Cadix, à Séville, à Grenade, jusqu'à la rentrée en France, par Marseille.

Hélas! en cours de route, les événements avaient aussi marché au Mexique. Les clartés roses des premiers jours ne tardèrent pas à se décolorer. Aux éclats de fanfare succédèrent des notes moins chantantes, puis des informations troubles, et enfin des dépêches chiffrées très alarmantes. On apprit, coup sur coup, l'abandon du Mexique par Bazaine, le réembarquement des troupes françaises à Vera-Cruz et l'investissement de Queretaro. L'ordre fut donné, au château, de ne trahir aucun signe d'inquiétude. Vaines recommandations : tout en révélait les angoisses. L'impératrice multiplia ses dévotions avec l'emportement de son caractère et de sa crédulité. Elle commanda des messes, en spécifiant que ce fût pour les morts des deux côtés. Elle fit brûler à Notre-Dame-des-Victoires — qui était en train de se transformer pour ceux qui l'invoquaient en Notre-Dame-des-Défaites (1) — des cierges in-

(1) BAUER, *Notes manuscrites*.

nombrables. Elle communia, plusieurs fois, à des dates très rapprochées, dans le plus strict incognito et à des heures fort matinales, espérant que tant de bonnes œuvres pieuses arriveraient à provoquer l'intervention du Ciel pour les catholiques français et autrichiens à l'encontre des catholiques mexicains ; elle priait avec une ferveur, qui ne se lassait point, et passait de longues heures en méditation dans son oratoire des Tuileries. Messes, communions, cierges, chapelets, implorations ardentes : rien n'y fit. Le coup de foudre éclata d'autant plus terrible que, peu d'instants avant la fusillade de Queretaro, on avait reçu, aux Tuileries, l'assurance formelle que Maximilien serait épargné. Napoléon et Eugénie n'en furent pas informés les premiers. On aurait voulu garder le fait secret, au moins jusqu'après la cérémonie solennelle de la distribution des récompenses de l'Exposition. Mais, la fatale nouvelle les atteignit, le matin même de ce grand jour. Ils durent présider la fête, pâles, défaillants, et sourire, pendant que, de toutes parts, éclataient les acclamations de la foule.

Les explications de défense de Rouher (1), au Corps législatif, ne firent pas une longue illusion sur les conséquences financières et politiques de l'imbroglio mexicain. Dans le gouffre de cette erreur, le Trésor national avait englouti 600 millions, qui s'en étaient allé rejoindre les 300 millions perdus par les souscripteurs de l'emprunt.

Le 8 octobre 1867, Juarez avait été réélu président de

(1) « L'aigle française, à ce que dit M. Rouher, plane dans les nuages bien loin de notre vue et bien au-dessus de notre vaine prudence : puis, elle fond tout à coup sur ce qui nous paraît une sottise, et la terre demeure dans l'étonnement, et il y a de quoi. » (DOUDAN, *Lettre à M. de Broglie.*)

la République mexicaine. L'ordre était rétabli dans les institutions bouleversées de ce pays ; et de l'aventure impérialiste, vainement prolongée par l'obstination de Maximilien, il ne restait, dit Émile Ollivier, qu'une malheureuse princesse ensevelie dans les ombres de la démence et un pauvre corps criblé de balles ramené dans cette patrie, d'où il était parti brillant de jeunesse. « Jamais l'attentat contre le droit des nationalités n'a été si vite et si terriblement puni. » La blessure pénétra profondément dans le cœur d'Eugénie.

Pendant plusieurs jours elle voulut s'isoler en sa douleur. Hors de son service intime, personne ne la voyait. L'humiliation, autant que le désespoir, la retenait loin de la cour et loin de tous les regards. Elle avait vu s'écrouler dans un lamentable désastre un ensemble de desseins ambitieux, dont le succès, croyait-elle, n'était exposé à aucune hésitation de la Fortune, tant il lui apparaissait clair, infaillible ! Après une reculade pénible où l'on avait vu le drapeau tricolore s'abaisser devant la bannière étoilée des États-Unis, elle avait compris que le prestige du Gouvernement impérial avait subi une grave atteinte. Et si elle versait des larmes, maintenant, c'est qu'elle pleurait sur l'avenir aussi bien que sur le présent.

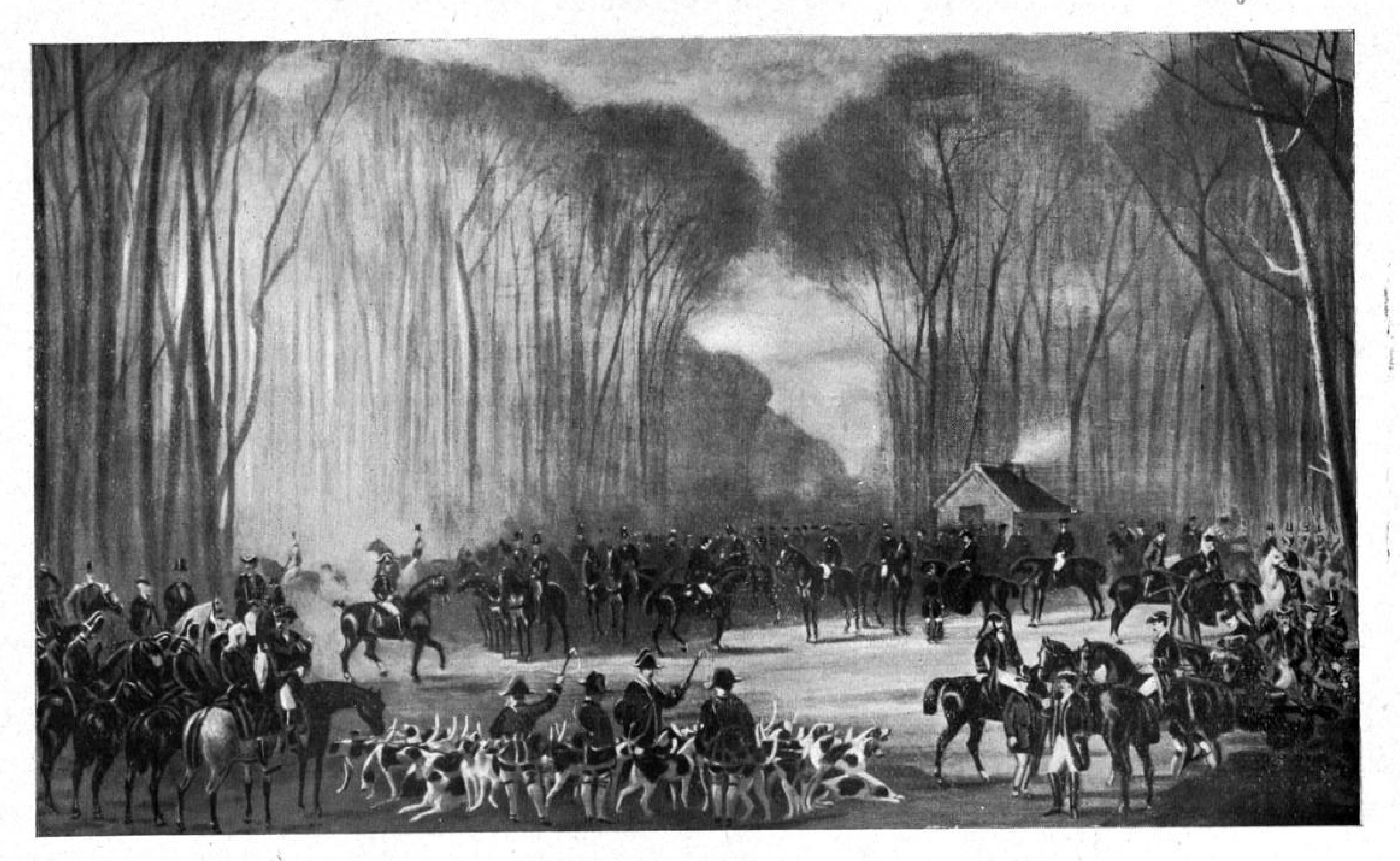
Enfin elle se résigna à reparaître « dans la semi-publicité des habitants du château », c'est-à-dire dans le centre restreint du service d'honneur. Les regards de chacun furent saisis, en l'apercevant. Elle était en grand deuil, et les marques de son chagrin se reconnaissaient à ses traits creusés, à ses yeux gonflés et rougis de larmes. Naguère, Eugénie avait dû recevoir, à Saint-Cloud, gênée, contrainte, l'impératrice Charlotte, qui avait traversé les mers pour venir rappeler à Napoléon III la promesse qu'il avait faite de ne pas aban-

donner Maximilien et pour solliciter les secours que réclamait une nécessité impérieuse.

C'était dans la première quinzaine du mois d'août 1866. On s'ennuyait à Saint-Cloud, parce qu'il pleuvait. L'empereur se plaignait de ne pas prendre assez de distraction. On attendait impatiemment que réapparût le soleil au plus haut de l'horizon. Au lieu de ce beau temps espéré, ce fut, remarquait un des hôtes de Saint-Cloud, ce fut l'impératrice du Mexique qui lui tomba sur les épaules. Il fallait s'acquitter des devoirs de l'hospitalité. Les intimes du palais qui, comme Mérimée, se réjouissaient de dîner là, sans étiquette, en redingote, se virent menacés d'un gala en l'honneur de Sa Majesté mexicaine. « On lui donnera à manger, remarquait-il assez cruellement, mais je ne crois pas qu'elle obtienne des largesses ou des troupes. » Hélas ! elle n'eut guère le loisir d'épuiser le sujet de sa visite.

On sait de quelles douloureuses circonstances s'accompagna l'entrevue, l'incident du verre d'orangeade glacée, la crise d'égarement de Charlotte et l'aliénation mentale dont resta frappée, pour la vie, la malheureuse princesse.

Eugénie en éprouva un long serrement de cœur. Cependant, le calice d'amertume n'avait pas été vidé. Elle eut à soutenir une conversation non moins affligeante avec une autre femme éplorée, la veuve de Miramon, que les juaristes fusillèrent à côté de Maximilien. Cette femme, jeune et belle, avait eu le courage de suivre les deux victimes jusqu'au champ d'exécution. Rien n'était émouvant comme de l'entendre narrer ces détails, avec une précision poignante. L'impératrice ne pouvait s'empêcher de verser d'abondantes larmes, quand le souvenir en remontait à son esprit, quand elle croyait entrevoir le funeste spectacle



Une Chasse Impériale a Compiègne

de ses yeux humides et exaltés. Il y avait eu deux pelotons de soldats, chargés de la fusillade : l'un formé de tireurs expérimentés, l'autre de recrues novices. Au moment où Maximilien et Miramon arrivèrent devant ces hommes, un officier désigna au premier des deux condamnés, à l'ex-empereur, le peloton qu'on lui avait réservé par une concession suprême pour son rang. Alors, Maximilien s'était tourné vers son fidèle lieutenant, et lui avait dit ces mots : « Je ne puis plus vous donner qu'un dernier témoignage de mon amitié ; mettez-vous là, je l'exige. » Et il l'avait fait placer en face du groupe des vieux soldats et il était allé, magnanime, s'offrir aux fusils mal dirigés de l'autre peloton. Miramon fut tué sur le coup ; Maximilien souffrit longuement ; il avait été massacré, en propres termes, par les recrues de Juarès. Juarès ! ce nom prenait sur les lèvres d'Eugénie, avec son accent espagnol, une expression de mépris et de haine indicible.

Cependant, le mécontentement s'était rendu général, en France. Il avait peine à se contenir dans les journaux et la cause en remontait à celle qui l'avait provoqué. Le lendemain du jour où s'était propagée la nouvelle de la mort violente de Maximilien, Hyrvoix, chef de la police secrète, pénétrait dans le cabinet de l'empereur ; c'était l'heure matinale où ce fonctionnaire avait coutume de venir lui exposer son rapport sur l'état de l'opinion publique.

« Que dit le peuple ? commença par demander Napoléon.

— Le peuple ne dit rien, Sire. »

Mais la physionomie de Hyrvoix trahissait de l'embarras, et sa réponse, de l'hésitation.

« Vous ne me dévoilez pas la vérité. Que dit le peuple ?

— Eh bien ! Sire, puisque vous me le commandez, je parlerai sans feinte : la nation est profondément irritée des suites de cette malheureuse guerre mexicaine. On la commente partout dans le même esprit de réprobation. Et l'on va plus loin, on proclame que c'est la faute de...

— La faute de qui ? »

Hyrvoix garde le silence.

« La faute de qui ? Je veux le savoir.

— Sire, balbutie le policier, dont la conscience brûle de s'ouvrir et à qui la prudence commanderait de se taire, Sire, du temps de Louis XV, on disait : « C'est la faute de l'Autrichienne... »

— Oui... eh bien ! continuez.

— Sous Napoléon III, on dit : « C'est la faute de l'Espagnole. »

Ces mots étaient à peine tombés dans le calme de la chambre, où Hyrvoix se croyait seul à seul avec l'empereur, que l'impératrice, qui avait tout écouté, tout entendu derrière la tapisserie, apparut brusquement, le visage enflammé de colère. Elle était en robe de chambre blanche et ses cheveux flottaient sur ses épaules. D'un bond, elle s'élance vers l'homme, qui avait osé se faire l'organe, avec tant de franchise, des propos qui circulaient dans le peuple :

« Répétez, s'il vous plaît, M. Hyrvoix, les paroles que vous venez de prononcer », commanda-t-elle.

Il recula, presque effrayé, mais, se remettant de son trouble :

« Certainement, Madame. Puisque mon devoir est d'exposer la vérité, Votre Majesté me pardonnera pour cette raison. Répondant au désir de l'empereur de connaître l'état de l'opinion publique, après le triste événement, qui vient de s'accomplir à Queretaro, je lui

disais que les Parisiens parlent, aujourd'hui, de l'Espagnole, comme ils parlaient, il y a soixante-quinze ou quatre-vingts ans de l'Autrichienne.

— « L'Espagnole ! L'Espagnole ! s'écria-t-elle par trois fois, les dents serrées. Je suis devenue Française, mais je montrerai à mes ennemis que je puis être Espagnole. à l'occasion. »

Et, sur ces derniers mots, elle disparut. Le chef de la police secrète restait là, privé de mouvement, navré d'avoir parlé ; il s'en excusait auprès de l'empereur.

« Vous avez obéi à votre conscience », dit simplement Napoléon, en lui serrant la main.

Cette approbation ainsi exprimée n'empêcha point que, peu de jours après, Hyrvoix était déplacé et envoyé en province comme receveur général du Jura. L'impératrice avait exigé qu'il ne se trouvât plus sur son chemin.

La loi des événements porte en soi une force supérieure, sous laquelle doivent se courber tôt ou tard les contenances les plus hautaines. Les effervescences d'une ambition trahie par le sort avaient cédé la place à des regrets inévitables. La fière Espagnole dut confesser son erreur et l'étendue de ses illusions. A l'un de ceux qui avaient combattu devant le Conseil énergiquement l'expédition du Mexique, elle disait en soupirant : « Que ne vous a-t-on écouté ! Maximilien vivrait tranquille sous les ombrages de Miramar et Charlotte auprès de lui, tandis que, maintenant, lui n'est plus qu'un cadavre, elle une folle ! Quelle fin ! » Par intervalles, elle essayait de reprendre le dessus et de dominer la situation. Il avait toujours été dans ses désirs, affirmait-elle, qu'on n'abandonnât pas le malheureux Maximilien. Et elle justifiait sa conduite, elle parlait avec animation de ce qu'elle eût fait dans la

même situation, en n'abandonnant point, elle non plus, le poste confié, en agissant et persévérant dans la résistance comme lui, malgré les défections. « Sans doute, murmurait-elle, nous avons commis des fautes ; mais nous ne devrions pas être les seuls à en supporter le fardeau ; d'autres, en Europe, ont assumé leur charge de responsabilités. » Puis, l'émotion la reprenait. Elle versait de nouvelles larmes : « Nous sommes comme dans une place assiégée ; à peine une affaire est-elle finie qu'une autre recommence. Si le prince impérial avait dix-huit ans, nous abdiquerions ! »

Il n'y a rien d'imprévu dans le monde. L'échec mexicain n'avait fait qu'ajouter ses conséquences malheureuses aux effets de Sadowa, dont le contre-coup, en 1866, ébranla jusqu'à ses fondements le sol de la France. Des menaces obscures pesaient sur l'horizon comme les indices d'un avenir chargé de nuages. Les plus dévoués soutiens de l'empire ne s'y trompaient pas, lorsque, après les jours de grandeur, ils rappelaient le souvenir qu'ils avaient gardé de ces symptômes d'un rapide déclin. Vingt ans plus tard, par une belle après-midi d'automne, le maréchal Canrobert se promenait dans son modeste jardin de Jouy, en la compagnie de deux ou trois intimes. A propos des événements de 1870, on s'entretenait des causes qui les avaient produits :

« Ah ! le Mexique ! le Mexique ! s'écriait-il. Quelle faute ! Quel malheur ! Car, sans le Mexique, nous n'aurions jamais eu Sedan ! »

Avec plus de précision le général Fleury appuyait sur la même idée, un jour qu'il exposait à Bernard Bauer — le témoin dont nous feuilletons les dépositions inconnues — une conversation qu'il avait eue avec le tsar Alexandre II, et qui l'avait extrêmement frappé :

« Assis et même très mal assis à côté de l'empereur

russe, dans son traîneau, je l'écoutais avec autant d'attention que s'il m'eût fait l'honneur de m'entretenir seul à seul, dans son palais. On était venu à parler de l'expédition du Mexique. « Vous ne saurez jamais, vous autres Français, prononçait-il, à quel point cette folie mexicaine a influé sur les événements de 1870. Je puis vous le dire, en connaissance de cause : sans le souvenir tout récent de Queretaro, l'Autriche aurait effectué une mobilisation, qui eût été, pour la Prusse, un avertissement sérieux, une menace. François-Joseph avait le désir très légitime de prendre la revanche de Königgraetz. Mais, pour cela, il lui aurait fallu mettre la main dans la main encore rouge du sang de son frère. Et cela, il ne l'a pas voulu. »

Cependant, pour quelques séries de mois encore, on allait pouvoir éloigner ces images de tristesse. Le mauvais rêve s'était dissipé dans l'éblouissante lumière de l'exposition de 1867.

## CHAPITRE VIII

Une heure d'arrêt sur la pente. — Mil huit cent soixante-sept et les splendeurs de l'Exposition. — Comment dans l'étourdissement des fêtes, on oubliait de causer politique entre rois et empereurs. — Les conséquences de cette distraction. — Alexandre II, la reine Augusta et l'impératrice. — Vers l'Autriche-Hongrie : voyage à Salzbourg. — Les deux impératrices. — Un mot imprudent d'Eugénie sur le comte de Beust. — Les temps se sont assombris en France. — Une épreuve sensible au cœur maternel de l'impératrice : l'épisode du 3 août 1869 à la Sorbonne, entre le jeune Cavaignac et le prince impérial. — L'impression ressentie à Fontainebleau ; violente crise de nerfs de l'impératrice. — Pour changer d'air et d'impressions. — Voyage en Corse. — Une plus longue promenade en Orient. — Eugénie se rend en Égypte pour l'inauguration solennelle du canal de Suez. — En cours de route ; une lettre à l'Empereur. — Digressions anecdotiques. — Ferdinand de Lesseps, l'impératrice et l'Angleterre. — Un dîner chez Ismaïl. — Promenade au désert. — Rentrée en France : les déceptions du retour. — Situation amoindrie de l'impératrice, sous le ministère libéral. — Un exemple frappant de cette diminution d'influence. — A l'intérieur et à l'étranger : l'impératrice, Rome et l'alliance italienne. — Ce qu'il faut craindre des événements qui se préparent.

Il y eut, disions-nous, un temps d'arrêt dans le déclin de ce brillant empire — période encore si abondante et si large de promesses qu'elle parut en marquer plutôt l'apogée.

Mil huit cent soixante-sept et l'Exposition universelle ! Que de bannières déployées en ces heures de galas ! Que de fleurs jonchant le sol, comme pour dérober à la vue l'abîme, qui se creusait sous les pas des puissants du jour !

Toutes les affaires ont cessé, à l'annonce de l'inauguration. Paris en joie n'est occupé que de son désir de voir, d'admirer de près ou de loin. Les portes du palais de l'Industrie se sont ouvertes matinalement au flot des invités. Les drapeaux, en mille places, prodiguent leurs notes éclatantes. L'enceinte regorge de monde. L'empereur vient d'apparaître, en habit noir et la poitrine barrée du grand cordon de la Légion d'honneur. Voici l'impératrice en robe de couleur changeante, mantelet de dentelles, capote noire et blanche, entourée d'une couronne de violettes, d'où s'élance une aigrette effilée. A leurs côtés, on cherche le prince impérial; il est malade, dit-on (1). A mesure que passe le cortège, avec la lenteur qui convient aux défilés officiels, des noms sont donnés aux visages. Le prince Napoléon, sa sœur Mathilde, la princesse de Galles, le comte de Flandre, le duc de Leuchtenberg, Haussmann, Schneider..., on les a vite reconnus, à l'aller comme au retour... Bientôt se reverront là les mêmes acteurs et le même public. Dans un décor admirablement composé en présence de l'impératrice et de tous les dignitaires de l'État, Napoléon III se sentit l'élu d'une des jouissances les plus douces, les plus complètes, que pût envier un monarque populaire. Tous les regards de cette incomparable assemblée auront considéré le prince impérial montant les degrés de l'estrade et remettant à son père le prix décerné par le jury international pour les fermes modèles et les ha-

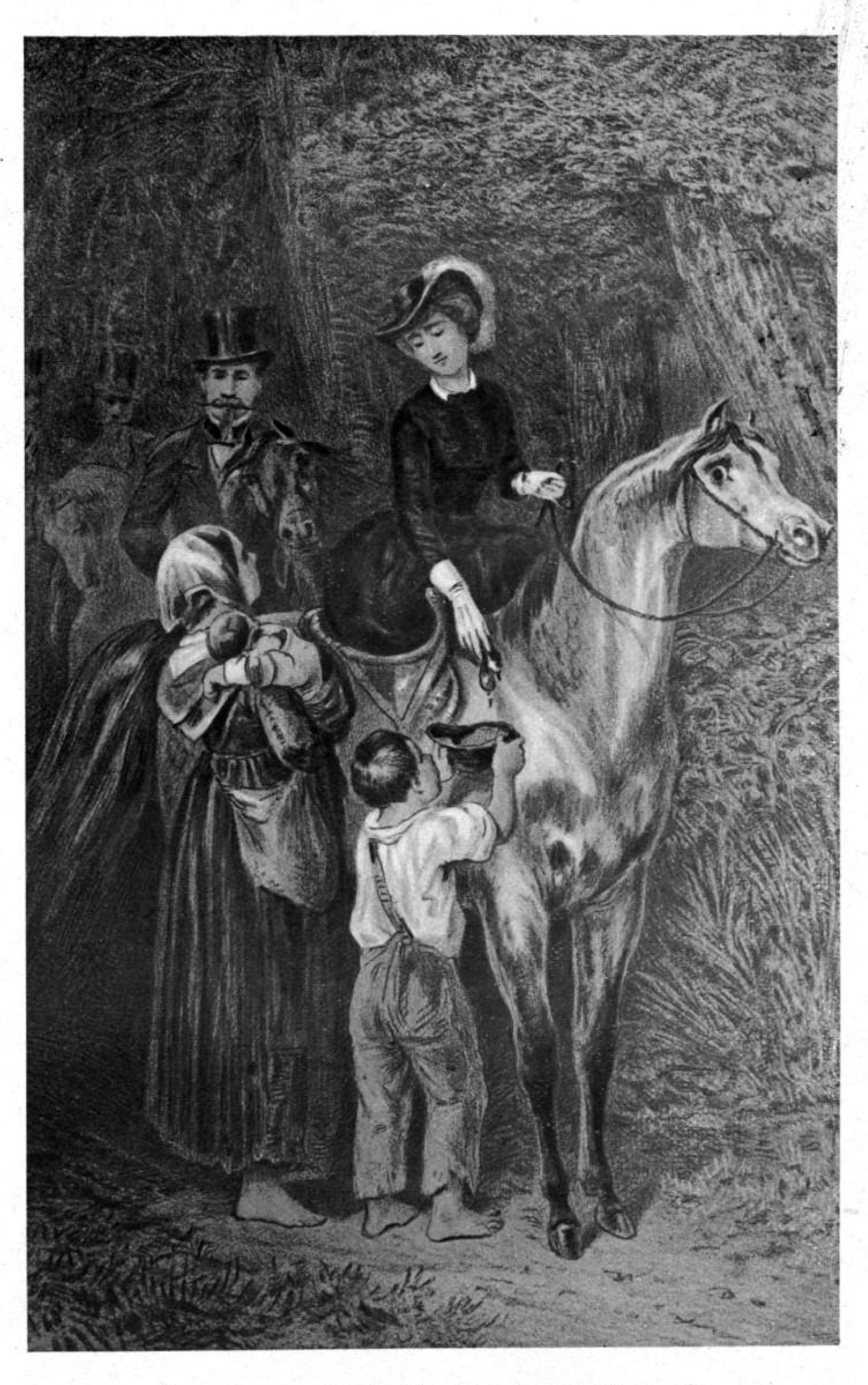
(1) Le « petit César » avait éprouvé un léger trouble dans sa santé. « Sa maladie, en écrivait Mérimée, aura eu cela de bon qu'elle a montré à Leurs Majestés qu'on l'élevait très mal, en le faisant dîner à table, veiller, rester au salon, dans une atmosphère surchauffée, comme celle des Tuileries... L'enfant a été prudent et courageux, tout le temps de sa maladie. Il n'a pas voulu être chloroformé et a exigé que l'on ne dît pas à sa mère le jour où on devait lui faire l'opération. » Rien de grave en son cas, d'ailleurs : un inconvénient... qui l'empêchait de s'asseoir.

bitations ouvrières créées sous son inspiration. Spectacle rare et touchant! Les assistants fanatisés ébranlèrent les voûtes du palais d'une triple salve d'applaudissements.

Les fêtes succèdent aux fêtes, sans presque discontinuer. Ce ne sont que parades et cavalcades. Londres et Berlin jalousent le lustre de la capitale française rehaussé par l'affluence des visites royales. On dit que la présence simultanée de tant d'hôtes illustres met sur les dents la maison du grand écuyer de l'empereur. Douze empereurs et rois, six princes régnants, un vice-roi, neuf héritiers présomptifs, sans compter l'abondante série des Altesses, avaient été les hôtes de Paris (1), depuis le printemps. Cette statistique exaltait de ravissement et d'orgueil les thuriféraires du trône. C'eût été le cas de répéter le mot de Ségur, en 1809 : « On ne peut plus circuler dans les rues de Paris : je viens de tomber dans un embarras de rois (2). » Pendant cette féerie de six mois, on connut de tels enchantements, les imaginations furent si loin transportées et de tant de façons distraites qu'on oublia tout à fait, aux Tuileries, de mêler utilement les affaires aux plaisirs. Depuis que les autocrates défilaient au balcon du théâtre des Variétés, l'empereur

(1) Retour étrange des événements ! De ces visiteurs princiers de l'Exposition universelle de 1867 plusieurs devaient finir dramatiquement. Napoléon III, après avoir perdu son trône et subi des défaites inouïes, mourut en exil. Alexandre II fut tué par l'explosion d'une bombe dans une des rues de sa capitale. Abd-ul-Aziz se donna la mort, à coups de ciseaux, au fond de son harem.

(2) Napoléon Ier marquait, un jour, à son maître de cérémonie de l'étonnement qu'il se fût mis en retard. « Sire, dit en s'inclinant le courtisan ingénieux, j'ai un million d'excuses à présenter à Votre Majesté, mais, aujourd'hui, on n'est pas toujours maître de circuler dans les rues, je viens de tomber dans un embarras de rois, dont je n'ai pu sortir plus tôt. » Encore n'y avait-il, en 1809, pas plus de six rois ou Altesses régnantes, à Paris.



Une Promenade Impériale a Fontainebleau

Collection A. L.

ni l'impératrice n'avaient trouvé le temps de retenir pour des dialogues moins folâtres, tels de ces nobles étrangers, amis envieux de l'heure présente qu'il y avait grandement à craindre de voir se transformer en ennemis du lendemain. Il fut observé, certain soir, que M. de Bismarck, un homme un peu brusque à ce qu'il paraissait, mais, en somme, un bon vivant, avait. à plusieurs reprises, applaudi Hortense Schneider et même les trois insensés commandés par le général Boum. Mais la remarque s'était arrêtée là. On ne s'était pas demandé tout aussi bien quel genre de réflexions il avait pu faire, de son côté, aux minutes sérieuses du jour, sur l'inertie politique de gens qui lui donnaient à dîner et à rire, et ne demandaient rien pour prix de leur complaisance. Hélas ! son opinion était fixée. Il n'avait plus d'hésitation aucune à conclure que Napoléon III, dont il n'avait pas emporté déjà une très bonne opinion, après l'entrevue de Biarritz, était décidément une *grande incapacité méconnue*. Guillaume n'était pas loin de penser comme son ministre. Quant à l'empereur de Russie, il avait failli, par hasard, un matin, entamer un bout de conversation, qui promettait de devenir intéressant. Mais l'entrée soudaine et froufroutante de l'impératrice avait coupé net cette conversation, qui ne fut pas reprise. Le flegmatique Napoléon III avait laissé passer l'occasion favorable de tâter le terrain des combinaisons pratiques soit avec Bismarck, soit avec Gortschakoff. Par excès de réserve envers ses hôtes ou de prudence personnelle, il avait écarté des entretiens les questions de politique générale, où chacun d'eux l'attendait en particulier. En revanche, l'impératrice, moins discrète ou moins pusillanime, les avait effleurés à l'étourdi, rendant, à son insu, l'entente plus difficile et brouillant les cartes sans s'en apercevoir.

La reine Augusta, petite-fille de Charles de Saxe-Weimar, peu sympathique par éducation à la Prusse, dont son mariage l'avait faite la souveraine, opposée par sentiment et par goût aux idées de son mari, autant que mal satisfaite du rôle effacé, auquel on l'avait réduite, à la cour de Berlin, d'ailleurs amie des lettres et de l'art français, la reine Augusta recevait, pendant son séjour à Paris, un philosophe humanitaire et grand semeur d'idées : Arlès-Dufour.

« Je crois, lui disait-elle, que le marquis de Moustier (1), que M. Rouher, que Napoléon III, ne veulent pas la guerre avec nous, mais qu'une certaine partie de l'armée et que l'impératrice la veulent.

— L'impératrice ? Pourquoi Votre Majesté pense-t-elle cela ?

— Parce que, tout à l'heure, en me ramenant à l'ambassade, dans sa voiture, elle a répondu à l'une de mes interrogations : « *Nous vous ferons la guerre !* »

Pareillement, sur ce terrain neutre de l'Exposition, où ne semblaient appelées à fleurir que des intentions pacifiques, le général Ducrot et le comte de Bismarck s'étaient heurtés de paroles, à propos d'une lutte prochaine, inévitable, entre la France et la Prusse.

Si l'on prévoyait une telle éventualité — bien en dehors de l'empereur, qui, lui, par une inconcevable illusion était plus prêt à favoriser la Prusse qu'à la combattre, plus enclin à l'aimer qu'à la haïr — la raison élémentaire commandait de se ménager, à propos, des alliances et d'y travailler secrètement. Avec sa belle inconscience féminine, Eugénie n'y avait pas aidé, lorsqu'elle avait fait manquer, involontairement — comme nous le racontions tout à l'heure — l'une des meilleures

(1) Ministre des Affaires étrangères.

occasions qui se fussent présentées, en 1867, de tirer des avantages réels de cette réunion fortuite d'empereurs et de rois, sous le ciel parisien. Alexandre II, qui avait de la générosité dans le cœur, mais dans le caractère de la faiblesse et de l'irritabilité, avait quitté la France en mécontent. Gortschakoff n'avait rien obtenu. Bismarck n'avait rien promis. Aussi négatives furent les suites du voyage à Salzbourg, entrepris dans le courant de la même année.

Le 17 août 1867 était la date fixée pour cette visite aux souverains d'Autriche-Hongrie.

L'empereur avait quitté le camp de Châlons avec l'impératrice, après avoir fait avertir les chancelleries des raisons de pure courtoisie, qui le portaient au-devant de François-Joseph. Soucieux d'endormir les susceptibilités de l'Allemagne si promptes à frémir, depuis que la victoire et la conviction de sa force avaient grandi de plusieurs coudées la superbe de ses hommes d'État, il avait chargé Goltz de transmettre au roi de Prusse les explications les plus rassurantes sur le caractère de sa démarche. Lorsque deux familles s'étaient fondues d'abord en de communes impressions de bonheur et d'espérance, l'une de celle-là pouvait-elle refuser à l'autre, après le malheur (1), les justes condoléances qui se doivent à l'infortune ?

Le voyage s'accomplit dans les conditions les meilleures, qui pussent être souhaitées. Quoiqu'on en eût banni l'apparat officiel et que Napoléon affectât de garder l'incognito, le couple impérial avait trouvé, à la gare d'Ulm, le roi de Wurtemberg ; et, le lendemain, à celle d'Augsbourg, le prince régnant de Bavière, qui l'accompagna jusqu'à la frontière de ses États. Une

(1) La mort si récente de Maximilien.

foule empressée s'était portée à l'approche du fils de la reine Hortense, lorsqu'il voulut visiter, à Augsbourg, la maison qu'avait habitée sa mère, et qu'il désira revoir, dans la même ville, le collège où lui-même avait commencé ses études. L'impératrice savourait avec une délectation visible le concours des sympathies allemandes, que les revirements de la politique devaient transformer, moins de trois années plus tard, en des mouvements si contraires de colère et de haine. Il y eut une succession de journées superbes, à Salzbourg. Malgré les circonstances endeuillées où elle se traduisait, la réception fut grandiose. Beust, Andrassy et tout le ministère autrichien entouraient François-Joseph.

En diverses occasions, précédemment, l'impératrice Elisabeth avait manifesté le désir de connaître en personne l'impératrice Eugénie :

« N'y aurait-il pas, en notre pays, avait-elle, une fois, demandé au représentant de la France, une station thermale, qui pourrait attirer Sa Majesté française? »

Et maintenant son vœu s'était réalisé. Toutes deux en présence rivalisaient de grâce et de beauté. Les entretiens se multipliaient entre Napoléon III et François-Joseph, pleins d'aménité réciproque, mais d'une circonspection extrême de part et d'autre. Le comte de Beust, le ministre saxon qui, après Sadowa, était passé au service de la monarchie des Habsbourg, pour travailler de toutes ses forces au relèvement de l'Autriche, en espérait davantage. Il aurait fortement désiré que cette rencontre ne fût pas qu'un prétexte de congratulations mutuelles. Un instant, il avait entrevu la perspective d'un accord sérieux. L'empereur d'Autriche et Napoléon allaient presque arrêter les termes d'une convention sur ces deux bases : maintenir l'intégrité de l'Empire ottoman et surtout empêcher la Prusse de de-

venir une grande Allemagne. Beust commençait à caresser de larges desseins. Mais un mot de l'impératrice des Français, qu'on lui rapporta, était venu refroidir le zèle de sa diplomatie. Elle avait jeté son opinion à la malheure. « M. de Beust est trop vif, trop pressé de conclure », avait-elle dit. Le comte de Beust s'était senti découragé avant d'avoir rien entrepris; et lui-même s'en expliquait en ces termes. plus tard, dans le salon parisien de Mme Juliette Adam : « Il fallait se hâter. Nos armements étaient à peine ébauchés que déjà la Prusse était prête. Tandis que l'impératrice me trouvait trop pressé, l'empereur m'accusa de manquer d'initiative. Que vouliez-vous qu'il fût fait avec une pareille politique! » On revint de Salzbourg, ayant perdu cette chance précieuse de prolonger la vitalité d'un régime, à la fois prospère et faible.

Les meilleurs soutiens de l'Empire disparaissaient tour à tour de la scène politique. C'était tout à l'heure Morny, dont la mort prit les proportions d'une calamité publique, Morny, dont l'influence, selon le mot de Girardin, était la soupape de sûreté du second empire. Lui seul était capable d'imposer un ministère à la versatilité de Napoléon III; lui seul osait lui dire la vérité, au milieu des mensonges de son entourage. Morny n'étant plus là, l'empereur avait perdu sa direction et sa boussole. Puis, s'étaient effacés d'autres conseillers sûrs, comme Walewski, en attendant que ce fût bientôt le maréchal Niel, la seule énergie organisatrice de l'armée. Un sort obstinément contraire troublait toutes les relations internationales de la France. Un état de malaise anxieux s'appesantissait sur le pays, malaise croissant, que des concessions libérales récemment consenties servaient plutôt à accroître. Car l'opinion populaire s'en était servi surtout pour exprimer ses

blâmes et ses mécontentements. Les teintes rouges s'élargissaient en politique. On avait à peine enlevé les digues que la démocratie menaçait de couler à pleins bords. Passionnée d'autorité, l'impératrice en regardait monter le flot avec inquiétude et dépit. Elle en était particulièrement affectée, pendant une journée d'août 1868, lorsque l'atteignit au cœur l'impression de désenchantement la plus fâcheuse qu'elle eût ressentie jusqu'alors, parce qu'elle frappait, à la fois, la souveraine et la mère.

Tout au commencement du mois de Cérès et d'Auguste, la Cour étant à Fontainebleau, le prince impérial s'était rendu à Paris pour y présider la distribution des prix du concours général. Les lauréats recevaient de ses mains lauriers et récompenses. L'un de ceux-ci, qui avait moissonné beaucoup de couronnes et dont les succès scolaires par leur nombre tournaient au triomphe, le jeune Cavaignac, devait avoir l'honneur de monter, plusieurs fois, les marches de l'estrade officielle; mais, quand il fut appelé, il avait refusé, sur un signe de sa mère, personnification froide et belle de l'idée républicaine, de quitter sa place. Aucune insistance n'avait pu l'y décider. Il se souvenait trop de son père et de l'attentat du 2 Décembre. Quelques murmures approbatifs étaient partis des bancs, où se trouvaient groupés ses condisciples du lycée Bonaparte. La presse donna à l'incident un retentissement énorme.

Le jeune prince était revenu fort triste à Fontainebleau, et l'impératrice, en apprenant la cause de son chagrin, avait eu une crise de larmes et de sanglots, au travers desquels elle répétait: « Mon pauvre petit garçon ! » Et elle avait ajouté, d'un ton amer : « Maintenant, on ne nous passe plus rien ! » Cette sorte d'affront public avait eu une répercussion trop profonde sur tout son être

pour se dissiper ainsi que l'orage d'un moment. La soirée fut lourde. L'empereur et son fils ne disaient pas un mot. L'impératrice avait l'air visiblement préoccupé. Entre courtisans, on remarquait que le général Frossard, gouverneur du prince, avait une mine encore plus maussade que d'habitude. Après le dîner, on allait prendre le café dans le salon de Saint-Louis; puis, à l'exception de sept à huit personnes, qui s'attardaient en leur causerie, tels que Conti, le secrétaire de l'empereur et l'écrivain Octave Feuillet, tout le monde s'était écoulé peu à peu par l'escalier donnant dans la cour de la Fontaine. Le célèbre romancier et Conti se trouvaient assis dans l'embrasure profonde d'une fenêtre, lorsque tout à coup le bruit d'un rire étrange, saccadé, continu, vint frapper leurs oreilles; il avait éclaté dans l'embrasure de la fenêtre voisine. « C'est l'impératrice qui rit », expliqua Conti tranquillement. Mais Feuillet avait senti courir en ses veines un frisson en percevant les signes d'une véritable attaque de nerfs (1). » Et, en effet, le rire avait continué avec plus de force et d'acuité. Tous deux s'étaient levés et passèrent dans un salon vosin. Pietri avait fermé vivement les deux battants de la porte. Corvisart (2) était mandé en toute hâte, pendant qu'on entraînait l'impératrice chez elle : mais, de nouveau, l'on entendit le rire terrible retentir bruyamment; la cour en était remplie, et un groupe de domestiques et de surveillants écoutaient, arrêtés au milieu du vieux palais, ces éclats de voix, qui glaçaient le sang. Intrépide devant le danger personnel, l'impératrice avait défailli sous l'offense faite à son fils... Une heure ensuite elle reparut dans le jardin. Cinq ou six de ses plus fidèles

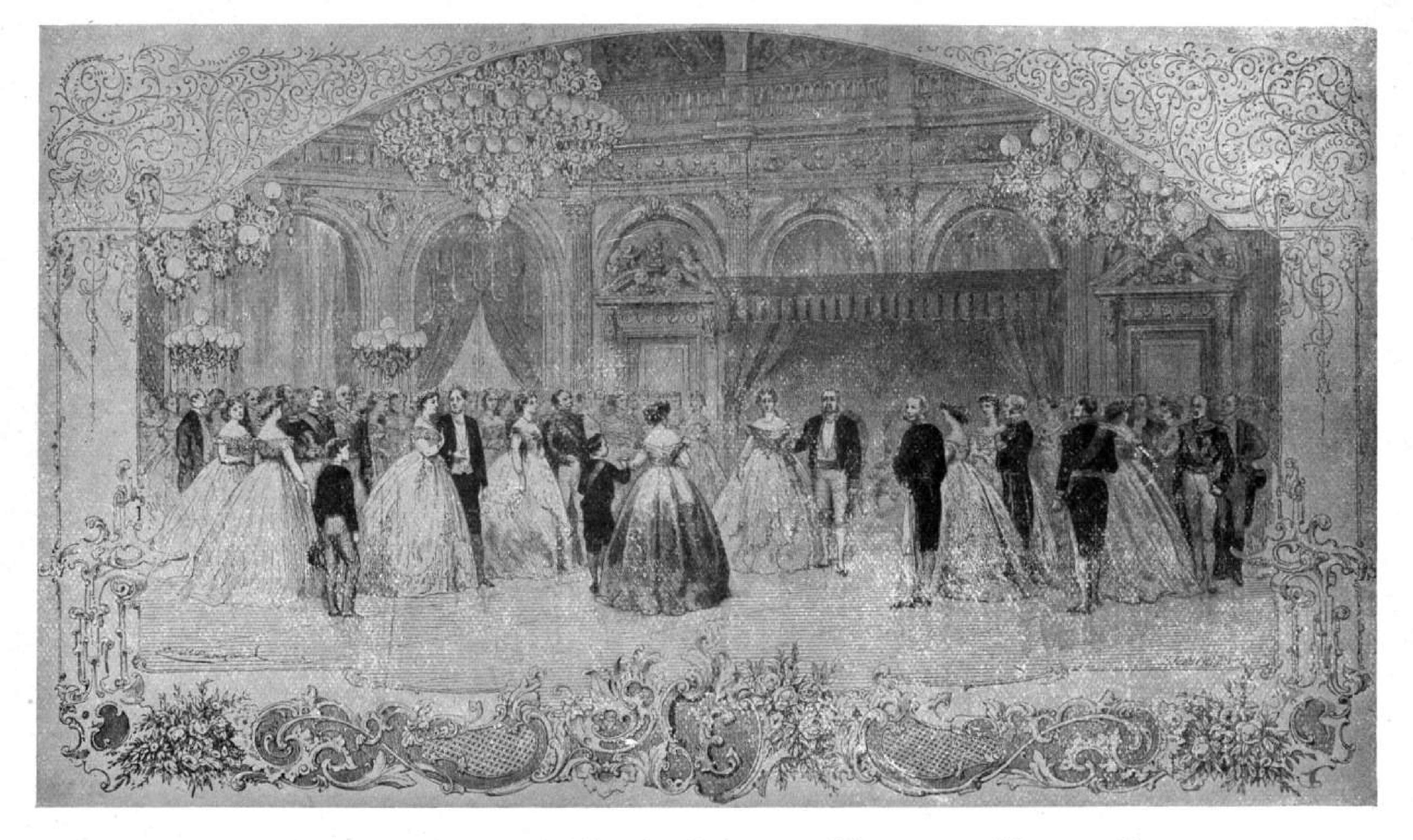
(1) Voir Mme Octave Feuillet, *Quelques années de ma vie* : et *Souvenirs et Correspondance*, 2 vol. in-8.

(2) Le médecin de l'empereur.

se rapprochèrent d'elle. A chaque instant, elle respirait un flacon d'éther, puis renversait la tête sur le dos du fauteuil, qu'on lui avait avancé, et regardait le ciel noir. On essayait de détourner le cours de ses pensées, en parlant de choses et d'autres ; elle s'efforçait à suivre la conversation ; mais ses propos étaient décousus ; elle soupirait, et redisait, comme tantôt avec une tendresse d'intonation extrême : « *Mon pauvre petit garçon !* » Nous étions rares autour d'elle, remarqua Octave Feuillet, comme si déjà le malheur l'eût touchée. A 11 heures, elle se leva et se retira, ainsi qu'un fantôme.

Les temps difficiles allaient venir.

On commençait à savoir, ailleurs qu'aux Tuileries, que l'empereur se portait mal et qu'il ne souffrait pas seulement de rhumatismes. Des nouvelles en étaient répandues, qui rendaient la Bourse très impressionnable. Ce qu'en disaient les bulletins officieux n'empêchait point cette opinion de s'établir que l'intéressant malade avait maille à partir avec ses médecins et qu'il n'était pas toujours le maître en sa maison. Pour rassurer les esprits, Eugénie se décida à voyager en Corse ; elle allait visiter le berceau du fondateur de la dynastie, dont on célébrait le centenaire. Elle se mit en route, laissant l'empereur à ses pensées. Celles-ci véritablement n'étaient pas des plus riantes. Il se sentait peu valide sous le poids de tant de charges et d'affaires. Les embarras extérieurs se faisaient assez graves pour secouer son indolence habituelle. On était loin des jours, où un haut personnage militaire s'écriait aux applaudissements de l'Assemblée : « Fions-nous à l'empereur ; c'est l'homme le plus fort du moment. » Lui-même avait pu croire en la fixité de son étoile. Le Mexique et Sadowa s'étaient conjurés pour rabattre cette



L'IMPÉRATRICE A NANCY, EN 1866 — LE QUADRILLE D'HONNEUR A L'HOTEL DE VILLE
(DESSIN D'EMILE BAYARD, EXTRAIT DU « VOYAGE EN LORRAINE », PUBLIÉ PAR HENRI PLON)

confiance en son génie. Il s'était vu dans l'obligation de renverser de fond en comble le système de son gouvernement intérieur et de revenir au régime parlementaire ; et il avait dû se convaincre tôt que les gains ne compenseraient pas les pertes. Et comme il s'était enquis de trouver des distractions dans l'étude, comme il avait recherché la gloire de l'historien en composant, sous les auspices de Jules César, une apologie du dictateur et de la dictature, des journaux mal inspirés avaient eu la cruelle franchise de lui dire que ce qu'il écrivait était médiocre, ou, si la matière était bonne, qu'elle ne sortait point de sa plume, et que son imprimeur avait fait une mauvaise affaire avec lui. Et ces pensées le renfonçaient dans sa mélancolie habituelle. Un brouillard froid semblait l'envelopper dans sa belle résidence de Saint-Cloud, pendant que l'impératrice demandait aux pentes verdoyantes des montagnes de la Corse et au délicieux climat d'Ajaccio plus de chaleur et plus de lumière.

Elle était partie assez tardivement : on remarqua que le deuxième siècle avait déjà commencé, depuis six jours pour le protecteur de la Confédération du Rhin. Elle s'était efforcée de montrer un visage serein aux habitants de Toulon et d'Ajaccio. En réalité, des inquiétudes justifiées hantaient son âme sur l'état physique et moral de l'empereur. Le voyage se poursuivit, comme l'avait prévu le programme, mais non point d'une manière aussi satisfaisante qu'on l'avait espéré. Sauf des enthousiasmes de commande, tout s'y était passé assez froidement. Les fleurs furent jetées avec parcimonie sur le passage de sa voiture. Elle en revint moins contente qu'au départ, et légèrement désenchantée.

Une ombre de déception en gâtait un peu le souvenir, lorsque lui furent offertes les compensations d'une promenade plus romanesque en Orient.

Au cours de l'été 1869, le vice-roi d'Égypte s'était rendu à Paris tout exprès pour obtenir de l'impératrice qu'elle voulût bien incarner l'image de la France, à l'inauguration du canal de Suez. Ferdinand de Lesseps avait joint ses instances au désir exprimé du successeur des Pharaons. Elle n'eut pas longtemps à lutter contre sa propre inclination en se laissant inviter à une fête sans précédent, sous les regards attentifs de l'Orient et de l'Europe. On ne lui avait opposé que de faibles objections. Par exemple, Mérimée s'était récrié, alléguant le mauvais renom des mœurs d'Ismaïl (1). En effet, elle aurait à s'apercevoir par elle-même que les qualités d'une éducation parfaite ne se découvraient point aux paroles et aux manières de cet Oriental. Nous en trouverons la remarque dans une lettre autographe de la voyageuse à l'empereur, une page d'intimité, contenant des détails comme celui-ci : « Cet Ismaïl me dit des choses, qui te feraient dresser les cheveux sur la tête. » Mais fallait-il s'en préoccuper à l'avance et se priver pour cela de la joie de contempler (et dans quelles conditions !) l'un des plus beaux spectacles du monde, en remontant le cours du Nil !

Tandis que se préparait en France une période d'intense agitation électorale, elle put se détacher du spectacle des passions et des intérêts en lutte, perdre de vue la poussée grandissante des sentiments hostiles

(1) Ismaïl était un prince libéral jusqu'à la prodigalité, ami du faste, rusé comme tous les Orientaux, sensuel et matériel, mais ayant aussi la passion des grandeurs, actif, ambitieux, et s'étant montré capable, à travers ses gaspillages, ses malversations, son imprévoyance financière, de préparer à l'Égypte agrandie une ère exceptionnelle de prospérité. Au physique, il n'avait rien de majestueux ni d'imposant. De taille épaisse et courte, les yeux clignotants, la figure médiocre et sans autre caractéristique qu'une grande mobilité de physionomie, il ne donnait pas, à le voir, l'idée impressionnante d'un satrape d'Orient.

à l'Empire, et, environnée d'un luxe rappelant les magnificences de Cléopâtre naviguant sur le fleuve sacré, remplir son âme et son intelligence d'impressions toutes merveilleuses. Au commencement d'octobre, Eugénie traversait le Bosphore ; sa vue se baignait avec ravissement dans le panorama lumineux de Constantinople. Les jours suivants, elle avait pu s'intéresser aux tableaux variés des trois villes fondues en une seule : Scutari, Stamboul, Pera-Galata. Déjà son oreille s'était habituée à la clameur orientale, à cet ensemble étrange des bruits de Constantinople, que les voyageurs distinguent entre tous les bruits de la terre. Sur son carnet de notes, cependant, elle était moins soigneuse à recueillir des impressions de nature et de pittoresque, qu'à relever, en souveraine et en catholique, des détails de ses visites aux palais d'ambassade, aux écoles, ou dans l'intérieur des églises. Le 7 octobre, avant de continuer sa route, elle en traçait des détails au courant de la plume, pour les adresser à l'empereur, sur ce ton de simple et familière expansion conjugale :

PALAIS IMPÉRIAL<br>DE<br>BEYLE-BEY

Constantinople,.7 octobre 1869.

Mon très cher ami,

« J'ai encore le temps de profiter du courrier de Constantinople de mercredi pour te rendre compte de la journée d'aujourd'hui, fort fatigante, mais aussi intéressante, à bien des titres. J'ai été à l'église arménienne entendre la messe et, de là, à l'ambassade de France, où j'ai reçu les ordres religieux, qui sont sous la protection de la France et les notables du commerce français. Leur député m'a fait un discours auquel j'ai répondu en

tremblant comme une feuille. La population m'a fait un accueil incroyable.

« Les femmes turques ont l'air de vouloir jeter leurs yasmaks par-dessus les moulins, mais j'espère qu'elles les garderont. Il faut d'autres générations, à qui l'éducation puisse donner un frein contre la liberté pour que l'extrême licence ne vienne pas au bout.

« Pauvre Metternich !

« Je crois qu'il a affaire avec un fou (1) ; car, il est impossible que la multiplicité des correspondances ne l'absolve pas (1), à moins qu'elle ne soit pire qu'une fille, ce que je ne puis croire. Dans tous les cas, on ne jette pas de la boue à pleines mains sur la tête de ses enfants, sans avoir la tête malade.

« Je t'embrasse tendrement. Louis m'a écrit une ravissante lettre.

« Ta toute dévouée,

« EUGÉNIE. »

On s'étendit longuement dans les journaux à décrire avec plus ou moins d'exactitude — l'habitude n'étant pas encore prise chez les princes et les présidents de république, de se faire suivre par des reporters — l'éclatante réception, qui lui fut ménagée par le khédive ou les circonstances pleines d'un attrait romanesque de ses étapes sur la terre d'Égypte avant de toucher au but, pour la date de l'inauguration. Tandis qu'elle remontait le Nil en darabieh, l'empereur s'était rendu seul à Compiègne, où le suivit le prince impérial. Dans le dessein de distraire son fils, il avait invité du monde : on eut des chasses à grand fracas de veneurs, de meutes, de

(1) Il s'agit ici du duel de M. de Metternich avec M. de Beaumont, qui se battit encore avec deux membres du Jockey pour défendre la réputation compromise de la comtesse de Beaumont.

fanfares, et l'on parla d'une magnifique curée aux flambeaux, qui avait eu pour théâtre la cour d'honneur.

A Suez, le 15 novembre 1869, étaient tombés les derniers obstacles opposés à la jonction des deux mers (1). Le canal interocéanique, ouvert aux vaisseaux de toutes les nations, avait, dans le même instant, rapetissé la terre de 2.000 lieues. En reparlant de cette œuvre gigantesque, l'une des plus étonnantes qu'aient réalisées le génie et la persévérance de l'homme, nous voudrons rapporter quelques traits inconnus de son histoire, se reliant à notre récit par des liens indirects.

Sept ou huit années avant l'inoubliable journée du 15 novembre 1869, des convives de haute notoriété s'étaient réunis, rue de Greffulhe, autour d'une table hospitalière. C'était chez l'amiral Jurien de la Gravière, que l'Académie française reçut parmi ses membres : Ferdinand de Lesseps, Bernard Bauer, Barthélemy Saint-Hilaire, le général Trochu, le comte de la Guéronnière. A l'issue du dîner, Lesseps eut la pensée de demander au prédicateur de la cour, très en renom et en faveur, le concours de sa parole pour la cérémonie d'ouverture du canal isthmique. Celui-ci l'accepta non sans crainte, comme il le mentionne en ses notes manuscrites, mais avec joie. Le voyage des invités devait s'effectuer aux frais de la cassette khédivale et en des conditions de munificence exceptionnelle. Il ne pouvait être question, en dehors de ces largesses, d'une rémunération positive pour le discours qu'aurait à prononcer, à Port-Saïd, le protonotaire apostolique, avant la bénédiction du canal. Cependant, Lesseps, avec sa générosité prévoyante, aurait désiré que cette coopération à son œuvre, si courte fût-elle, emportât aussi sa récompense.

(1) On avait choisi le jour de la fête de l'impératrice.

« Vous allez parler, lui dit-il, pour nous et de nous. Je ne sais pas ce que vous direz ; mais il est à croire que vous ne casserez pas du sucre sur nos têtes. C'est en ami que vous traiterez vos amis. Eh bien ! puisque le commun proverbe assure que les petits cadeaux entretiennent l'amitié, je vous prierai d'accepter que je vous fasse, moi aussi, un petit cadeau.

— Lequel ? Votre portrait ? J'en serai ravi.

— Non ! quelque chose de plus substantiel. Nous avons créé, comme toutes les sociétés similaires, des parts de fondateurs. Je vous en offre une, au prix d'émission. Pour le moment, ce n'est qu'une feuille de papier ; mais, peut-être, un jour, et la chose est possible, deviendra-t-elle une fortune. »

Par un désintéressement, dont il ne soupçonnait guère, à cette minute-là, toute l'étendue et qu'il regretta, l'heure venue d'en sentir le prix, comme une sottise énorme, Bauer refusa. Et ce papier, qu'il avait écarté de sa main de prélat avec une grandeur d'âme malheureuse, il sut, quarante-trois années après, qu'il valait un million et demi, simplement !

En ces circonstances solennelles, Sa Hautesse le Khédive donna un dîner à Ismaïlia, lequel fut ordonné et servi avec le luxe le plus raffiné. L'orateur sacré, dont les paroles chaleureuses avaient traduit l'universel enthousiasme, était au nombre des convives. Il regardait autour de soi, écoutait d'une attention réfléchie les phrases qui s'échangeaient entre le vice-roi et ses hôtes ; et il en consignait les impressions. Nous les avons retrouvées dans ses manuscrits.

Deux figures surtout s'étaient gravées en sa mémoire ; elles marquaient les extrêmes de l'humanité, étant une jeune fille et un vieillard. La jeune fille, dont les dix-huit printemps associaient une beauté des plus capti-

vantes à une grâce accomplie, était la fiancée du « grand Français », comme on appelait Ferdinand de Lesseps. Le vieillard était un consul général des Pays-Bas. Ami personnel de Ferdinand de Lesseps, il avait été l'un des premiers témoins de ses combats homériques. Il se plaisait à en rappeler les détails étonnants, et il insistait sur ce fait peu connu. Après des efforts longs, pénibles, dangereux et infiniment coûteux, Ferdinand de Lesseps était parvenu à obtenir enfin le firman de la concession. Il s'était senti transporté aux plus hautes puissances de la joie. On n'attendrait pas davantage : les travaux devaient commencer aussitôt. Mais voici que soudainement tout le bel édifice menaça de s'écrouler. L'impératrice Eugénie, apparentée par sa mère aux Lesseps, comme nous l'avons relaté. Eugénie, qui, jusque-là, avait été la protagoniste enthousiaste de l'œuvre, venait de lui écrire ces lignes.

« L'empereur me charge de vous dire qu'il faut renoncer à notre chimère : la poursuivre, ce serait déchaîner la guerre entre la France et l'Angleterre. Adieu notre beau rêve. »

Lesseps avait reçu cette écrasante nouvelle, à minuit. Il était seul avec le consul général des Pays-Bas, qui s'efforçait à orienter la vie brisée de son ami vers d'autres projets dignes de lui. Vers deux heures du matin, il lui demandait encore :

« Mon cher ami, qu'allez-vous faire, maintenant ?

Et d'un ton calme, Lesseps avait répondu :

« Puisqu'il est deux heures, je vais me coucher. »

Il était évident que cet homme d'énergie n'avait point renoncé à sa colossale entreprise. Il ne demanda pas un long réconfort aux douceurs apaisantes du sommeil ; car, à cinq heures du matin, il sonnait déjà à la porte du consul.

« Qu'y a-t-il ?

— C'est moi. Je viens vous dire adieu.

— Vous partez ?

— Oui, dans dix minutes.

— Où allez-vous donc si brusquement ?

— En Angleterre.

— Par quelles raisons ? Pour quels desseins ?

— Je vais convertir les Anglais à la nécessité d'ouvrir au commerce ces grandes routes du monde, que le caprice de la Nature a fermées. J'irai de ville en ville, de bourgade en bourgade, et, s'il le faut, de maison en maison, je ferai des milliers de fois le même discours, et je leur prouverai qu'il y va de leurs intérêts les plus sûrs à m'écouter, à me donner raison, et que le canal sera pour eux la richesse, la gloire, le salut commercial. »

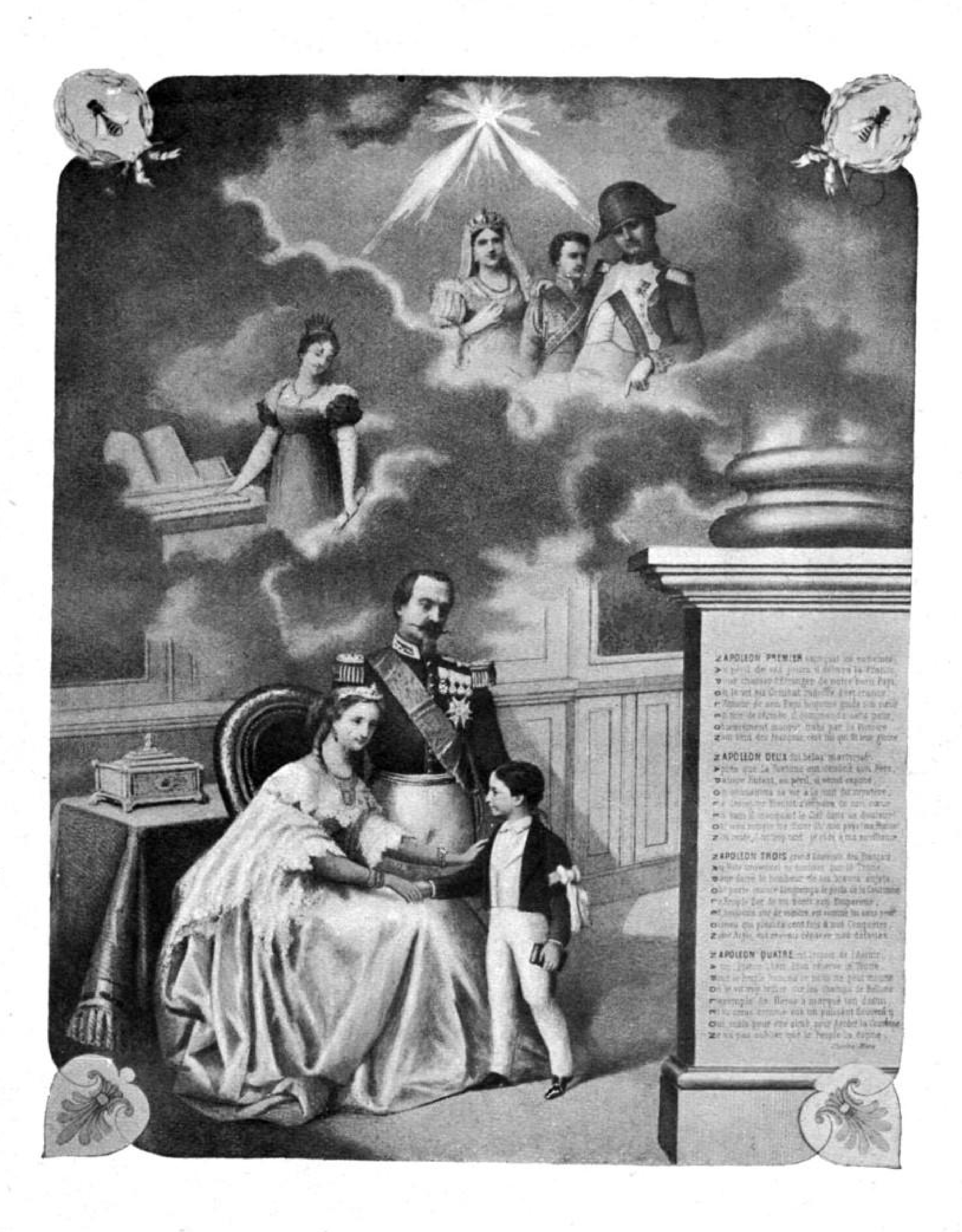
Il se fit accompagner d'un interprète et se rendit à son but. On sait le reste. Son effort devint un succès et son succès un triomphe. Les Anglais ouvrirent leurs oreilles et comprirent ; ils ouvrirent les yeux et leur bourse. Ce qu'ils récoltèrent en échange : nul à présent ne l'ignore.

Le repas d'Ismaïl s'était terminé sur cette intéressante conversation.

Peu de jours ensuite l'impératrice rentrait au Caïre de son voyage dans la haute Égypte. Le khédive se porta à sa rencontre jusqu'aux Pyramides. Par une attention aimable, il invita l'un de ses hôtes français (Mgr Bauer) à prendre place, à côté de lui, dans sa victoria. La promenade n'était pas ordinaire : attelage splendide, escorte chamarrée, et, tout le long de la route, des fellahs immobiles attendant un signe du maître, qui daignât leur permettre de se courber jusqu'à terre pour le saluer. Le vice-roi était d'humeur causeuse. Il parla des femmes, du pays, de la politique.

## Souvenir de la 1re Communion du Prince Impérial

(Lithographie populaire de E. Buval — (7 mai 1868)




Le Prince Impérial a reçu à l'autel
Au sein de sa famille, en ce jour solennel
Le plus grand sacrement, la Sainte Eucharistie,
Seul aliment de l'âme et flambeau de la Vie.
Faisons, reconnaissants, éclater nos transports
Et de nos chants d'amour retentir les accords
Unissant nos concerts aux Saints Concerts des Anges,
Du Prince Impérial célébrons les Louanges.

Famille de Héros, souvenir immortel
Le grand Napoléon du sein de l'éternel
Penchant son doux regard d'un amour ineffable
Contemple ce tableau en ce jour mémorable
Gloire à l'Impératrice, à l'Ange bienaimé,
Mère de l'indigent et sœur de Charité,
A vous ô Joséphine, à vos chants, Reine Hortense,
Le peuple entier bénit les anges de la France.

« En Europe, disait-il, la femme est un objet de culte, au moins quand elle est jeune et belle ; chez nous, elle n'est qu'un objet de luxe. Nous avons des harems, comme vous avez des écuries ou des chenils. L'Européenne, j'en conviens, est supérieure à l'Orientale. Affaire d'éducation. La première des Européennes, c'est la Française, et au-dessus de toutes les Françaises, il y a la Parisienne. »

Le vice-roi avait gardé des souvenirs heureux de son voyage à Paris et de ses traversées dans le demi-monde. Passant de ce sujet badin à une tout autre matière, qui devait former avec les premiers propos un contraste violent, Ismaïl se mit à exposer les mesures de prophylaxie policière, tout à fait dignes d'un despote oriental, qu'il avait jugé bon de faire prendre, en Alexandrie, avant le débarquement de l'impératrice.

« Alexandrie, voyez-vous, est une ville à part. Il y a là des gens de tous pays et généralement de ce que chaque pays peut vomir de plus mauvais. On assassine beaucoup à Alexandrie. C'est une chose désagréable, n'est-il pas vrai ? J'y songeai donc, pendant que le navire de France, portant votre belle souveraine, était sur le point d'aborder nos rivages. Je me disais : *Ce n'est pas chic* (Sa Hautesse Ismaïl-Pacha n'avait pas oublié le mot parisien, l'expression typique) ; nous allons passer pour des sauvages. Il faut que cela cesse. Alors, je mandai le chef de police, lui déclarai qu'il aurait à purifier l'air d'Alexandrie et qu'il avait, pour cela, carte blanche. Il recueillit nos ordres et s'en retourna. Douze jours après, je reçus son rapport. *Très chic, son rapport !* En voici la substance. Il se trouvait à peu près une centaine de mauvais garçons, à Alexandrie ; on les cueillit prestement ; on les bâillonna, garrotta et mit à fond de cale. C'étaient des Turcs, des Arabes, des Albanais, des Grecs,

des Italiens, de la racaille. Quand le chargement fut complet, on les compta : il y en avait. au juste, quatre-vingt-sept. L'estimation ne fut pas longue de ce qui leur était nécessaire : quatre-vingt-sept sacs et, pour chaque sac, trois pavés. Vers minuit, on prit le large. Au bout d'une heure de route, le navire stoppa; puis, quatre-vingt-sept fois, on entendit ce bruit dans l'eau : *Plouf* ! Depuis, à Alexandrie, on est enchanté. J'allais oublier un détail, un petit détail. Dans le nombre des gens suspects, il y avait deux frères grecs : un bon et un mauvais. La police se trompa et mit la main sur le bon, qui fit *plouf !* C'est fâcheux. »

On n'était pas encore arrivé aux Pyramides. Le vice-roi, dont les concussions furent énormes et qui porta la dette égyptienne des 600 millions de son prédécesseur Saïd à 2 milliards 550 millions, eut le temps de laisser voir à son auditeur européen le cas qu'il faisait de l'honnêteté en général et de celle de ses serviteurs en particulier. Il cita le nom d'un fonctionnaire français, qui lui fut attaché pendant plusieurs années. Ce fonctionnaire était sur le point de marier sa fille. Ismaïl parut s'intéresser à l'établissement de la jeune personne :

« Combien lui donnez-vous en dot ?

— Altesse, elle aura 80.000 francs.

— De rente ?

— Non, de capital.

— Pourquoi si peu d'argent ?

— Je n'en possède pas davantage. »

Le vice-roi eut un haut-le-corps de surprise. Ce prince aux idées larges, aux vastes projets, qui avait dû verser aux prêteurs occidentaux, pour qu'ils l'aidassent à les réaliser, tant de primes et de commissions usuraires, n'en revenait pas.

« Comment ! dit-il à cet homme intègre. Depuis tant d'années que vous êtes à mon service, vous n'avez que 80.000 francs. Je vous croyais intelligent. Vous n'êtes qu'un imbécile ! »

L'entretien finit sur ce trait. On était arrivé. Le cortège de l'impératrice était en vue. Le tambour battit aux champs. Le canon tonna.

Le surlendemain, les hôtes français du vice-roi eurent l'idée de faire une promenade à cheval, au désert. L'issue de cette promenade faillit leur être fatale. Vers cinq heures, les cavaliers se trouvaient à une vingtaine de kilomètres d'Ismaïlia. Soudain se leva le souffle chaud du simoun. Le ciel tantôt si pur était devenu blafard. Le soleil déclinant paraissait couvert d'une teinte livide et violacée. Des tourbillons de sable étaient emportés par l'haleine brûlante de l'ouragan. Immobiles et muets, le visage couvert de leur mouchoir, les voyageurs attendaient, sous la menace d'être engloutis ou suffoqués. La tourmente ne prit fin qu'à la nuit noire. Comment se diriger, dans une si profonde obscurité, à travers cette plaine de sable ? L'inquiétude était grande au cœur des compagnons de Lesseps. Mais il leur dit gaîment : « Laissons faire à l'instinct des chevaux. S'ils s'égarent, au bout de quarante jours, nous arriverons au mont Sinaï, où sont des moines, qui nous donneront à dîner. Seulement, en route, ni pâturages, ni eau, ni auberge ! Dame ! ce ne sera pas commode. »

Après une heure de galopade anxieuse, les cavaliers perçurent une lueur vague, découvrant la proximité d'Ismaïlia. On redoubla l'allure. On allait entrer en ville. Les tintements de l'*Angelus* doucement chantèrent à l'oreille des voyageurs. Jamais le son d'une cloche ne leur avait causé autant de satisfaction qu'ils en éprouvèrent, à cette minute-là.

Sur ces entrefaites, l'impératrice avait repris la direction de la France et de Paris. En y rentrant elle eut la désolation de constater que. depuis son départ, la situation s'était bien assombrie, qu'elle était bien chargée. Hélas ! les heures radieuses avaient fui.

Les attaques de la presse allaient croissant d'audace et ne l'épargnaient pas elle-même (1). Les éléments d'opposition s'accentuaient de plus en plus dans le sens d'un antagonisme radical et systématique. La défiance et la désaffection, sans avoir encore gagné les masses, envahissaient toute la haute société politique, inquiète de la durée de ses privilèges,de ses jouissances. Quoique animé des meilleures intentions, le nouveau ministère avait suscité plus de craintes que d'espérances, soulevé plus de colères jalouses que de sympathies capables de le seconder. Les vieux impérialistes : Magne, Rouher, Persigny, Haussmann, font retentir l'air de leurs plaintes. Tout à l'heure, le grand écuyer Fleury a dit expressément :

« Je n'ai pas besoin de commander de nouveaux équipages à l'empereur. Il n'usera pas ceux qu'il a. »

Ces signes généraux d'une situation pleine de doute, Pietri venait de les énumérer dans un rapport de police, dont les conclusions avaient passé sous les yeux d'Eugénie aussi bien que sous ceux de l'empereur.

(1) Elle se montrait sensible à des piqûres d'épingle, à de menues oppositions, qui se glissaient dans la presse, à des allusions qu'elle pensait découvrir dans une pièce de théâtre, dans un roman. George Sand avait paru la désigner tout récemment, en son dernier livre (*Malgré tout*) et la peindre sous des couleurs d'où la bienveillance était exclue. On lui avait apporté le volume en lui marquant d'un signet le passage suspect. Elle s'en était confiée à Mérimée, lui demandant son avis sur la conduite qu'elle aurait à tenir envers l'illustre mais trop oublieuse femme de lettres, qui se souvenait mal d'avoir, plusieurs fois, eu recours aux bontés de l'impératrice. Et Mérimée, sceptique, avait conseillé de fermer les yeux : *de minimis non curat prætor*.

Qu'y pouvait-elle, cependant? Les temps de son omnipotence, aux Tuileries, semblaient abolis. Sous le ministère libéral, qui gouvernait, malgré ses vœux, l'impératrice eut à subir une période d'effacement très réel. Se glissait-elle, parfois, dans la salle du Conseil, elle n'y prononçait pas une parole et attendait d'en être sortie pour donner cours à ses critiques. En réalité, s'il n'eût tenu qu'au vouloir des nouveaux conseillers de Napoléon III, elle eût été reléguée dans ses appartements, prisonnière de son luxe et de sa grandeur, inactive et sans voix. La réalisation de l'expérience à poursuivre d'un traité de paix — qu'on s'imaginait pouvoir être durable — entre le césarisme et la liberté, était assez malaisée déjà, sans que s'y ajoutassent les risques d'une intervention féminine, qu'on savait tout impulsive, ardente, autoritaire. Il était tacitement convenu entre le pouvoir et ses serviteurs empressés que c'eût été maladresse pure de rechercher les bonnes grâces du ministère avant de s'être posé en contradicteur des idées de l'impératrice. Il n'était pas avantageux, du moins en pareil cas, d'être de ceux qu'elle appuyait de sa recommandation. J'en trouve la démonstration par le fait encore dans les notes éparses de Bauer. C'est un exemple saillant de cette attitude d'opposition systématique des gouvernants, pendant les derniers mois de l'Empire, contre les reprises d'influence d'Eugénie.

Au mois de juin 1870, peu de jours après la proclamation du plébiscite, dans la salle des États du Louvre, des amis de l'aumônier, appartenant à l'une de ces vieilles familles soi-disant irréductibles du faubourg Saint-Germain, qui affectaient de bouder « le Château », mais ne dédaignaient point d'en requérir les bienfaits, des amis de ce bord le sollicitèrent d'appeler la protection de l'impératrice sur l'un des leurs, qui avait

eu la faiblesse de briguer une situation administrative sous les usurpateurs, sous les Bonaparte, et n'avait obtenu qu'une sous-préfecture de troisième classe. Un homme si bien apparenté et qui si noblement avait semé ses écus sur le tapis vert du lansquenet ne pouvait moisir davantage dans un trou de deux mille habitants ; il était d'urgence qu'il fût promu, pour le moins, à la seconde classe ! Bauer, pensait-on, n'aurait qu'un mot à glisser, un seul sur ce sujet ; Sa Majesté en dirait un autre de plus haut, et la mutation s'accomplirait sur l'heure.

Ce fut pour une aussi grave affaire que l'ancien prédicateur des Tuileries gravit, pour la dernière fois, le splendide escalier, que le pétrole de la Commune, un an plus tard, devait faire disparaître à jamais. Il se sentit, au premier aspect, frappé des changements survenus dans les aîtres et dans les personnes. Toujours belle et élégante, la fille de la comtesse de Montijo dénonçait en ses habillements et son maintien « l'aspect de gravité mélancolique sous lequel on nous représente la matrone romaine ». Il s'en fallait que la porte de la souveraine fût, comme il l'avait vue si souvent, assiégée de courtisans et de solliciteurs. Les antichambres étaient vides et personne n'attendait d'être reçu après lui. Elle était dans cette disposition volontiers expansive, où l'âme vacillante éprouve le besoin de s'affermir contre elle-même et ses alarmes en se laissant parler. Car, on avait oublié, pour le moment, les motifs accessoires de l'entrevue. L'audience dura longtemps. Il fut question du plébiscite, de la belle cérémonie où, pour la première et unique fois, depuis le commencement du règne, elle avait, comme impératrice, figuré à côté de l'empereur sur le trône ; car, jusqu'alors, c'était du haut d'une tribune qu'elle avait assisté aux grandes séances de la

vie politique. Pourquoi, se demandait Bauer en l'écoutant, pourquoi, ce jour, avait-elle été appelée à revêtir les attributs de la souveraineté dont les signes réels lui étaient si âprement disputés ! C'était là, pensait-il, l'une de ces ironies du sort, dont l'histoire fourmille.

La conversation se prolongeait. Comme rejetée vers de telles pensées par une attraction irrésistible, elle en ramena le sujet sur Marie-Antoinette, dont elle venait d'acquérir plusieurs reliques et dont la fin tragique l'obsédait. « Jamais, disait-elle, je ne descends cet escalier sans retomber dans ma hantise ; jamais je ne sors de ce palais sans me demander si j'y rentrerai vivante. » De la reine martyre, du culte qu'elle lui avait voué, de ses sentiments personnels, de ses appréhensions, elle était arrivée à remonter le cours de sa vie et à parler de sa naissance même, un fait mystérieux et une date singulière, cette date ayant été celle aussi, quatre ans auparavant, de la mort de Napoléon Ier. Enfin elle se rappela que Bauer avait une demande à lui adresser ; elle remarqua le placet dont il était porteur et lui demanda de quoi il s'agissait. Il lui exposa la mission dont on l'avait prié auprès d'elle. Eugénie prit l'enveloppe de sa main et la posa sur la table ; puis, lui tint ces paroles :

« Autrefois, je vous aurais dit : je vous le promets. Aujourd'hui, je ne puis que vous dire : je vous promets de remettre ce papier à l'empereur. Mon pouvoir s'arrête là. Mais laissez-moi vous donner un utile conseil pour votre protégé ! Qu'il se garde bien de faire deviner, au ministère de l'Intérieur, que je m'intéresse à son avancement ! Au lieu de le hausser de la troisième classe à la seconde, on le ferait rétrograder à la quatrième, s'il y en avait une ! »

Son crédit était-il à ce point abaissé qu'elle ne le crût pas suffisant pour garantir l'avancement d'un sous-

préfet, quand tout à l'heure il se retrouvera assez fort pour déchaîner une tempête. dont l'Europe n'est pas encore remise ?

Elle ne supportait pas avec résignation un tel état de choses, mais en son âme et conscience elle en rendait responsables les tendances de l'esprit révolutionnaire et souhaitait que des circonstances impérieuses permissent de resserrer le joug de l'autorité. Hélas ! les événements qu'elle sollicitait d'une espérance vague se préparaient à éclater. mais pour entraîner derrière eux des conséquences bien différentes de celles qui étaient l'objet de ses désirs.

Pendant que Napoléon III se débattait au milieu des compétitions de programmes et de personnes, ou que l'impératrice exhalait son âme en prières pour la sauvegarde du Vatican, Bismarck avec sa puissance infernale de corruption resserrait ses réseaux autour de l'empire français. Les avertissements n'avaient pas manqué, cependant, aux intéressés. Telle lettre de la reine de Hollande, écrite. le 18 juillet 1866, avait eu l'éclat et la force d'une prophétie (1). Les rapports les plus circonstanciés sur les armements précipités de la Prusse parvenaient continuellement à l'empereur. Les libéraux italiens se désolaient de voir la France menacée des plus graves périls sans que le gouvernement ni les ennemis intérieurs de ce gouvernement, aussi aveugles que lui-

(1) « Je regrette, écrivait la reine Sophie, que vous me croyiez intéressée dans la question et que vous ne voyiez pas le danger d'une puissante Allemagne et d'une puissante Italie : c'est la dynastie, qui est menacée, et c'est elle qui en subira les suites. Je le dis, parce que telle est la vérité, que vous reconnaîtrez plus tard. Ne croyez pas que le désastre, qui m'accable dans ma patrie, me rende injuste ou méfiante. La Vénétie cédée, il fallait secourir l'Autriche, marcher sur le Rhin, imposer vos conditions. Laisser égorger l'Autriche, c'est plus qu'un crime, c'est une faute. »



L'Impératrice Eugénie en 1869

même, parussent s'en douter (1). Vaines restaient ces exhortations à la prudence. Vaines avaient été les allées et venues du général Türr entre Vienne et Rome, entre Rome et Paris : l'alliance salutaire, on l'avait repoussée pour ne pas contrister le Saint-Père. Nettement Eugénie avait déclaré à l'ambassadeur Nigra qu'elle s'opposerait de toutes ses forces à une entente avec l'Italie, dans laquelle le pape aurait été sacrifié. Car elle appelait sacrifice d'une part et spoliation de l'autre ce qui n'était que la marche logique de l'Italie vers ses destinées par la reprise de sa capitale.

De grandes choses étaient méditées à Vienne, avec l'aide de la Hongrie, et qui pouvaient sortir la France

(1) En réalité, les opposants n'y voyaient pas plus clair. Ils eurent leur part de responsabilités aussi lourde que la droite impérialiste. Thiers lui-même, qui eut tant à bénéficier, au regard de l'histoire, de ses prévisions sagaces, lors de la guerre des duchés et à la veille du conflit austro-hongrois, Thiers, lui aussi, quand il s'était agi de relever les forces militaires de la France et de la mettre en état de repousser les menaces de l'invasion, avait traité de fantasmagorie les armements de la Prusse et les périls signalés aux représentants du pays par le maréchal Niel au nom de l'empereur. Sauf des publicistes perspicaces en petit nombre, tels que Nefftzer, la cécité était complète, quant aux embarras et aux périls de la politique extérieure. Ou, si l'on en remuait les prétextes, c'était pour attaquer l'empire en toutes choses, comme si la France n'eût eu d'ennemis à craindre que les hôtes paisibles des Tuileries. La Chambre apportait une rage aveugle à diminuer les dépenses militaires. « L'heure avance, disait Nefftzer à Pelletan. L'Allemagne est prête. Je mourrai de chagrin pour tant d'inconsciente trahison. » On avait réduit le contingent annuel à 90.000 hommes. L'extrême gauche trouvait encore que c'était trop. Jules Favre et Pelletan demandaient qu'on supprimât l'armée permanente comme une menace à la liberté. « Pauvres Français ! écrivait un Bavarois à l'un de ses amis parisiens, pauvres Français ! Vous ne voyez pas ce que vous prépare Bismarck avec cette haine doublée de mépris, qui lui fait dire hautement à ses intimes : Nous sommes servis par Napoléon III, qui croit tout ce que nous lui affirmons, par sa diplomatie, qui ne se défie point de nous, par l'opposition, qui ne voit qu'un seul danger, le danger politique. » Et le Bavarois ajoutait : « Vous courez comme des fous à la défaite, à l'invasion ! »

de son isolement, en face de son ambitieux et troublant voisin. Une mission spéciale avait été confiée au général Türr. En janvier 1870, il commençait à pressentir Napoléon III sur l'urgence d'une entente étroite entre l'Italie, l'Autriche et la France. Instruit mieux que personne des visées de Bismarck, ayant eu l'occasion répétée, lorsqu'il collaborait avec lui sur le sujet de la question romaine, de percer à jour ses plus secrètes combinaisons, il avait à faire valoir des arguments persuasifs. Les premiers pourparlers lui donnèrent à supposer qu'il avait été compris. Il s'empressa d'aller rendre compte à Victor-Emmanuel de l'état d'avancement où lui paraissaient être parvenus ses desseins : de là, il retourna à Vienne, auprès du comte de Beust et, enfin, à Budapest, où il se savait, d'avance, assuré du consentement de la Hongrie. Les principes semblaient arrêtés d'une alliance solide, qui comprimerait les menées envahissantes de la Prusse et garantirait la paix européenne. Türr s'applaudissait en son for intérieur d'un si beau succès diplomatique. Mais il avait compté sans la mollesse de Napoléon et sans les résistances de l'impératrice. A nouveau le général s'était montré pressant. Puisque la France ne voulait pas accroître ses dépenses militaires, augmenter son effectif, fortifier ses moyens d'attaque ou de défense, puisque la Chambre s'opposait, en cela, au désir même du chef de l'Etat et du ministre de la guerre, il n'y avait point à hésiter. Des alliances s'imposaient. Tandis qu'il appuyait ses raisons de faits aussi positifs, la pensée de l'empereur indécise autant que le vague de son regard flottait entre ciel et terre. Il songeait à la Rome pontificale. Il appréhendait des discussions avec l'impératrice sur cette malheureuse question romaine, qui fut la fatalité de son règne. Il était malade et ne parvenait point à se décider, alors qu'Eugénie, au

contraire, persistait à rendre inexécutables les conventions de cette triplice, en protestant que de lier partie avec l'Italie contre la papauté, ce serait attirer le malheur sur l'empire! Il était impossible de sacrifier plus légèrement à un scrupule religieux des considérations d'Etat supérieures. Les négociations furent rompues. « Si les Français, avait prononcé Türr en s'en allant, sont vaincus, si la France, un jour prochain, est défaite et ruinée, ils sauront qu'ils le doivent au Pape! » Napoléon avait éloigné de lui, sous le prétexte de ne pas rompre la parole donnée au Souverain Pontife, le concours en armes de Victor-Emmanuel. Il avait rendu stériles les dispositions d'Alexandre II, qui n'attendait que l'abolition d'un article du traité de Paris relatif à la neutralisation de la mer Noire, pour intervenir puissamment vis-à-vis de l'Allemagne. Maintenant il était bien seul. Cette politique faible, diffuse et changeante allaît porter ses fruits.

## CHAPITRE IX

Derniers jours de sérénité. — Un coup de tonnerre dans le ciel pur. — Espagne, Prusse et France. — Du rôle véritable qu'à eu l'impératrice Eugénie dans ces excitations belliqueuses. — Vers les frontières du Rhin ; une anecdote ignorée bien caractéristique. — Témoignage oral d'Émile Ollivier. — Conseil extra-ministériel, à Saint-Cloud ; et ce qui résulta des instigations d'Eugénie. — Événements précipités. — Impression produite dans la société brillante de Saint-Cloud par la nouvelle de la guerre ; récit détaillé d'un témoin. — Il faut quitter ce séjour enchanteur. — L'empereur à Metz ; l'impératrice aux Tuileries. — Trois semaines de régence et d'angoisses quotidiennes. — Suprême catastrophe. — Les craintes du lendemain. — Pour venir en aide à l'impératrice ; touchant épisode. La révolution gronde aux portes du Palais. — Départ d'Eugénie. — Sur le rôle de Metternich et de Nigra, dans ces circonstances ; doutes, suppositions. — Chez le docteur Évans. — Péripéties du voyage de Paris à Deauville, et de Deauville en Angleterre. — A Chislehurst. — Les premiers moments d'une situation précaire. — Un déménagement nocturne des Tuileries, pour le bien de l'impératrice. — Expéditions successives à Camden-Place. — Description de cette propriété. — Ne sera-t-elle, pour les exilés, qu'un séjour temporaire ?

Quand l'hiver a durci la surface des sources, dit le poète, on voit encore, à travers la glace, frissonner et glisser les débris des beaux jours. Ainsi les premiers mois de 1870 eurent les clartés et les douceurs des plus florissantes saisons. Sur les débuts de l'année douloureuse s'était levé un suprême rayon d'espérance.

La veille, on se posait partout cette question : L'empereur a-t-il encore une volonté ? Et voici qu'un ressort inattendu paraissait avoir galvanisé cette énergie défail-

lante. Par lassitude, par calcul d'opportunisme ou pour la nouveauté de la chose, il avait abdiqué l'exercice d'une volonté sans contrôle. Et l'opinion l'avait haussé au rôle d'un Auguste constitutionnel. Des retours de confiance, qu'on n'attendait plus, se prononçaient en faveur de tant de raison et de sagesse. On eût cru voir, selon la juste pensée d'un historien, non pas un règne déjà vieux, mais un règne nouveau qui s'inaugurait.

Il y avait bien eu, au moment de la grande consultation plébiscitaire, une alerte assez chaude, aux Tuileries. Quand on avait appris tout d'abord les résultats du scrutin des grandes villes : Paris, Lyon, Marseille, Bordeaux, Toulouse, Saint-Étienne, une impression pleine de trouble s'était emparée de l'âme des gardiens du trône. L'impératrice foncièrement hostile aux réformes libérales, qu'elle jugeait excessives et imprudentes, s'était montrée fort irritée. Le jeune prince avait pris le ton de sa mère et mis dehors avec toute la fougue de son âge les signes d'une violente exaspération. L'entourage s'exclamait indigné contre la défection et l'ingratitude du pays. Seul Napoléon III, en homme instruit par l'expérience, attendait dans le calme la revanche que lui ménageait l'instinct conservateur des campagnes. Et, tout d'un coup, la situation s'était éclaircie. Les résultats généraux des provinces avaient renversé de fond en comble les calculs de l'opposition. On triomphait à une énorme majorité. Le plébiscite, c'était un brevet de longue vie, à condition que l'empire fût la paix. On se remit des alarmes, qu'on avait si légèrement accueillies et partagées. L'impératrice avait souri de ses premiers emportements. Les ministres revinrent à l'élaboration de leur ample programme. Le prince retourna à ses jeux et à ses études. Enfin les paroles les plus rassérénantes descendirent, à l'adresse de la nation, du

haut de la tribune officielle. « De quelque côté qu'on regarde, on ne voit aucune question irritante engagée et, à aucune époque, le maintien de la paix n'a été plus assuré. » Tout se comportait donc pour le mieux, d'après cela. Dans le plein de l'été précédent le prince impérial avait eu beaucoup de succès, au camp de Chalons. La voix des amis et les échos de la presse le répétaient aux oreilles charmées de sa mère : il avait montré à la revue, en passant à cheval devant le front de l'armée, tant d'aplomb et tenu son rang d'une manière si ferme qu'on s'était imaginé voir son père rajeuni... On s'endormait dans cette sécurité décevante. Pendant toute la durée de l'empire, il n'y eut peut-être point de période aussi parfaitement tranquille que le mois de juin 1870. Et, à peu de jours de là, éclaterait le coup de foudre, qui devait précipiter l'incendie, la ruine et l'écroulement de l'édifice.

Comme nous l'avons précédemment démontré, la menace en était depuis longtemps dans l'air.

Il était regrettable, en particulier, que le mauvais état des relations existantes entre l'impératrice et le prince Napoléon eût écarté ce dernier des conseils de l'empereur ; car il avait une nette prescience de l'orage en formation et il en avait fourni la preuve, déjà en 1868, lorsque, étant de passage à Munich, et dînant avec le prince de Hohenlohe, alors premier ministre de Louis II, il avait abordé, dans la conversation, le sujet brûlant d'un conflit en armes entre la France et la Prusse. Hohenlohe manifestait son étonnement qu'à Paris on poussât si imprudemment à la guerre. Jérôme-Napoléon avait répondu qu'il fallait n'y voir qu'un effet de cette turbulence naturelle au caractère français. L'embarras des affaires était grand. Au lieu de savoir attendre l'heure propice comme en Allemagne, on s'imaginait en

France, que ces difficultés cesseraient au sortir d'une guerre, dont on entrevoyait bien les chances favorables, mais dont on omettait de calculer les risques ou de prévoir les cruelles surprises.

« Quant à moi, avait-il dit, je trouve que la guerre est un immense malheur, et qu'il faut l'éviter, à tout prix; elle n'aura que des conséquences funestes; et vous, Bavarois, serez perdus les premiers. L'unité allemande sera faite au profit de la Prusse. Vous avez donc tout intérêt à désirer la paix. »

Au même Hohenlohe, Bismarck disait, peu de temps après cela :

« La guerre serait une victoire pour la Prusse, la France n'étant pas à sa hauteur. L'alliance de l'Italie avec la France n'a, pour le moment, aucune valeur. Les Italiens ne marcheraient pas, même si Victor-Emmanuel, capable de tout pour de l'argent, voulait conclure un traité avec Napoléon. »

Il avait pris ses informations, en effet, et pouvait être renseigné là-dessus très exactement. Les agents de sa diplomatie occulte, qui travaillaient à Rome, comme à Paris et à Madrid, en faveur de ses combinaisons, avaient dû l'instruire à fond du particulier état d'esprit où se trouvaient les hommes politiques de l'Italie, les chefs de la gauche surtout, tels que Crispi, qui, dès cette époque, était son complice.

Le 3 juillet 1870 s'ouvrit la crise redoutable; ce fut avec la déclaration du général Prim annonçant à l'Europe le choix du prince de Hohenzollern comme candidat au trône d'Espagne. Sur le champ Emilio Castelar écrivait à l'un de ses amis du parti libéral à Paris :

« Prenez garde, voici une candidature inquiétante pour la France. »

On en eut la démonstration prompte et brutale.

Quel fut le rôle d'Eugénie dans les excitations, qui rendirent la guerre de 1870 inévitable? La question en a été souvent posée, mais jamais résolue d'une manière absolument conforme à la vérité. De longue date, presque à la suite de son avènement, elle avait manifesté le désir qui était en elle de voir rendre à la France par la victoire les frontières naturelles du Rhin. Il suffira d'en donner pour preuve une anecdote inconnue : Un journaliste nommé Ch. Muller, Alsacien de naissance et rédacteur d'un organe de la Mayenne (1), était venu à Paris, dans le dessein de fonder un journal, *la Liberté*, dont toute la politique devrait tourner autour de cette question : la reprise des frontières du Rhin. Cependant, s'il était animé d'un grand zèle, il n'était muni que de peu d'argent, et sa publication risquait de périr, à court terme. Comme il pensait savoir que l'impératrice inclinait aux mêmes idées, il avait prié l'un des chambellans de la cour de lui ménager la promesse de son appui, en faveur d'une subvention. L'impératrice n'aimait pas à causer des choses de la politique avec ceux qui n'y étaient point mêlés effectivement par leur situation. Un député de la Mayenne, qu'on recevait à la cour, s'entremit auprès d'elle. Au bout de cinq à six jours, il rapportait au fondateur de *la Liberté* la réponse suivante : « J'ai vu l'impératrice ; et textuellement elle m'a dit ces mots : De telles aspirations sont tout ce que je souhaite ; mais, comme l'empereur n'y paraît pas disposé, je ne puis faire subventionner le journal par le ministère. Toutefois, comme je désire marquer à Muller ma bienveillance, je vous prierai de lui remettre cette petite liasse, une fois donnée. » Et elle avait tiré de sa cassette pour lui dix mille francs. Elle revenait souvent sur

(1) *L'Indépendant de l'Ouest et de Laval.*



LE PRINCE IMPÉRIAL EN 1869

l'idée des frontières du Rhin dans ses conversations ; et quand, de jour en jour, elle voyait s'effectuer, de l'autre côté du grand fleuve, des annexions importantes au profit de la Prusse, elle avait peine à souffrir que la France laissât toujours passer l'occasion d'élever la voix assez haut pour être entendue et qu'on lui fît aussi sa part.

Ce fut, chez elle, une aspiration tenace plutôt qu'une résolution ferme. Elle put appeler de ses vœux, aux environs de 1870, l'issue avantageuse d'une campagne, qui aurait eu, pour épilogue, l'abolition de l'empire parlementaire et le retour à la constitution césarienne de 1852. De fait, elle n'eut pas d'action immédiate sur les raisons déterminantes du conflit. Je veux dire qu'elle n'y poussa pas directement. Mais elle inspira un acte diplomatique équivalant, dans les circonstances où il se produisit, à un acte de guerre. Elle le conseilla témérairement, alors qu'une politique tout environnée d'embûches réclamait le sang-froid et la prudence.

On avait appris avec soulagement, dans les sphères gouvernementales, l'acceptation du roi de Prusse au retrait de la candidature du prince Léopold de Hohenzollern. Le péril imminent était conjuré. Émile Ollivier disait à Thiers : « Soyons tranquilles, nous tenons la paix, nous ne la laisserons pas échapper. » L'empereur avait saisi l'occasion d'en avertir son aide-de-camp, le général Bourbaki, trop pressé de monter à cheval. « Vous n'avez pas besoin de préparer vos équipages de guerre. Le désistement du prince de Hohenzollern efface toute cause de rupture. » Mais le souverain et son ministre comptaient sans les belliqueux du parti de l'impératrice, impatients de noyer le gouvernement des avocats dans les eaux du Rhin. Ceux-là n'avaient point désarmé. Lorsque tout à l'heure Bourbaki avait eu connaissance que les choses s'acheminaient vers une solution pacifique :

« C'est dommage ! s'était-il écrié. J'aurais tant voulu conduire l'empereur à Berlin, à la tête de ma garde ! » Et ces mots avaient frappé l'imagination ambitieuse de l'impératrice. On revint sur les dispositions conciliantes, qui eussent écarté le péril. Le conseil extraordinaire réuni à Saint-Cloud fit le reste. Gramont et des passionnés de la droite impérialiste, celle qu'on appela la mauvaise droite, y furent convoqués, sur l'instigation d'Eugénie, sans qu'on eût consulté, au préalable, le président du Conseil, ni qu'on y eut réclamé la présence d'Émile Ollivier et des autres membres du Gouvernement. La situation tantôt si trouble s'était éclaircie ; on ne jugera point suffisants ces signes d'apaisement. Sans réfléchir qu'on élargissait le terrain du conflit, l'impératrice pressa le duc de Gramont d'exiger davantage et d'obtenir de Guillaume la preuve écrite de ses bonnes intentions pour l'avenir, la lettre, la fameuse lettre de garantie. Gramont, avec son impétuosité naturelle et sa tapageuse audace, n'était que trop enclin à se conformer aux instructions reçues. Il le fit donc, et il eut à le regretter amèrement, s'il est vrai qu'il ait tenu ce langage, après 1890, à l'écrivain Arsène Houssaye, qui le rapporte : « J'ai eu le tort d'être un homme galant envers l'impératrice, au lieu d'être un galant homme envers la France. » Dans la soirée du 12, le ministre, reprenant la plume, confia au télégraphe une double dépêche faisant connaître à l'ambassadeur de France les nouvelles revendications de son Gouvernement. C'était presque sommer le roi de Prusse d'une reculade, qu'il ne voudrait accepter à aucun prix. Le Conseil des ministres, nous le répétons, n'avait pas été avisé de la détermination prise à Saint-Cloud. Il n'en avait donc pas approuvé les termes. Et, comme je le sus d'Émile Ollivier lui-même, trente-six années après

ces terribles événements, c'était une résolution décidée qu'on ne ferait pas du refus de l'acte de garantie un cas de rupture. On persisterait à considérer l'incident comme terminé, en attendant que se présentassent des chances meilleures de recommencer le duel, puisqu'il devait avoir lieu fatalement.

Le 13 juillet tout paraissait fini. L'empereur respirait, délivré d'un poids écrasant. Physiquement affaibli, moralement affaissé, il pourrait donc songer à son repos, et, pendant que ses ministres gouverneraient, reprendre des forces, peut-être se guérir (1). Vaine illusion! Les conseillers de l'impératrice avaient introduit dans le jeu de la Prusse une carte trop secourable à ses plans pour qu'un homme comme Bismarck la laissât négligemment tomber. Il lança la fameuse dépêche d'Ems tronquée, défigurée. C'était un soufflet infligé à la France. Qu'était-il possible de faire, en pareil cas, sinon d'envoyer ses témoins à l'offenseur? Et ce fut la guerre appelant après soi l'invasion.

Au premier bruit d'armes, lord Granville avait offert la médiation anglaise. Le cabinet des Tuileries, en manière de réponse, avait hésité, tâtonné. Toute négociation fut rendue inutile. L'ancien système d'alliances, sur lequel reposait la paix européenne, était brisé, l'équilibre rompu, au profit de l'Allemagne, le droit international mis en pièces. Le cabinet anglais, qui avait essayé en pure perte de s'entremettre entre Paris et Berlin, et qu'avait blessé l'extravagante infatuation

(1) Les signes de cet affaiblissement graduel n'échappaient point à l'attention de son entourage. On avait remarqué que, par une journée chaude, au plein de l'été, il avait eu des frissons et qu'on avait dû faire du feu dans la pièce où il se tenait. Le 3 juillet, une consultation médicale avait eu lieu au château, où l'on avait conclu à la nécessité prochaine d'une grave opération chirurgicale. Il n'était pas surprenant qu'en de telles conditions on se demandât si les volontés qu'il manifestait étaient bien les siennes propres.

du Gouvernement impérial, n'eut plus d'autre préoccupation que de circonscrire la guerre en détournant les autres puissances de venir en aide à la France (1). Les adversaires restèrent seuls face à face; mais combien inégales étaient les conditions du combat!

L'empereur, l'impératrice, les ministres s'étaient trompés cruellement. Ils n'avaient pas été les seuls à s'aveugler. L'égarement fut général. A part un petit groupe d'intelligences, qui, depuis plusieurs années, avaient nettement perçu que l'Empire courait au-devant d'une catastrophe, chacun en France, du plus grand au plus petit, endossa son compte de responsabilités dans les précédents de cette conflagration désastreuse. La même opinion publique, qui, naguère, avait si mal accueilli les projets d'une sérieuse réorganisation de l'armée et qui avait invoqué à cor et à cri la nécessité de réduire les dépenses militaires, maintenant acclamait les idées de victoire et de conquête sur les bords du Rhin, sans se souvenir qu'elle avait refusé de fournir aux troupes françaises, dégarnies d'effectifs, les moyens de les réaliser. Les destins allèrent à leur accomplissement!... L'impératrice était superstitieuse. L'empereur fataliste. Avant l'inéluctable choc des armées, tous deux avaient voulu consulter une devineresse et l'avaient fait venir aux Tuileries. Il n'en furent pas mieux gardés, ni l'un ni l'autre, contre leur sort.

(1) Le temps n'était plus où toute hégémonie européenne menaçante rencontrait inévitablement devant elle l'ombrageuse Angleterre: avec Henri VIII, aidé de François Ier, contre Charles-Quint; avec Elisabeth, aidée de Henri IV, contre la maison d'Autriche; avec Guillaume d'Orange contre Louis XIV; avec le second Pitt, aidé de toute l'Europe, contre Napoléon. Se désintéressant, désormais, de toutes autres affaires que de celles de son commerce, de sa prospérité matérielle, de son développement intérieur ou commercial, elle s'était renfermée dans une politique d'abstention complète et systématique.

Napoléon était isolé en Europe, mal pourvu d'hommes et de matériel. Et cependant, il déclarait la guerre ! Par la même inconséquence inouïe, la Prusse qui, en 1805, avait hésité à s'unir à l'Autriche et à la Russie pour combattre le vainqueur de l'Europe, l'attaquait avec ses seules forces, l'année suivante. La Prusse de 1806 et la France de 1870 se ressemblèrent comme deux sœurs ennemies. L'armée de Frédéric-Guillaume d'alors, ainsi que l'armée de Napoléon III, n'avait qu'une façade de revue et de défilé et, pourtant, elle remplissait Berlin de ses forfanteries; et Paris revoyait, en 1870, le même parti militaire tapageur et désorganisé. Napoléon III, comme jadis Frédéric-Guillaume, redoutait la défaite. L'un et l'autre furent acculés au même dilemme : ou régner sans honneur ou perdre la couronne. Et, pour achever la ressemblance, il y eut une reine en Prusse pareille à l'impératrice en France, qui, de toute son ardeur, poussait aux résolutions extrêmes. Par deux fois il sembla voir « Armide, dans son égarement, mettant le feu à son propre palais » (1).

La cour s'était installée à Saint-Cloud plus tôt que d'ordinaire, le couple impérial ayant manifesté l'intention d'y passer les mois de juin et de juillet. Eugénie avait auprès d'elle les filles de sa sœur regrettée la duchesse d'Albe, et elle s'employait à leur procurer des divertissements, aussi variés qu'on en pouvait offrir à leur jeunesse sous les ombrages d'un séjour enchanteur. Inexprimable fut l'impression de stupeur, qui frappa tout à coup cette société brillante, lorsque l'atteignit, au milieu de ses jeux et de ses rires, la nouvelle de la rupture des relations diplomatiques avec le roi de Prusse et la déclaration de guerre.

(1) V. A. Sorel, *l'Europe et la Révolution.*

Chez ceux et celles qui n'avaient point à s'alarmer immédiatement pour eux-mêmes, le réveil fut assez rapide. Des élans, des ardeurs succédèrent à ces premiers effets de consternation. On cria d'enthousiasme pour s'étourdir. Les politiciens et les courtisans, qui se serraient autour de l'impératrice, à cette heure critique, se croyaient à l'abri. Leur situation personnelle leur apparaissait irrenversable. Ils n'en mettaient que plus de feu dans leurs démonstrations patriotiques.

Cette belle flamme ne s'était pas ralentie tout à fait, le soir d'un des derniers dîners, qui furent donnés à Saint-Cloud aux frais de la liste civile. Napoléon III se ressentait visiblement des empreintes de son mal. Il gardait le silence et son regard semblait plus voilé que d'habitude; car la tristesse et l'inquiétude s'y étaient fixées. Eugénie se dépensait à répandre une confiance qu'elle voulait, en l'exprimant, s'inspirer à elle-même. Une gêne pesait sur les convives, dont ils ne parvenaient point à s'affranchir. Brusquement, une rumeur, qui n'avait rien de protocolaire et qui dénonçait un relâchement de l'étiquette trop explicable par la gravité des circonstances, se fit entendre du dehors. On apportait une dépêche arrivée du théâtre de la guerre, et dont les détails furent aussitôt lus à haute voix. Des éclaireurs français venaient de prendre contact avec une patrouille allemande. Une vive fusillade avait éclaté. L'ennemi très atteint avait dû repasser la frontière précipitamment; le détachement français avait eu cinq morts et onze blessés ; les pertes des Allemands, des Badois, étaient quadruples. Une victoire véritable n'aurait pas causé plus de joie que le succès de cette escarmouche. La dépêche circulait de main en main, chacun voulait relire de ses yeux ce qu'il venait d'entendre. Et l'impératrice, avec des élans de spontanéité ingénue, en soulignait les

mots par ces exclamations : « *L'ennemi* (c'est-à-dire quelques hommes) *a repassé la frontière ! Les pertes sont quadruples ! Mais, alors, nous avons gagné !* » On s'entre-félicitait du gage qu'on y croyait saisir déjà d'une campagne heureuse. Nul ne songeait à plaindre les premières victimes de cette fatalité barbare qui pousse les hommes à se ruer les uns contre les autres sans haine et sans raison de se haïr : la guerre ! L'allégresse emplissait les cœurs. La soirée, nous racontait un des hôtes de cette dernière réunion, fut admirable dans le parc embaumé de senteurs exquises et inondé de clartés lunaires. Le prince impérial et plusieurs de ses jeunes camarades unirent leur voix en chantant *la Marseillaise* (1).

L'empereur fit quelques pas dans le parc, ayant, pour un moment, oublié sa souffrance et surmonté ses dispositions mélancoliques. Auprès de lui se tenait un personnage très au courant des choses de l'Allemagne où il avait voyagé et séjourné, à plusieures reprises. Il l'interrogea sur le sentiment des populations rhénanes, voulut savoir de lui s'il ne supposait point qu'étant en majeure partie catholiques elles ne se détacheraient pas volontiers, après la victoire, d'un pays avec elles en communauté de foi religieuse, des liens d'une puissance protestante ; et, sur la réponse qu'il en avait reçue que des espérances de la sorte, si elles ne devaient être garanties que par les résultats d'un plébiscite, risqueraient bien de ne pas sortir du domaine de la chimère, il s'arrêta ; puis, traçant avec sa canne des lignes sur le sable, il exposa les considérations suivantes, auxquelles manqua, pour les justifier, ou seulement les mettre à l'épreuve, le concours des événements :

« De ce côté, nous sommes garantis par la neutralité de la Suisse et de la Belgique, mais, de l'autre côté, le che-

(1) Bauer, *Notes manuscrites*.

min reste ouvert aux invasions germaniques. Si nous sommes vainqueurs, il nous faudra constituer là, de nécessité absolue, un État tampon, une Belgique allemande. »

Et montrant que, dans cette guerre où il s'était lancé malgré soi, il ne poursuivait point des idées de conquête, il ajouta :

« Jamais je n'annexerai de force des populations qui ne voudraient pas devenir françaises. Non, pas de Pologne. J'ai prouvé mes sentiments, en la cause, quand il s'est agi du Niçois et du pays savoisien. »

L'impératrice n'avait pas été de tiers dans cette conversation : car elle s'était retirée de bonne heure, voulant communier le lendemain, avec cette ferveur, qui la poussait à redoubler ses dévotions en toute circonstance grave ou malheureuse.

Pour le moment, les idées d'Eugénie triomphaient. On verrait finir bientôt, espérait-on, une guerre, que tout avait rendue inévitable : elle serait aussi glorieuse que la campagne de Crimée, aussi courte que celle menée contre l'Autriche ; et la dynastie refleurirait. Eugénie était remontée sur le devant de la scène politique. Demain même son pouvoir serait assez grand pour amener le changement des dispositions prévues, en cas d'hostilités, sur le rôle de Napoléon III et la répartition des corps d'armée. Tenue par les médecins dans l'ignorance de l'aggravation de la maladie de l'empereur, qui, avec beaucoup de stoïcisme, supportait sans se plaindre les douleurs intolérables de la pierre, elle l'a incité vivement à prendre le commandement en chef de l'armée du Rhin.

Avant de se diriger vers ces frontières de l'Est tant de fois trempées du sang des envahisseurs, il avait désigné personnellement le général Lepic à la garde des Tuileries et de l'impératrice en lui disant, pour le con-



LE VOYAGE DE L'IMPÉRATRICE EN EGYPTE (1869).
L'EXCURSION AUX PYRAMIDES

soler du chagrin où il le voyait de n'avoir pas à partager aussi les périls de la campagne, que, dans cette situation, il aurait à courir peut-être plus de dangers que sur les champs de bataille. De sombres pressentiments noyaient déjà l'âme désemparée de Napoléon III.

On ne resta guère à Saint-Cloud. Au lendemain de la malheureuse journée de Wissembourg, Eugénie était rentrée aux Tuileries avec toute sa maison. Et le général Lepic, pour mieux concentrer son service, avait installé ses bureaux dans les appartements du prince impérial, qui se trouvaient au rez-de-chaussée, entre le pavillon de Flore et le pavillon de l'Horloge. La physionomie du lieu avait changé comme l'expression des visages. De moment en moment arrivaient des dépêches explicites et néfastes. On aurait voulu pouvoir les retenir, en restreindre le sens, donner aux mots une couleur qu'ils n'avaient pas. Les officiers de la maison, les hauts dignitaires, qui entouraient l'impératrice, affectaient des airs mystérieux sur une situation grave et obscure, qu'ils tâchaient de ne pas voir, de ne pas comprendre. En même temps, des égoïsmes étroits, des ambitions mesquines et jalouses, prenant ombrage des dévouements, qui aspiraient à se manifester, faisaient le silence et la nuit sur tout ce qui pouvait leur être une cause d'effarement. Ces personnages des Tuileries, ces fantômes des derniers jours, un témoin nous les représentait se cherchant, s'interrogeant, semant tantôt la crainte, tantôt de fallacieux espoirs, selon la tournure des événements ou leurs passagères dispositions. Plus d'un et plus d'une, dans le nombre, n'avait qu'une préoccupation véritable, mettre en sûreté ce qui leur restait encore dans une maison menaçant ruine. C'étaient déjà les signes de panique, l'affolement prochain du sauve-qui-peut.

En ce désarroi, Eugénie, tout au moins, se montrait vaillante et résolue.

Elle avait convoité l'exercice direct du pouvoir. De 1853 à 1870, elle n'avait eu qu'une part intermittente dans les affaires de l'État. Cette régence effective, elle était donc, maintenant, entre ses mains. Mais, dans quelles circonstances ! Et par quel temps ! Elle y vaquait pleine d'ardeur ; elle s'efforçait à racheter des témérités regrettables en se grandissant à la hauteur d'une situation capable d'éprouver les plus solides courages. Elle faisait preuve d'une incontestable dignité. Dès le 16 août 1870, quand il était permis encore de nourrir des illusions, Mérimée écrivait à son ami Panizzi :

« Je ne sais rien de plus admirable que l'impératrice ; elle ne dissimule rien et, cependant, montre un calme héroïque, effort qu'elle paye chèrement, j'en suis sûr. »

Soit qu'elle n'envisageât point comme possibles des conséquences si rapides et si formidables des événements, soit qu'elle fût absorbée toute par le sentiment de ses devoirs, l'idée ne lui était pas venue, au milieu d'angoisses quotidiennes, de se garantir elle-même contre les risques d'une catastrophe plus écrasante que les autres et qui serait la chute définitive. Sa pensée ne s'était pas enfermée dans ce calcul. Des âmes dévouées s'en préoccupèrent pour elle. L'un de ceux, dont l'attachement lui était le mieux connu, avait pris l'initiative d'une proposition sérieuse et capable de lui servir de sauvegarde, dans les pires extrémités. A cette intention, il lui avait adressé un messager de confiance. Peu de jours avant la collision suprême de Sedan, le 27 ou 28 août, l'audience avait été demandée et accordée. Au moment où l'on introduisait l'envoyé, Eugénie tenait dans la main droite une dépêche et avait dans l'autre main un mouchoir trempé de ses larmes. Elle lui tendit

le télégramme ; et il put lire cette déclaration à la fois énergique et désespérée d'un commandant de fort, à la frontière :

« Nous tiendrons jusqu'à l'avant-dernier et le dernier se fera sauter avec le fort. »

Il y a des émotions profondes, qui n'ont pas besoin de se communiquer par des paroles pour passer d'une âme dans une autre... Cependant, il fallait en venir à exposer l'objet de la démarche :

« Je prie Votre Majesté, dit le visiteur, de m'excuser si le sujet dont j'ai à l'entretenir s'accorde trop peu avec tant d'héroïsme. Mais je dois remplir ma mission.

— Quelle est-elle ? Parlez.

— Madame, il n'est guère facile, quand on vient d'avoir l'exemple d'une abnégation poussée jusqu'à la sublime folie, d'aborder une question d'argent.

— Une question d'argent, dites-vous ? En cette heure grave ?

— C'est parce que le moment est grave, en effet, qu'il importe d'en parler.

— Mais, qui vous envoie ? »

Il nomma celui dont il était le mandataire.

« Lui ! s'écria-t-elle. C'est un noble cœur et un véritable ami. Expliquez-vous. »

Et elle l'invita à s'asseoir, en même temps qu'elle ; car elle était restée debout, pendant les commencements de l'entrevue :

« Madame, rien n'est perdu, tout peut être sauvé. Il n'en est pas moins indispensable d'entrevoir de sang-froid toutes les éventualités possibles ; préparer la retraite, ce n'est pas désespérer de la victoire, mais assurer le bivouac du lendemain. »

Elle écoutait, surprise et sans comprendre.

« Eh bien ! Madame, l'ami dont vous connaissez le

noble cœur et le profond attachement, me charge de demander à Votre Majesté si, par prudence, elle a songé à mettre eu lieu sûr ses biens personnels, des valeurs, des bijoux, des objets précieux; et, au cas où Votre Majesté en aurait l'intention, cet ami dévoué, que sa situation met à même de pouvoir agir efficacement et promptement, se tiendrait à vos ordres absolus. »

Elle demeura plusieurs minutes silencieuse, immobile, mais en proie à une visible émotion. Enfin, faisant effort pour reprendre possession de son calme, elle prononça d'une voix tremblante des paroles que l'histoire tiendra à conserver, parce qu'elles furent pleines de sincérité, au moment où elles sortirent de ses lèvres :

« Dites à la personne qui vous a envoyé que je la remercie de tout mon cœur ; mais, distraire en ce moment la moindre parcelle de la fortune nationale ou de la mienne pour l'envoyer à l'étranger, jamais je n'y consentirai. »

Hélas ! il faudra en venir là, plus tard, et c'est de l'étranger qu'on réclamera ce qu'on n'aura pas accepté de mettre à l'abri d'abord, quand on le pouvait faire sur place.

Le messager avait prié, insisté vivement, porté en ligne les intérêts de l'empereur, invoqué ceux du prince. Allant plus loin, il avait tiré de sa poche une pièce préparée et, la mettant sous les yeux de la souveraine, il lui avait adressé un suprême appel :

« Madame, de grâce, un chiffre à écrire, une signature à apposer, cela suffirait. »

Eugénie se saisit de la feuille, la déchira lentement et en remit les lambeaux à celui qui la lui avait apportée. Il entrait dans ce refus de la vaillance et du sacrifice. Car, le ciel s'assombrissait de plus en plus. Les trois semaines qui s'écoulèrent entre le départ de

Napoléon III pour Metz et la journée finale du 4 septembre ne furent qu'une angoisse de chaque jour pour la régente. Le sort en était jeté. Elle ne se dissimulait plus l'horreur de la situation. On lui avait signifié nettement qu'une victoire était presque impossible sur le Rhin, qu'on s'était bercé de chimères sur les proportions numériques des troupes, et que tout manquait du côté français : hommes, vivres, munitions. Cependant, elle ne trahissait point les agitations anxieuses de son âme et s'accrochait à l'espoir avec ténacité. Et comme toujours, elle décidait, elle agissait, d'après les mouvements spontanés de son caractère. Moins disposée à suivre les conseils de la raison qu'à se laisser emporter par les élans d'une nature fière, elle s'était forgé cette conviction que l'empereur ne pourrait rentrer à Paris qu'après une victoire. La seule supposition qu'il y revînt sous le coup de ses défaites successives lui semblait une idée insoutenable. Le dire à tous, l'écrire à Napoléon même avait été l'un de ses soins les plus pressants :

« Votre retour vaincu, c'est la révolution », avait-elle télégraphié au malheureux souverain, dont l'autorité n'était plus que nominale et que la Régence avait relégué à la suite des troupes.

Émile Ollivier, président du Conseil des ministres, en avait jugé différemment. Il sentait qu'une pareille détermination, loin d'épargner une crise révolutionnaire, aurait pour conséquence directe la chute de l'Empire et entraînerait des désastres incalculables. Il insistait afin qu'on ne s'y conformât point. Eugénie ligua ses amis contre le ministère opposant et par une entente avec la gauche, en provoqua la chute. Alors que la France possédait autour de Metz une armée encore redoutable et des réserves à Châlons, c'était l'avis

unanime des sages qu'il fallait ramener ces troupes sur Paris, afin de couvrir la capitale. Mac-Mahon, dont l'idée était de rétrograder vers la Seine, dut obéir aux injonctions du pouvoir politique ; et, stimulé à tenter cet effort par une dépêche de Bazaine lui mandant qu'il ferait une partie du chemin à sa rencontre, il avait entrepris la marche au nord-est, la funeste marche, qui, au lieu d'aboutir à la jonction des deux corps d'armée, devait le pousser dans le gouffre de Sedan.

Par la défaite inouïe du 3 septembre, Napoléon avait brisé sa couronne. L'impératrice en était réduite aux résolutions désespérées, sans avoir à se demander si ces résolutions seraient ou non conformes à la constitution de l'Empire. Il s'agissait bien de savoir si elle n'outrepassait pas les limites de ses droits de régente, quand nos lignes étaient forcées, le territoire national envahi, le chef de l'État vaincu, sans commandement, sans prestige, sans force morale, et par conséquent dénué des moyens de rendre exécutables des volontés réprimées (1)! Une crise gouvernementale était ou-

(1) A Chislehurt, un soir qu'il récapitulait, la plume en main, la suite de ses infortunes et s'efforçait d'alléger le poids de ses propres responsabilités dans les causes qui les avaient produites, Napoléon III traça un véritable réquisitoire contre les actes de la Régence. Voici la note manuscrite, qu'il avait remise confidentiellement au comte de La Chapelle :

« Lorsque, en partant pour la guerre, l'Empereur institua une régence à Paris, il pensait que du quartier impérial on pourrait encore diriger la marche des affaires. D'après les précédents du premier Empire, la régence ne devait fonctionner qu'à partir du moment où l'Empereur aurait quitté le territoire français. C'est ce qui avait eu lieu, en 1859, pendant la campagne d'Italie. Mais en 1870, la régence prit les rênes du gouvernement, dès le départ de l'Empereur de Paris, et quoique, par lettres patentes, l'impératrice n'eût que des pouvoirs restreints, comme elle présidait un ministère déclaré responsable par la constitution, il s'ensuivit qu'il y eut, au fond, deux gouvernements : l'un à l'armée, ayant tous les attributs de la souveraineté, sans avoir auprès lui aucun des intermédiaires légaux pour l'exercer ; l'autre à Paris, entouré de tous les

verte. Il y avait vacance du pouvoir. En convoquant les Chambres sans consulter l'empereur qui, d'ailleurs, était prisonnier et n'avait plus en main les ressorts du gouvernement, en s'y décidant elle n'avait guère réfléchi qu'elle pourrait mécontenter, après coup, Napoléon III et ses conseillers qui s'en plaignirent. Elle s'était retenue à cette dernière épave, quand le vaisseau venait de sombrer ; elle avait espéré que de la réunion de ces hommes aurait pu sortir une lueur d'inspiration, qui eût été le salut. Hélas ! il était trop tard. L'invasion du Corps législatif avait rendu sans objet la proposition de Thiers, tendant à la constitution d'un comité de défense pris dans l'assemblée même. Le souffle révolutionnaire emporta ce qui restait encore debout du régime impérial.

Les rassemblements tumultueux de la rue, dont le murmure chargé de colère pénétrait jusque dans les

dépositaires de l'autorité, mais ne possédant pas toutes les prérogatives du pouvoir.

« Ainsi, la Régente n'avait le droit ni de convoquer ni de changer les ministres, ni de nommer à aucun emploi civil ou militaire, ni d'exercer le droit de grâce, et, cependant, elle avait à côté d'elle un ministère responsable.

« Ainsi les Chambres furent convoquées sans que les ministres eussent demandé à l'Empereur son consentement, et il ne pouvait y avoir de convocation légale que par un décret signé par l'Empereur.

« Réunir les Chambres après des échecs militaires, c'est en France appeler la Révolution : car, dans les malheurs publics, ce sont les passions qui dominent ; l'opposition voit grandir son influence en raison directe des revers de la patrie, et, loin de soutenir le gouvernement par patriotisme, elle cherche tous les moyens de l'affaiblir et de le renverser. La première conséquence de la réunion du Corps législatif fut la chute du ministère Ollivier et la formation d'un nouveau ministère ; mais il en résulta que, contrairement à la constitution, les ministres furent choisis sans la participation de l'Empereur, et ceux-ci, dès leur entrée en fonction, pressés par la nécessité, se virent forcés de nommer à tous les emplois, de choisir les généraux en chef et de tout décider, en un mot, sans en référer à l'Empereur. » (La Chapelle, *Papiers manusc.*). Mais, y avait-il encore un Empereur ?

profondeurs du palais, inspiraient de vives inquiétudes aux Tuileries. On y avait doublé tardivement le bataillon de garde, par crainte d'un coup de main nocturne. Toute la nuit du 3 au 4 s'était passée au milieu d'une continuelle alarme. On avait espéré qu'un personnage politique, un député, un officier de la maison serait venu rendre compte à l'impératrice des débats, qui se prolongeaient à la Chambre. Les heures tombaient lentement sans que personne se montrât. Au matin, un morne silence régnait dans le château désert. Le salon de service était presque vide. A deux heures, on apprit par Mme de Selves que la République était proclamée. Les minutes pressaient. A quel parti se résoudre ? Des desseins précipités traversaient l'imagination d'Eugénie. Résister à l'émeute, faire appel à la générosité du pays, traverser les rues de Paris à cheval et susciter par un acte confiant, héroïque, un revirement que son impopularité rendait bien improbable, elle avait pensé à tout cela... Mais le flot populaire était sur le point d'envahir les appartements impériaux. Deux étrangers, Metternich et Nigra, la décidèrent à quitter les Tuileries et la France. Sciemment ou à leur insu, les ambassadeurs d'Autriche et d'Italie, en lui donnant ce conseil, avait simplifié singulièrement la situation diplomatique. Il n'y avait plus de souverain, plus de régente aux Tuileries. Leurs gouvernements se trouvaient dégagés à propos des promesses contractées peut-être et de leurs devoirs d'assistance envers des absents.

La dernière parole d'Eugénie aux dames d'honneur qui, l'une après l'autre, étaient venues s'incliner devant elle et lui baiser la main, en la mouillant de leurs larmes, avait été ce mot : « En France, on n'a pas le droit d'être malheureux. » Ce départ des Tuileries, on l'a conté déjà bien souvent, à quelques variantes près



PORTRAIT OFFICIEL DE S. M. L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE
D'APRÈS P. DE POMMAYRAN

dans les détails. Elle avait jeté sur ses épaules un manteau sombre, noué fébrilement sous son menton les brides d'une capote noire, saisi au hasard un petit sac enfermant une bourse, un mouchoir et un carnet ; et, donnant le bras au prince de Metternich, tourné le dos pour jamais aux salons somptueux, dont elle avait foulé les tapis en reine pendant dix-sept années. L'amiral Jurien de La Gravière a remis l'impériale fugitive sous l'égide et la protection des représentants de deux grandes puissances européennes. Metternich n'a-t-il pas prononcé d'une voix ferme : « Je réponds de tout ? » L'itinéraire de cette fuite historique est bien connu. On avait adopté le parti de remonter dans les appartements, afin de traverser le Louvre et de gagner la sortie du côté de la place Saint-Germain-l'Auxerrois. D'un pas rapide, se dirigeant vers la salle des Etats, on est allé à travers toute l'aile gauche des Tuileries, faisant suite aux appartements privés de l'impératrice; on a franchi la porte du Musée et, passant par les galeries de tableaux, descendu l'escalier menant au bas du palais assyrien et finalement atteint le guichet donnant sur la place. L'ex-régente est sortie du Louvre, pendant que la multitude s'agglomère et déborde sur un autre point. Elle n'a pas quitté le bras de Metternich. Nigra est auprès d'elle et Mme Le Breton, la sœur de Bourbaki. On s'arrête : « Attendez-moi, dit Richard aux deux femmes, je vais chercher ma voiture plus haut, une voiture sans armoiries, avec un cheval blanc. » Et tous deux, Metternich et Nigra s'éloignent. La foule s'est accrue, pendant leur absence, qui se prolonge. Mme Le Breton hèle un fiacre, au passage, y pousse sa souveraine et donne l'adresse d'un ami : Besson, conseiller d'Etat, boulevard Haussmann. » On sait le reste : l'ordre d'aller avenue de Wagram, chez M. de Piennes,

chambellan de l'impératrice, absent également, et enfin chez le docteur Evans, avenue du Bois-de-Boulogne.

Cependant, qu'avaient fait Metternich et Nigra ? Le flot populaire, qui avait reflué sur la place Saint-Germain-l'Auxerrois, les sépara, sans doute, de celles qu'ils avaient prises sous leur protection. Il y avait eu, tout au moins, imprudence, omission lourde de leur part, à se détacher de l'impératrice, en un pareil moment, la laissant, ne fût-ce que pour quelques minutes, isolée dans cette foule tumultueuse, exposée, menacée peut-être. Tel est le grief dont n'ont pu se défendre, à l'endroit des ambassadeurs étrangers, les écrivains impérialistes (1) dans le récit des événements de la journée du 4 septembre (2).

Elle avait donc frappé à la porte d'Evans. Ce citoyen américain, dont la fortune était énorme et la réputation européenne, possédait — ce qui était mieux — un cœur généreux. Il connaissait l'impératrice de longtemps. Elle n'était que Mlle de Montijo, quand il put assister en ami à l'élévation de son bonheur. Elle était malheureuse, maintenant, et elle disait ces mots :

« Vous seul pouvez me sauver. Tous m'ont abandonnée. J'attends de vous les moyens de fuir une ville

(1) Une ombre de reproche indirect et qu'on ne veut pas préciser (la conversation de l'auteur, comme je l'entendis s'exprimer, était plus explicite) flotte autour de ce bout de phrase d'apparence si simple chez Mme Carette : « L'ambassadeur et l'ambassadrice d'Autriche, dont la situation avait toujours été favorisée à la Cour et qui, en toute circonstance, se plaisaient à exalter leur attachement pour l'impératrice, etc. (Voy. *Souvenirs des Tuileries*, t. I.) Reproche, soupçon d'oubli injustifié peut-être, auquel on ne s'arrête pas, mais qui certainement a traversé l'esprit, malgré qu'on l'en ait voulu chasser. (Cf. *Femmes du Second Empire*, 209-210.)

(2) V. page 324 les impressions personnelles de l'impératrice, sur ces événements et cette journée.

en révolution, et de passer promptement en Angleterre. »

La vue de cette souveraine en pleurs, et venant lui demander à lui, — dans l'abaissement d'une grandeur qui s'était crue hors d'atteinte — le conjurer même de l'arracher à Paris et à la France, le troubla profondément. Enfin il domina son émotion ; et, pendant quelques minutes, réfléchissant à l'étendue des responsabilités qu'il assumerait envers elle, vis-à-vis de la nation française, qu'il aimait, et devant l'histoire même, il la pria de demeurer un moment seule dans le salon. Alors, il fit appeler le docteur Crane, un compatriote, un ami et un confident, lui révéla ce qui se passait, et le pria d'être le témoin attentif, fidèle, de ce qui adviendrait pour en justifier, un jour, et de se tenir prêt à partir avec lui. C'est le docteur Crane, en effet, qui devait publier, trente-cinq ans plus tard, les souvenirs si détaillés d'Evans. Celui-ci revint auprès de l'impératrice. Il lui conseilla de n'entreprendre le voyage que le lendemain. Elle accepterait l'hospitalité d'une nuit dans la chambre de Mme Evans, encore en villégiature à Deauville. Le 5, au matin, reposée, calmée, elle annonça au docteur qu'elle se mettait sous sa garde, et qu'elle n'attendait que le signe du départ. Elle avait changé fort peu de chose à sa toilette de la veille, sauf qu'elle avait remplacé la petite capote noire, qui laissait son visage à découvert et l'exposait à être reconnue, par un chapeau rond tiré d'une armoire de Mme Evans, et qu'elle enveloppa d'une voilette épaisse. Un landau était à la porte de la villa. Elle prit place, au fond, ayant auprès d'elle, à gauche, sa lectrice ; et les deux médecins occupèrent la banquette de devant. On se rendait à Deauville. La voiture franchit sans obstacle la barrière de la porte Maillot, que gardait un poste de gardes nationaux. A Mantes,

on laissa chevaux et voiture, pour adopter un autre équipage. Les relais souffrirent un peu d'embarras et de difficultés, comme il fallait s'y attendre, en de telles conditions de route. Mais on sera tout à l'heure au but. « Pendant le trajet, rapporte l'auteur du *Journal d'un officier d'ordonnance,* qui avait reçu les confidences du docteur américain, l'impératrice resta triste, morne, abattue. Par moments, elle s'assoupissait et semblait dormir ; puis, tout à coup, comme si une idée folle lui eût traversé l'esprit, elle se redressait, devenait vive, gaie, parlant beaucoup, riant davantage. Et cette crise de gaieté s'éteignait dans un déluge de larmes. » Le 6, au soir, on fut à Deauville. Eugénie, en mettant pied à terre pour se glisser mystérieuse dans l'hôtel du Casino où la reçoit et s'empresse auprès d'elle Mme Evans, soupire et s'écrie : « *Je suis sauvée !* » Mais fut-elle, à ce point, en péril ? songeait-on vraiment à l'inquiéter ? Personne à Paris n'avait donné l'ordre de la poursuivre. L'idée de mettre arrêt sur sa personne n'était entrée dans l'esprit d'aucun de ceux qui avaient à faire face à la situation la plus terrible, que pussent envisager des gouvernants. On l'avait presque oubliée dans l'universelle débâcle !

Evans s'est rendu au port afin de s'assurer un navire pour la traversée. Hélas ! le temps n'a rien d'encourageant. Le vent souffle avec violence. C'est la tempête qui se déchaîne au large. Un seul yacht serait disponible. Sir Burgoyne, un ami personnel de l'empereur, est le maître du bâtiment à l'ancre. Il hésite : on hésiterait à moins. Il refuse même, en montrant les vagues échevelées. Ce serait d'une imprudence déraisonnable. On n'arriverait pas jusqu'à la côte. Mais, songeant à un autre péril, dont il s'exagère l'imminence, pour l'ex-impératrice, Evans a fait appel aux sentiments les plus

élevés qui puissent parler au cœur d'un homme. Enfin, vers onze heures du soir, sir Burgoyne accepte d'être le pilote de cette traversée périlleuse. Elle le fut, en effet. *La Gazelle* faillit y disparaître, avec ses passagers. On était parti, entre minuit et minuit et demi, de manière à ce que l'attention ne fût pas éveillée. Il y eût, en mer, une bourrasque plus forte ; enfin, au petit jour, le vent changea, les flots calmèrent leur courroux, et *la Gazelle* put entrer dans le port de Ryder. Avec leurs vêtements ruisselant d'eau, les voyageurs eurent peine à trouver un hôtel, qui daignât les accueillir. Enfin, on put se réfugier, pour de courts instants, à l'hôtel d'York. Ayant pris un peu de nourriture et de repos, l'impératrice gagna Hastings, en chemin de fer, descendit, dans l'après-midi, à Marine-Hôtel, y séjourna une douzaine de jours, et de là se fit conduire à Chislehurt. Evans avait loué, à son intention, cette propriété.

A peine installée dans cette nouvelle demeure, qu'elle espérait ne faire que traverser, Eugénie songea à renouer tant de fils brisés autour d'elle ; sans attendre, elle entama une correspondance assez active avec ses amis de France. Presque aussitôt son débarquement en Angleterre, l'ambassadeur de Prusse à Londres, le comte Bernstorff lui avait laissé entrevoir la possibilité de signer, comme régente, un traité de paix dont les conditions eussent été : la cession au vainqueur de Strasbourg et de sa banlieue, et le paiement d'un milliard comme indemnité de guerre. Elle avait écarté les offres du diplomate, ne voulant pas, disait-elle, être une cause de troubles pour le pays qui l'avait reniée, et considérant peut-être aussi que le Gouvernement de la Défense nationale eût mis hors de cause son intervention et sa signature. La situation lui commandait de se résigner et d'attendre. Le 20 novembre 1870,

elle précisait cette attitude dans une lettre datée de Camden-Place :

« Les motifs qui m'ont inspiré une grande réserve existant encore, il vaut mieux *se taire et attendre*... Mais je repousse avec indignation l'idée d'avoir eu des relations avec le Gouvernement de Tours. »

Dans la même lettre elle s'expliquait sur ses agissements, à l'heure critique de la capitulation de Metz, sur l'abandon de Trochu et les conséquences de cette défection :

« Quant à l'affaire du 4 (1), je répondrai seulement que le général Trochu m'a abandonnée, *si ce n'est pire* ; il n'a jamais paru aux Tuileries, après l'envahissement de la Chambre, pas plus que le ministère, à l'exception de trois ministres, qui ont insisté pour mon départ, et je n'ai voulu partir que lorsque les Tuileries étaient envahies : la lumière se fera sur tout cela comme sur bien d'autres choses. »

Et elle terminait en ajoutant ces réflexions relatives à la prolongation de la guerre :

« Les nouvelles de France me navrent. Ce fou de Gambetta semble vouloir remplacer par l'agitation l'organisation dont on a tant besoin. Le succès de la Loire nous donne du courage ; mais je suis effrayée de lui voir entreprendre une marche qui peut la perdre, comme celle de Sedan. Que Dieu la protège ! Il me semble que nous touchons à un terme (2).

« Ici, l'esprit du public se surexcite ; on parle de guerre ; mais on espère un congrès. »

Ainsi suivait-elle, au jour le jour, les péripéties du

(1) « L'affaire du 4... » N'était-ce que cela ? Un tel bouleversement, une révolution ! Le mot est indulgent.

(2) Comme on le voit, la pensée de l'ex-impératrice flotte dans le vague, ou bien l'expression sert mal son idée.

drame engagé, jugeant de son mieux les faits et les hommes, se préoccupant de l'état des opinions, en France, notant les chances de retour et de réinstallation, témoignant, d'ailleurs, une affliction sincère des malheurs de la nation. « *Si j'étais aux Tuileries*, insinuait-elle à la traverse, je ferais ceci, je ferais cela. » Mais elle n'était plus aux Tuileries, et ne s'en apercevait pas seulement à l'absence d'un trône, mais aux conditions pures et simples de son existence.

Les premiers moments furent précaires à Chislehurt. Napoléon III, qu'on accusait d'avoir entassé des valeurs considérables à l'étranger, ne s'était jamais avisé de tant de prudence. Il avait, au suprême degré, le dédain de l'argent. Fataliste, au sens le plus optimiste du mot, croyant aveuglément à la permanence de sa fortune puisée dans celle de la France, il était superbement imprévoyant. Lorsque lord Hartford avait voulu léguer au prince impérial le magnifique domaine de Bagatelle, au Bois de Boulogne, et en avait manifesté l'intention, il avait reçu de Napoléon cette fière réponse, si cruellement démentie par les événements : « L'héritier de la couronne impériale ne peut recevoir que de Dieu et de la France. » Par l'accoutumance qu'il avait prise de régner, il s'était façonné pour lui-même et pour ses descendants, à la manière des Bourbons, une sorte de droit divin. Le jour où se fut dérobée la plantureuse liste civile, après tant de prodigalités inspirées de motifs frivoles ou charitables (1), après qu'il eut abandonné aux soldats

(1) « Napoléon III dénouait souvent les cordons de sa bourse. Mais cette bourse, vrai porte-monnaie des Danaïdes, était souvent à sec, ce qu'un fait personnel me mit à même de constater. De grandes infortunes, celles surtout qui luttent pour se tenir à flot avant l'irrémédiable plongeon, vinrent souvent solliciter mon intervention auprès d'un grand homme de bien auquel je suis heureux de rendre un hommage éclatant : le docteur Conneau, distributeur

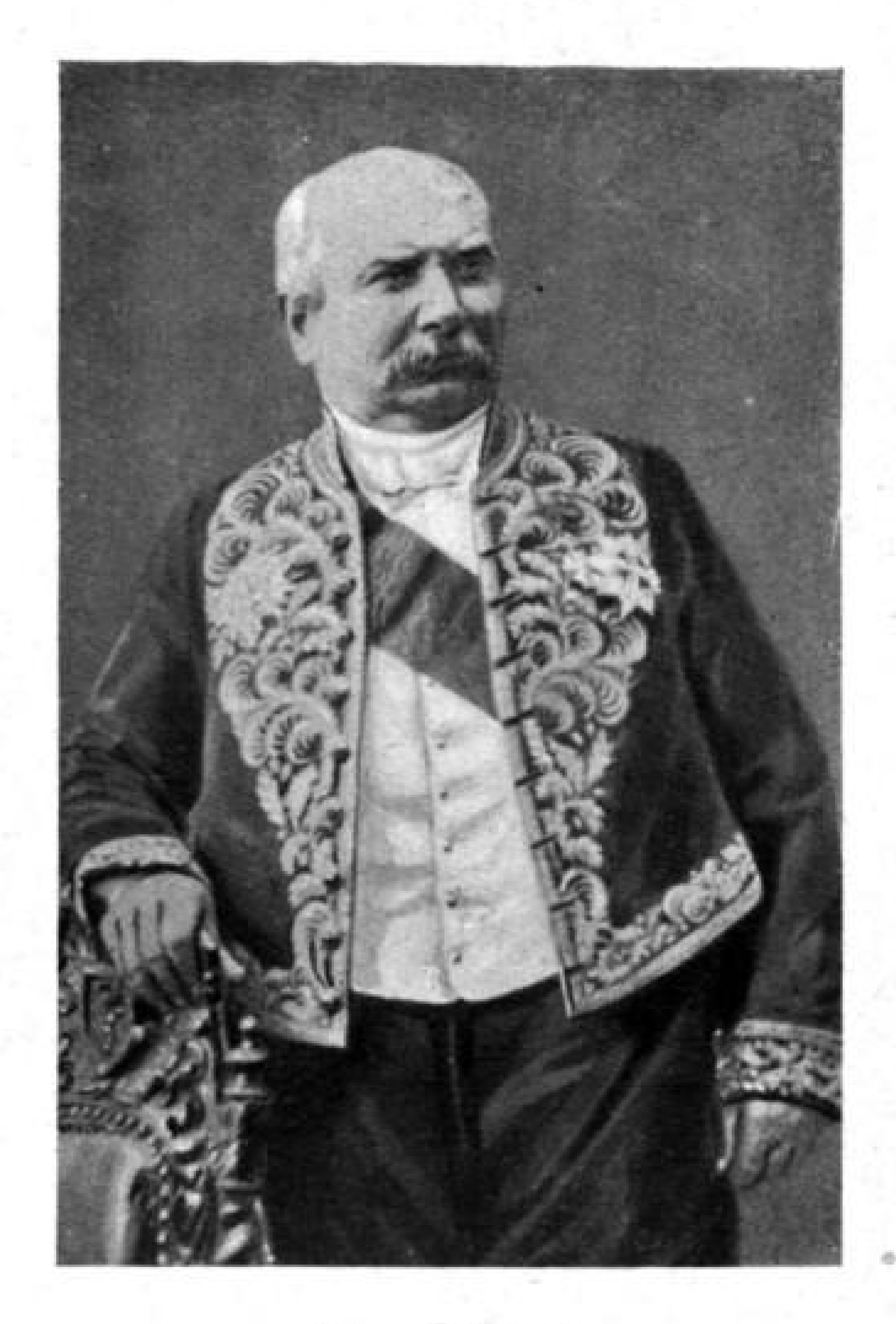
français le dernier million qu'il avait emporté dans ses coffres, à l'armée de Metz, il demeura fort démuni. Quant à l'impératrice, l'ordre ne s'était pas encore rétabli dans la disposition de ses biens personnels. Le trouble y eût été plus sensible, si, pendant la nuit du 3 septembre, des mains diligentes n'avaient eu le soin d'arracher au naufrage, pour la confier à de sûrs émissaires, la cassette aux bijoux, superbes écrins de perles et de diamants, qu'elle ne devait pas garder tous, mais laisser vendre pour devenir, au delà de l'Océan, l'étincelante parure non de reines ou de princesses par droit de naissance, mais d'Américaines jouissant d'un pouvoir plus incontesté : la souveraineté des millions.

Elle avait laissé aux Tuileries, dans la précipitation d'un départ, qui ressemblait à une fuite apeurée, linge, vêtements, objets lui appartenant en propre. Par bonheur, on avait su préserver du pillage le palais des Tuileries, que n'épargneraient pas les torches incendiaires de la Commune. Des esprits romanesques se passionnèrent à l'idée de faire rendre à la femme malheureuse et fugitive l'intime, au moins, de ce qu'elle avait possédé dans ce royal séjour. Un officier d'ordonnance du gouverneur de Paris, un capitaine de mobiles, Charles d'Hérisson, s'était voué surtout à la réalisation de ce généreux dessein. Il avait l'âme portée aux mouvements chevaleresques ; il était enthousiaste et avait vingt-cinq ans. L'image de la souveraine, dont la couronne tombée n'empêchait pas

des aumônes, secours et allocations personnelles de Napoléon, qui avait en lui une confiance aussi complète que méritée ; Conneau, entre les mains duquel, sans nul contrôle, des millions ont passé de la main du maître dans le gouffre d'innombrables misères : Conneau, qui est mort pauvre, me dit, maintes fois : « Ne m'envoyez jamais personne, à la fin du mois. Nous n'avons plus le sou ! » Peu de personnes connaissent les prodigalités charitables de Napoléon III. » (*Papiers inédits de B. Bauer.*)



Mgr BAUER



M. PIETRI



LE DUC DE MORNY



M. EMILE OLIVIER

de revoir la grâce et la beauté d'antan, souriait à son imagination, encourageait son zèle.

Dès le matin du 5 septembre, il s'était rendu à la préfecture de police, comptant obtenir là l'autorisation et les laissez-passer, qui lui étaient nécessaires. Le comte de Kératry venait à peine de prendre possession des services préfectoraux. Il écoute la requête que lui expose l'impatient officier, prête à sa juvénile ferveur une oreille sympathique, et l'engage à s'adresser directement au ministre des Finances, nommé de la veille, Ernest Picard. Ce fut, au ministère, le même accueil facile, la même approbation souriante :

« Allez, agissez. Je vous en donne la permission entière. Peut-être n'en aurez-vous, de retour, que l'aveu satisfait de votre conscience. Les lendemains sont douteux ; mais contentez, pour aujourd'hui, votre désir. »

Il ne suffisait point d'avoir accès aux Tuileries et dans les appartements privés. Il importait d'y être guidé et assisté par une personne autrefois au service impérial, connaissant « le sérail et ses détours », sachant où retrouver les étoffes, les habillements, qu'on avait hâte d'enfouir en des caisses et d'expédier en Angleterre. Très à propos, Charles d'Hérisson a reçu l'adresse d'une des femmes de chambre de l'impératrice. Il s'y rend, la découvre, lui fait part de son projet, des approbations officielles dont il s'est muni, et la convoque, pour le soir même, au palais. On arrive, on se rencontre à heure dite. On traverse le grand salon, où travaillait la régente, son boudoir, son oratoire, sa chambre à coucher, son cabinet de toilette ; puis, on gagne, au-dessus de ses appartements, les pièces qui furent occupées par les femmes de service et qui apparaissent de haut en bas garnies d'armoires en chêne neuf appliquées contre les murs. Le plus pressant de l'affaire sera de

tirer de ces armoires les robes en foule qu'elles renferment et les provisions de fine lingerie, les soieries, les dentelles. Un serviteur a découvert, dans les combles, nombre de caisses vides. A la lueur vacillante de quelques rares bougies, la camériste extrait de leurs caches profondes ces mille objets féminins, pendant que l'officier et son ordonnance les reçoivent à poignées, les serrent, les pressent, les empilent dans les malles. On en a rempli quinze à vingt déjà et les armoires semblent à peine dégarnies. Il faudra faire plusieurs voyages, plusieurs expéditions. Étrange devait être l'impression du petit groupe, qui s'évertuait là, en sa besogne de nuit, dans ces appartements dépeuplés, au milieu de tout ce luxe désormais sans objet, en ces lieux naguère si animés, si brillants, et d'où la lumière et la vie s'étaient retirées tout à coup.

Les premiers envois avaient été dirigés sur Chislehurt. D'autres précieux colis furent consignés passagèrement à l'ambassade d'Autriche. Cependant, Charles d'Hérisson multipliait ses pas, ses démarches. Il ne limitait point aux appartements privés des Tuileries son ardeur de restitution, mais en étendait les recherches partout où il croyait servir utilement les intérêts de la famille impériale déchue. Un jour, il avait fait retirer d'une maison du boulevard pour 600.000 francs de fourrures, qui y étaient déposées au nom de l'impératrice. On le voyait fréquemment au ministère des Finances, où l'appelaient des formalités à remplir. Avec sa tournure d'esprit gouailleuse, le haut fonctionnaire républicain l'accueillait, chaque fois, de son sourire nuancé d'ironie. « C'était encore pour les Tuileries ? » demandait-il. Et il émettait des réflexions sensées, quoique peu engageantes. A quoi bon se donner tant de peine, tant d'agitation ? Qui lui en saurait gré ? Évidemment

personne. Ou les absents reviendraient et il y aurait de fortes chances, selon la loi de l'expérience humaine, pour qu'ils n'en gardassent aucun souvenir, ou les mois et les années de leur exil s'allongeraient, sans fin, et ils conserveraient une impression plutôt mécontente de ce qu'on eût, à leur intention, déménagé les Tuileries, comme si l'on avait eu la certitude qu'ils ne devaient plus y rentrer. Ernest Picard était un philosophe. L'officier se retranchait dans la noblesse du sentiment, qui le faisait agir, et il continuait ses allées et venues. Des déceptions en furent le terme et la récompense. On oublia de l'en remercier. Il en éprouva un ressentiment amer, qu'il devait laisser percer dans ses dépositions historiques.

En attendant, Eugénie vivait avec simplicité dans sa maison de Camden-Place, où l'avait rejointe son fils et où ne tarderait pas à venir prendre sa part d'intimité le prisonnier de guerre de Wilhelmshœhe. Non plus qu'Arenenberg, Chislehurt, avec son style mêlé, presque banal, n'avait les proportions d'un palais ni les apparences d'un château, quoique la verdure et le parc y fussent superbes. Un vestibule exigu ; au delà, une galerie meublée avec un certain confort : à droite, un escalier sans caractère ; à gauche, la porte du salon et ce salon même décoré sans beaucoup de luxe, enfin la salle à manger remarquable par ses boiseries, mais sur tout le reste d'une uniformité rappelant les installations de province ; dans le salon, une cheminée en majolique avec des figures en relief, quelques portraits accrochés de place en place, des fleurs dans des vases ; devant la cheminée, une table ronde couverte de livres et de journaux : tel était et tel demeura, pendant plusieurs années, l'aspect bourgeois de Chislehurt. C'est là que l'empereur et l'impératrice se trouvèrent, pour la première fois, réunis vers le milieu du mois de mars 1871.

# CHAPITRE X

Comment on se retrouva à Chislehurt. — Départ et arrivée de Napoléon III. — Premières conversations entre soi. — Ce qu'on disait et projetait, à Camden-Place, dans l'entourage de l'ex-impératrice. — Un écho inédit de ces causeries familiales et politiques. — Les espérances d'une prochaine restauration bonapartiste. — Une véritable conjuration. — Quel eût été l'itinéraire d'un second retour de l'île d'Elbe. — Tous ces calculs déjoués par la catastrophe finale. — Mort de Napoléon III, dans les bras de l'impératrice. — Conséquences de cette disparition. — Entrevue d'Eugénie et du prince Jérôme. — Plaintes et doléances de ce dernier, sur des questions de documents et de testament qu'on ne trouva pas à leur place. — Retraite d'Eugénie à Arenenberg, dans les premiers temps de son deuil. — Description de cette résidence historique. — Récit d'un voyage et d'une visite privée à la châtelaine d'Arenenberg. — Elle n'a pas abandonné les intérêts de son parti. — Rêves caressés et déceptions subies. — Comment elle se retira de la lutte pour se consacrer tout entière à l'éducation de son fils. — Des détails rétrospectifs, des anecdotes sur ce point. — Physionomie du prétendant, son caractère tout à l'image de la nature et des sentiments maternels; ses visées, ses illusions. — Dans l'énervement de l'attente; une brusque résolution. — Départ du prince pour le Zoulouland. — Stupeur générale. — Quelles pouvaient être les causes d'une telle détermination ? — Raison de cœur ou d'amour-propre ? Désir d'aventure, ou besoin de rompre une tutelle, qui se prolongeait à l'excès ? — Impressions particulières de l'impératrice. — Pendant les premiers jours d'absence; état d'angoise et d'isolement. — Comment elle était revenue à la confiance, à la sérénité, dans le moment même où allait lui parvenir la nouvelle de la mort de son fils. — Après cela. — Entier renoncement politique. — Une réconciliation tardive avec le prince Napoléon. — Trop court délai de ces rapports apaisés. — Mort de Jérôme Napoléon, cousin de Napoléon III. — Son portrait moral, quels avaient été son rôle, son caractère, ses facultés méconnues ou stérilisées. — Isolement de l'impératrice, à la suite de ces disparitions successives. — Dans

**sa nouvelle résidence de Farnborough. — Tableau d'intérieur. — — Déplacements et voyages. — Une rencontre sur la route de Menton. — Entrevues imposantes. — Dernières impressions, derniers souvenirs.**

Le 18 mars 1871, le jour où les vainqueurs de Belleville et de Montmartre s'installaient à l'hôtel de ville, Napoléon III rendu à la liberté se disposait à quitter Wilhelmshœhe. Il en dépêchait la nouvelle à l'absente, qu'il n'avait pas revue depuis une visite, qu'elle lui fit seule, en décembre, dans cet ancien palais du roi Jérôme, converti pour un autre Bonaparte en un séjour de captivité.

Dès le lendemain, à six heures, pendant que Thiers et l'Assemblée nationale abandonnaient Paris à l'émeute triomphante, l'ex-empereur de France sortait de Cassel, escorté par une garde d'honneur allemande sous le commandement du gouverneur, le général de Montz. A la frontière l'attendait un aide-de-camp du roi des Belges. Désireux de toucher bientôt au terme de son voyage, impatient de retrouver son fils dont il était séparé depuis le 25 août, Napoléon traversa, dans le train royal, toute la Belgique, puis s'embarqua sur le yacht à vapeur de Léopold.

A Douvres s'étaient portés au-devant de lui l'impératrice, le prince impérial, le prince Murat. En arrière du groupe familial, sur la jetée, s'était massée une foule énorme. Quand il mit pied à terre, des acclamations retentirent, comme pour saluer l'hôte attendu du malheur. Par habitude, il sourit et salua. Un officier de la marine anglaise, capitaine du port, lui rappela que, quinze années auparavant, il avait eu l'honneur de le recevoir, à la même place, lors de sa visite à la reine Victoria. Date heureuse, dont le ressouvenir

opportunément rappelé, éclairait comme d'un furtif rayon la tristesse de ces commencements d'exil. A travers des flots de peuple, que les policemen écartaient à grand'peine, il parvint à se frayer un passage, gagna l'hôtel de lord Warden et ensuite la gare. Eugénie l'y avait précédé. Dans un nouvel accès d'émotion, elle l'embrassa passionnément, à plusieurs reprises. Le prince se jeta contre la poitrine de son père. Les témoins de cette scène lançaient par les airs des cris et des vivats.

Tandis que s'exhalaient ces ferveurs hospitalières, Napoléon, Eugénie et le prince, suivis de leur cortège, étaient montés dans le train royal, où les attendait un wagon-salon tendu d'une soie rose pâle. Etrange ironie des circonstances ! Au même moment, des membres de la Commune, à Paris, de farouches démocrates réquisitionnaient les trois ou quatre voitures de l'ex-empereur, qu'on avait amenées à l'hôtel de ville, pendant le premier siège. Durant le trajet de quelques heures à effectuer entre Douvres et Chislehurt, quels sujets de conversation s'offrirent aux membres de cette famille, après les événements inouïs qui les avaient séparés !

Napoléon III avait, au fond de l'âme, une naturelle quiétude. Il parla de son sort tragique avec philosophie. Des termes obligeants lui vinrent aux lèvres pour vanter les bons procédés des Allemands à son égard, expliquant les faits à sa manière, d'une voix tranquille, sans se plaindre et n'ayant gardé de ressentiment que contre un seul homme : Trochu, général de l'Empire le matin, et général de la République, le soir du même jour !

Aussitôt qu'il fut à Chislehurt, la maison de Camden-Place devint, pour les fidèles du parti, le but de fréquents pèlerinages.

Les convives du banquet impérial avaient été dispersés aux quatre coins de l'horizon par la violence du coup de tempête. Bien des anciens habitués des Tuileries : le général Fleury, les ducs de Montebello et d'Albufera, la maréchale Canrobert, les comtesses Walewska et de Beaumont, s'étaient réfugiés à Bruxelles, cette ville hospitalière par excellence aux vaincus de la politique. D'autres étaient passés en Angleterre. Maints envoyés diplomatiques avaient sollicité leurs lettres de rappel. Aussitôt après la fuite de l'impératrice, le prince Richard de Metternich avait exprimé à son ministre le désir de retourner à Vienne. On le pria de rester. Il s'attacha de nouveau à son poste, et la princesse parlait déjà, en janvier 1871, de retourner à Paris, au cas où la république aurait des chances de se maintenir.

Si les nobles étrangers, si les ambassadeurs, voire même les ambassadrices, qui brillèrent à la cour d'Eugénie n'avaient eu qu'à orienter vers d'autres cieux, après la chute d'une monarchie dont ils n'étaient pas les sujets, leurs projets de résidence, il n'en allait pas aussi facilement de ceux ou de celles qui n'existaient que par et pour l'Empire. En toute circonstance opportune, ils se cherchaient par le monde et tendaient à se retrouver ; les plus qualifiés ou les plus compromis accouraient à Chislehurt, fidèles, empressés, consolateurs, protestant de leur dévouement au régime qui leur avait tout donné : plaisirs, éclat, pouvoir, quêtant des instructions et des encouragements, pour la reprise d'une influence, qu'ils se résignaient mal à considérer comme abolie sans retour. De 1871 à 1873, il y eut un mouvement caractéristique de projets élaborés, de correspondance mise en circulation secrètement, de propos tenus avant d'agir, à Camden-Place. Eugénie

prenait une belle part à ces conversations, qui intéressaient le présent et l'avenir. Le jeune prince fort attentif y puisait de larges espoirs. Et, plus d'une fois, le placide Napoléon en prolongea le cours, raisonnant sa politique, expliquant et tâchant de justifier les actes d'imprévoyance et de témérité, qui l'avaient conduit là par les chemins de l'abîme. Avec l'intention que ces choses fussent redites, il essayait de démontrer soit qu'il n'était pas responsable du désastre de Sedan, soit que, s'il avait entamé la guerre sans être prêt, la faute en était à ses ministres, qui l'avaient trompé. Une après-midi, entre autres, relevant le reproche qu'on faisait à l'impératrice d'avoir appelé de ses vœux ce funeste conflit, il avait tenu à en décharger sa compagne et lui-même devant l'histoire. Et ses paroles, — qui n'étaient peut-être point l'expression de sa pensée véritable —, se résumaient à dire ceci :

« On nous accuse, l'impératrice et moi, d'avoir voulu la guerre afin que la victoire fût pour nous l'ancre de salut et qu'elle nous servît à resserrer plus étroitement, à l'intérieur, les liens d'un pouvoir affaibli. Nous n'eûmes point cette idée. On ne peut jamais tabler d'avance sur la victoire ; et les rapports de Stoffel la rendaient trop douteuse. »

La conversation n'avait pas été plus loin ce jour-là. Un incident l'avait coupée : l'arrivée d'une grande duchesse de Russie à laquelle on venait d'envoyer, pour la recevoir, une voiture à la gare, équipage modeste, d'ailleurs, simple voiture de louage ne reflétant que de loin la splendeur des attelages d'antan.

Les discours s'échauffaient surtout autour des espoirs bruyants d'une prochaine restauration impérialiste. De Londres, et de Napoléon, était attendu le mot d'ordre. Des prêts d'argent avaient été mis à la disposition de l'em-



L'Empereur et l'Impératrice dans le Salon d'Apollon, aux Tuileries

d'après le Tableau de Castiglionne

pereur déchu pour lui fournir le nerf indispensable à l'action, tandis que, d'autre part, se rétablissait, de jour en jour, la fortune personnelle d'Eugénie (1). Des agents pleins de zèle s'offraient à en organiser la propagande. Des publicistes hardis n'aspiraient qu'à partir en guerre. Déjà ces apologistes entassaient des montagnes de papier afin de détourner le cours de l'opinion populaire. Déjà se répandait à profusion une audacieuse brochure intitulée : *Ils en ont menti*, et qui dénaturait aussi la vérité, sous le prétexte de démontrer que les malheurs de la France étaient dus, non à l'empire, mais au gouvernement du 4 septembre.

Entre son époux et son fils, Eugénie écoutait, le cœur battant, ces plans de campagne. Tant que dura le dialogue formidable des canons entre la France et la Prusse, elle avait compris la nécessité du silence. Elle n'était sortie de cette abstention que pour écrire, à cœur perdu, aux souverains de l'Europe, à l'empereur de Russie, à l'empereur d'Autriche, à la reine Victoria, les priant, les adjurant d'intervenir en faveur de la France et d'être

(1) Outre ce que représentaient ses valeurs et ses bijoux, dont elle vendit une notable partie, outre des biens en Espagne et des prévisions fondées d'héritages, on évaluait ainsi la fortune de l'impératrice, aux environs de la mort de Napoléon III: deux immeubles, rue d'Albe, estimés à 900.000 francs, sur lesquels le Crédit Foncier en prêta 800.000; trois immeubles, rue de l'Elysée, sur lesquels le même établissement financier avança une somme de 2 millions ; la propriété de la Jonchère, une maison de campagne sans revenus, valant un demi-million ; celle de Solférino dans les Landes (1.500.000 francs), sur laquelle le Crédit foncier consentit un million, une autre dans les Basses-Pyrénées évaluée 1.200.000 francs; celle de Biarritz, portée en compte pour un million ; le palais impérial, à Marseille, non achevé et dont la construction avait coûté 1.600.000 francs, et qui servit à payer les dettes de la liste civile, le châlet de Vichy, dont le prix de vente servit au même objet; et 75.000 livres sterling, soit 1.875.000 livres de rentes — chiffre très appréciable qu'arrondirent, avec les années, des héritages et les économies.

les arbitres d'une paix honorable. L'indifférence des neutres ne s'était pas émue à sa voix, non plus qu'aux insistances patriotiques de Thiers. Les efforts de la Défense nationale l'eurent pour témoin tranquille, sinon résignée. Mais une fois la paix signée, le désir lui était revenu très intense de rentrer chez elle, en ses anciens palais. Quand sonnerait donc l'heure ?

Dans la confusion des partis cherchant un trône à relever parmi les ruines de la guerre, les bonapartistes déjà redressaient la tête. Si récente que fût la chûte, ils recommençaient à parler, à discourir. Aux élections du 11 février 1872, la Corse avait élu Rouher. Et l'épouse de Napoléon, plus que Napoléon même, en avait eu le cœur baigné de joie. La propagande impérialiste en avait repris une confiance extraordinaire en ses forces et en ses droits. Des journaux étaient fondés, qui l'appuyaient résolument. On organisait, en France, des manifestations privées ou publiques dont le souffle inspirateur venait de Chislehurt. On faisait courir le bruit, d'abord propagé par le prince d'Orange, qu'aux termes d'un accord prêt à intervenir l'Allemagne rendrait à Napoléon l'Alsace et la Lorraine et, cherchant ailleurs d'autres dépouilles, prendrait la Belgique et la Hollande (1). De village en village, de cabaret en cabaret, une nuée d'agents se répandaient, ne cessant de répéter que le meilleur moyen de libérer le territoire et de réparer les détresses nationales serait encore de rappeler Napoléon III. Et le télégraphe transmettait, à chaque instant, en Angleterre l'écho de ces bonnes paroles. Avec une confiance imperturbable, Napoléon disait et redisait aux siens qu'ils ne seraient pas longtemps des exilés :

(1) OSMONT, *Reliques et Impressions*, p. 75.

« Je sais, déclarait-il, au mois de janvier 1872, moins d'une année après les funestes événements, je sais que je suis l'unique solution. »

Eugénie le croyait aussi, et elle arrêtait d'avance ses dispositions. On quitterait Chislehurt, à une date qu'on ne pouvait encore fixer, mais qui serait prochaine. Le Louvre recevrait ses souverains, en remplacement des Tuileries détruites. On irait moins à Compiègne et davantage à Trianon. La cour délaisserait les habits de fête et les airs de frivolité pour une tenue plus sérieuse, à l'avenir. Dans les sphères orageuses du pouvoir, l'élu de la Corse, l'indispensable Rouher aurait à tracer sans attendre les grandes lignes d'un programme de gouvernement. Tous ensemble, on travaillerait au bien du pays, mais sans faiblesse. On aurait de l'énergie par-dessus tout ! Elle avait été la première à se ressaisir, après les premières heures de prostration, dans la croyance d'un prompt rétablissement. Elle n'ignora pas que Bismarck eut, un instant, la pensée de remettre Napoléon III sur le trône. Bazaine également l'avait su, lorsque, faisant de la politique au lieu de faire la guerre, il correspondait avec le ministre prussien et s'y attardait jusqu'à ce qu'il ne lui fût plus possible de percer les lignes ennemies. Cependant les visées hésitantes de Bismarck avaient changé de direction. S'étant dit à lui-même, toutes choses considérées, qu'une république instable serait encore la meilleure garantie de la durée de ses conquêtes, espérant que des désordres populaires et des convulsions politiques continueraient à ébranler le sol de la nation vaincue, qu'il ne trouvait ni assez abaissée, ni assez affaiblie, il s'était détourné des Bonaparte. Alors, elle avait bâti des espérances sur les promesses, qui lui venaient des provinces françaises. Un premier et vague complot bonapartiste se dessina.

Le vote de déchéance prononcée dans l'enceinte de l'Assemblée nationale et l'arrivée de Thiers au pouvoir (1) enfoncèrent ces menées dans le néant. Le silence se fit pour quelques mois. Puis, la ruche bonapartiste recommença à bourdonner.

J'entrevois, à la distance des lieux et des ans, en cette cour amoindrie par la fortune, mais non pas diminuée d'ambition, tous ceux-là se tenant l'oreille aux écoutes, l'œil aux aguets, épiant l'occasion, recueillant les moindres bruits avant-coureurs des événements souhaités, et, pour se donner patience, entre eux dressant la liste des bénéfices.

Puisqu'il n'y aurait plus à compter sur l'appui d'une légalité politique, on aurait recours au seul moyen de s'imposer par la toute-puissance du fait accompli : la surprise, le coup de force. C'était un retour aux traditions de Brumaire et du 2 Décembre, très concevable chez un Napoléon. Les risques en plaisaient à la nature guerroyante d'Eugénie. Elle ne s'était point détachée d'une grandeur, dont la possession était trop récente pour que le regret de l'avoir perdue ne fût pas encore cuisant. Les perspectives d'un recommencement de domination, où l'empereur ne commettrait plus la faiblesse d'aider de ses propres moyens aux effervescences libérales, échauffaient son imagination, exaltaient ses propres ardeurs autant que ses ambitions maternelles. Si des différends, sur plus d'un sujet d'ordre intime ou public, avait traversé leur union jadis, maintenant l'accord de leurs esprits était complet à voguer dans cette direction d'idées.

L'éternel conjuré avait retrouvé dans ses nerfs amol-

(1) « N'attachez aucune importance aux propos des bonapartistes, écrivait Thiers, le 12 février 1872. Ils parlent, n'ayant ni occupation, ni argent. »

lis, dans son corps usé, défaillant, un dernier reste d'énergie pour faire jouer les fils d'une conspiration, où étaient entrés des hommes politiques, des prélats, tels que le cardinal de Bonnechose, des préfets et, ce qui était l'essentiel en matière de coup d'Etat, des généraux. Enfoncé dans son fatalisme et ne songeant pas à se demander si la France, après tant d'expériences malheureuses, ne devait pas être dégoûtée des sauveurs, il ne jugeait point son rôle fini. Il avait copié jusqu'alors, dans ses alternatives de bons et de mauvais jours, l'exemple historique du fondateur de la dynastie. Il lui restait à tenter une sorte de retour de l'île d'Elbe. Et il y songeait, en effet, il s'y préparait sérieusement.

Le moment, on l'avait escompté, à brève échéance. Le geste à faire ne devait pas souffrir de retard. On estimait urgent d'y recourir, avant le vote d'une constitution, qui eût interdit aux prétendants de poser la question de forme gouvernementale. La date même était presque fixée. La France aurait eu à jouir de cette bonne surprise, en mars 1873.

Tout était combiné pour le succès ou semblait l'être. Précédemment, à la fin de 1872, Napoléon avait essayé une promenade à cheval dans les allées de Chislehurt afin d'essayer ses forces, comme pour une chevauchée prochaine; et il avait dû se convaincre de la nécessité d'une intervention médicale. Mais il utiliserait cette circonstance même de sa maladie. Pendant un séjour à Cowes, qu'auraient l'air d'expliquer des raisons de convalescence, il simulerait une paisible retraite, et l'attention des républicains étant endormie, leur surveillance dépistée secrètement, il s'embarquerait pour Ostende, atteindrait Cologne, puis Bâle, puis Nyon, où le rejoindrait son cousin Jérôme. Leurs mesures étaient prises. Tous deux traverseraient le lac de Genève, dé-

barqueraient sur la côte française et gagneraient Annecy. Là serait recommencée l'équipée de Strasbourg, avec de meilleures chances de réussir, pensait-on. Ils ne doutaient point que le régiment de cavalerie en garnison dans Annecy ne s'attachât à leurs pas. Cette cohorte fidèle eût grossi jusqu'à Lyon, où commandait Bourbaki, très dévoué à l'impératrice, et dont on se croyait sûr. Et Napoléon III, fixé dans son rêve, se voyait chevauchant de Lyon à Paris, à la tête d'une belle armée victorieuse sans combat. Avec une persistance d'illusion étrange il se voyait, disons-nous, acclamé comme un libérateur ou reçu comme un maître. L'Assemblée nationale était un obstacle, dont on aurait raison par un moyen rapide, en arrêtant le train parlementaire entre Paris et Versailles. Le cabinet ministériel était déjà constitué. Le comte de Kératry, ancien préfet du Quatre-Septembre, et dont la foi républicaine avait chancelé promptement, se trouvait marqué sur la liste pour le ministère de l'Intérieur, et le maréchal de Mac-Mahon — qu'on n'avait pas consulté — pour le ministère de la guerre. Le général Fleury aurait aussi son rôle de premier plan, en qualité de gouverneur de Paris. Des intelligences avaient été nouées avec des représentants de puissances étrangères. On en attendait des encouragements et, au besoin, une protection manifeste. Il se disait que le prince Orloff, ambassadeur de Russie, formait des vœux complaisants pour le succès de la combinaison, que le comte d'Arnim, ambassadeur d'Allemagne s'en réjouirait à voix haute, et que le prince de Bismarck, dont les armées foulaient encore la terre française, ne marquerait pas des dispositions hostiles. Les circonstances commandaient de se hâter.

La mort déjoua tous ces calculs.

Ce fut le 9 janvier 1873, à Chislehurt, que Napoléon III rendit le dernier soupir entre les bras de l'impératrice. Une huitaine de jours auparavant, le mal dont il souffrait,depuis 1866,avait pris un caractère d'intensité, qui ne permettait guère les desseins actifs. Mais il gémissait moins de ses douleurs que de l'impuissance où elles le réduisaient. Et, pour cela, il s'était résigné à subir l'opération de la lithothritie. Le succès n'en ayant été qu'apparent, on l'avait réitérée, le lendemain, c'est-à-dire le 7 janvier. Le 8, la situation du malade avait gravement empiré. Les médecins avaient jugé nécessaire une troisième intervention chirurgicale. Il ne l'attendit point, mais expira à dix heures quarante-cinq minutes.

La première impression, chez la veuve de Napoléon III, fut de naturelle et sincère douleur. La seconde fut de réflexion et de prudence. Il fallait se préoccuper des conséquences,que le deuil du jour entraînerait pour le lendemain. Il y eut presque aussitôt des perquisitions faites, un triage hâtif opéré dans les papiers du disparu. On a dit que des raisons particulières pressaient de mettre de l'ordre dans certains papiers politiques, dont le sujet touchait au vif telle ou telle puissance étrangère. Il fut raconté plus tard qu'on ne les avait pas retrouvés tous et qu'on eut alors à constater que des documents d'importance avaient dû être soustraits, avant la mort de l'empereur, par quelque serviteur infidèle. Sur ces entrefaites, était arrivé à Chislehurt le prince Napoléon. Il fut reçu par l'impératrice dans une pièce ténébreuse, où force était de se diriger à tâtons vers le siège, où l'on avait à prendre place. De premières paroles furent échangées, concernant la brusque terminaison de la maladie de l'empereur, qu'on avait espéré guérir. Mais de pénibles devoirs restaient à remplir, et

qui ne devaient être retardés. Elle engagea le prince à se rendre incontinent dans le cabinet de Napoléon III et d'y établir l'inventaire des pièces enfermées là. Après s'en être défendu comme d'une tâche, qu'on pouvait remettre encore, il acquiesça au désir qu'elle venait de lui exprimer et pénétra dans cette chambre de travail. Des scellés en profusion avaient été apposés sur les meubles. Il le remarqua, tout en faisant cette observation qu'on n'y reconnaissait point la marque d'une autorité judiciaire, mais le sceau particulier de M. Franceschini Pietri, secrétaire de l'impératrice. Pendant que celui-ci, l'ayant accompagné, brisait les cachets devant lui, le prince ne pouvait cacher son mécontentement traversé de défiance. Il avait feuilleté, remué de place en place, des documents de valeurs diverses et était arrivé à un tiroir dans lequel il avait de ses yeux vu l'ex-empereur serrer une pièce historique d'un prix considérable (1). Il n'y trouva ni celle-ci ni d'autres, qu'il s'attendait à y voir. Des lettres d'officiers français réclamant des secours, il n'y avait guère que cela. Quant au testament, malgré que l'état des choses eût changé terriblement dans l'intervalle, c'était le même texte unique, sans aucune modification ni addition qu'au 25 avril 1865, le testament ancien, vierge de codicilles, tel qu'il avait été signé par l'empereur, au palais des Tuileries avant la campagne d'Italie. Jérôme Napoléon ne sentit pas le besoin de pousser davantage ses investigations.

« Il est inutile, dit-il, d'aller plus loin. Je vois ce qu'il en est. Je n'ai rien à faire ici. » Et sur-le-champ, il quitta Chislehurt. Il avait refusé, avant de partir, de se charger de la tutelle du prince impérial, en déclarant que

(1) C'était l'attestation d'un traité passé entre Napoléon III et François-Joseph, qui devait assurer le concours de l'Autriche, en cas de guerre avec la Prusse.



L'IMPÉRATRICE QUITTANT LES TUILERIES LE 4 SEPTEMBRE 1870

d'après ce qu'il avait vu ou deviné, il ne se sentait pas en mesure de défendre efficacement ses intérêts. Le fossé s'était creusé plus profond entre l'ex-régente et celui qu'on appela un César déclassé. Ces pénibles désaccords de famille et les récriminations amères du prince Jérôme, qu'on ne manqua pas de colporter avec soin, devaient porter les conséquences les plus fâcheuses sur l'avenir de la cause impérialiste.

Les funérailles de Napoléon III eurent lieu à Chislehurt, le 15 janvier. En foule étaient accourus les anciens serviteurs, qui nourrissaient encore l'espérance de redevenir les dignitaires d'un troisième empire.

Dans le premier accablement de son deuil, Eugénie voulut aller chercher l'apaisement, sinon des consolations, sur les bords du lac de Constance, au château d'Arenenberg tout peuplé des souvenirs lointains de celui qu'elle pleurait. Elle savait combien Louis-Napoléon avait chéri cette résidence, où s'était écoulée sa jeunesse, où planait l'image de la reine Hortense. Elle s'y enferma jalousement. Par intermittences, des personnes amies, en tournée de voyage en ces régions limitrophes de la Suisse et de l'Allemagne, demandaient à lui présenter les hommages d'un sentiment attendri. Ordinairement, on descendait à Constance et, de là, on attendait qu'elle fixât le jour et l'heure de l'audience. Parmi les visiteurs d'alors au manoir assez modeste d'Arenenberg, Mme Octave Feuillet, la femme du célèbre auteur de *Monsieur de Camors*, a raconté l'un de ces pèlerinages. Elle nous en reparla volontiers à nous-même, dans le seul à seul de la conversation, après en avoir fixé le souvenir du bout de la plume, en ses fragments de mémoires.

La route menant de Constance à Arenenberg avait peu frappé son imagination ; c'est, qu'en vérité, elle n'offre rien de pittoresque jusqu'au village d'Ermelingen. Le lac y vient mourir d'une façon assez morne et en ne laissant derrière soi qu'un limon bourbeux. Mais, lorsque la voiture qui la conduisait, eut dépassé la courbe d'Ermelingen, il fut doux à son regard d'apercevoir que le paysage commençait à se revêtir de charme et d'originalité. C'était encore la Suisse. Ayant gravi la pente menant vers la propriété, et franchi la grille du parc, la calèche s'engagea dans une allée sombre, bordée de ravins et d'où sortaient de vieux arbres échevelés. En voyant le lac couler au pied de ces arbres et ses eaux verdâtres scintiller à travers leurs branches entre-croisées, elle pensa revoir la Méditerranée entre les oliviers de Villefranche. La voiture s'arrêta devant le perron de la maison, habituellement qualifiée du titre plus sonore de château, en raison de l'importance de ses hôtes, mais qui ne fut jamais qu'un simple cottage suspendu dans la verdure. Un domestique à cheveux blancs ouvrit la portière, aussitôt qu'il eut entendu l'appel du timbre et introduisit la visiteuse, en la faisant passer d'une antichambre simple dans un salon tendu (ainsi qu'une tente), au plafond et sur les parois, d'une étoffe de coutil rayé. Rien n'avait été changé en ces lieux, depuis que la reine Hortense avait cessé de les animer de son souffle. On y retrouvait les mêmes meubles d'un style froid, recouverts de housses, les mêmes consoles posées dans les angles ; et, sur les cheminées froides, les mêmes pendules à colonnes ressemblant à des mausolées. Aux murs se profilaient les portraits de famille. Cette enfant aux yeux vifs courant après les papillons, c'était Hortense de Beauharnais. Ce héros de roman en redingote bleue escaladant les pics

de l'Oberland, c'était Louis Napoléon, à vingt ans. Non loin se détachaient, dans les vieux cadres, son frère Charles en justaucorps de velours rouge, ou le prince Eugène de Beauharnais « brandissant un sabre » éternellement « sur des horizons d'apothéose ». Pendant qu'elle considérait ces images un peu vives de couleurs, et songeait, une porte s'ouvrit ; comme une apparition gracieuse et mélancolique, en sa longue robe de crêpe, s'avança Marie de Larminat, et, sur ses pas, Mme Le Breton.

« L'impératrice désire vous voir seule avant le dîner, énonça celle-ci ; ayez la bonté de me suivre jusqu'à ses appartements. »

Les formules de présentation avaient gardé leurs airs de cérémonie ; mais que la physionomie des alentours avait changé d'aspect ! Plus de vastes galeries, plus de somptueux degrés, mais, pour accéder au premier étage, un escalier tournant semblable à ceux des magasins de province; et, tout de suite, on était de plain-pied dans le boudoir précédant la chambre à coucher de la châtelaine d'Arenenberg. « Ce boudoir était simple, comme le reste, tendu de perse avec de hauts plissés. Au fond d'une espèce de niche ressemblant à une alcôve se trouvait un bureau couvert de coupes remplies de fleurs. Par-ci, par-là, de petites tables chargées d'albums et de vues de la Suisse. Dans la profondeur d'une fenêtre donnant sur le lac un grand fauteuil et, devant le fauteuil, sur un chevalet, cette belle photographie de l'empereur le représentant, la tête appuyée dans sa main. Sur toutes ces choses un demi-jour triste et doux et des brises attiédies venant des campagnes par les fenêtres entr'ouvertes. » Elle n'attendit pas longtemps. La porte de la chambre mi-entr'ouverte livra passage à une femme en deuil, qu'on n'avait pas eu besoin

de voir au visage pour reconnaître à sa démarche.

« Merci », ce fut son premier mot, que suivit presque aussitôt une crise de larmes.

Le calme revenu, elle s'assit dans le fauteuil faisant face au portrait de Napoléon et engagea Mme Octave Feuillet à s'asseoir aussi, bien près d'elle. Avec cette hâte de paroles, qui correspondait à la vivacité impatiente de sa nature, elle se mit aussitôt à la presser de questions sur la France, sur ceux et sur celles qui faisaient cortège à sa gloire d'autrefois ; et l'on était loin d'avoir épuisé tant de souvenirs confondus, lorsque tinta la cloche du dîner.

On eut à redescendre le petit escalier tournant, dont la longue traîne de l'impératrice dessinait la courbe avec des ondulations serpentines. Puis, devant elle, cérémonieusement, s'ouvrirent, comme jadis s'ouvraient les portes de la salle des Maréchaux, celles du salon réduit d'Arenenberg, tendu de coutil rayé ! Elle passa rapidement le seuil de cette pièce et ensuite de la salle à manger, où l'avaient accompagnée plusieurs personnes : la grande-duchesse de Bade, la comtesse Stéphanie Tascher de la Pagerie, Mme Le Breton, Marie de Larminat, le duc de Bassano, Pietri, le marquis de Tascher et Mme Octave Feuillet. A table, oubliant un moment ses tristesses, elle donna à la conversation un tour enjoué, éparpillant les idées, causant des théâtres de Paris, où la ramenait irrésistiblement sa pensée, de Chislehurt, de Woolwich, d'Arenenberg, de la tranquille demeure, qui abritait dans le moment même cette réunion de l'exil.

« Cela me paraissait bien petit, bien étroit, remarquait-elle, il y a des années, quand j'y venais avec l'empereur, en sortant de Fontainebleau. J'y éprouvais comme une sorte d'étouffement. Et maintenant, je m'y

plais. J'aime Arenenberg. Le cercle restreint s'élargit. »

Le repas avait pris fin. On passa dans la serre, dont la véranda s'ouvrait sur le lac et qui était le seul endroit de l'habitation ayant des qualités de confortable moderne, d'élégance. De beaux meubles s'y voyaient espacés, au milieu d'un fouillis de plantes vertes. Autour des tables étaient dispersés de larges divans, et, dans un angle demi-obscur, les yeux étaient attirés vers une magnifique corbeille de roses, d'où se détachait, sur un fond de cachemires des Indes, drapés en éventail, le buste de Joséphine.

Le temps était orageux. Le vent apportait des menaces de pluie. On se sentait disposé à la conversation tranquille et douce. Comme une personne du cercle venait de rappeler avec quelle attentive diligence, étant impératrice, Eugénie veillait aux harmonies de son installation intérieure, elle parla du prix qu'on attache par une sorte de tendresse infinie, irraisonnée, aux objets faisant partie de la vie de chaque jour. Elle en donna des exemples : c'étaient une bague très simple, qu'elle avait aimée. une petite boîte en or contenant la pierre ponce avec laquelle elle se frottait le talon en sortant du bain ; une pelote sans valeur, qui était, pour Napoléon, une sorte de fétiche, dont il ne se séparait jamais, et d'autres choses dénuées d'importance, qu'on chérit passionnément, on ne sait pas pourquoi :

« J'ai perdu, dit-elle en soupirant, tous les bibelots auxquels je tiens. Ils m'ont été volés ou ont été brûlés aux Tuileries. »

Ainsi chaque mot, chaque circonstance, parlant à sa mémoire étaient des rappels mêlés du regret des jours passés. Mme Octave Feuillet la contemplait, faisant malgré soi des retours de pensée vers un autre milieu et d'autres perspectives, se souvenant que, pendant une

soirée tranquille au palais de Fontainebleau, alors que tout semblait sourire à ses vœux, Eugénie, entourée de sa cour, assise sur l'une des marches de son palais, en face des étoiles et du parc illuminé, Eugénie, ne sachant que désirer, s'était écriée capricieusement : « Mon Dieu ! que je voudrais vivre seule dans un vieux château et entendre le vent dans les corridors ! » Son souhait se trouvait accompli, mais à la suite de quels revirements, de quelle façon étrange, par quel concours de circonstances fatales !

Elle s'était absorbée là, quelques mois, perdue dans ses voiles de crêpe. Cependant, elle n'oubliait point. Elle n'avait pas encore abdiqué pour elle-même, encore moins renoncé pour son fils, qui poursuivait ses études à l'École militaire de Woolwich.

Tout d'abord, le monde bonapartiste avait eu de la peine à se remettre du choc produit par la mort de Napoléon III (1). Cette mort ajournait indéfiniment des résultats qu'on croyait n'avoir qu'à toucher de la main. Les espoirs les plus rapprochés reportaient à une douzaine d'années l'avènement possible du prince. Il y eut une véritable crise d'affolement chez les zélateurs de la dynastie napoléonienne. Ils envisageaient une série noire d'excès révolutionnaires avant que sonnât l'heure réparatrice. Ils considéraient la France comme perdue, à demi ruinée et envoyaient dans les caisses de l'étranger tous leurs fonds disponibles.

Les leaders du parti s'efforcèrent à ranimer les cou-

(1) Bismarck, au sujet de l'impossibilité de relever le trône de Napoléon III, après Metz et Sedan, avait dit dans son rude langage en apprenant la mort de l'exilé de Chislehurt : « Non seulement il a tué un fils qui est vivant, mais il a réenterré un oncle, qui est mort. »

rages. Les passions étaient vivaces. Elles se réchauffèrent peu à peu en se groupant autour de l'héritier présomptif, mais en se compliquant aussi de ces rivalités intestines, de ces divisions de famille irréparables, qui désolaient le camp des monarchistes. Tandis que la minorité, les indépendants, les libéraux, à la suite de Jérôme Napoléon, se rattachaient aux traditions révolutionnaires, d'où était sortie tout armée la dictature de l'empire, l'autre fraction du groupe, sous l'impulsion de l'ex-impératrice, constituait une sorte de bonapartisme officiel, où dominaient des tendances pseudo-légitimistes et cléricales.

En s'effaçant de la scène du monde, Napoléon III avait laissé la direction du parti, dont son fils âgé de moins de dix-sept ans n'était que le chef nominal, à l'ex-impératrice et à l'ancien ministre Rouher. L'une disposait des fonds et tenait en sa main assez serrée la clef du budget ; le second, l'habile parleur d'affaires, qu'on avait surnommé, quand il était au sommet, le vice-empereur, conseillait et administrait. On fondait de grandes espérances sur les mérites agissants de ce dernier, travailleur infatigable (1), très apte à s'approprier

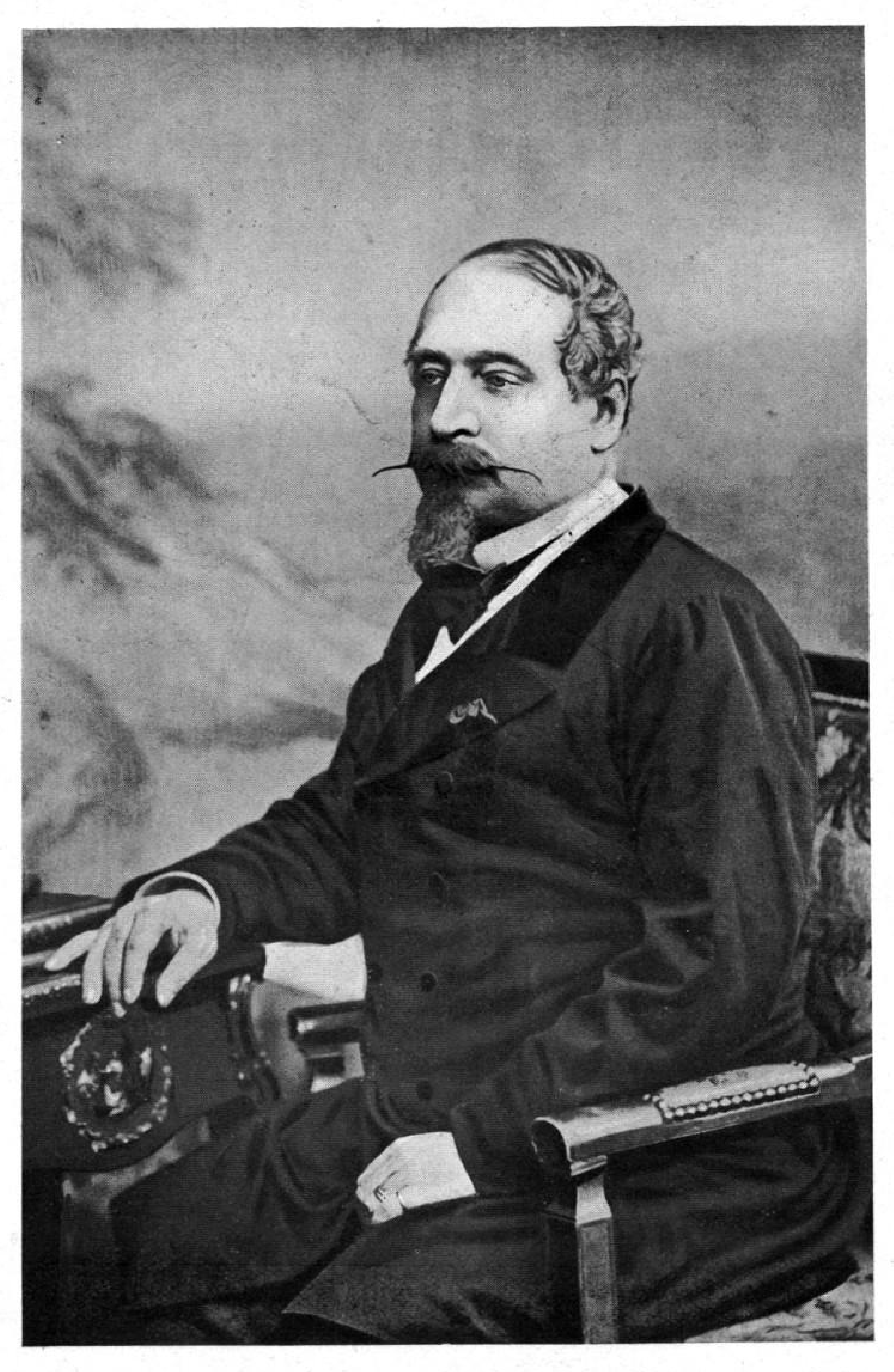
(1) L'éducation du prince avait subi des heurts et des interruptions, qui furent le contre-coup inévitable des événements. Bien qu'on eût adjoint à son distingué précepteur, Augustin Filon, deux professeurs spéciaux, l'un pour la langue allemande, l'autre pour les mathématiques, son père avait senti qu'elle resterait incomplète, c'est-à-dire privée de direction, tant qu'elle ne serait pas soumise à une discipline régulière. Il pria la reine Victoria de le faire admettre à l'Académie royale de Woolwich. Au mois d'octobre 1872, le prince qu'on avait voulu exempter des examens, manifesta le désir de n'être pas affranchi de l'épreuve commune. Il la passa donc et fut admis comme élève dans cette école militaire. En octobre 1873, il y était classé vingt-deuxième sur trente ; et, en 1875, ses examens de sortie, au f° 84 du registre matriculaire (n° 3880) portaient en marge : « *Prince impérial, septième sur trente. S'il devait rentrer au service de Sa Majesté, il est classé de manière à pouvoir choisir l'artillerie ou le génie.* »

tout ce qu'il étudiait et embrassait de sa pensée, comme à développer par l'action les forces de son esprit, et, cependant, exclusif, sans largeur d'horizon, n'ayant qu'une passion unique : dominer, être supérieur, et manquant presque absolument de cette qualité essentielle aux meneurs politiques pour réussir d'abord et se maintenir ensuite : la connaissance des hommes.

L'état du rôle transitoire qu'Eugénie avait à remplir ne se présentait pas sous des couleurs attrayantes et des aspects faciles. Elle avait à combattre, avec l'aide de ses partisans, non seulement les républicains, dont la prépondérance acquise était le résultat de trop de sacrifices cruels, le prix chèrement acheté de trop de disgrâces nationales, pour qu'ils ne la défendissent point de toute leur énergie, mais les factions adverses des deux branches de la maison de Bourbon, sans parler des ambitions gênantes du prince Napoléon. Thiers à la présidence, Henri V à Chambord, le comte de Paris au château d'Eu, le duc d'Aumale à Chantilly, Jérôme Napoléon à Prangins : n'était-ce pas trop d'adversaires à la fois ? Quoique l'activité fût grande à son service, elle n'éprouva que des déceptions.

La constitution de 1875, l'insuccès de la politique réactionnaire et bientôt la retraite du maréchal de Mac-Mahon, devaient se succéder comme autant d'échecs pour sa cause. Elle ne s'y obstina point et se retira de la lutte : mais, espérant obtenir, avec les années, d'amples dédommagements en la personne de son fils, elle redoubla de sollicitude pour l'achèvement de son éducation.

C'est un soin, disons-le, qui ne l'avait jamais laissée indifférente. Elle y avait veillé de près, quand il n'était qu'un enfant, et non seulement parce que c'était son devoir, mais parce qu'elle avait senti la nécessité de modifier, en la complétant, en la rectifiant parfois, la



Dernière Photographie de l'Empereur

Phot. Downey — 1872

direction paternelle. Celle-ci n'avait rien que de doux et de tendre. De bonne heure, elle avait jugé prudent d'y faire passer plus de sérieux et de fermeté. Au temps où le petit César grandissait sous ses yeux ravis, l'empereur exagérait avec une sorte de candeur ingénue l'adulation dont il enveloppait son fils. S'il avait trouvé convenable de restituer pour l'usage de ses courtisans les vaines observances de l'ancien cérémonial monarchique, il s'était bien gardé d'en appliquer les contraintes à ses sentiments intimes. Il n'est ignoré de personne que les enfants royaux, sous le régime du droit divin, n'approchaient qu'à peine les auteurs de leurs jours. On les avait confiés à la conduite d'une gouvernante ou d'un gouverneur militaire auxquels incombait la tâche de régler, heure par heure, l'emploi de leurs précieux instants. Il ne leur en restait qu'une minute, chaque matin — le temps indispensable et considéré comme suffisant pour aller saluer la reine, leur mère, qu'ils appelaient Madame et le roi, leur père, qu'ils appelaient Sire. Napoléon n'en raisonnait pas de même ; il était resté l'élu du peuple sur ce point. Il n'était pas dans sa pensée ni dans son cœur qu'il dût masquer de cérémonie l'amour, qui lui rendait si chère la présence de son enfant. Il aurait voulu l'avoir constamment à son côté. Il l'enlevait, soit à ses études, soit à ses jeux pour l'emmener en des réunions, où sa jeune personne n'était guère attendue, bien qu'on prétendit contribuer de la sorte à son éducation de prince.

Maintes fois, le prenait-il au Conseil des ministres où l'accompagnait aussi l'impératrice, de sorte que les affaires de l'État se traitaient en famille. Louis jouait, en silence, écoutant par échappées ce que pouvaient bien s'entre-dire tous ces hauts personnages ; et, lorsque l'envie lui prenait de parler lui aussi, bravement il

jetait son mot, lançait une question à travers les discours des membres du Conseil. Nul de ceux qui délibéraient là, sous l'œil du maître, ne feignait d'en être surpris. Le président, c'est-à-dire l'empereur, se tournait vers le bambin et d'une voix douce, en souriant, lui demandait ce qu'il désirait savoir. Comme à son habitude, Eugénie se montrait moins indulgente, grondait, tançait, faisait observer qu'un enfant bien élevé devait se taire, quand les grandes personnes avaient la parole. Les ministres adroits et souples, ainsi que le devaient être de bons serviteurs de cour, s'empressaient à flatter le faible du père. Ils tombaient en extase devant la précocité de Son Altesse. Et Monsieur et Madame, comme l'écrivait Mérimée de ses hôtes de Biarritz, couvraient « Loulou » de caresses. Puis, cet intermède fini, reprenaient les propos entamés sur une grave question de finances ou de politique étrangère.

Chez Napoléon III, la fibre paternelle s'attendrissait aisément et pour les moindres causes. Octave Feuillet en signalait un exemple, dans sa correspondance conjugale. C'était à Compiègne ; l'empereur était entré au salon, où l'on servait le thé devant l'impératrice.

« Eugénie, annonça-t-il, voilà un valet de chiens qui te demande. »

Et, démasquant la porte, il avait laissé passer un fort joli enfant, en habit galonné de veneur, culotte courte, bas blancs, grand chapeau, le cor en sautoir et ayant en laisse deux chiens, qu'il avait beaucoup de peine à retenir. L'empereur le regardait avec un plaisir infini, les yeux humides de bonheur. Louis fut trouvé charmant; on le lui répéta, plusieurs fois ; puis, on lui rendit la liberté. Mais un moment après, Eugénie désira qu'on rappelât le prince dans le petit cercle formé autour d'elle et lui demanda de réciter une fable. En fils

obéissant, il commença de bon cœur, énonça le titre de l'apologue d'une voix claire et bien timbrée, débita le premier vers comme il convenait, mais resta court au second. Prompte à l'impatience, sa mère parlait déjà de le renvoyer. L'un des auditeurs, Octave Feuillet lui-même, rendit courage à la mémoire hésitante de l'enfant. Et il put achever sa fable d'un bout à l'autre. D'une manière générale, Eugénie avait mis sa préoccupation instante à le tenir éloigné des flatteurs ; elle exigeait qu'aucune infraction ne fût admise en faveur de son rang, à l'encontre de la discipline réclamée par ses études. Naturellement encline à faire autour d'elle et au-dessus d'elle exercice d'autorité, elle exagéra peut-être les raisons qu'elle avait d'être sévère autant que prévoyante envers son fils. Néanmoins, il n'est que juste de le constater, elle avait lieu d'appréhender fortement pour l'héritier du trône l'influence amollissante de la cour et les embûches de la flatterie. Elle connaissait la complaisance de son père, qui ne le défendait pas assez contre les approches dangereuses de la courtisanerie ; et elle s'était promis d'y regarder plus attentivement, afin que ce milieu d'adulation et de corruption n'empêchât point son âme de grandir, comme son corps, droite et saine. On ne s'imaginerait point à quelles flagorneries, inconscientes chez de certains, très calculées chez d'autres, était exposé le prince impérial, chaque jour, à chaque moment, dès qu'il avait quitté sa mère ou son gouverneur le général Frossard. A peine échappé des langes de l'enfance, il se voyait l'objet d'empressements, que ne justifiaient ni son âge, ni l'éveil de sa raison encore si voisine du berceau. On en citerait maints et maints traits pareils à celui-ci.

Un soir, après le dîner, on causait astronomie. L'illustre Le Verrier venait de découvrir, à la suite de ses

merveilleux calculs, une étoile située à une distance telle, que l'étincelle électrique, capable de faire neuf fois en une seconde le tour du globe terrestre aurait eu besoin d'un nombre extraordinaire d'années pour atteindre ce corps céleste. Lui-même était là, expliquant ces choses étonnantes; et la clarté simple de ses mots les rendait lucides à l'intelligence du prince-enfant, aussi bien qu'à l'attention des dames d'honneur et des chambellans. Le jeune Louis-Napoléon, vivement intéressé, posait des questions ingénues au savant, qui se prêtait, tout de miel et de sucre, à les satisfaire. A ce moment les souverains s'approchèrent; le cercle s'ouvrit respectueusement. « De quoi parlez-vous donc? demanda l'impératrice.

— Madame, répondit le grand homme en s'inclinant, Son Altesse impériale daigne m'exposer ses idées sur l'astronomie : elles sont très remarquables.

Le jeune Louis-Napoléon ne douta pas de la parfaite justesse du compliment, car il s'en montra ravi. Mais, sa mère ne lui permit point de rester longtemps sur une opinion aussi avantageuse de sa science.

— Oh! monsieur, dit-elle à Le Verrier, ne flattez pas cet enfant, qui, malheureusement, n'entend jamais la vérité. Ses idées sur l'astronomie? Je devine ce qu'elles peuvent être.

Et, se tournant vers l'héritier présomptif, elle ajouta d'un ton sérieux :

« Monsieur est bien bon de t'écouter, vraiment. Tu n'es qu'un petit garçon comme les autres, et, en fait d'astronomie, la meilleure leçon que tu puisses recevoir, à cette heure-ci, est qu'il est temps, pour toi, d'aller au lit. »

C'était parler avec beaucoup de sagesse. En ce temps-là, elle associait ses vues à celles de l'empereur pour la

formation intellectuelle du prince. Mais Napoléon III n'était plus. Demeurée seule avec son fils adolescent, elle n'accepta point de partage dans l'ascendant qu'elle exerçait sur sa nature morale. Le sens autoritaire, qui lui faisait regretter si haut, lors de l'établissement de l'empire libéral, la constitution de 1852, césarienne et oppressive, ne l'avait point abandonnée dans l'exil. Elle façonna l'esprit du jeune prétendant de telle manière qu'il avait adopté sans réserve ses préférences ou ses antipathies, toutes ses idées religieuses ou politiques.

En mai 1874, la majorité politique du prince, qui venait d'atteindre ses dix-huit ans, avait été proclamée en Angleterre, au milieu d'un nombreux concours d'impérialistes. Près de huit mille personnes, ayant à leur tête soixante-cinq préfets révoqués, le 4 septembre, douze anciens ministres de Napoléon III et plusieurs membres de l'Assemblée nationale, s'étaient trouvées réunies comme par merveille dans les confins d'une simple bourgade anglaise. Docile aux instructions de sa mère et de Rouher, il avait posé nettement ses revendications napoléoniennes devant les députations accourues pour le saluer en sa résidence de Chislehurt (1).

Sauf les tendances absolutistes dont l'avaient imprégné les enseignements maternels, il était doué du côté du caractère et de l'intelligence; l'exil, le malheur et les

(1) Le lendemain on lisait dans le *Times* :

« L'héritier des Bonaparte a donc à son service un gouvernement complet, il tient le second Empire entre ses mains, n'attendant que l'occasion de le transformer en un troisième. Le second Empire a été renversé par l'invasion prussienne et les républicains, mais son organisation demeure intacte. A Paris, on parle plus que jamais de l'empire et du Prince impérial; on revient sans cesse sur le même sujet, comme s'il n'y avait plus d'autre perspective politique. Au delà, il n'y a qu'ombre et chaos. »

leçons terribles des événements avaient mûri l'un et l'autre, en lui, avant l'âge. Il avait de la fierté, de l'enthousiasme, avec un certain entraînement chevaleresque, qu'il tenait de son ascendance espagnole.

Stimulé par les encouragements qui lui était prodigués; en outre, poussé par les excitations de ceux qui aspiraient à le voir jouer bientôt un rôle décisif,il s'était rejeté au travail avec une ardeur extraordinaire. Trop fugitifs lui semblaient les semaines et les mois pour tout ce qu'il brûlait d'apprendre. On l'avait vu se plonger à fond dans l'étude des constitutions et de l'art de gouverner les hommes.

...Il n'a que vingt-deux ans, se disait-on un peu plus tard, et cependant ses idées sont faites, ses opinions arrêtées, ses principes établis. Et ses plans sont connus, son programme est fixé. Tout d'abord — on en est sûrement instruit — Il ne voudra pas d'un gouvernement parlementaire. Il modifiera le suffrage universel de manière qu'il n'existera, pour ainsi dire, plus. On sait que sa formelle intention sera de n'abandonner que le moins possible au contrôle des députés, parce qu'ils ne seront que le troisième pouvoir de l'État, bien au-dessous d'une Chambre des pairs, reconstituée, et où se concentrerait la véritable aristocratie sociale. Quant à l'opposition, il ne lui permettra pas de se produire, parce qu'il se sera promis, à l'avance, d'acheter tous les journaux afin qu'étant payés, ils ne puissent pas discuter le gouvernement, dont ils vivront. Il comblerait de justes récompenses les hommes de bien et de distinction. Pour les hommes de désordre, qui se font un marchepied de la révolution, son hésitation ne serait pas longue : « Ceux-là, s'écriait-il, je les ferai fusiller sans pitié ! » En toute occasion, comme s'il se fût déjà senti la couronne sur la tête, il décla-

rait : « Je ferai ceci... les choses seront ainsi. » Il prononçait de fermes paroles, qui se répétaient de cercle en cercle : « Quand il faudra agir, j'agirai (1) ! » Des proclamations, des mémoires, des essais de constitution (2) sortaient de sa plume novice mais assurée.

(1) On le voit c'était un beau programme d'absolutisme qu'on préparait au pays, peut-être conforme aux idées théocratiques de l'ex-impératrice, mais dont se seraient mal contentés la majorité des citoyens français, redevenus tout à coup les sujets d'un régime arbitraire.

(2) A titre de curiosité rétrospective, nous détacherons quelques extraits d'un plan de constitution, conçu par le prince et ses conseillers habituels, pour le bonheur du peuple français.

MÉMOIRE POUR SERVIR D'INDICATION A LA RÉDACTION D'UNE CONSTITUTION IMPÉRIALE

Un pays de 36 millions d'habitants ne peut se gouverner selon les bases d'une constitution démocratique, qui veut que tous les citoyens participent à la direction des affaires publiques, et qu'elles ne soient le monopole d'aucun.

La complication des questions de politique proprement dites, de droit, d'administration, d'art militaire, accrue avec le développement des connaissances et l'extension de l'unité nationale ; l'inégalité prodigieuse, intellectuelle et morale, qui distingue les rangs inférieurs des classes supérieures de la société (inégalité que le produit des sciences et la division du travail n'ont fait qu'accroître), exigent que le gouvernement soit aux mains des meilleurs, et que les fonctions publiques soient des carrières.

Il est donc nécessaire, pour assurer le respect de l'autorité, la stabilité et le progrès des institutions, le fonctionnement des services publics, de recréer une *classe gouvernementale*, qui sera l'aristocratie de fait, dont Napoléon I[er] jeta les bases.

Au point de vue social, une aristocratie est également indispensable.

Sans aristocratie, pas de société polie, pas de progrès dans les choses de l'esprit et les arts.

C'est au point de vue de l'honneur, du bon goût, de l'esprit, un jury compétent, dont la sanction respectée élève les sentiments et stimule le mérite.

Une aristocratie, en France, ne peut être de droit, elle doit être de fait.

*Pour la constituer, il faut :* 1° *relever les fonctions publiques, en les rendant, dans une limite, indépendantes du gouvernement central ;* 2° *créer une pépinière, en fondant des familles de serviteurs, des éta-*

Tout en s'aidant des conseils de plusieurs personnages d'expérience et qui l'exhortaient, de concert, à réparer, un jour, la faute qu'avait commise son père en accordant trop de liberté au pays, il tranche, il décide de l'inconnu avec le plus d'autorité possible. Ses fidèles n'ont pas de termes assez louangeurs pour admirer tant

*blissements d'éducation réservés à l'élite de la jeunesse.* (Raturé par le Prince Impérial.)

On devra, sans revenir au régime féodal, sans violer l'égalité devant la loi, créer des familles gouvernementales, dont les enfants n'auront d'autre ambition que de servir la chose publique et de bien porter un nom qui rappellera souvent des gloires nationales.

Une aristocratie d'*optimates* vraiment dignes de leur nom sera créée en France, lorsque l'on aura reconstitué les pouvoirs politiques et l'administration française sur les bases suivantes :

I. La souveraineté ne réside pas dans la majorité de la nation, mais appartient à l'ensemble des corps politiques constitués, qui représentent la France, *en dehors de la population française* (rature faite par le Prince Impérial), d'une façon permanente, d'accord avec le peuple et le souverain.

II. Les citoyens sont égaux devant la loi, mais ils jouissent de droits politiques différents, d'accord avec leur position sociale.

III. Le rang social n'est déterminé que par les fonctions ou charges que les citoyens remplissent ; mais ces fonctions ou charges doivent être la propriété des citoyens, non vénales, mais données au mérite, et retirées à l'incapacité.

IV. Tout homme qui, par son talent, sa fortune, sa naissance, s'élève au-dessus du vulgaire, doit avoir sa place spéciale dans l'État.

C'est ainsi que toutes les forces vives du pays seront utilisées au profit de la nation.

V. L'accès aux charges est ouvert à tous ; et ceux qui les remplissent doivent être assez indépendants du gouvernement, pour que le favoritisme disparaisse, et que l'élite de tous les partis puisse servir l'État sous un autre régime que le leur.

A côté du personnel trop nombreux des bureaux et employés du gouvernement, trop infimes pour jouer un rôle dans l'État, nous avons en France une catégorie de politiciens, que le parlementarisme développe : c'est là, pour le moment, la seule aristocratie nationale.

Il la faut briser et extirper du sol.

A côté de ces tribuns, pour qui la popularité est une carrière, il existe, à l'état d'influence sociale et politique considérable, une classe de faiseurs d'affaires, juifs riches à millions, pour qui la spéculation est une carrière ; ces hommes n'ont pas de religion, pas



PHOTOGRAPHIE DE L'IMPÉRATRICE APRÈS LA MORT DE L'EMPEREUR
PHOTOGRAPHIE DOWNEQ, 1873

de résolution. Il est bien un fils d'empereur. Les lettres qu'il adresse aux hommes de son parti sont dictées sur un ton à la fois affectueux et commandant. Aussi que l'impatience est extrême, dans leurs rangs, de voir éclater les circonstances, où pourront enfin s'employer ces hardis desseins ! Combien de temps faudra-t-il encore attendre que les fautes des républicains livrent la république à des maîtres plus sages et plus forts !

En France, des âmes dévouées s'agitent. Des généraux ont la main sur la garde de leur épée. On n'attend que le mot d'ordre. Ah ! si le maréchal de Mac-Mahon esquissait un geste, un seul geste ! Hélas ! il ne cède pas aux invitations pressantes des conseilleurs de coup d'État ! Il se souvenait qu'il avait donné sa parole de maintenir l'ordre de choses existant. Il gémissait et versait des larmes amères sur les progrès du radicalisme, et, cependant, il ne se hâtait guère de s'entendre avec l'Empire. C'étaient des plaintes continuelles à son sujet : le maréchal est faible ; il est inconsistant ; il tourne à tous les souffles ; on désespère de rien obtenir de lui... Où allons-nous ? Qu'allons-nous devenir ? On n'entendait que ces interrogations inquiètes.

Tandis que les fauteurs d'une restauration plusieurs

de patrie, pas de devoirs ; et cependant, ils ont la puissance que donnent d'immenses capitaux.

Il faut la ruiner ; car, tant qu'elle sera debout, l'immoralité et l'envie qu'inspire au pauvre la fortune mal acquise du riche, rongeront la France comme une lèpre.

Sans nier les progrès accomplis par notre siècle, *sans méconnaître les idées impériales, il est nécessaire* (rature faite par le Prince Impérial), sans vouloir se mettre dans le lit des Bourbons, il est nécessaire au salut de la France de lui donner des institutions, non qu'une vaine théorie, mais l'expérience des siècles consacre, et de lui rendre les traditions, *dans la limite du possible* (rature faite par le Prince Impérial) qui l'ont faite France.

NAPOLÉON.

Chislehurt, mars 1878.

fois avortée se lamentaient de cette expectative indéfinie et traduisaient leurs doléances autant de fois que s'en présentait l'occasion, une nouvelle inouïe éclata tout à coup, qui bouleversa leur esprit et leurs sens. Le jeune prétendant, las de ne rien être et de ne rien faire, avait pris une résolution la plus imprévue du monde. Par une lettre rendue publique à Eugène Rouher, il instruisait l'opinion de son départ prochain pour le Cap, sa ferme intention étant de s'associer aux périls et aux faits d'armes de l'expédition anglaise dans le Zoulouland. La stupeur fut immense. On ne parvenait pas à s'expliquer une si étrange détermination que, d'abord, l'impératrice avait vivement combattue et à laquelle elle avait fini par céder. Les cervelles se mirent à travailler là-dessus fièvreusement. On y chercha toute sorte de raisons plausibles ou imaginaires, positives ou romanesques.

Il fut parlé d'un sentiment exalté dont le cœur de Louis-Napoléon aurait battu pour une jeune princesse étrangère, et qui lui aurait inspiré l'envie de se distinguer en son honneur par des exploits singuliers. On mit en avant des récits plus circonstanciés sur le sujet d'une liaison moins idéale et que ses suites auraient rendue incommode autant que fâcheuse. On nommait la personne, miss Charlotte Watkins, de condition modeste et qui ne soupçonnait guère la qualité de son ami, celui-ci se faisant passer auprès d'elle pour un jeune homme rempli d'amour, mais d'ambitions restreintes comme l'étaient ses ressources. Des gens informés prétendaient connaître le lieu de rendez-vous (1), où se goûtaient dans un prudent mystère les

(1) « Le hasard m'avait mis en rapport avec une dame ayant beaucoup connu Dumont, le célèbre coiffeur français, qui avait

délices de cet amour incognito. Plus tard même, une légende serait confectionnée de toutes pièces sur ce thème, indiscret et piquant, où se lança, le premier, l'un des Cinq de l'ancienne opposition, Alfred Darimon. On produirait des lettres (1). Il serait raconté qu'un jour miss Charlotte Watkins, celle que Louis Walter (Louis-Napoléon) appelait « ma chère Lottie » se présenta à Camden-Place, avec son enfant — leur

pour clientèle toute la fashion anglaise, et je pus recueillir sur cette amourette des détails assez curieux.

Quand le prince, pour échapper aux ennuis de l'existence monotone qu'on menait à Chislehurt, venait à Londres, il descendait habituellement chez Dumont, où il s'était fait installer une chambre.

Cette chambre existe encore; les meubles, qui la garnissaient, ont été religieusement respectés : un lit, une armoire, une toilette, un fauteuil et quelques chaises, voilà quel était le mobilier sommaire de ce modeste pied-à-terre. Vrai logement de sous-lieutenant, disait-il lui-même en riant. C'est là que le Prince Impérial, laissant de côté toute étiquette, recevait ses amis; c'est là qu'il donnait ses rendez-vous ; là aussi qu'il se faisait adresser ses lettres particulières. Il venait s'y habiller quand il avait à se rendre à quelque dîner ou à quelque soirée intime. Dumont conserve encore, comme un souvenir précieux, les dernières cravates portées par l'infortuné Prince avant son départ pour le Cap.

C'est dans une de ses excursions à Londres que le fils de Napoléon III fit la rencontre d'une jeune fille, qui, comme la chose est fort commune en Angleterre, voyageait toute seule. Un de ces hasards, comme il en arrive souvent en chemin de fer, permit aux deux jeunes gens d'échanger quelques paroles. Ils se plurent et se le dirent et, avant que le Prince fût arrivé à la gare, la liaison était ébauchée.

Une circonstance, qui mérite d'être notée, parce qu'elle est caractéristique : miss *** ignorait qu'elle avait touché le cœur du fils de Napoléon III. Le Prince tenait à garder le secret sur sa personnalité. Il avait pour cela deux motifs, en premier lieu il pouvait craindre qu'on fît du bruit autour de cette liaison; mais la grande raison, c'est que l'impératrice le laissait manquer d'argent et qu'il n'avait pas le moyen de créer à sa maîtresse un sort digne de son rang et de sa haute naissance. » (*Old Paper* (A. Darimon), dans le *Figaro* du 10 janvier 1887.)

(1) Clifford Millage, autrefois rédacteur du *Daily Chronicle*, fut le premier à publier les prétendues lettres du prince impérial à sa « bien-aimée Lottie ».

enfant — sur les bras et qu'elle aurait été éconduite du château. Tant et si bien qu'un livre complet devait surgir de là, un roman, d'ailleurs, et qui ne pouvait être autre chose qu'un roman (1). Il y avait eu du vrai, dans le détail d'une liaison de passage, que rendait tout explicable et fort naturelle l'âge du prince. Quant au reste, on s'était mis en frais d'imagination, d'une manière trop généreuse. Louis-Napoléon n'avait pas de fils en Angleterre, et il pouvait quitter la Grande-Bretagne et l'Europe, la conscience en repos sur ce point. Il nous a suffi de voir l'extrait de baptême de « Walter Kelly », l'enfant supposé de ces amours princières, et de comparer les dates en prenant comme texte l'extrait de la pièce tirée des registres de l'église du Corpus-Christi, dans la cité londonienne, pour en être pleinement édifié (2) ; car, il

(1) C'est par erreur que nous-même nous avons paru adopter, dans les *Femmes du Second Empire*, cette version inexacte.

(2) On le plaça, quand il eut grandi, chez les frères de Saint-Joseph, à Issy, c'est-à-dire dans un milieu populaire, parmi des enfants d'ouvriers et de domestiques. Un protecteur, d'une générosité limitée, y payait mensuellement les trente-quatre francs, qui étaient le prix minimum de la pension ; on ne le faisait jamais sortir, il n'était visité par personne. L'abbé Eugène Misset, qui perça le mystère, me racontait un matin comment il en avait voulu avoir le cœur net. Il avait à déjeuner Gebhardt. Après le repas, il prit son chapeau et dit à son ami : « Je vais chercher le prince impérial ! » Et il s'était rendu au modeste institut des frères de la Doctrine chrétienne. Il demanda le directeur : « Je désire, lui dit-il sans tergiverser, avoir des renseignements précis sur Walter Kelly » « C'est le seul de mes pensionnaires sur lequel je ne puis livrer aucune information. J'en ai reçu l'interdiction formelle. Tout ce qu'il m'est permis de faire, c'est de vous confier les registres. » L'abbé Misset n'en demandait pas davantage. Il feuilleta, compulsa et n'eut qu'à mettre en regard l'information portée là, en vertu des règles de l'établissement, et l'expédition qu'il possédait de l'acte de naissance : sa conviction fut faite que le petit Watkins n'était pas un descendant — illégitime ou non — des Bonaparte. Le lendemain même, il sonnait à la porte du protecteur, l'obligeait à en convenir, pièces en mains, et, cette besogne accomplie, il reprit le chemin de son domicile, l'esprit en repos, parce qu'il avait découvert le vrai de la chose.

naquit treize mois après la mort du prince impérial et dix-sept mois après son départ d'Angleterre, d'une mère qui n'était pas sortie de Londres!

La cause de ce départ ne devait pas être cherchée là. On pensa la trouver dans le malaise de la situation créée par la majorité du prince vis-à-vis de l'impératrice. La condition personnelle de Louis-Napoléon manquait de netteté. Il était profondément attaché à sa mère, qui lui rendait les mêmes sentiments, mais dont l'affection avait peine à ne pas rester dominatrice, envahissante. En outre, il se sentait à l'étroit dans les limites où, par raison calculatrice, elle enfermait l'essor de sa nature libre et enthousiaste. On n'ignorait pas la gêne relative que maintenait autour de lui, dans ses habitudes, la volonté maternelle, trop attentive à le protéger contre les entraînements d'un cœur, qu'elle savait généreux, trop soigneuse à mesurer ses joies présentes pour le meilleur profit de ses intérêts à venir, et sous le prétexte de lui conserver, hors d'atteinte, un patrimoine digne de son rang. Une parcimonie trop regardante, en un mot, réduisait au strict minimum les ressources extérieures du jeune prince.

On en était instruit, aux alentours. On en citait cent exemples, comme celui-ci, que je cueille, au hasard, à travers les notes manuscrites de Bauer. C'était peu de temps avant la funeste résolution, qui le porta au Zoulouland. Il préparait déjà, pour ainsi dire, ses adieux. Il avait invité à dîner, dans un cercle de Londres, quelques amis. Inopinément le nombre des convives avait excédé le chiffre prévu ; il fallut allonger la table, dresser des couverts en plus, et l'addition fut augmentée d'autant. Pris de court, il fut obligé d'emprunter à l'un des dîneurs discrètement ce complément accidentel, sa propre bourse ne contenant point la somme suffisante.

Il lui arrivait souvent de décliner des invitations, qu'il n'aurait pas été sûr de reprendre à son compte avec une égale largesse. « L'impératrice, a dit l'auteur de *Napoléon IV*, ne pouvait concevoir que l'enfant fût devenu un homme, et la femme, dont les hasards de la politique avaient, à plusieurs reprises, fait une régente de la France, se résignait mal à s'effacer devant le fils qui, depuis la mort de l'empereur, était devenu le chef de la famille. » Des difficultés involontaires s'étaient produites. On avait retiré au prince impérial la jouissance de la fortune de la princesse Bacciochi, qui par héritage lui appartenait en propre. Une sentence arbitrale était intervenue, afin d'examiner la position financière que lui avait faite le testament paternel, accrue de la non-jouissance, pendant sept ans, de la fortune Bacciochi. Trois anciens ministres de Napoléon III, Billault, Grandperret, Pinard, avaient été chargés d'en établir les termes. Elle fut prononcée équitable et raisonnée sans doute, mais on ne se pressait point d'en remplir les clauses, à l'avantage du prince. La condition effective et précaire de celui-ci n'en était ni changée ni améliorée. Plutôt que d'y languir davantage, il préféra s'embarquer pour le Cap de Bonne-Espérance, à la recherche d'une action d'éclat. Désireux de se soustraire à une tutelle devenue trop lourde et à de certains égards impolitique, quoiqu'elle procédât de bonnes intentions maternelles; en outre, poussé par la turbulente envie de se distinguer, où que ce fût, dans la péninsule des Balkans ou dans les brousses nigritiennes, il s'était donc décidé à brusquer l'aventure.

Ce fut de la consternation, chez quelques-uns de ses partisans, de l'enthousiasme chez d'autres. Comment, murmuraient ceux-là, ne considérant que les inconvénients de l'absence, c'est-à-dire les dangers de la mer,

du climat, de la guerre; comment le prince s'éloigne de nous, abandonne notre cause, alors qu'on est à la veille peut-être d'adresser un appel souverain à sa personne, à son nom. Il n'en a pas le droit, il faut l'en empêcher à tout prix !

Mais on doit, au contraire, l'en applaudir, ripostaient les optimistes. Son jeune courage accomplit là un dessein héroïque et utile. Il est à l'âge où l'on ose. Il reviendra de cette campagne lointaine, ayant récolté sa première moisson de gloire. Il n'en aura que plus de prestige et l'opinion populaire, sensible aux actes d'énergie, de vaillance, de dévouement, lui sera définitivement gagnée. N'allait-on pas jusqu'à proclamer — à propos d'une expédition qui, suivant la volonté précise et nettement signifiée des chefs du contingent anglais, ne devait être, pour Louis-Napoléon, qu'un spectacle militaire en terre d'Afrique, n'allait-on pas jusqu'à prétendre qu'il rappellerait, à son retour, Napoléon Ier revenant d'Égypte !

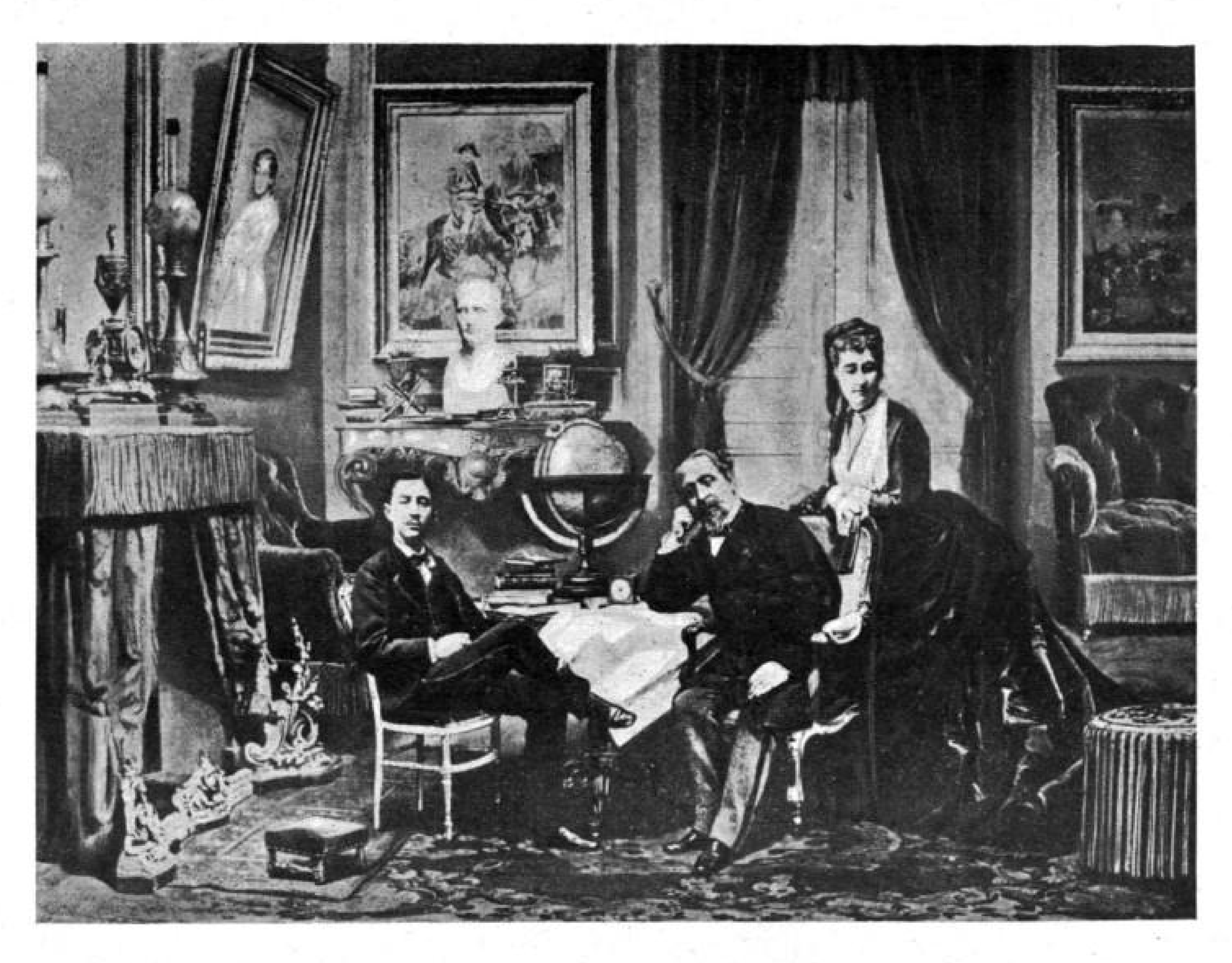
Entre ces deux appréciations extrêmes s'inscrivait le jugement de serviteurs plus calmes et qui ramenaient à ses justes proportions cette idée d'aventure sous le drapeau britannique. Le général Pajol, dont l'épée était toujours prête à sortir du fourreau pour conduire les troupes bonapartistes à l'assaut des institutions républicaines, n'avait pas caché sa désapprobation formelle. Il y avait bien dans la décision du prince un geste propre à attirer sur lui l'attention publique, mais ce geste était-il à la hauteur de sa destinée? Ne comportait-il pas des risques à prévoir, dont les conséquences dépasseraient de beaucoup les avantages en eux-mêmes douteux de la résolution prise? On essaya de le faire comprendre au fils de Napoléon III. Mais, dans une circonstance antérieure, on l'avait entendu déclarer

que nul n'aurait assez d'influence sur sa volonté pour la faire reculer ni changer, une fois qu'elle s'était prononcée. Il tint à le prouver, d'abord, en n'écoutant point le conseil qu'on lui donnait avec insistance de renoncer à son projet.

Il était pieux autant que volontaire et se ressentait doublement du caractère comme des idées maternels. De son propre arbitre, ou pour répondre au désir de l'impératrice, il avait marqué l'intention, avant de quitter Chislehurt, d'entendre la messe et de communier. Des intimes, tels que le baron Tristan Lambert, étaient arrivés à temps pour l'embrasser et lui donner un adieu qu'ils étaient loin de croire définitif. Il partit de Chislehurt, dans la matinée, à neuf heures, ayant auprès de lui l'impératrice. Franceschini Pietri, le baron Corvisart, Tristan Lambert, le duc de Feltre et cinq autres personnes l'accompagnaient. Bientôt après il mettait le pied sur le vaisseau, qui l'emporterait vers un but fatal.

Les sympathies de l'Angleterre suivaient ses mouvements avec une attention émue. Tous les souverains de l'Europe avaient envoyé des dépêches privées à la veuve de Napoléon. La reine Victoria surtout s'était attachée avec beaucoup de sollicitude à consoler son cœur de mère. Au risque de ne pas ménager, autant que l'eût désiré le gouvernement français, les susceptibilités du régime établi, la reine et ses ministres avaient jugé qu'ils n'avaient pas à limiter l'expression du sentiment britannique. Au moment où fut donné le signal de la mise en marche du navire, le drapeau tricolore fut hissé au grand mât. Des acclamations retentirent.

Tant qu'avait duré le voyage jusqu'au port de Southampton, l'impératrice n'avait cessé de pleurer. Ses larmes coulaient encore, au banquet du soir. Pendant



L'EMPEREUR, L'IMPÉRATRICE ET LE PRINCE IMPÉRIAL
A CHISLEHURST (1872)



L'IMPÉRATRICE A FARNBOROUGH (1873)

que les généraux portaient des toasts en son honneur et en l'honneur du prince, pendant que les jeunes officiers buvaient à la santé de chacune des personnes de sa suite, ses yeux vaguaient dans la direction de sa pensée inquiète suivant à travers les flots, non plus le prétendant, l'héritier du nom et de la fortune étrange des Bonaparte, mais son enfant à elle, son fils unique. Au dernier moment, quand il fallut se séparer, elle s'efforça de comprimer l'émotion poignante qui la torturait. Elle l'avait embrassé avec une longue et douloureuse effusion. Enfin, s'arrachant de ses bras, elle était montée à l'étage supérieur de l'hôtel, d'où elle contempla les derniers préparatifs du bord. Quand elle vit le vaisseau s'ébranler, puis s'éloigner peu à peu, ses forces l'abandonnèrent; elle s'affaissa et tomba inanimée. On se précipita pour la relever. On la porta dans une voiture du train, qu'on fit partir aussitôt, avant l'heure. Dès le lendemain abondaient à son adresse les témoignages de dévouement et les paroles de consolation. Elle devait rassurer son cœur maternel. Dieu protégerait son fils; il le conserverait, lui disait-on, « pour sauver la France ». Elle lisait ces lettres, ces télégrammes, avec un empressement bien légitime ; elle s'efforçait de croire en ces paroles d'encouragement et de confiance. Néanmoins, des angoisses aiguës comme des pressentiments traversaient son âme. Ses craintes redoublèrent, quand lui parvinrent les premières dépêches du Cap. On lui apprenait que la traversée avait été fort mauvaise, que le prince en avait beaucoup souffert et qu'il avait été pris de fièvre aussitôt en arrivant. Encore très nerveuse, restée très impressionnable après les émotions du départ et la tristesse des premières heures, elle en fut bouleversée. Aussitôt, elle s'était isolée dans sa peine, ne sortait pas, souvent

même ne descendait pas déjeuner. Si l'on persistait à s'informer de sa personne, et qu'on lui manifestât l'intention d'aller vers elle afin de la consoler, elle renforçait les barrières de l'isolement et du silence. Elle ne voulait aucune société et avait fait répondre à des amis, qui désiraient être autorisés à lui rendre visite, qu'elle les priait de ne point venir. Ces alarmes s'apaisèrent. Des messages du prince impérial s'étaient succédé, où respirait une juvénile allégresse; et le fait que Louis était parti pour les lignes avancées parlait assez clairement en faveur de sa convalescence.

Le général lord Chelmsford, arrivé par train spécial de la Basse-Tugela, l'avait attaché à son état-major; et l'impératrice Eugénie, informée de cette nouvelle, avait écrit une lettre, qu'on trouva charmante, à lady Chelmsford. On avait répondu en diligence. Des précautions sérieuses seraient prises pour garder le prince contre les dangers de sa propre bravoure; car, il ne cachait à personne la joie anticipée qu'il ressentait de faire campagne avec les troupes françaises. Autour de lui, on aimait l'enjouement de son caractère; on appréciait les côtés sérieux de sa nature, et sa souplesse physique, son endurance. Il avait été formé, de bonne heure, aux exercices de cheval. Il s'était fait apprécier déjà comme un cavalier accompli.

En Angleterre, on s'arrachait les nouvelles du Cap transmises aux journaux, et qui le concernaient. Il en était arrivé d'assez fâcheuses, et qui avaient été démenties presque en même temps par deux léttres pleines d'intérêt.

L'une était du prince à son vieil ami Rouher; sur un ton alerte, il y racontait qu'il venait de pousser un long raid à cheval, sous un soleil dévorant, sans que son courage ni sa santé en eussent été affaiblis.

La seconde était de la main de l'impératrice. Elle y déclarait que si, d'abord, elle avait éprouvé de terribles appréhensions, elle se sentait tranquillisée, maintenant; qu'il n'y avait rien de vrai dans certains échos de presse maladroitement répandus; que ce qu'elle avait appris de source autorisée était, au contraire, excellent; et que, pour son compte, elle était rassurée, quoiqu'elle n'eût point la paix dans l'âme. La veille, le cardinal de Bonnechose lui avait fait savoir que, dans « la célébration de la Sainte Messe », il recommandait, tous les jours, son fils à la protection divine. Louis portait à son cou des médailles bénies, qu'elle y avait attachées, en son enfance. Comment n'aurait-il pas été à l'abri du malheur ? Hélas! le Ciel, que tant de fois elle implora, aux jours d'épreuves, sans que les événements en fussent modifiés dans leur cours, demeura sourd, indifférent.

Tout à coup, des bruits alarmants s'étaient propagés, encore mal définis et mystérieux comme des présages d'autant plus redoutables qu'ils sont environnés d'ombres. Ils se précisaient de moment en moment, dans le sens le plus pessimiste. L'impératrice fut la dernière à savoir la mort du prince impérial, déjà connue à Londres et à Paris. Elle en eut l'avertissement cruel bien assez tôt. Le vendredi, une lettre qu'on disait être pressée avait été apportée du chemin de fer, au nom de Franceschini Pietri. Le destinataire était absent. Ce fut elle qui reçut la lettre; et, avec cet instinct des grandes infortunes, où le cœur ne se trompe pas, soupçonnant qu'il devait y avoir là quelque chose d'exceptionnellement grave, elle rompit le cachet, déchira l'enveloppe et lut, sans bien comprendre encore, une partie de l'affreuse réalité. Presque aussitôt se présentait, au nom de la reine. lord Sidney. La mission qu'il avait à rem-

plir était difficile et lourde. Un serviteur éprouvé de la famille impériale, le duc de Bassano, exprima le désir de s'en acquitter, à sa place. Il pénétra chez l'impératrice. Elle n'eut qu'à jeter un regard sur son visage bouleversé, pour avoir la sensation que le malheur approchait :

« Madame, il y a de mauvaises nouvelles du Prince, de très mauvaises nouvelles.

— Mon fils! Mon fils! Est-il malade? Est-il blessé? Oh! je veux l'aller rejoindre, je veux partir pour le Cap.

— Madame, dit-il d'une voix qui se brisait en sanglots, c'est inutile... Il est trop tard! »

Elle poussa un grand cri et tomba à la renverse.

Des journées lugubres suivirent celle-ci. On attendait l'arrivée du cercueil en Angleterre. L'impératrice ne quittait pas son appartement fermé à la lumière du jour comme il l'était aux visites étrangères, sauf pour de rares amies, telles que la duchesse de Mouchy et la vicomtesse Aguado. Elle y demeurait, insensible à la nourriture, se complaisant en son chagrin et ne parlant que d'un seul sujet, ne s'occupant que d'une seule et unique question. Par quel enchaînement malheureux avait-il été si brusquement arraché à la vie? Qu'avait-il pu dire et souffrir sur ce lambeau de terre africaine?

Il avait été décidé qu'on ne l'avertirait que lorsque le corps, parvenu à l'avant-dernière étape de son funèbre itinéraire, aurait été placé dans le hall de Camden-Place. Toutes choses avaient été réglées, d'avance, par les autorités anglaises officiellement, afin que la cérémonie fût digne du mort et du pays qu'il avait servi. Aux premières heures matinales du 10 juillet, le yacht de l'Amirauté l'*Enchantress* allait recevoir, en rade de

Spithead, les dépouilles suprêmes qu'avait amenées l'*Orontes*, un transport faisant service d'État sous les ordres du capitaine Seymour ; et, le transbordement effectué, il repartit pour Woolwich. Sur la jetée de Woolwich attendaient le prince de Galles, le duc de Connaught, le duc de Cambridge et les autres princes de la famille royale. Le cercueil fut débarqué ; puis, déposé dans une salle tendue de noir, où eurent lieu les constatations d'usage et où l'on pensa reconnaître, à divers signes, l'identité de ces restes méconnaissables. Ensuite, porté à bras, sous les plis des drapeaux anglais et français par les officiers du *Royal Artillery*, il fut placé sur un affût, traîné par six chevaux de guerre. Il fut ainsi conduit à Chislehurt.

Des troupes nombreuses avaient été commandées pour le jour des funérailles. Ce fut le 12 juillet. Cent mille personnes, ce jour-là, entourèrent la petite église de Chislehurt. Journaux et livres ont assez de fois décrit les phases de la cérémonie, les consolations que prodigua la reine Victoria avec infiniment de délicatesse à celle qui pleurait, non pas en souveraine, mais en mère (1), le concours extraordinaire de monde qui afflua, par tant de chemins différents, aux obsèques, et les honneurs qui furent rendus.

Pendant que s'accomplissaient les rites, la chambre du prince, remplie de fleurs, demeurait transformée en chapelle ardente, et celle où se tenait l'impératrice était plongée dans une obscurité complète. Elle aurait voulu ne rien voir, ni rien entendre; chaque coup de canon du dehors lui arrachait un cri et déterminait une

(1) La maréchale Canrobert lui exprimait ses regrets profonds de la disparition d'un prince enlevé à tant de grandes et légitimes espérances. « Non, non, répondit-elle, c'est mon petit que je pleure. »

crise nerveuse. C'est dans cette chambre tout assombrie que la reine Victoria était allée la voir, émue d'une noble pitié, avant de se rendre à la tribune construite pour cette souveraine, comme une estrade du haut de laquelle ses yeux devaient voir défiler l'immense cortège.

Toute la France bonapartiste était là, le prince Jérôme-Napoléon en tête, portant le grand-cordon de la Légion d'Honneur. L'impératrice lui avait fait dire qu'elle le recevrait après la cérémonie, quoique bien accablée. Il était venu par devoir. Il préféra repartir pour la France sans s'être rendu à son invitation, car déjà connaissait-il le testament du prince (1). Il avait eu le sentiment que sa situation en face d'elle aurait été rendue trop difficile à soutenir, surtout en un tel jour, par

(1) Il ne sera pas sans intérêt de relire la pièce tout entière, parce qu'on y voit clairement, par des détails sans commentaires, les sentiments personnels du prince, l'état de sa fortune relativement limitée et l'influence qu'avait exercée, jusqu'à la dernière minute de son séjour à Chislehurt, sur son esprit et ses opinions politiques, l'action d'un Eugène Rouher, le conseiller toujours écouté de l'impératrice.

Fait à Camden-Place (Chislehurt), le 26 février 1879.

Ceci est mon testament :

1° Je meurs dans la religion catholique, apostolique et romaine, dans laquelle je suis né;

2° Je désire que mon corps soit déposé auprès de celui de mon père, en attendant qu'on les transporte tous deux là où repose le fondateur de notre Maison, au milieu de ce peuple français, que nous avons, comme lui, bien aimé;

3° Ma dernière pensée sera pour ma patrie : c'est pour elle que je voudrais mourir;

4° J'espère que ma mère me gardera, lorsque je ne serai plus, l'affectueux souvenir que je lui conserverai jusqu'à mon dernier moment ;

5° Que mes amis particuliers, que mes serviteurs, que les partisans de la cause que je représente soient convaincus que ma reconnaissance envers eux ne cessera qu'avec ma vie ;

6° Je mourrai avec un sentiment de profonde gratitude pour S. M. la reine d'Angleterre, pour toute la famille royale et pour

les termes du testament, rédigé sous l'inspiration de Rouher, et qui le déshéritait de ses droits, comme chef de la dynastie, pour les reporter par-dessus sa tête à l'un de ses fils !

On avait reçu, à Camden-Place, un nombre incalculable de télégrammes et de lettres de condoléances.

le pays où j'ai reçu, pendant huit ans, une si cordiale hospitalité.

Je constitue ma mère bien aimée ma légataire universelle à la charge par elle de...

Je lègue 200.000 francs à mon cousin, le prince J.-N. Murat.

Je lègue 100.000 francs à M. G. Piétri, en reconnaissance de ses bons services.

Je lègue 100.000 francs à M. le baron de Corvisart, en reconnaissance de son dévouement.

Je lègue 100.000 francs à Mlle de Larminat qui s'est montrée si attachée à ma mère.

Je lègue 100.000 francs à M. A. Filon, mon ancien précepteur.

Je lègue 100.000 francs à M. L.-N. Conneau.

Je lègue 100.000 francs à M. N. Espinasse.

Je lègue 100.000 francs au capitaine A. Bizot — tous trois mes plus anciens amis.

Je désire que ma chère mère constitue : une pension viagère de 10.000 francs au prince L.-L. Bonaparte.

Une pension viagère de 5.000 francs à M. Bachon, mon ancien écuyer.

Une pension viagère de 2.500 francs chacune à Mme Thierry et à Uhlman.

Je désire que tous mes autres serviteurs ne soient jamais privés de leurs appointements.

Je désire laisser au prince M. Charles Bonaparte, au duc de Bassano et à M. Rouher trois des plus beaux souvenirs que mes exécuteurs testamentaires pourront désigner.

Je désire laisser aussi au général Simmons, à M. Strode et à Monsignor Goddard, trois souvenirs que mes exécuteurs testamentaires désigneront parmi les objets de valeur qui m'appartiennent.

Je lègue à M. F. Piétri mon épingle surmontée d'une pierre (œil-de-chat) ; à M. Corvisart, mon épingle (perle rose) ; à Mlle de Larminat un médaillon contenant les portraits de mon père et de ma mère.

A Mme Le Breton, ma montre en émail orné de mon chiffre en diamant.

A MM. Conneau, Espinasse, Bizot, J.-N. Murat, A. Fleury, P. de

Quelques semaines plus tard, un directeur d'un grand journal londonien publiait une missive privée de l'ex-impératrice. Aux premières lignes on lisait ces mots : « Il n'y a plus de consolation sur terre pour moi, après la mort de mon enfant bien-aimé. » La fin tragique de ce fils, dans l'avenir duquel s'était résumée toute sa vie, depuis qu'elle avait compris que toute autre ambition lui était défendue, brisa les derniers ressorts de son énergie. Son rôle était achevé. Elle ne serait plus désormais, aux regards du monde, que « la comtesse de Pierrefonds » déplaçant ses tristesses ou confinant ses jours entre deux mausolées.

Le sentiment, chez elle, fut toujours l'excitation première, qui la faisait parler ou agir; néanmoins, la réflexion finissait par prendre le dessus, une fois passés la crise soudaine, les impulsions spontanées, les

Bourgoing, S. Corvisart, mes armes et uniformes, si ce n'est, toutefois, le dernier que j'aurai porté et que je laisse à ma mère.

Je lègue à Mme la comtesse Clary mon épingle surmontée d'une belle perle fine.

Au duc de Huescar, mon cousin, mes épées espagnoles.

NAPOLÉON.

Le tout écrit de ma propre main.

CODICILLE.

Je n'ai pas besoin de recommander à ma mère de ne rien négliger pour défendre la mémoire de mon grand-oncle et de mon père. Je la prie de se souvenir que, tant qu'il y aura des Bonaparte, la cause impériale aura des représentants. Les devoirs de notre Maison envers le pays ne s'éteignent pas avec ma vie ; moi mort, la tâche de continuer l'ouvrage de Napoléon Ier et de Napoléon III incombe au fils aîné du prince Napoléon, et j'espère que ma mère bien aimée, en le secondant de tout son pouvoir, nous donnera à nous autres, qui ne serons plus, cette dernière et suprême preuve d'affection.

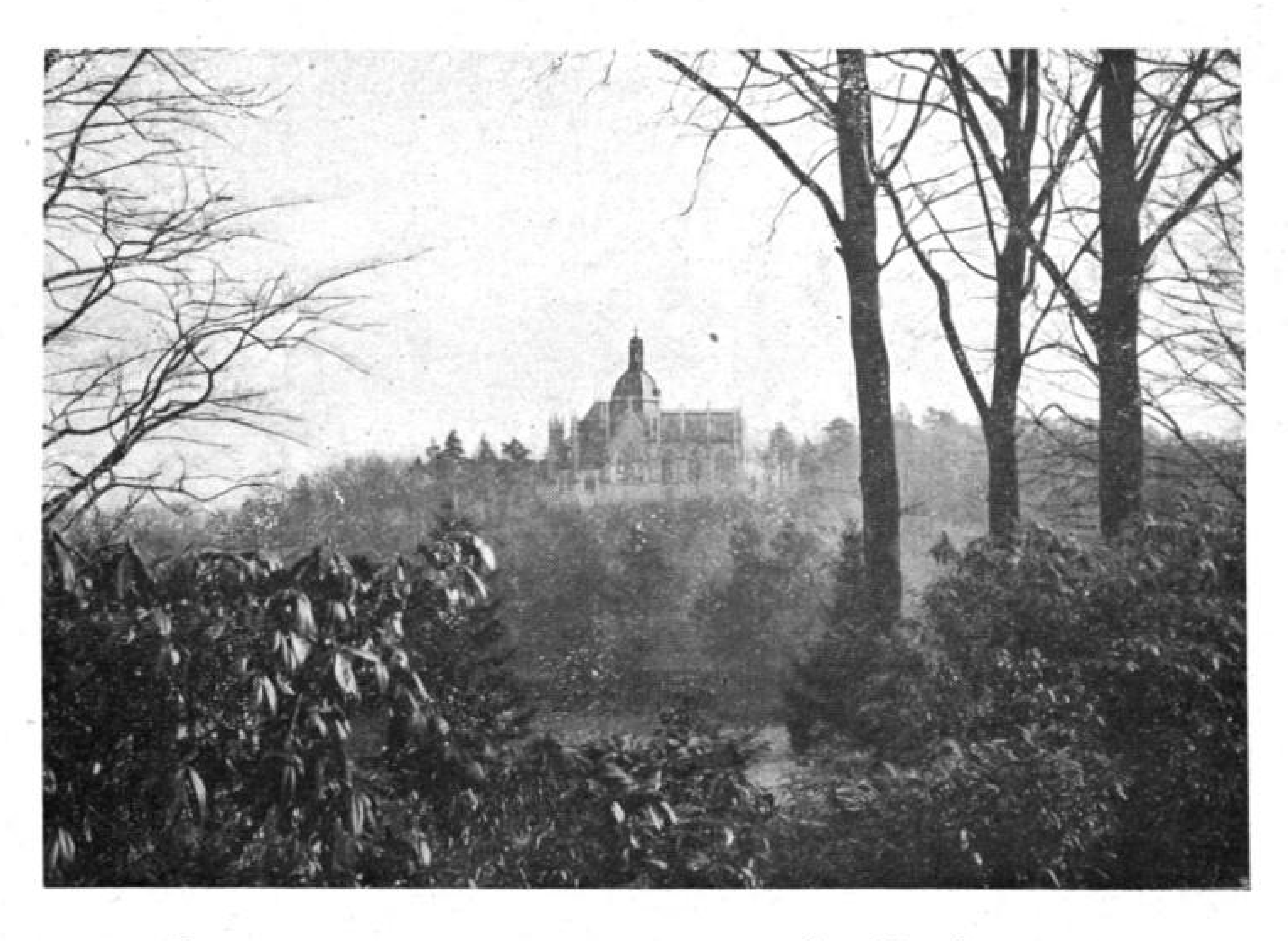
NAPOLÉON.

Chislehurt, le 26 février 1879.

Je nomme MM. Rouher et F. Pietri mes exécuteurs testamentaires.



Vue extérieure de Farnborough



Tombeau dans lequel sera inhumée l'Impératrice a Farnborough

enthousiasmes ou les colères d'un moment. Puisque tout espoir raisonnable et toute raison d'espérer avaient déserté son âme, elle en prit son parti, tranquillisée sinon consolée.

De même qu'elle s'était détachée des ambitions politiques, elle avait voulu effacer de sa vie d'anciennes rancunes, qui tenaient à des désaccords de personnes et d'opinions. Elle fit passer de l'apaisement dans ses rapports avec le plus turbulent des Bonaparte, le prince Napoléon. Il y eut réconciliation entre elle et lui, aux environs de 1883. Encore ne fut-ce pas une réconciliation entière et sans réserve, soit qu'Eugénie n'eût pas tout oublié, soit que le testament par lequel le prince avait rejeté de la succession impériale Jérôme-Napoléon l'empêchât de s'associer à ses vues, comme on en eut la preuve, quand elle ne put se défendre de favoriser contre lui l'un de ses fils.

Cependant, la famille des Bonaparte s'éclaircissait rapidement, sous les yeux de l'ex-impératrice.

Après Napoléon III, le restaurateur éphémère de la dynastie, s'était effacé Louis, son fils, sur la tête duquel on avait reporté tant de magnifiques espérances. Après le prince impérial, ne tarda que de peu d'années à rejoindre les siens dans le silence de la tombe Jérôme-Napoléon.

Au courant du mois de mars 1891, on apprenait que, dans un hôtel de Rome, non loin de la chapelle où repose la dépouille de la princesse Borghèse, et du palais où mourut, aveugle, abandonnée, la mère du grand empereur, s'était close la destinée stérile et pleine d'incohérence du prince Napoléon. Il avait fini comme la plupart de ceux de sa race voués à l'exil ou à une disparition précoce. Cette personnalité d'aventure, à qui la fortune refusa obstinément son heure

historique, s'en était allée, enveloppée d'étrangeté et de mystère. Il manqua d'être empereur en France et prince régnant à l'étranger; il espéra dormir dans le lit de Napoléon Ier; il faillit devenir roi de Hongrie. Sous la troisième République, il prétendit au rôle d'un Caïus Gracchus, qui triomphe à la fois des impuissances constitutionnelles et de la stérilité chronique des Parlements. Il avait de larges désirs, mais n'étreignit que des rêves; il ne put saisir rien de plus que des lueurs de succès et des velléités de pouvoir.

Singulière figure, et dont le souvenir mérite bien de nous arrêter quelques minutes!

A la suite des événements, qui avaient amené la déchéance de l'empire, la troisième République s'était empressée de lui enlever son grade. Il s'était rallié, pourtant, à ce gouvernement; il était redevenu, ainsi qu'en 1849, le citoyen Napoléon Bonaparte. Mais il avait repris bientôt des allures de prétendant et remplacé les professions de foi radicales par des manifestes napoléoniens. En 1883, il faisait placarder sur les murs une proclamation d'empereur, qui provoqua la chute de quelques ministres et eut. pour contre-coup, son expulsion. Il terminait sa proclamation soi-disant libérale par une phrase empruntée au plus autoritaire des hommes : « Français, souvenez-vous de ces paroles de Napoléon Ier : *Tout ce qui est fait sans le peuple est illégitime.* » Belle garantie de liberté que les promesses d'un tel pasteur de peuples !

La mort du prince impérial, malgré le désaveu du testament, l'avait constitué le véritable héritier dynastique. Sa fameuse lettre du 5 avril 1880, adressée à l'un de ses amis au sujet des décrets du 29 mars, éloigna de lui tout le parti conservateur. Ses journaux l'abandonnèrent. Son fils Victor, qui ne partageait ni ses idées

politiques, ni ses idées religieuses, céda aux instances du duc de Padoue et des personnages politiques dont il était l'instrument : on le vit se dresser en rébellion ouverte contre l'autorité paternelle. Révolte qui exaspéra le prince Napoléon au point qu'il avait rejeté ce fils de son cœur et de sa vie,et qu'il lui tint sa porte inexorablement fermée, sans que les approches de la mort même dussent apaiser son ressentiment.

Sa dernière conjuration avait été le boulangisme. Il ne croyait point en la valeur personnelle de Boulanger; mais avait espéré de l'aventure une chance suprême, et il s'en était saisi avidement. Si l'opération boulangiste avait réussi, le soldat rebelle et le prince exilé se fussent présentés en même temps au suffrage plébiscitaire. L'élu aurait gardé l'enjeu. Jérôme Napoléon s'était accroché à cette illusion finale, ne doutant point qu'il ne l'eût emporté, grâce à la toute-puissance du nom. Le coup manqué, son dernier espoir s'envola. Le prince avait senti que la partie était irrémédiablement perdue. Il s'était enfermé en son domaine de Prangins, où il trompait les ennuis de l'exil en faisant avec ses secrétaires ou avec ses hôtes de passage d'interminables parties d'échecs.

Théoricien de la Révolution et partisan d'une autorité ferme, — qui eût été la sienne — Jérôme-Napoléon professait une doctrine mixte assez différente des autres formules du bonapartisme. Il repoussait l'omnipotence d'une réunion de privilégiés se dénommant Parlement, et posait en dogme le principe de l'élection populaire, la souveraineté de la nation s'exerçant directement par le plébiscite, le droit, pour le pays, de choisir son chef et d'instituer tel régime,qui plaît au plus grand nombre. La politique bonapartiste, comme il la concevait, à son profit, devait avoir pour but la République, une

république organisée conformément aux principes d'autorité, de responsabilité et de contrôle, qui gouvernent, à la fois, les grandes démocraties et le système représentatif, une république, qui eût été présidée, nécessairement, par un Napoléon.

Quelles facultés aurait-il mises au service de ses idées ?

Son intelligence était prompte et lucide. Il était capable d'initiative et de résolution. On a vanté la force de son éloquence. Il écrivait en un style simple et expressif. Le brillant de sa conversation, la vivacité de son esprit, n'étaient ignorés de personne. Il avait un ensemble de qualités, qui, jointes au prestige de son nom, paraissaient l'appeler à briller au premier rang. Enchaîné par l'inconséquence de sa nature, par l'impopularité notoire dont il était l'objet, par la suspicion des siens, par les déboires d'une existence manquée, il ne put ni ne sut les faire valoir. Il vécut les dix dernières années de sa vie en marge de la République, comme il avait vécu les vingt années précédentes en marge de l'Empire, sans orientation et sans gloire. Sa turbulence indisciplinable, l'inquiétude de son tempérament, la brusquerie de ses dehors, l'insouciant et insolent dédain, qu'il affectait sans cesse à l'égard de l'opinion générale, furent ses pires ennemis.

Ni pendant, ni après l'Empire, il n'eut la liberté de montrer sa force. Lorsqu'il eût pu tenir une place éminente, à l'apogée du gouvernement impérial, on faisait l'impossible pour l'écarter de la scène. Au fond, l'empereur appréciait son parent, bien qu'il le sentît armé de défiance et de jalousie. L'impératrice et sa camarilla, les conseillers, le groupe intime stérilisaient cette sympathie. Employait-on, au dehors, le prince Napoléon, ce n'était que pour des négociations de petite

conséquence ou qui, d'avance, étaient condamnées à ne pas aboutir. Ses intrigues européennes déplurent *a priori*. Ses idées de reconstitution de la Pologne, de revanche de 1813, furent traitées de dangereuses chimères, — quoique, toute la première, l'impératrice, sa cousine, eût appelé de ses vœux une coalition en faveur du rétablissement de la catholique monarchie polonaise. Il eût pu, quelquefois, sur des terrains plus solides, empêcher des fautes ou des erreurs : les oreilles se fermaient à ses avertissements.

Quoi qu'il fît ou écrivît, à nul moment de sa carrière, le prince Napoléon ne parvint à se dégager de l'impopularité formidable où l'avait enfoncé une légende d'ignominie. Il fut un des hommes les plus honnis de son temps. Il étalait de façon ouverte son mépris des hommes et ne voilait pas assez ses goûts ardents pour la seconde portion de l'humanité : la femme. La bourgeoisie le renia : à ses yeux, il manquait de tenue ; il ne sauvait point les apparences ; il s'affichait.

Ce prince savait parler, il ne savait point se contenir. La vérité en lui éclatait jusqu'à la colère. Il semblait se plaire à braver, en toute occasion, le sentiment public et les susceptibilités particulières. Ses qualités, sans accompagnement de vertus, se retournaient contre lui. Ses affirmations de libre-pensée ameutaient les dévots ; son hostilité bruyante à l'encontre des idées religieuses, chères aux puissants et aux riches, éloignait de lui les conservateurs, sans lui gagner les radicaux. Sa franchise s'appelait cynisme. Tous les partis le tenaient en suspicion. Les bonapartistes le rejetaient de leur sein ; les républicains le repoussaient avec défiance. Ses partisans déclarés ne composaient qu'une faible escorte ; et, jusque dans son entourage intime,

personne ne pouvait tenir devant ses impérieux caprices.

Le prince Napoléon avait la certitude que, s'il avait détenu l'autorité, il aurait accompli de grandes choses. Il fut réduit à se croiser les bras. Le nom qu'il portait, l'expérience politique qu'il avait acquise, les idées générales que lui avait imposées le voisinage des affaires, lui donnaient des avantages précieux. Chacune de ses tentatives, pourtant, n'avait été que le début d'une déception. Doué de plus d'appétits encore que d'ambition, il n'avait pu être, en somme, comme nous l'avons déjà dit, qu'un jouisseur dans l'existence et un expectant dans la politique. Prince de grand esprit et de ferme caractère, malgré ses travers, malgré ses vices, il voyait large et aspirait haut. L'Histoire ne voulut pas de lui.

Cet homme disparu, on pouvait affirmer que les derniers acteurs du parti bonapartiste avaient quitté la scène.

L'ex-impératrice demeurait, pareille à une grande ombre isolée. Les regards, s'ils se détournaient d'elle, ne distinguaient plus que des figurants sans passé, sans autorité, d'une dynastie irrémédiablement finie.

Depuis quelques années, elle n'habitait plus Chislehurt, mais Farnborough, à trente-deux milles de Londres et à mi-chemin entre l'École militaire royale de Sandhurst et le camp d'Aldershot.

Autrefois, on avait appelé cette propriété du nom de Wind-Mind-Hill, ou « la Colline du moulin à vent » ; elle était passée aux mains de l'éditeur Longman, qui s'en dessaisit en faveur de l'impériale exilée.

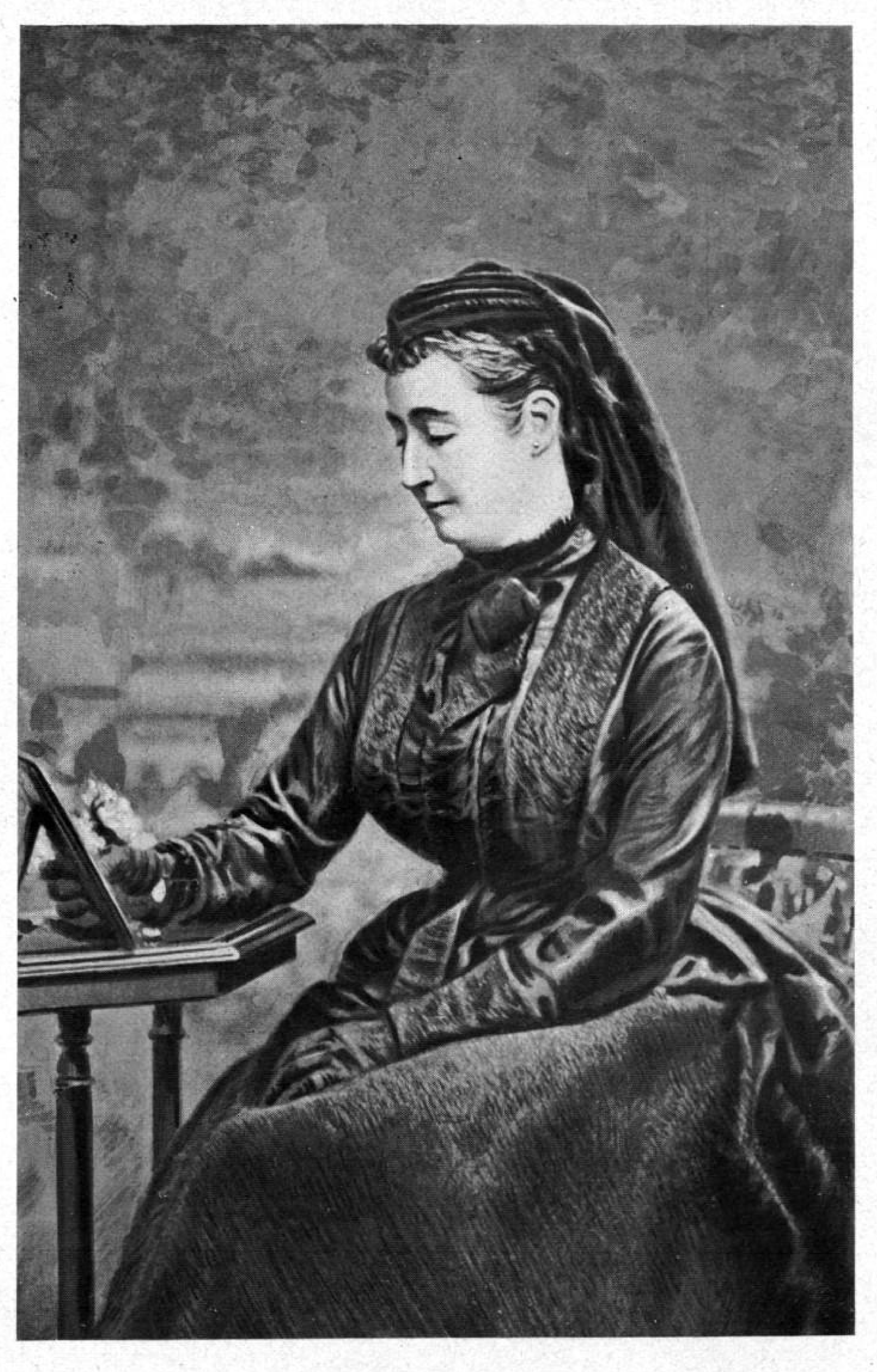
Il aurait suffi des beautés de nature pour la retenir à Farnborough. Cette résidence presque cachée dans

la verdure, environnée de forêts de hêtres et de chênes, avec des champs recouverts de bruyères roses et un parc étendu, où des mains ingénieuses créérent des lacs artificiels et des îles boisées, cette résidence eut un autre intérêt, à ses yeux, que son charme pittoresque. Elle s'était décidée à quitter Camden-Place, pour une raison de sentiment plus personnelle : l'impossibilité d'y ériger un mausolée à la mémoire de son époux et de son fils. On s'était efforcé d'acquérir, à cette intention pieuse, un champ voisin de la propriété de Chislehurt, à l'ouest de l'église Sainte-Marie ; mais le détenteur ne s'y était pas prêté ; et l'on avait suggéré à l'impératrice l'idée d'élever la chapelle commémorative au côté nord de cette église. Elle ne le voulut point, parce qu'elle était restée soumise à des idées superstitieuses de sa jeunesse, et qu'elle se souvenait d'une légende alléguant que les tombes situées au nord ne reçoivent jamais les rayons du soleil. Alors, elle s'était enquis d'une demeure plus hospitalière à ses morts, et s'était fixée à Farnborough. Aussitôt qu'elle eut choisi le lieu, qui convenait à la fondation, elle confia à un architecte français la mission de construire, à proximité de son regard, une abbaye, qu'on dénomma abbaye de Saint-Michel. Et, en effet, des religieux y furent attachés, dont la tâche serait de faire des services réguliers dans la chapelle, ou de servir de guides aux visiteurs, leur montrant les dalles de marbre superbes, qui supportent l'autel, les arrêtant devant les tombes de Napoléon III et du prince impérial, enfin n'oubliant pas de leur désigner la place qu'elle-même avait choisie pour sa sépulture, auprès de son fils.

Un pont avait été jeté entre ses jardins et l'abbaye. De la fenêtre de sa chambre, elle pouvait considérer le monument, où reposaient les siens.

Elle s'était attachée à Farnborough, où elle avait distrait ses yeux et sa pensée en garnissant les salons, les chambres, d'objets qui lui étaient intimement chers et de tableaux de famille. C'est ainsi qu'à l'entrée principale elle avait désiré qu'on plaçât le tableau de Winterhalter, la représentant au milieu de ses invités des Tuileries, et le chariot du prince impérial, offert à l'enfant, il y avait un demi-siècle par le prince consort. Les portraits des Bonaparte ornèrent les salons du rez-de-chaussée, où elle avait adopté sa chambre de travail, en y disposant des meubles de style approprié et une bibliothèque emplie des œuvres de la moderne littérature anglaise. Dans une ample galerie mesurant toute la longueur de l'habitation, elle fit apposer de merveilleuses tapisseries des Gobelins et des vitrines renfermant de précieuses porcelaines de Sèvres ayant appartenu à Napoléon Ier. Enfin, elle avait réservé une pièce spéciale, qualifiée la Salle de fer, aux reliques napoléoniennes constituant un musée de famille, dont chaque objet représente un document d'histoire. Farnborough offrait à son attention d'autres sujets capables de l'intéresser : la salle de repos ouvrant de larges baies dans la direction du nord et de l'ouest ; la pièce consacrée, comme un temple domestique, aux souvenirs scolaires de son fils, la « chambre d'études » du prince, non loin de la statue sculptée dans le marbre et tapissée, à la base, d'herbes d'Afrique, cueillies de la main maternelle, lorsque l'impératrice avait accompli son voyage au Zoulouland... Ces plantes, elle les avait arrachées du sol, à la place même où il était tombé... Au dehors se prolongeaient des pelouses, des ombrages d'une délicieuse beauté.

Elle a beaucoup aimé Farnborough, pendant les premières saisons qu'elle y résida. Cependant, peu à peu, il lui fallut reconnaître qu'elle n'avait pas trouvé là le



L'Impératrice Eugénie en grand deuil (1875)

Phot. Vallantin

refuge de paix, de tranquillité complète, où elle avait espéré rafraîchir les plaies de son âme. La route traversant le domaine et communiquant avec Londres est un des mille et mille canaux de l'énorme trafic de la capitale anglaise. Tout le long du jour, trop de voitures, de chariots, d'automobiles la sillonnent et l'emplissent de bruit, de poussière, de fumée. L'impératrice prit l'habitude de s'en éloigner. Et c'est une des raisons principales de ses fréquentes absences.

Les voyages devinrent le continuel besoin de ses jours. On lui fit accueil, plusieurs fois, dans les châteaux et les campagnes de la reine Victoria. Elle accomplit, en mer, différentes croisières et, particulièrement, sur le yacht de Gordon Bennett. L'une de celles-là l'avait fait s'arrêter quelques instants à Zucco, où, pour la première fois, elle avait vu le duc d'Aumale; et tous deux, l'âme délivrée du souci des compétitions politiques, s'étaient, pour ainsi dire, retrouvés au terme des mêmes désillusions profondes. Dans une autre circonstance, elle s'était rencontrée avec le prince de Galles, sur le même bord, et l'on avait remarqué les égards infinis que lui témoigna le futur roi d'Angleterre. Elle promena, sous le nom de comtesse de Pierrefonds, sa mélancolie et ses souvenirs, en Écosse, en Italie, en Provence.

Pour les journées d'hiver, elle s'était réservé d'habiter une modeste, mais artistique villa, construite au Cap-Martin. Une prédilection constante l'aura ramenée vers ce rocher verdoyant, que l'on compare à un éperon s'avançant du sol français dans le flot méditerranéen. Il n'était plus, pour elle, de villa Eugénie ni de Biarritz. Mais c'était le même ciel lumineux au-dessus de sa tête et les mêmes horizons éveillant dans l'âme des sentiments de grandeur et d'infini ; et cette immense chimère mystérieuse, la mer, se déroulant à sa vue,

remuait en elle des abîmes de pensée. Sur ces déplacements périodiques dans le Midi de la France, je trouve, en tournant les feuillets de Bauer, une page dont l'impression est saisissante.

Par une après-midi superbe, l'ancien prédicateur des Tuileries se promenait en landau, sur la route de Menton. La voiture allait au pas. Pendant qu'il savourait, en un coin de pays aussi merveilleux, la douceur de vivre, il aperçut venant de la direction du Cap-Martin un équipage d'assez modeste apparence, qui s'arrêta au moment où les deux véhicules étaient sur le point de se croiser. Deux femmes âgées en descendirent. L'une, courbée, marchait avec peine, s'appuyant au bras de l'autre personne. Il la reconnut aussitôt. C'était la comtesse de Pierrefonds. Elle quitta le bras qui la soutenait, et avança de quelques pas, en se servant, pour aider sa marche, d'une longue canne d'ébène. Elle était arrivée auprès d'un mur formant parapet sur la mer. Alors remettant sa canne à celle qui l'accompagnait, elle s'appuya contre ce mur, les deux bras croisés, et regarda devant elle. Ses yeux plongeaient à travers l'immensité bleue, fixés sur un point de l'horizon, et ne s'en détachaient plus. Ce qu'elle observait ainsi, c'étaient les contours capricieux de la Corse. Elle réfléchissait évidemment sur les origines et la chute de la famille à laquelle l'avait associée la plus étrange fortune. Enfin, quand elle y eut assez pensé, assez considéré le profil onduleux des montagnes, elle remonta dans sa voiture, sans avoir remarqué, à deux pas d'elle, l'ami d'autrefois, qui l'avait saluée respectueusement. « Pendant que le lourd véhicule disparaissait dans la poussière du lointain, je me souvins du passé : Notre-Dame, les Tuileries, Saint-Cloud, Compiègne, Fontainebleau, la daumont impériale, les Cent-Gardes, et plus radieuses que tout

cela, la jeunesse, la beauté, la puissance suprêmes... Qu'en était-il resté ? »

De temps en temps, une circonstance exceptionnelle la rappelait à la mémoire de ce monde, dont elle semblait ne plus faire partie. Parce qu'elle avait arraché de son existence le dernier lambeau de l'optimisme doré de Shaftesbury, elle n'était pas femme à se contenir dans un effacement absolu. Elle donnait de ses nouvelles à l'Europe, par intermittences, à l'occasion d'une visite princière, ou d'un mariage sensationnel, dont il lui avait plu de serrer les nœuds, comme elle s'y employa avec dilection pour sa filleule, la princesse Ena de Battenberg et pour le jeune roi d'Espagne, ou comme il fut parlé d'un projet d'union par ses soins arrangé entre le duc de Turin et une archiduchesse autrichienne.

En 1906, les journaux furent très occupés de la réception qui lui fut ménagée par l'empereur d'Autriche. Elle venait de Venise et s'était arrêtée à Ischl. François-Joseph lui avait envoyé le train impérial. Le 11 juillet, avant 8 heures du matin, l'empereur accompagné de son aide de camp, le comte Paar, s'était rendu à la gare de Vienne, dans une voiture découverte, et, dans une autre voiture, avaient pris place sa plus jeune fille et une dame d'honneur. Tout le long de la route, une foule énorme, s'était agglomérée. Dès que le train impérial fut arrivé, l'empereur s'était porté au-devant de la voyageuse pour l'aider à descendre de son coupé. Elle lui tendit la main, il l'embrassa sur les joues et lui fit entendre les paroles les plus affectueuses. Il ne l'avait pas revue, depuis dix ans qu'il lui avait rendu visite, au Cap-Martin. A son tour, elle lui présenta les personnes de sa suite, s'entretint, un moment, avec l'archiduchesse Marie-Valérie, puis s'appuyant sur le bras de l'empereur François-Joseph, elle s'était dirigée lentement vers la voiture qui l'attendait,

pendant que, dans la foule, éclataient les applaudissements.

En 1907, ce fut une entrevue plus émouvante par toutes les impressions, tous les souvenirs que dut faire remonter en sa mémoire ce vis-à-vis étrange : nous voulons parler de sa rencontre dans les fiords de Norvège, avec l'empereur Guillaume II, le petit-fils de celui qui l'avait dépossédée de son trône et dépouillée de la puissance.

Enfin, au cours de la même année, il y eut une grande agitation dans la presse française, lorsque vint la surprendre la nouvelle d'un jugement de tribunal, autorisant, après trente années de procédure, l'ex-impératrice Eugénie à reprendre dans les musées nationaux un certain nombre d'objets de prix, considérés comme lui appartenant en propre. Revendications inattendues, et qui provoquèrent à son égard plus d'étonnement que de sympathie.

Par intervalles, l'impératrice a tenté quelques visites discrètes et furtives à Paris ; et, cédant à une obsession bien caractéristique, elle s'est complue, chaque fois, à loger en face de ce jardin des Tuileries, qui fut le joyau de ses domaines. Quelle raison puissante la poussait à venir résider là, comme pour avoir incessamment devant elle l'image trop évidente de sa ruine et de ses splendeurs perdues ? « Je me promène tous les matins, répondit-elle, à la question qui lui en était faite (1), un jour, je me promène dans le jardin des Tuileries et j'y cherche les endroits où jouait mon fils. » Elle pou-

(1) Ainsi douloureusement désabusé fut un autre mot d'elle, rapporté par la même personne, Mme Octave Feuillet. On sollicitait une audience, pour quelqu'un qu'elle n'avait pas revu depuis ses malheurs :

— Oui, je sais, dit-elle avec un triste sourire, on vient me voir comme un cinquième acte.

vait se donner à elle-même d'autres raisons. Elle pouvait se dire, non sans une certaine fierté : « Ma destinée est brisée, mais je veux être supérieure aux événements de cette destinée. Je reviendrai dans le Paris qui m'encensa ; je porterai encore mes yeux et mes pas parmi ce peuple qui m'a reniée. Je vivrai jusqu'à la fin de mes impressions et de mes souvenirs. » Dans cette mainmise sur les faits, dans cette attitude conservée en face de la vie, il y aura eu quelque grandeur.

# CONCLUSION

Eugénie de Montijo, impératrice des Français, pendant dix-sept ans, a occupé une place extraordinaire dans le monde. Elle n'aura pas été véritablement un caractère, ayant été trop femme pour cela, je veux dire trop soumise aux variations de l'humeur féminine.

De l'esprit naturel on contesta qu'elle en fût douée ; elle en montra, pourtant, avec des dispositions d'intelligence plus promptes à s'élever qu'à se développer et à s'étendre, et de la spontanéité, de l'imagination, une certaine éloquence même. En petit cercle, elle se plaisait aux charmes de la causerie. Les belles, les nobles idées la séduisaient, l'enthousiasmaient. L'esprit de trait n'était pas le sien, ni l'esprit littéraire, qui lui faisait absolument défaut, au temps des Tuileries, où elle n'était guère lisante. Ingénieuse à couvrir la disette des idées sous la profusion des paroles, elle savait, du moins, prendre le ton, par une faculté, qui lui fut précieuse, tout le long de son règne et dans ses rapports avec tant de personnes. Littérature, politique, histoire, elle aimait à parler de toutes choses ; elle en traitait d'abondance, poussée par une sorte d'ignorance hardie, et cela dans un langage plus d'une fois incorrect pendant les premières années, mais chaleureux et coloré.

Il manquait à cette verve, à cette vivacité, à ces élans, des qualités d'équilibre : la pondération et le jugement.

Dans la pleine activité de sa vie, les sentiments, les actes, les impulsions, tout, chez elle, allait par sauts et soubresauts. La violence naturelle tempérée par une douceur voulue et difficilement obtenue, forçait la barrière, en bien des cas. Elle ne savait pas attendre. Elle savait encore moins céder. Peu expansive et pouvant néanmoins hausser, précipiter la voix jusqu'à paraître exubérante et bruyante; très changeante, au surplus, passant du rose au gris, pour revenir aussi vite à des impressions qu'on croyait effacées elle n'eut de stable, réellement, que le fond de ses idées religieuses et dominatrices, puisées dans l'éducation première.

Elle paraissait fière sans qu'on la jugeât orgueilleuse. Prompte à s'émouvoir pour tout ce qui lui paraissait porter atteinte à son rang ou simplement à l'étiquette, elle allait presque aussitôt de l'impatience à la brusquerie, sauf à panser ensuite les blessures qu'elle avait faites. Il lui arriva de confondre la hauteur avec la dignité, par le souci où elle était qu'on ne la trouvât pas assez impératrice. Elle accordait aux femmes de la Cour des libertés, qui ressemblaient à des licences. Craignait-elle après cela d'avoir été trop loin dans l'indulgence, elle redevenait facilement impérieuse, les méchantes langues disaient tyrannique : Nerveusement sensible, à s'attendrir, à verser des pleurs sous les influences diverses de la musique, d'une impression trop forte, d'un ébranlement intellectuel ou moral, ou sous l'action de circonstances extérieures, elle subissait aussi à fond les revirements d'un caractère vif, irritable, dont les éclats ne se renfermaient pas toujours dans le secret du foyer domestique. Malgré sa fierté de nature ou de

commande, malgré les grands airs qu'elle jugeait imposés à son rôle, elle avait eu le tact et la franchise de ne pas introduire les froideurs cérémonieuses en son intimité conjugale. Louis-Napoléon était l'empereur pour le reste du monde; elle était sa femme et lui parlait comme à son mari, en usant, sans gêne, des familiarités du tutoiement. Lorsque ne survenaient pas entre eux des désaccords imputables à des légèretés trop fréquentes chez le seigneur et maître des Tuileries, elle ne se montrait pas, à son égard, en reste d'attachement, — sans que ce fût, au même degré, de l'amour.

Napoléon III, une fois son affection conquise, ne la reprenait plus. Eugénie eut la faveur capricieuse. Elle la donnait aisément, mais la retirait de même, sauf pour les rares personnes de son intimité. Et, pourtant, elle est demeurée fidèle, en toute circonstance, à ses amitiés de fond. Ainsi, dans les plus belles années de son règne, favorisait-elle de ses visites, comme par le passé, Mme Delessert, dont elle n'ignorait point les sentiments orléanistes. Et, comme on lui en faisait l'observation : « C'est vrai, disait-elle, mais, elle a été si bonne pour moi, avant mes grandeurs ! Je ne renie pas mes amis de la veille. »

En général, de même qu'elle ne fut jamais très populaire en France; elle n'était pas franchement aimée de ceux qui vécurent dans son ombre, comme fut aimé l'empereur. Sous les démonstrations respectueuses et cérémonieuses dont on s'acquittait comme d'un devoir envers elle, subsistaient de la gêne et des résistances muettes. Les cœurs s'offraient et ne se donnaient pas. L'amour ne réchauffait point ces politesses obligatoires. Seulement, quelques âmes fidèles lui restèrent attachées d'une manière profonde à travers les péripéties de la chute et de l'exil.



DERNIÈRE PHOTOGRAPHIE DE L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE
(INSTANTANÉ PRIS A PARIS, EN 1906)

Sincère jusqu'à la puérilité, elle aura, de tout temps, manifesté l'horreur du mensonge. Elle était l'épouse d'un homme, qui fut la dissimulation incarnée par habitude, par système, par calcul. N'était-ce pas la baronne de Montet qui disait de lui déjà, en 1837 : « Le prince Louis Napoléon est un menteur, comme tous les Bonaparte. » Elle n'ignorait pas qu'un masque continuel couvrait le visage de ceux qui l'approchaient. Mais elle n'en estimait que davantage l'expression de la vérité, au moins sur ses lèvres, car il ne lui plaisait pas toujours qu'on lui parlât à elle trop ouvertement. Quels que fussent ses partis pris ou les évolutions de son caractère, il est certain qu'elle garda toujours de la franchise dans ses paroles, de la droiture dans ses actes et ses promesses.

Napoléon III eut de la bonté de cœur et de la mémoire pour les services rendus. Il avait la main plus donnante que l'impératrice. Il n'avait pas, comme elle, le sens du vrai. Il s'était mis à mauvaise école en prétendant suivre, en cela, l'exemple de son oncle, chez qui le souci exclusif du succès et de la domination avait faussé bien des idées morales, sous le prétexte qu'il était hors de la règle et au-dessus d'elle. La véritable grandeur était absente de l'âme du premier des Bonaparte, parce qu'il ne faisait nul cas de la sincérité et y croyait si peu chez autrui qu'il se défiait jusque des apparences d'un bon sentiment. Il ne craignait pas d'établir en principe qu'il reconnaissait la capacité d'un homme au plus ou moins d'habileté avec laquelle il savait manier le mensonge. Sans gêne, il se plaisait à rappeler que, dès son enfance, l'un de ses parents avait prédit qu'il gouvernerait le monde, parce qu'il avait coutume de mentir. « M. de Metternich, disait-il du chancelier d'Autriche, son adversaire diplomatique, M. de Metternich est tout

près d'être un homme d'État, il ment très bien. » Napoléon III lui aussi s'étonnait, comme d'une chose invraisemblable, d'un désintéressement possible; et méprisant les hommes, il ne pouvait qu'être indifférent sur leur moralité de conscience. Eugénie aurait inspiré à son fils des convictions plus hautes.

Le courage personnel de l'impératrice est un fait indiscutable. Elle en donna des marques probantes, en des circonstances toutes d'abnégation, où la souveraine était exempte d'intervenir, et qui n'en firent que mieux éclater le peu de cas qu'elle faisait du péril et sa réelle fermeté d'âme. Sa visite aux cholériques d'Amiens est une page inoubliable dans la vie d'Eugénie de Montijo, impératrice des Français. Elle y fut portée par un élan et soutenue par un courage admirables. A Biarritz, quand la fille d'Émile de Girardin était malade d'une affection contagieuse, elle était allé voir l'enfant; elle se pencha sur son chevet avec plus de générosité que de prudence. Elle attesta, au plein de ses jours de prospérité, une énergie remarquable, lorsque des tentatives réitérées contre la vie de l'empereur lui donnèrent à réfléchir sur l'instabilité des grandeurs. Le soir du 14 janvier 1858, après l'attentat d'Orsini, sa première parole en mettant le pied sur le trottoir de l'Opéra fut pour dire : « Ne vous occupez pas de nous, c'est notre métier; occupez-vous des blessés. » Avait-elle eu la pensée que ces mots seraient mille et mille fois répétés et deviendraient un témoignage d'histoire? Peut-être, Du moins elle en avait eu l'à-propos et l'assurance.

Vaillante, elle l'a été sans conteste. Généreuse, on ne saurait poser en fait qu'elle l'ait été avec indépendance et largesse, autour d'elle, bien qu'elle ait pratiqué la charité humaine avec noblesse et, parfois, avec héroïsme.

Selon les temps, on l'accusa d'être prodigue en ses

futilités, ou d'être resserrée dans ses dépenses et calculatrice excessivement. Alors que se déployaient les fastes de la Cour, on portait à son compte des prodigalités folles, des gaspillages énormes, sans inscrire à sa décharge que ces fantaisies avaient l'avantage de rendre à la circulation les richesses égoïstes des privilégiés et des jouisseurs. Au contraire, lorsque diminua la vogue des couturiers,lorsqu'on eut appris que l'impératrice assagie voulait elle-même prêcher l'exemple de la prudence et de l'économie et qu'on avait installé un atelier de couture dans les combles des Tuileries, on lui reprocha de thésauriser. La vérité se plaçait entre ces deux opinions extrêmes. Elle usait de libéralités restreintes, par comparaison avec l'empereur. Et il a été sensible qu'elle se montra plutôt parcimonieuse dans ses dons, après la disparition de la liste civile.

De la volonté, du courage, de la fermeté, l'impératrice n'en était pas dépourvue. Ces qualités, fâcheusement, n'eurent presque toujours à se déployer que dans des occasions malencontreuses, à la suite d'entreprises mal engagées et d'actes irréparables. L'application en fut inopportune et vaine le plus souvent. Par une fatalité persistante, il se répéta ceci : que toutes ses préférences manifestes, toutes ses tentatives pour imprimer au gouvernement une impulsion en rapport avec ses idées personnelles sur la politique extérieure furent contraires par leurs suites ou leurs conséquences au bien général du pays, comme à la stabilité de l'ordre de choses régnant. Combien il eût été préférable de ne pas voir la turbulente impératrice se jeter dans les embarras de cette politique, que son zèle et son ardeur servaient à compliquer davantage !

Catholique exaltée, catholique du pays de Philippe II, elle déploya en faveur du pape une énergie malheu-

reuse autant qu'irréductible. Elle poussa la France des deux mains dans le fossé du Mexique. Elle fit échouer des alliances précieuses et provoqua des chocs douloureux. Les mille et mille documents entassés dans les archives de Farnborough, et tous les mémoires, toutes les révélations de détails, sur les gens et les choses, qui devront surgir de là, ne déracineront pas les fondements de ces constatations historiques. Mais, on le redira après nous : elle était femme ; elle éprouvait et ne raisonnait pas ; elle agissait et ne voyait pas où la conduiraient ses actes ou plutôt ses impulsions, et, avec elle, l'empereur et la France.

FIN

# INDEX ALPHABÉTIQUE

## NOMS DES PERSONNES CITÉES DANS L'OUVRAGE

---

# TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER



CHAPITRE II



CHAPITRE III

CHAPITRE VI

## CHAPITRE VII



## CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

## CHAPITRE X



---

21-9 07. — Tours, imp. E. Arrault et C^ie.